



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**NOUVELLES
EXEMPLAIRES
DE MICHEL
DE CERVANTES**

S A A V E D R A ,

Auteur de Don Quichotte.

**TRADUCTION ET
EDITION NOUVELLE.**

**Augmentée de trois NOUVELLES qui
n'avoient point été traduites en Fran-
çois, & de la VIE de l'AUTEUR.**

PAR Mr. L'ABBE

S. MARTIN DE CHASSONVILLE.

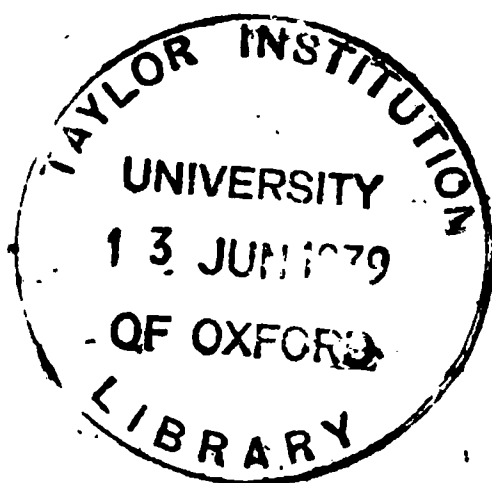
Enrichie de Figures en taille douce.

T O M E S E C O N D.



**A LAUSANNE & à GENEVE,
Chez MARC-MIC. BOESQUET & Comp.**

M D C C X L I V.



L E

J A L O U X

D'ESTRAMADOURE.

NOUVELLE VII.

L n'y a pas long-tems qu'il sortit de la Province d'Estramadoure un homme d'une famille assez distinguée, qui, comme tout autre enfant prodigue, courut presque toutes les Provinces de l'Europe consommant également son bien & ses années. Après beaucoup de voyages, son père étant déjà mort, & son patrimoine à peu près dissipé, il s'arrêta à Seville, où il ne manqua pas de trouver des occasions pour achever le peu qui lui restoit. Lors qu'il se vit sans argent, & sans amis, on n'en a guères quand on n'est point riche,

Tome II.

A

riche,

2 LE JALOUX D'ÉSTRAMADOURE.

riche , il prit le parti que prennent en Espagne la plupart des jeunes gens , qui ont vécu dans le désordre , & dans le libertinage ; il résolut de passer aux Indes. Quoique tout le monde ne fasse pas fortune dans ce Pais-là , il demeura ferme dans sa résolution , voyant bien qu'il n'y avoit que cette seule voye à prendre , pour se tirer de la misère , où sa mauvaise conduite l'avoit réduit. Une Flote partoît pour le Perou , il n'y avoit pas de tems à perdre , il s'accommoda avec celui qui la commandoit , & fit provision , autant qu'il le pût , de ce qui lui pouvoit être nécessaire , pour rendre moins désagréable ce long voyage. Il s'embarqua sur la Flote à Cadix , & ayant donné sa bénédiction à l'Espagne , on leva l'ancre , & on mit à la voile par un vent si favorable , qu'il perdit quelques heures après , la terre de vue ; & se vit au milieu des vastes & spacieuses campagnes de l'Océan. Notre Voyageur étoit pensif : il repassoit dans sa mémoire les divers périls qu'il avoit courus dans ses autres voyages ; le mauvais ménage qu'il avoit fait jusqu'alors ; en un mot , toutes les actions de sa vie. Se rendant compte à soi-même de tout ce qu'il avoit fait , il se disoit en même tems qu'il seroit mieux

à l'avenir ; que s'il étoit assez heureux pour gagner du bien , il n'oublieroit rien pour le conserver , qu'il renonçoit désormais aux femmes , & à toutes les mauvaises compagnies ; c'étoient les réflexions dont il étoit entièrement occupé. La Flote jouissoit du calme , tandis que Philippe de Carizale , (c'étoit son nom) étoit agité de mille troubles , que lui causoient toutes ces différentes pensées. Le vent recommença à souffler , & il poussa les Vaisseaux avec tant de violence , qu'il se vit contraint de penser à autre chose , & de faire attention aux périls où il pouvoit être exposé dans son nouveau voyage. Ce voyage fut pourtant heureux , la Flote aborda à Cartagène , sans avoir couru le moindre risque. Pour abréger notre narration , & ne dire rien , que par rapport à notre Histoire , nous nous contenterons de dire , que Philippe étoit âgé de quarante huit ans , lors qu'il partit pour aller aux Indes , & que dans l'espace de vingt années , qu'il y séjourna , il y fit si bien ses affaires , qu'il y amassa plus de cent cinquante mille écus. Du moment qu'il se vit maître de tant de bien , il résolut de retourner dans sa Patrie. Possédé de ce desir , qui est si naturel à l'homme , il exécuta sa résolution. Il a-

4 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.

abandonna le Perou, où il avoit acquis tant de richesses, mit tout son argent en lingots, & s'étant embarqué sur un Vaisseau qui alloit en Espagne, il arriva enfin à Seville, aussi riche qu'il étoit vieux. Ayant mis ses effets en sûreté, il alla chercher ses amis; mais il trouva qu'ils étoient tous morts. Cela lui fit prendre la résolution de quitter cette Ville, & d'aller finir ses jours dans le lieu de sa naissance, quoi qu'il eût appris, que tous ses parens étoient morts aussi. Carizale n'étoit pas sans inquiétude. Accablé de soucis, lors qu'il étoit pauvre, sa condition ne changea point au milieu de tous ses trésors. Il ne reposoit pas plus tranquillement, que lors qu'il étoit dans l'indigence, parce que dans un certain sens les richesses ne sont pas moins incommodes que la pauvreté. On peut dire même, qu'il y a cette différence, que celui qui ne possède rien, est plus heureux en quelque manière, que celui qui possède les plus grands biens; car enfin, le pauvre peut devenir riche, mais le riche ne croit jamais de l'être assez. Quoi qu'il en soit, Carizale n'étoit pas tout à fait content. Il se réjouissoit de voir ses lingots, mais sa joye étoit imparfaite, à cause qu'il ne savoit qu'en faire. Il se voyoit

NOUVELLE VII. §

voyoit trop vieux pour les faire valoir, & il appréhendoit qu'on ne le vint égorger une nuit dans sa maison, s'il s'y enfermoit avec eux : outre qu'il ne pouvoit pas bien se résoudre à enterrer ainsi des richesses, qui pouvoient lui apporter des profits immenses, s'il vouloit continuer le métier qu'il avoit exercé avec tant de bonheur dans les Indes. Au milieu de ces agitations, il avoit résolu, comme je l'ai dit, d'aller passer en paix sa vieillesse dans le lieu de sa naissance ; mais cette résolution ne le mettoit pas à l'abri de tous les soucis qui le rongeoient. Il falloit mettre ses richesses en rente, & il ne savoit où les placer, il ne trouvoit nulle part les assurances qu'il eût désirées ; jamais homme n'a été plus embarrassé, ni plus incertain de sa destinée. D'un autre côté, le Bourg qui lui avoit donné la naissance n'étoit rempli que de gens pauvres, il appréhendoit avec raison d'être exposé à tous momens à leurs importunités. Cependant, il falloit opter, il falloit choisir un parti, & c'étoit pour lui un point extrêmement difficile, ingénieux comme il étoit naturellement à trouver des difficultez par tout. Il lui prit fantaisie de se marier, afin de ne pas laisser après sa mort ses biens à des étran-

6 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE
gers. Il s'examinait là-dessus, & il lui sembloit qu'il lui restoit encore assez de forces pour supporter la charge du mariage : mais à cette pensée il en succédoit bien-tôt de bien différentes. La seule imagination d'être marié le faisoit frémir, & il la rejettoit comme une tentation du Malin. Il étoit naturellement si jaloux, qu'il sentoît bien qu'il seroit malheureux de ce côté-là. N'y pensons donc plus, se disoit-il à soi-même, il n'y a que des foux, ou des gens qui n'ont aucune délicatesse, qui se marient, c'est le dernier écueil où un homme de bon sens doit toucher, il y a trop de risque à s'embarquer avec une femme ; ce ne sera pas le parti que je prendrai.

Le pauvre Carizale avoit beau dire, il ne pouvoit résister aux caprices de son étoile, c'étoit en vain qu'il raisonnoit, & qu'il faisoit des réflexions, il devoit être marié malgré qu'il en eût. Un jour qu'il se promenoit par la Ville, pensant toujours au genre de vie qu'il devoit mener, il apperçût à une fenêtre une jeune fille, dont la vue le frappa d'abord. Outre une grande douceur qui étoit peinte sur son visage, Leonore, c'étoit le nom de cette jeune personne, avoit tant de charmes, que le bon Vieillard, ne
pût

N O U V E L L E V I I . 7

pût s'empêcher de la trouver belle , & d'en devenir amoureux. Elle n'avoit qu'environ quatorze ans ; mais comme l'amour ne raisonne pas , Carizale ne la trouva pas trop jeune. Quelque résolution qu'il eût déjà prise de ne s'engager jamais dans le mariage , quelques raisons qu'il eût alléguées pour appuyer sa résolution ; il se trouva si métamorphosé tout d'un coup , qu'il crut qu'il n'y avoit point d'état plus heureux au monde que celui d'un homme qui étoit marié. Cette jeune fille est belle , se prit-il à dire en soi-même ; mais à voir les dehors de sa maison , je vois bien qu'elle ne doit pas être fort riche. Ce n'est qu'un enfant , & une femme à l'âge où elle est , ne sauroit causer à un mari le moindre soupçon ; c'est justement celle qu'il me faut , il semble que le Ciel l'ait créée tout exprès pour moi. Elle n'a point vû encore le monde , véritable écueil de la plupart des femmes. Neuve & sans expérience comme elle est , je pourrai vivre en sûreté auprès d'elle : Il faut que je l'épouse. Je l'enfermerai , je la mettrai sur le pied qu'il me plaira , je la tournerai enfin si bien selon mon humeur , que je n'aurai jamais sujet de me plaindre , & de me repentir de l'avoir épousée. Quand on prend de sembla-

8 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE

bles précautions on peut se marier à coup sûr. Je ne suis pas si vieux, ajouta-t-il, que je doive perdre l'espérance d'avoir des enfans, & j'aurai du moins cette consolation en mourant, que je laisserai des héritiers. Je me mets peu en peine au reste qu'elle soit riche, ou qu'elle soit pauvre, j'ai assez de bien pour elle, & pour moi. Les riches doivent chercher à se contenter, lors qu'ils se marient. Le contentement fait la longue vie, au lieu que les chagrins l'abrègent. Arrive ce qui pourra, la pierre en est jettée; c'est la femme que le Ciel veut que je possède.

Il n'exécuta pas toutefois avec trop de précipitation, la résolution qu'il venoit de prendre, il y pensa pendant sept ou huit jours, & comme il persista toujours dans le dessein d'épouser la jeune Leonore, il la demanda lui-même en mariage, après avoir fait connoître, & sa qualité & ses richesses. Le père de Leonore, qui étoit Gentilhomme, mais qui n'avoit pas beaucoup de bien, ouvrit les yeux à la proposition de Carizale. Cependant, il lui demanda du tems avant que de lui engager sa parole, lui témoignant qu'il lui avoit beaucoup d'obligation, de l'honneur qu'il lui vouloit faire : mais cette précaution, ajouta-t-il, est nécessaire, & pour vous & pour

pour moi , car il est de la prudence que
 je sache auparavant qui vous êtes , & que
 vous sachiez aussi qui je suis. Le ma-
 riage n'est pas une affaire d'un jour , &
 on ne sauroit prendre trop de mesures, dans
 une occasion comme celle-là. Le vieillard
 en convint, on s'informa de côté & d'autre,
 les parties furent contentes, on commença à
 mettre la main à l'ouvrage , & Leonore en-
 fin fut mariée à Carizale , qui lui recon-
 nut sur ses biens vingt mille Ducats , tant
 son ame étoit enflammée. Carizale de-
 voit être heureux , il s'étoit marié à sa
 fantaisie. Cependant , à peine étoit-il
 engagé avec l'épouse qu'il s'étoit choisie,
 qu'il se mit mille chimères en tête , qui
 rendirent sa condition fort triste. Il com-
 mença à trembler sans aucun sujet , mil-
 le soupçons mal fondés lui dérangèrent
 entièrement l'esprit , & jamais homme ,
 en un mot , ne fut plus jaloux qu'il le
 fut dès le premier jour , qu'il eut signé
 le Contrat de son mariage. La première
 marque qu'il donna de sa jalousie fut ,
 lors qu'il fut question de faire les habits
 de noces à sa fiancée. Il ne voulut ja-
 mais permettre que le Tailleur , qui les
 devoit faire , lui prit mesure , il fut infle-
 xible là-dessus , il chercha mille moyens,
 pour faire que le Tailleur ne la vit , ni

ne la touchât , & ayant trouvé enfin une jeune fille à peu près de l'âge , de la grosseur , & de la taille de sa maîtresse , ce fut sur la mesure de cette jeune fille , qu'il fit faire d'abord une robe qui alla fort bien à Leonore. Il en fit faire ensuite d'autres en grand nombre & si riches , que le père & la mère de cette jeune épouse , se crurent les gens du monde les plus heureux , d'avoir rencontré un gendre si libéral , & si magnifique. Pour Leonore qui n'avoit jamais porté que des habits extrêmement simples , elle fut d'une joye inconcevable , voyant qu'elle en avoit à profusion , & tous extrêmement propres. Voici quelque chose de plus singulier. Le jaloux Philippe ne voulut jamais consommer le mariage , qu'il n'eût une maison à soi , laquelle il disposa de cette manière. Il en acheta une douze mille Ducats , dans un des principaux quartiers de la Ville , qu'il meubla avec la dernière magnificence. Elle étoit environnée d'un fossé toujours rempli d'eau , & elle avoit un Jardin planté d'Orangers ; c'étoit une maison des plus superbes. Dès que ce logis fut à lui , il en fit fermer toutes les fenêtres , qui donnoient du côté de la rue , quelque éloignées qu'elles en fussent : & l'appartement

qui

N O U V E L L E V I I. 11

qui étoit le plus propre, & qui devoit être celui de sa femme & le sien, n'en avoit point du tout, l'ayant fait disposer en manière de Dôme. Il fit faire à la porte cochère une écurie pour une Mule, qui est la monture ordinaire des Espagnols, & au dessus la demeure de celui qui en devoit avoir la garde; c'étoit un vieux More, qui étoit Eunuque. Les murailles des terrasses étoient élevées de telle manière, que ceux qui entroient dans cette maison, étoient obligés de regarder le Ciel en ligne droite, n'étant pas possible qu'ils vissent autre chose. Il fit outre cela pratiquer un Tournoir, qui répondoit de la grande porte à la Cour, jamais on ne prit tant de précautions, que celles que prit ce jaloux Vieillard. Il acheta quatre Esclaves blanches, & deux Morisques, voilà quels furent les Domestiques de Carizale, car pour des valets il n'en voulut point. Sa maison étant ainsi disposée, & ayant fait choix de ceux qui le devoient servir, il s'accommoda avec un homme qui lui achetoit, & lui apprêtoit ce qu'il avoit dessein de manger. Cet homme, en un mot, le devoit fournir de tout; mais à cette condition qu'il habiteroit & dormiroit chez soi, & qu'il ne passeroit pas plus avant que le Tournoir par où il devoit

voir

voit donner ce qu'il apporteroit. Il mit en rente, ou en banque une partie de son argent, après avoir pris toutes les sûretés qui lui furent possibles, & s'en réserva ce qu'il crut lui être nécessaire, pour les besoins les plus pressans. Il fit faire une maîtresse Clef pour toutes les portes de sa maison, où il enferma d'abord pour toute l'année, ce dont ordinairement on ne fait provision, que lorsque la saison en est venue. Dès qu'il eut achevé tous ces préparatifs, il se rendit chez son Beau-pere, demanda sa femme & l'épousa. Il la mena ensuite chez lui, & lui dit qu'elle n'avoit qu'à demander tout ce qu'elle desireroit, que rien ne lui seroit refusé. -

Jamais femme n'a été plus resserrée, elle ne sortoit que les Dimanches & les bonnes Fêtes, pour aller à l'Eglise, & c'étoit-là que son pere & sa mere avoient la liberté de lui parler en présence de son Vieux, qui l'accompagnoit toujours. L'entrée de sa maison leur étoit défendue, il s'en étoit expliqué en se mariant; mais d'ailleurs, il leur faisoit de si beaux présens, & les prévenoit avec tant de libéralité dans leurs besoins, que cela les consolait un peu de la captivité de leur fille, & du chagrin qu'ils avoient de ne
la

la point voir toutes les fois qu'ils le désiroient. Les autres jours Carizale se levait de grand matin, & attendoit celui qui faisoit la dépense, qui étoit toujours averti le soir auparavant de ce qu'il devoit préparer. Dès que le Pourvoyeur s'étoit retiré, il sortoit, après avoir bien fermé les deux portes, celle de la rue & celle du milieu, entre lesquelles le More faisoit sa demeure. Comme il n'avoit pas de grandes affaires, il étoit bien-tôt de retour. Alors il se renfermoit, inventoit quelque nouvelle pour réjouir sa femme, & causoit avec ses Esclaves, qui l'aimoient, parce qu'il plaisantoit quelquefois avec elles & qu'il étoit assez libéral. Voilà quel étoit le genre de vie de Philippe. Leonore & ses six Esclaves, passèrent ainsi une année de Noviciat, & elles en eussent bien passé d'autres de la même manière, si le perturbateur du genre humain ne s'en fut mêlé, comme on le va voir.

Que le plus sage & le plus subtil des mortels, réponde s'il lui plaît à ce que je lui vais demander. De quelle invention se pouvoit aviser le bon homme Philippe pour sa sûreté, puisque loin de permettre qu'aucun homme entrât dans sa maison, il n'y avoit jamais pu souffrir aucun
ani-

14 LE JALOUX D'ESTRAMADURE

animal, qui ne fût femelle. Jamais Chat n'y courut après les fouris, jamais Chien n'y aboya aux portés: ils étoient tous du genre féminin. Carizale ne dormoit, ni nuit ni jour. Il faisoit soir & matin la ronde autour de son logis, il étoit toujours en sentinelle, il étoit lui-même l'Argus de sa femme. Pour éloigner de chez lui toutes sortes d'hommes, même ses plus intimes amis, il traitoit avec eux, d'affaires en pleine rue. Les figures représentées dans les Tapisseries & dans les Tableaux qui ornoient ses appartemens, étoient des Vestales, des Déeses, ou quelques-unes de ces femmes fortes, que l'histoire a tant célébrées. Toute sa maison, en un mot, ne respiroit que pudeur, & même dans les Contes que ses Esclaves faisoient autour du feu, pendant les longues nuits de l'hyver, on y parloit aussi peu des hommes, que s'il n'y en eût jamais eu dans le monde: c'étoit les histoires de quelque Fée, de quelque Amazone, de quelque Héroïne du tems jadis. Leonore aimoit son Epoux avec la dernière tendresse, parce que c'étoit le premier homme qu'elle avoit vu. Elle prenoit pour une sage prévoyance sa jalousie excessive. Elle s'imaginait que toutes les nouvelles mariées menaient une vie pa-

riel-

reille à la sienne ; elle n'avoit pas la moindre envie de fortir , & le seul plaisir qu'elle se faisoit , c'étoit de plaire à Carizale ; elle prévenoit même ses desirs. Elle ne voyoit les rues que les jours qu'elle alloit à l'Eglise , & ce n'étoit même qu'à son retour ; car elle y étoit conduite si matin , qu'il lui étoit alors impossible de les voir. Jamais Monastère ne fut si bien fermé , jamais Religieuses ne vécurent d'une manière plus austère , jamais pommes d'or ne furent si bien gardées. Cependant , Philippe ne pût s'empêcher de tomber dans le précipice qu'il apprehendoit , ou du moins de croire qu'il y étoit tombé.

Il a dans la Ville de Seville une espèce de gens oisifs & fainéans , qu'on appelle communément les enfans du quartier. Ce sont de jeunes gens qui ont des parens riches , toujours bien vêtus ; aiment le plaisir , faisant de la dépense , & étant toujours en festins. Il y auroit bien des réflexions à faire sur les déportemens , sur les manières de vivre , sur les loix qu'ils observent entr'eux : il y auroit bien des vérités à découvrir ; mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire , il vaut mieux que je vienne au fait. Un de ces galans , qui n'étoit point
ma-

marié encore, jetta un jour les yeux sur la maison de Carizale, & voyant qu'elle étoit perpétuellement fermée, il lui prit envie de savoir ce qu'il y avoit dedans. Il s'y prit de tant de manières, & se donna tant de mouvemens pour réussir dans son dessein, qu'il en vint à bout à la fin. Il apprit l'humeur du Vieillard, la beauté de Leonore, & de qu'elle manière cette jeune femme étoit gardée. D'abord il communiqua son dessein à trois de ses amis des plus rusés, & il fut résolu entr'eux, qu'on entreprendroit de forcer cette Place; car jamais en ces fortes d'entreprises, on ne manque de conseil, ni de secours. Celle-là n'étoit pas pourtant fort aisée, il y avoit bien des obstacles à surmonter, ce n'étoit pas l'affaire d'un jour. Cependant, après avoir bien pensé aux mesures qu'il falloit prendre, & aux moyens qu'il étoit nécessaire d'employer, pour venir à bout d'un exploit si difficile, l'on y procéda de cette manière.

Loaysa, c'étoit ainsi que se nommoit ce bon Compagnon, feignit d'aller à la Campagne pour quelques jours, & s'enferma chez lui. Il changea de caleçons & de chemise, & se mit par dessus, un habit si usé & si déchiré, qu'il n'y avoit point

point de pauvre en toute la Ville, qui eût de si misérables haillons. Il se fit ôter un peu de barbe qu'il avoit, couvrit l'un de ses yeux d'un emplâtre, se banda étroitement une jambe, & se soutenant sur deux potences, il fut si bien métamorphosé, que ceux qui le virent dans cet équipage, demeurèrent d'accord, qu'il étoit impossible de se mieux travestir en Mendiant. Masqué & contrefait de cette manière, Loaysa s'alloit mettre tous les soirs en oraison à la porte du logis de Carizale, qui étoit toujours bien fermée. Les appartemens en étoient même si éloignés, qu'il étoit impossible que le Vieillard, que Leonore, ni qu'aucune de ses Esclaves le pussent entendre; mais il avoit son but, il ne vouloit qu'exciter la curiosité du More, qui étoit entre les deux portes. Après que Loaysa avoit fait quelques lamentations, il tiroit une méchante petite Guitarre, & comme il entendoit la musique, en jouant de cet instrument il chantoit de petites Chançons agréables, des Romances de Mores & de Moresques, des Vaudevilles si divertissans, & il le faisoit avec tant de grace, en contrefaisant sa voix, que tous ceux qui passoient à la rue s'arrêtoient pour l'écouter. Louis, c'étoit le nom du More, enchanté de cette symphonie,

18. LE JALOUX D'ESTRAMADOUR

étoit tout oreilles, il étoit comme colé à la porte pour mieux entendre; car les Mores aiment naturellement à chanter, à jouer des Instruems, & à en entendre jouer. Loayfa lui avoit donné ce divertissement pendant cinq ou six soirs; car il voyoit bien qu'il falloit nécessairement le mettre dans ses intérêts, pour faire réussir l'entreprise qu'il avoit en vûe, mais il ne lui avoit point encore parlé. Il ne tarda guère à le faire. Je meurs de soif, dit-il, tout bas, la première fois qu'il se rendit à la porte de la maison de Carizale, je meurs de soif, mon cher Louis, & si je ne bois je ne saurois chanter, donne - moi un verre d'eau, je t'en supplie. Il n'est pas possible de vous satisfaire, répondit le More, parce que je n'ai point la clef de la porte, & il n'y a aucune ouverture, pour vous donner ce que vous demandez. Et qui a donc la clef, dit Loayfa? C'est mon Maître, repliqua Louis, c'est-à-dire, l'homme le plus jaloux qu'il y ait au monde, & si soupçonneux, que s'il venoit à savoir, que je m'amusasse maintenant à parler avec quelqu'un, c'en seroit fait de ma vie. Cependant, qui êtes - vous, je vous en conjure? Je suis, répondit Loayfa, un pauvre extropié, qui gagne
ma

NOUVELLE VII. 19

ma vie en demandant l'aumône, pour l'amour de Dieu, aux bonnes gens. Outre cela j'apprens à jouer des Instrumens à d'autres pauvres & à des Esclaves. J'ai plus de vingt Disciples, moi indigne, & il y a trois Mores qui ont si bien appris qu'ils peuvent jouer hardiment, dans tous les Cabarets de Seville. Si je les ai bien servis, ils m'ont bien payé, c'est, mon cher Louis, ce que j'ai à te dire. Je vous payerois mieux qu'eux, dit le More en jettant un soupir, si je pouvois prendre de vos leçons; mais c'est une chose impraticable, parce que mon Maître en sortant le matin ferme la porte de la rue, il fait la même chose en revenant, & je suis toujours comme prisonnier, entre les deux portes. Je te jure ajouta Loaysa, que si tu me donnois moyen d'entrer dans ton appartement, quelques nuits, pour te donner leçon, je te rendrois si savant à jouer du violon ou de la guitarre, que tu pourrois jouer admirablement, en très-peu de tems. Sois-en persuadé, j'ai une méthode extrêmement facile, & j'aurois d'autant moins de peine avec toi, que je sai que tu ne manques, ni d'inclination, ni d'esprit. A en juger même par le ton de ta voix, je gage que tu chantes fort bien. Je ne chan-

20 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE

ne chante pas tout-à-fait mal, répondit l'Esclave ; mais que me sert-il de bien chanter , je ne fais que quelque misérable Chanson ? il commença d'abord à en chanter quelques-unes de fort triviales. Toutes les Chansons lui dit Loaysa , en l'interrompant , ne sont que des niaiseries , en comparaison de celles que je pourrois t'enseigner. Je fais toutes celles du More Abindarrez & de Dame Chariffe sa Maîtresse ; je fais toutes celles du Grand Sophi Tomunibeyo , & ses Sarabandes si divinement composées , qu'elles ravissent l'ame des Portugais. Mais ce n'est pas tout , j'enseigne toutes ces choses , avec tant d'art & d'une manière si facile , que sans te donner presque la moindre peine , tu n'auras pas mangé trois ou quatre muids de sel , que tu te verras le meilleur Musicien qu'il y ait en Espagne , en toutes sortes d'Instrumens.

Le More qui ne comprenoit pas que Loaysa se moquoit de lui ouvertement , répondit en soupirant encore. A quoi bon tout cela , puisque je ne fais de quelle manière m'y prendre , pour vous introduire dans le logis ? Il y a remède à tout , dit Loaysa , il faut que tu tâches de prendre les clefs à ton Maître , & je te donnerai un morceau de cire , sur laquelle

quelle tu les imprimeras, & pourvû que tu fasses en sorte que les marques des dents y soient empreintes, ne te mets point en peine. Je veux bien par l'amitié que je commence à te porter, employer un Serrurier de mes amis, qui fera des clefs sur ce modèle, si bien que je pourrai entrer de nuit, dans l'appartement que tu habites, & cela étant, je te garantis que je veux t'apprendre à jouer des Instrumens, mieux qu'au Prêtre Jean, ou au Sôphi de Perse. Je vois que c'est grand dommage, qu'une voix comme la tienne, ne soit point cultivée & demeure inutile; car il faut que tu saches, que la meilleure voix du monde, perd la moitié de sa beauté & de son prix, quand elle ne s'allie pas au son de quelque Instrument, soit Guitarre, Claveffin, Orgues, ou Harpe. Il faut que tu en choisisse quelqu'un de ceux-là, & si je te puis conseiller, il me semble que celui qui te convient le mieux, est la Guitarre, parce que c'est l'Instrument le plus portatif, & qui coûte le moins. Je le crois, répondit l'Esclave; mais tout ce que tu viens de dire est inutile, parce que les clefs que tu me demandes, ne tombent jamais entre mes mains; mon Maître ne les lâche jamais, elles dor-

22 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.

ment nuit & jour sous son oreiller. Fais donc autre chose, Maître Louis, dit Loayfa, s'il est vrai que tu ayes envie de devenir parfait Joueur d'Instrumens; car autrement ce seroit en vain que je me romprois la tête à te vouloir donner des conseils. Si j'en ai envie, interrompit Louis! l'envie que j'en ai est si grande, qu'il n'y aura rien que je ne mette en usage, pourvu que ce soient des choses un peu plus possibles, que celles d'arracher les clefs des mains de mon Maître, on lui auroit plutôt ôté la vie. Si cela est, poursuivit le bon Compagnon, je te ferai tenir par l'entredeux de la porte & de la muraille, de certaines machines qui feront merveille, pourvu que de ton côté tu ôtes un peu de la pierre, comme la chose est assez facile. Ces machines feront des tenailles & un petit marteau, tu arracheras les cloux de la serrure, & nous la remettrons propre. Quand toi, n'auras rien de fait, que tu exécutes, je n'aurai rien de fait, mais d'avoir le de faire, un-

uniquement pour ton bien & pour te rendre service. Ne perds pas l'occasion, mon cher Louis, tu n'en trouveras jamais une semblable, & je sens bien qu'il faut t'aimer autant que je t'aime, pour m'aller enfermer volontairement avec toi dans un grenier à foin: mais que ne fait-on pas pour un ami? Ne te mets pas au reste, en peine de quoi nous mangerons, j'apporterai des vivres pour tous deux, & j'en apporterai même pour plus de huit jours. J'ai des Disciples & des amis qui ne m'abandonneront pas au besoin, nous ne mourrons pas de faim, j'y mettrai bon ordre. Il n'est pas nécessaire, dit Louis, que tu te mettes en fraix de ce côté-là. Nous aurons suffisamment de quoi manger, & nous ferons même assez bonne chère. Ce que mon Maître me donne, & ce que les Esclaves me font tenir sous main, pourroient suffire à en nourrir deux autres encore. Ainsi point de souci à cet égard. Il n'est question à présent que d'avoir ce marteau & ces tenailles, je trouverai bien-tôt un passage pour les faire entrer: je couvrirai avec un peu de mortier l'ouverture que je ferai, & si une fois je les tiens, ne t'embarrasse pas du reste. J'arracherai les cloux de la ferrure, le plus adroitement

24. LE JALOUX D'ESTREMADOURE.
qu'il me sera possible ; & suppose même
qu'il soit nécessaire de donner quelques
coups un peu forts, mon Maître cou-
che si loin d'ici, que ce seroit le plus grand
miracle, ou la plus grande disgrâce du
monde, si le bruit alloit jusqu'à lui.
Voilà qui va bien, dit Loaysa, tu auras
dans deux jours d'ici, tout ce qui te se-
ra nécessaire, pour mettre à execution
ton vertueux dessein. Je t'avertis ce-
pendant, de ne manger rien qui soit fleg-
matique, parce que tant s'en faut que
cela profite, qu'au contraire, il gâte en-
tièrement la voix. Il n'y a rien, répon-
dit l'Esclave, qui rende ma voix plus en-
rouée que le vin, cependant, je ne le
voudrois pas quitter, pour toutes les voix
de la terre. Ce n'est pas ce que je veux
dire, répondit Loaysa, je n'ai pas une si ri-
dicule pensée. Boi seulement, mon fils
Louis, & bien te fasse, le vin qui se boit
par mesure ne nuit jamais. Je le boi
aussi par mesure, dit le More, j'ai ici
un pot, qui tient justement une Quar-
te, les Esclaves me l'apportent sans que
mon Maître le sache, & le Pourvoyeur,
même, me donne de tems en tems en
secret, quelque bouteille, & cela supplée
au défaut du pot. Ma foi, dit Loaysa,
ce que tu me dis là est admirable, & tu

N O U V E L L E VII. 25

En fais plus long que je ne croyois, un moins fou que toi n'est point bête, ce que tu fais est de bon sens; car enfin il est impossible à un gosier sec, ni de grogner ni de chanter. Allez en paix, poursuivit le Mère; mais souvenez-vous que je me réserve, que vous ne laisserez pas de venir chanter ici les nuits, pour chasser céans. Les doigts me démangent déjà, tant ils ont envie de pincer les cordes de l'Instrument, sur lequel je vous entens jouer tant de belles choses. Je viendrai, dit Loaysa, & j'apporterai des airs nouveaux. C'est ce que je désire, dit Louis; mais en attendant je vous supplie de chanter encore une petite Chanson, afin que je m'aile coucher avec plus de contentement. Nous payerons tout, n'en soyez point en peine, les pauvres payent quelquefois mieux que les riches. Ce n'est pas de quoi il s'agit, répondit le Maître Musicien, tu seras toujours maître du payement. Cependant, écoute cette Chanson, il entonna alors un Romance, qui effectivement, étoit si joli, & il le chanta si bien, qu'il sembla au Mère, tant il en fut content, que l'heure d'ouvrir la porte n'arriveroit jamais.

A peine Loaysa se fut retiré d'auprès

26 LE JALOUX D'ESTRAMADOÛRE.

du More, qu'il fut avertir ses confidens de ce qui venoit de lui arriver, des mesures qu'il avoit prises, & de ce dont il étoit convenu avec cet Esclave, pour être introduit dans la maison de Carizale. Ils mirent d'abord la main à l'œuvre, & dès le lendemain ils eurent des tenailles de si bonne trempe, qu'ils en rompoient les cloux, aussi aisément que si c'eut été du bois. Cependant, Loaysa n'oublia point d'aller chanter & jouer de son Instrument devant la porte, & il trouva que le More avoit déjà fait une ouverture suffisante, & que cette ouverture étoit si bien couverte, qu'il étoit impossible d'y prendre garde, à moins qu'on n'y regardât de fort près, & même avec quelque soupçon. La nuit suivante Loaysa porta le marteau & les tenailles, & Louis ne les eut pas plutôt entre les mains, qu'il rompit les cloux de la serrure, avec la plus grande facilité du monde; il ouvrit la porte en même tems, & fit entrer son Orphée. Jamais homme n'a été plus content. Il est vrai qu'il fut un peu surpris de voir Loaysa, avec ses deux potences, avec un habillement si déchiré, & avec une jambe qui avoit tant de bandes. Il savoit néanmoins, que c'étoit un pauvre qui mendoit,

&

& comme Loayfa avoit quitté l'emplâtre qu'il avoit sur l'œil , parce qu'il n'en avoit point besoin, il se consola de voir un visage, qui ne lui parut pas tout-à-fait désagréable. Dès que le Compagnon fut entré, il embrassa son bon Disciple, le baïsa au visage, & lui mit incontinent entre les mains une grosse bouteille d'excellent vin, & une boëte de Confitures. Il lui fit présent ensuite de plusieurs autres sucreries, qu'il portoit dans ses besaces, qui étoient fort bien fournies. Un moment après il quitta ses bequilles, & se mit à faire trois ou quatre caprioles fort légèrement. Le More ne savoit que croire. Ne sois point surpris de ce que tu vois, mon ami Louis, dit alors Loayfa, tu dois savoir, que ce n'est pas de nature que je suis estropié d'une jambe, mais d'industrie. Je gagne ma vie par ce moyen, en demandant l'aumône. Ainsi me servant de cette adresse & de mon Instrument, je mène la plus heureuse vie du monde. Celui qui n'a point d'industrie, court risque de mourir de faim; tu l'éprouveras, je m'assure, pendant le cours de notre nouvelle amitié. J'en suis persuadé, lui dit le More; mais pensons au présent avant que de penser à l'avenir, mettons-nous en devoir de remettre la

28 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.

ferrure en sa premiere place , & raccommodons-la si bien qu'on n'y puisse connoître aucun changement. Je le veux , dit Loayfa , il tira alors des cloux de sa besace , & la serrure fut si bien accommodée un moment après , qu'elle fut de même qu'auparavant. Louis en eut une joye extrême , & Loayfa monta au grenier à foin , où se tenoit l'Esclave , & s'y accommoda le mieux qu'il put. Louis alluma d'abord une bougie , & son nouveau Camarade , tira sa guitarre , qu'il se mit à pincer tout bas , & si mélodieusement , que le pauvre More , qui l'écoutoit , en étoit comme ravi en extase. Après qu'il eut un peu joué , il tira de nouveau des Confitures pour faire collation , il en donna à son Disciple , & ensuite ils vuidèrent leur bouteille fort gaillardement. Cela fait , il voulut que Louis commençât à prendre leçon ; mais le More avoit déjà tant bu , qu'il ne savoit presque ce qu'il faisoit. Loayfa lui faisoit pourtant accroire , qu'il savoit déjà pour le moins deux notes , qu'il avoit la meilleure main du monde , & qu'il n'avoit jamais vu de si bons commencemens ; tellement que pendant une bonne partie de la nuit , il ne fit que sonner de la Guittarre desaccordée , & sans

sans les cordes nécessaires; ils dormirent fort peu cette nuit-là. Le lendemain sur les six heures, Carizale descendit, il ouvrit la porte du milieu & celle de la rue. Il attendit le Pourvoyeur, qui arriva peu de tems après, & lui donna par le Tournoir, la viande qu'il portoit. En s'en retournant il appella l'Esclave, afin qu'il descendit pour prendre la portion, & l'avoine pour la Mule. Cela étant expédié, il sortit & laissa les deux portes fermées, sans qu'il prit garde à ce qu'on avoit fait à la serrure de celle de la rue, au grand contentement de Loaysa & de Louis. Carizale n'eut pas plutôt mis le pied dehors, que le More empoigna la Guicarte, & commença à la toucher, de telle manière que toutes les Esclaves l'entendirent, & coururent à la porte de la montée. Que signifie ceci, dirent-elles, depuis quand as-tu un tel Instrument, qui est ce qui t'en a fait part? Qui m'en a fait part, répondit Louis, c'est le meilleur Musicien de tout l'Univers, un homme qui en moins de six jours me doit apprendre, plus de six mille Chançons. Et où est donc ce Musicien, dit la Gouvernante. Il n'est guères loin d'ici, dit le More, & n'étoit la crainte où je suis, que notre Maître ne vint à nous surprendre,

B. 5. peut-

30 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.

peut-être vous le ferois-je voir tout à l'heure, & je vous garantis que vous seriez assez contente de l'avoir vû. Comment le pourrions-nous voir, continua la Gouvernante, puisqu'il n'y a jamais eu d'homme que notre Maître, qui soit entré dans cette maison? Je n'ai rien à vous dire là-dessus, répondit le More, & je ne vous en dirai pas davantage, que premièrement vous n'ayez vû ce que je fais, & que j'ai appris en si peu de tems. Il faut, ajouta la Gouvernante, que celui qui t'enseigne soit quelque Lutin; car il est impossible qu'un homme soit entré ici, & qu'il ait pû en si peu de tems, te rendre aussi habile Maître que tu prétens que nous le croyons. Que ce soit un Lutin, ou non, ne vous en mettez point en souci, vous le verrez & vous l'entendrez quelque jour. Je t'en défie, dit là-dessus une des Esclaves, & en effet, comment cela se pourroit-il faire, puisque nous n'avons aucunes fenêtres qui répondent à la rue, pour pouvoir entendre, ou pour voir quelqu'un? Il y a remède à tout hors à la mort, dit le More. Si vous vouliez, ou plutôt si vous saviez vous taire, vous verriez bien d'autres choses. Comment nous taire, répondit une autre des Esclaves, nous serons plus muet.

muettes que des fouches. Je te jure mon cher ami, que nous mourons toutes d'envie d'entendre une belle voix ; car tant s'en faut que depuis que nous sommes ici enfermées, nous ayons ouï chanter quelcun, que même nous n'avons pas entendu le chant des moineaux.

Loayfa écoutoit cet entretien, avec beaucoup de joye, parce qu'il voyoit bien que tout s'acheminoit à son but, & que sa bonne fortune prenoit peine de guider cette affaire elle-même. Sur cela les Esclaves se retirèrent, & le More leur promit de les divertir & de les régaler d'un bon Concert, lors qu'elles y penseroient le moins. Il ne voulut pas les entretenir plus long-tems, parce qu'il apprehenda que son Maître ne le surprit, parlant avec elles, ainsi il se retira dans sa demeure. Il eût bien souhaité de prendre leçon ; mais il n'osoit le faire de jour, de peur que Carizale ne l'entendit : en effet il arriva peu de tems après, & ayant fermé les portes, selon sa coutume, il s'alla enfermer dans le logis. Une des Esclaves ne tarda guères de venir au Tournoir, pour apporter au More de quoi manger : & ce fut alors qu'il lui dit, qu'elle n'avoit, elle & ses compagnes, qu'à se rendre au même lieu,

32 LE JALOUX D'ESTRAMBOURG.

dès que leur Maître seroit endormi; & qu'il oseroit leur promettre, qu'elles se retireroient contentes. Il lui parla de cette manière, parce qu'il avoit prié auparavant son joueur d'Instrumens, de vouloir chanter & jouer, à la porte du Tour-

à ces Esclaves us, après s'être, quoi qu'il la plus d'ardeur, avec la der- oigner son con- une bonne chère. Le jour com- re; & environ- ença à chanter. Louis s'y étant- bande qui étoit- abord. Loaysa, scendirent tous- avec la Guitar- ordée. Loaysa- rien il y avoit- t l'écouter, &

il lui répondit, que toutes les femmes du logis s'étoient rendues au lieu de l'assignation, à la réserve de leur Maîtresse, qui étoit couchée avec son époux. Cela ne fut pas trop agréable à Loaysa, il résolut néanmoins d'exécuter son dessein.

& de contenter son Disciple. Il com-
 mença dès lors à pincer la Guitarre, &
 il en joua si bien, qu'il ravit le More &
 toute cette troupe de femmes qui l'écou-
 toient. Il se surmonta lorsqu'il vint à
 chanter des Chansons passionnées, & finit
 par la Sarabande, qui étoit alors nou-
 velle en Espagne: toutes ces Esclaves de-
 meurèrent extasiées. Il n'y eut, ni jeu-
 ne, ni vieille, qui ne fût au desespoir
 de ne pouvoir danser. Elles se conten-
 tèrent d'en faire les signes; faisant aussi
 peu de bruit qu'il leur étoit possible, &
 mettant des sentinelles qui se relevoient
 tour à tour, au cas que le Vieillard vint
 à s'éveiller. Loaysa chanta encore quel-
 ques Stances, & elles furent si enchan-
 tées de cette harmonie, qu'elles voulu-
 rent savoir qui étoit cet admirable Musi-
 cien. C'est un pauvre Mendiant, leur
 dit le More; mais c'est le plus galant &
 le plus honnête gueux, qu'il y ait dans
 Seville. Elle le conjurèrent de faire en-
 sorte qu'elles le pussent voir, & de le re-
 tenir autant qu'il lui seroit possible,
 promettant de le bien traiter, & de
 contribuer de toutes leurs forces, à lui
 faire faire bonne chère. Elles lui deman-
 dèrent encore de quelle manière il avoit
 pu s'y prendre, pour l'introduire dans le
 logis.

logis. C'est ce que je ne vous dirai point, répondit le More, il y a de certaines choses que les femmes ne doivent jamais faire : tout ce que j'ai à vous dire, c'est que vous fassiez un petit trou à l'entrée du Tournoir, & après vous en être servi, ayez la précaution de le boucher avec un peu de cire. Loaysa leur parla ensuite, & leur offrit ses services de si bonne grace & en si beaux termes, qu'elles eurent toutes les peines du monde, à croire que ce fût un pauvre Mendiant. La conversation s'étant engagée, elles le prièrent de se rendre la nuit suivante au même lieu, ajoutant qu'elles feroient tout ce qu'il leur seroit possible, pour faire que leur Maîtresse s'y trouvât, en dépit du sommeil interrompu de son Epoux, laquelle interruption de sommeil, continuèrent-elles, procède plutôt de sa grande jalousie que de sa vieillesse. Loaysa leur dit là-dessus pour réponse, que si elles desiroient d'ouïr sa symphonie sans appréhender d'être interrompues par le Vieillard, il leur donneroit d'une poudre admirable, qu'elles n'auroient qu'à la mettre dans son vin, que cette poudre avoit la vertu de faire dormir plus qu'à l'ordinaire. O ciel, s'écria alors une des Esclaves, si ce que vous dites est véritable, quel

quel bonheur pourroit être égal au nôtre, & quel changement de fortune. Quelle heureuse poudre pour tous tant que nous sommes dans cette maison, & sur tout pour la pauvre Leonore sa femme notre Maîtresse, qu'il suit comme l'ombre suit le corps, & qu'il ne perd jamais un moment de vue. Ha ! bon homme, qui que vous soyez, apportez nous de cette poudre, & que tous les biens que vous desirez vous aient. Je m'offre de la détrempier moi-même dans son breuvage, & de lui servir d'Echançon. Puisse ce bon Vieillard qui a toujours les yeux ouverts, puisse-t-il dormir trois jours & trois nuits, nous serions au comble de notre joye. Je la donnerai, dit Loaysa, & cette poudre ne fait autre mal à celui à qui on en fait prendre, que de le faire dormir d'un profond sommeil. Toutes enfin le prièrent unanimement de leur en faire tenir le plutôt, qu'il lui seroit possible, & il fut résolu que la nuit suivante, elles feroient un trou à la porte avec un Vilebrequin, & qu'elles disposeroient leur Maîtresse à le venir voir & à l'entendre. Elles se retirèrent alors, & quoi que le jour commençât à paroître, Louïs voulut prendre leçon pour ne perdre point de tems. Loaysa le fit, lui faisant tous

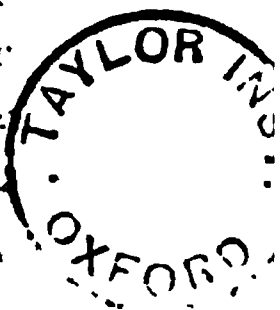
jours

36 LE JALOUX D'ESTRAMADOUR.

Jours accroire que de tous ses Disciples, il n'y en avoit pas un qui eût meilleure main & meilleure oreille ; quoi que ce pauvre More fût de tous les hommes le plus stupide , & le moins propre à manier un instrument.

A mesure que les affaires s'avançoient, les amis de Loaysa étoient soigneux d'aller écouter toutes les nuits à la porte , afin de savoir s'il ne lui manquait rien , & s'il avoit quelque chose à leur dire. Ils ne manquèrent pas de s'y trouver la nuit suivante. Loaysa leur dit , par un petit trou qu'il avoit fait , de quelle manière les choses étoient disposées , & les conjura de lui chercher quelque chose qui pût provoquer au sommeil afin d'en donner à Carizale. Il leur dit qu'il avoit ouï parler autrefois d'une certaine poudre qui produisoit cet effet , & qu'il étoit de la dernière conséquence d'en avoir incessamment ; qu'après cela ils verroient beau jeu. S'il ne faut que cela , se prirent à dire ses Camarades , vous ferez bien-tôt satisfait , nous avons un Médecin de nos amis qui nous en fournira , & vous pouvez compter sur notre parole que vous en aurez demain au soir , ou il ne s'en trouvera pas dans Seville : alors ils se retirèrent. La nuit étant venue , toute la troupe

troupe se trouva au rendez-vous ordinaire. La simple & jeune Leonore s'y rendit aussi toute tremblante, dans la crainte où elle étoit que Carizale, qu'elle avoit laissé endormi, ne vint à s'éveiller. On avoit eu même toutes les peines du monde à la faire consentir qu'elle y allât; mais toutes les Esclaves, & particulièrement la Gouvernante, lui dirent tant de merveilles, & du Musicien & de la Musique, elles la sollicitèrent par tant de raisons, qu'elle se laissa vaincre à la fin. La première chose qu'elles firent, fut de faire un trou au Tournoir afin de voir Ioayfa, qui n'étoit pas habillé cette nuit-là en Mendiant. Il avoit mis des hauts de chausses de taffetas tanné, un pourpoint de même étoffe enrichi de petits passemens d'or. Il avoit un bonnet de satin de la même couleur, & un rabat de point coupé. Il avoit eu la précaution de porter cet habillement dans ses besaces, comprenant bien qu'il lui faudroit changer de personnage en tems & lieu. Il étoit jeune & de belle taille, il avoit très bonne mine, si bien que ces femmes, qui depuis fort long-tems n'avoient vu que leur Vieillard croyoient de voir un ange, lors qu'elles le regardoient par le trou. Jamais on n'a vu tant d'empressement



38 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.

ment, le trou étoit toujours occupé, & afin qu'elles le pussent mieux voir, le More marchoit à l'entour de lui avec une bougie allumée. Après qu'elles l'eurent toutes bien contemplé, il prit sa Guitare, & il en joua si parfaitement, qu'elles ne sûrent plus où elles en étoient. Ha! Louis, se prirent-elles à dire tout d'un coup, ravies & extasiées, il faut faire en sorte que cet incomparable Musicien entre dans la Maison, afin que nous le puissions ouïr & voir de plus près: la chose est d'autant plus nécessaire, ajoutèrent-elles, que nous pourrions jouir de lui sans crainte; car enfin, dans l'endroit où nous sommes, Carizale nous pourroit surprendre, & cela ne sauroit arriver si nous l'avons une fois auprès de nous. Leonore rejettâ cette proposition. Je n'y consentirai point, leur dit-elle, nous pourrions nous en repentir. Il faut se contenter de le voir de la manière que nous le voyons; ménageons notre réputation, je vous en prie, & ne faisons nulle brèche à notre honneur. Et de quel honneur parlez-vous, dit la Gouvernante, le Roi n'en a que trop. Vous pouvez, si vous le voulez ainsi, vous tenir enfermée avec votre Matusalem; mais laissez-nous passer le tems comme nous pou-

pouvons. Ce charmant Musicien nous
 semble rempli de tant d'honneur, qu'il
 ne nous demandera jamais plus que nous
 ne desirons. Non, sans doute, repartit
 Loaysa, je ne suis venu ici que pour vous
 rendre service., ayant compassion de ce
 que vous êtes si étroitement renfermées;
 car après tout votre destin ne fauroit être
 guères plus triste. Je vous jure par tout
 ce que j'ai de plus cher au monde, que
 jamais homme n'a été plus discret que je
 le suis, & d'ailleurs j'ai été élevé dans
 un si grand respect pour les personnes de
 votre sexe; que j'ai peur de leur déplai-
 re en les regardant. Je ferai si soumis,
 soyez-en persuadées, que vous n'aurez
 jamais sujet de vous plaindre de m'avoir
 introduit dans votre logis, je vous obéi-
 rai aveuglément; & il n'y aura rien que
 je ne mette en œuvre pour me rendre
 digne de la confiance que vous aurez eue
 en moi. Si cela est ainsi, dit la simple
 Leonore; de quelle manière nous y pren-
 drons-nous pour vous faire entrer? La
 chose ne sera pas difficile; repartit Loay-
 sa. Il faut que vous preniez la peine de
 graver dans un morceau de Cire les dents
 de la Clef de cette porte; & je ferai en
 sorte que demain nous en aurons une qui
 pourra servir. Ayant cette Clef, dit alors

une

une des Esclaves, nous aurons toutes celles de la maison, car elle ouvre toutes les autres portes. Il est vrai, repartit Leonore, mais il est bon néanmoins, ajouta-t-elle, que ce Maître Musicien jure premièrement, qu'il ne fera autre chose lors que nous l'aurons introduit ici, que chanter & jouer des Instrumens quand nous le souhaiterons, qu'il demeurera renfermé jusqu'à ce que nous ayons besoin de lui, & qu'il ne lui arrivera jamais de prendre la moindre privauté avec aucune des Esclaves. Je le jure, dit incontinent Loaysa. Ce serment ne suffit point, repartit Leonore, il faut nous promettre cela d'une manière un peu moins générale : il faut jurer par la vie de votre pere, & par la Croix en la brisant en présence de tous tant que nous sommes. Je le jure par la vie de mon pere, dit dans le moment Loaysa, je le jure par cette Croix que je baise de ma bouche indigne, sur cela il fit la croix avec deux de ses doigts, & la baisa trois fois de suite. Nous n'en demandons pas davantage, se prit à dire l'une des Esclaves, nous pourrons vous recevoir avec sûreté, entrez le plutôt qu'il vous sera possible, & souvenez-vous surtout de la poudre, car tout dépend de là, comme vous le comprenez fort bien.

La conversation finit là , & il étoit environ deux heures après minuit , lors que Leonore & ses femmes de service se retirèrent. Loayfa & le More se mettoient en devoir d'aller un peu reposer , bien contents des choses qui s'étoient passées , lors qu'ils entendirent sonner du cor dans la rue. Comme c'étoit le signal dont avoit accoutumé de se servir les amis de Loayfa , le Maître & le Disciple se rendirent d'abord à la porte. Ils leur apprirent en peu de paroles ce qui se passoit ; mais ils furent un peu consternés de ce qu'ils n'apportoient pas la poudre qu'il leur avoient demandée , pour faire dormir Carizale. N'en soyez pas en souci , dirent les amis de Loayfa , les choses ne se font pas toujours aussi aisément qu'on se l'imagine ; mais la nuit prochaine , nous vous mettrons entre les mains , de quoi faire reposer ce Vieillard ; vous pouvez compter là-dessus. Ce ne sera pas une poudre , ce sera un onguent qui fait merveilles. Vous n'aurez qu'à en oindre les bras , & les temples de celui que vous voulez faire dormir , il dormira deux jours entiers sans s'éveiller , à moins que vous ne frotiez avec du vinaigre les parties qui auront été ointes , alors seulement le charme sera rompu : le remède est inmanœuvrable , il est

42 LE JALOUX D'ESTRAMADORE.
est éprouvé. Pour la Clef, vous n'avez qu'à nous donner la cire, sur laquelle elle aura été imprimée, nous avons à notre dévotion un Serrurier, qui nous servira sur le champ. Ils se retirèrent un moment après, & Loaysa, & le More, dormirent le peu qui leur restoit de la nuit. Il ne se passa rien de nouveau le lendemain, si ce n'est que le jour parut extrêmement long à Loaysa. Mais enfin, le Soleil, s'alla précipiter dans la mer, pour aller éclairer d'autres peuples, le Ciel se parsema d'étoiles; & non seulement la nuit arriva, mais cette heure tant désirée où ils avoient accoutumé de se rendre au Tournoir. Loaysa & son Disciple s'y rendirent, & ils trouvèrent que toutes les Esclaves s'y étoient déjà rendues, tant elles étoient impatientes de tenir le Musicien dans leur Serrail. Leonore n'y étoit pas, parce que ce soir-là Carizale avoit fermé à Clef la Chambre où ils dormoient. Que cela ne vous chagrine pas, dirent les Esclaves à Loaysa, dès que Carizale sera endormi, elle se saisira de la Clef que cet Epoux soupçonneux tient sous son chevet, elle l'imprimera dans de la cire qu'elle a toute prête, & elle nous la donnera par une chaudière, car cet homme si ingénieux à prendre

dre

dre des précautions, n'a point prévu, que cette ouverture lui feroit quelque jour funeste. Loayfa demouroit surpris des choses qu'il venoit d'entendre, il admiroit les divers mouvemens que se donnoient Carizale, Leonore & ses Esclaves; & dans le tems qu'il y faisoit réflexion, & qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer, il entendit le son du cor. Il courut incontinent à la porte, & ses amis lui donnèrent enfin une petite boëte pleine de la drogue qu'il desiroit. Loayfa la prit, & les pria d'attendre un moment, qu'il alloit leur donner la figure de la Clef qu'il falloit qu'ils fissent faire. Il ne fut pas plutôt à la porte du Tournoir, qu'il s'adressa à la Gouvernante, qui étoit celle de toutes, qui desiroit avec plus d'ardeur qu'il entrât. Tenez, Marialonse, c'étoit son nom, faites tenir cette boëte à votre Maîtresse, apprenez-lui les propriétés du remède, & la manière dont il faut qu'elle s'en serve, & soyez persuadée que si elle s'applique comme il faut, nous n'en aurons sujet, elle & nous, d'être mécontents. La Gouvernante la pria, & on ne sauroit exprimer la joye qu'elle témoigna dans cette rencontre. Elle fut bien tôt à la porte de la Chambre, où étoit son Maître & la Maîtresse, & ayant regardé

44 LE JALOUX D'ÉSTRAMADOURE.

regardé par la chatière, elle trouva que Leonore l'y attendoit étendue de son long par terre, & ayant le visage sur le trou. La Gouvernante se mit en la même posture, & ayant mis la bouche à l'oreille de la Maîtresse, elle lui dit tout bas qu'elle avoit un onguent pour faire dormir son mari, & lui dit de quelle manière il falloit qu'elle s'en servit. Leonore prit la boîte, & dit à la Gouvernante qu'il ne lui avoit pas été possible de prendre la clef à son époux, car, ajouta-t-elle, il ne la tient plus derrière son chevet, comme il avoit accoutumé; il la met entre les deux matelats, & presque sous la moitié de son corps. Cependant, continua-t-elle, vous n'avez qu'à dire à notre Musicien, que si son remède a les propriétés que vous me dites, on pourra aisément avoir la clef toutes les fois qu'on en aura besoin, & qu'ainsi il n'est pas nécessaire de l'imprimer sur de la cire; je vais faire l'épreuve de la drogue, & si ceux qui sont à la porte de la rue, pour attendre l'empreinte de la clef, s'impatientent, on n'a qu'à leur donner congé, nous n'avons point besoin d'eux à cet égard.

Leonore trembloit, & n'osoit presque respirer, lors qu'elle commença à froter les

les bras de son mari, qui dormoit déjà d'un profond sommeil, car ce fut par là qu'elle crut qu'il étoit nécessaire qu'elle commençât. Elle acheva enfin de l'oindre dans tous les endroits, où il étoit nécessaire, & cela fut presque autant que si on l'eût embaumé pour le mettre dans le sépulcre. La drogue ne tarda guères à produire l'effet qu'on en attendoit, le Vieillard commença à ronfler avec tant de bruit, qu'on eût pû l'entendre de la rue. Cette Musique faisoit autant de plaisir à Leonore que celle du Maître de son Esclave. Néanmoins, n'étant pas encore bien assurée de ce qu'elle croyoit, elle le remua un peu, elle le remua un instant après un peu davantage, & enfin elle s'enhardit tellement, qu'elle le tourna d'un côté & d'autre; Carizale n'en sentit rien. Dès qu'elle eut vû que l'onguent opéroit, & qu'elle ne pouvoit plus douter que son Mari ne fût entièrement enseveli dans le sommeil, elle alla au trou de la porte, d'où elle appella la Gouvernante qui l'y attendoit. Carizale dort, s'écria-t elle assez haut, & il dort si bien, que je ne pense pas qu'il s'éveille, que nous ne mettions en usage le vinaigre. Et à quoi donc tient-il, repartit la Gouvernante, que vous ne

46 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.
vous faisiſſiez de la clef; il y a déjà plus
d'une heure que notre joueur d'Instru-
mens ſe morfond à attendre. Patience,
dit Leonore, je vais la chercher, ayant
dit cela, elle retourna vers le lit, mit la
main entre les deux Matelas, & tira la
clef ſans que Carizale s'éveillât le moins
du monde. Elle ne fut pas plutôt Maî-
treſſe de la clef, qu'elle fut ouvrir la por-
te, ce qu'elle fit avec des transports de
joye qui éclatoient dans ſes yeux, & ſur
tout ſon viſage. Elle donna enſuite la
clef à la Gouvernante, & lui ordonna
d'aller ouvrir au Muſicien, & de le con-
duire à la Galerie; parce qu'elle n'oſoit
ſe tirer de là, à cauſe des inconveniens
qu'il y avoit à craindre; on ne ſauroit, a-
jouta-t-elle, aſſez prendre ſes ſûretés. El-
le lui recommanda au même tems, de fai-
re ratifier à Loayſa le ſerment qu'il avoit
déjà fait, de ne prétendre à rien qu'à ce
qu'elles deſireroient. S'il refuſe de jurer
de nouveau, continua-t-elle, & de con-
firmer ſon ſerment, ne lui ouvrez en au-
cune manière, je vous en ſupplie. Je le
ferai, repartit la Gouvernante, ce ſera à
moi qu'il aura à faire, & je vous pro-
mets qu'il ſera bien fin, s'il entre, que
premièrement il n'ait juré & rejuré, &
baïſé la Croix ſix fois pour le moins.
Ne

Ne le bornez pas là-dessus , dit Leonore , qu'il la baise autant de fois qu'il voudra ; j'ai ouï dire mille fois à Carizale , que quand un homme promet quelque chose , on ne sauroit exiger de lui trop de sermens. Qu'il baise donc la Croix autant de fois qu'il le voudra faire , il ne la sauroit baiser trop souvent ; mais souvenez-vous sur tout de le faire jurer par la vie de son pere & de sa mere , & par tous les biens auxquels il peut prétendre ; car par ce moyen nous serons assurées , & nous jouirons sans aucune crainte de la douce simphonie de sa Guitarre : il en jouë admirablement. Allez donc sans plus tarder , & ne passons pas la nuit en vaines paroles. La Gouvernante troussa sa robe , & se rendit à la porte du Tournoir , où toute la troupe l'attendoit. Elle n'eut pas plutôt fait voir la clef qu'elle tenoit à la main , qu'elles s'écrièrent : *Vive Marialonse* ; elles la soulevèrent en haut , & lui firent faire ainsi quelques tours en la portant comme en triomphe : la joye redoubla quand elles apprirent qu'il n'étoit pas besoin de fausses clefs , puis qu'on pouvoit se servir de celle-là toutes les fois qu'il seroit nécessaire. Or sus , notre bonne amie , dit alors une de la troupe , qu'on ouvre donc cet-

48 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.

te porte : il y a long-tems que notre Musicien attend , il faut que nous prenions un bon repas de Musique , & ne nous mettons en peine de rien plus. Il y a encore quelque chose dont nous nous devons soucier, repliqua la Gouvernante , il faut pour notre entière sûreté , qu'il jure comme il a déjà fait. Il est si homme de bien, dit une autre des Esclaves , qu'il ne se parjurera jamais. Sur ces entrefaites , la Gouvernante ouvrit la porte , & la tenant à demi ouverte , elle appella Loaysa , qui avoit tout entendu par le trou du Tournoir. Il voulut entrer de plein saut ; mais la Gouvernante lui ayant mis la main sur l'estomac , lui dit , tout beau, notre cher ami , il vous faut faire une petite alte. Ecoutez. Vous devez savoir, & en être pleinement persuadé, que moi & toutes celles qui sommes ici, sommes Vierges comme les meres qui nous ont mis au monde , excepté Leonore notre Maîtresse. Regardez-moi, je vous en prie, je paroïs être une femme de quarante ans, cependant , je n'en ai pas encore trente , & je n'ai jamais connu d'homme , moi chétive & pauvre pécheresse. Si je paroïs plus âgée que je ne suis , c'est que les chagrins & les soucis envieillissent , & j'en ai eu ma bonne part , pendant tout

le tems de ma vie. Ce que je viens de vous dire, continua-t-elle, étant la pure vérité, il ne feroit pas raisonnable, que pour entendre deux ou trois Chançons, nous vinssions à perdre l'honorable virginité qui est enfermée dans ce logis, nous ne sommes pas si folles que vous pourriez vous imaginer; ni si dépourvûes de sens. Il faut donc, notre cher ami, qu'avant qu'il vous soit permis d'entrer, vous fassiez un serment solennel, que vous n'outrépasserez pas nos commandemens. Si vos intentions sont bonnes & droites, un serment ne vous doit point faire de la peine; un bon payeur ne se soucie point de donner des gages. Marialonse a fort bien parlé, dit là-dessus l'une des filles. Si vous n'avez pas fait dessein de jurer, ajoûta-t-elle, en s'adressant à Loaysa, il faut se résoudre à ne point entrer. Je me soucie fort peu qu'il jure, ou qu'il ne jure pas, dit une des Moresques, dont le nom étoit Guio-mar, qu'il entre, qu'il jure & qu'il rejure, je sai bien que si une fois il est avec nous, il se moquera bien-tôt de ses sermens & de ses promesses. Vous me prenez pour une innocente, mais tant innocente qu'il vous plaira, j'ai pourtant oui dire toute ma vie, que qui dit un hom-

me, dit un menteur. Loayfa écouta tout paisiblement, & répondit gravement de cette manière : Vous devez être persuadées, mes sœurs & chères compagnes, que je n'ai jamais eu de mauvaise intention à votre égard, & que je n'en aurai de ma vie, dussai-je demeurer au milieu de vous jusqu'à la fin du monde, mon dessein a été, & sera toujours de vous donner le plaisir, & le divertissement dont je pourrai être capable ; c'est-là toutes les vûes que j'ai, & je suis prêt à vous le protester, & jurer de nouveau en la manière la plus solennelle que faire se pourra. J'avoue que j'eusse bien souhaité qu'on eût voulu se confier à moi, après la promesse que j'avois faite, car le bœuf se prend par les cornes, & l'homme par la parole ; mais puis que tant est que mon premier serment n'a de rien servi, & qu'il faut que je le réitère, je veux bien le réitérer, & vous donner plus encore que vous ne sauriez jamais exiger de moi. Je jure donc en bon Catholique, & en homme de bien, je jure par la vie de tous mes Ancêtres, depuis Don Japhet d'Arménie jusques à nous, par les entrées & les issues du Mont Liban, par le Labyrinthe de Crete, par les flammes du Mont Etna, par tous les Dervis de

l'Em.

l'Empire Ottoman , & par tout ce qui est contenu dans la Préface de la véritable Histoire de Charlemagne , & de la mort du Géant Fierabras , de n'outrepasser en façon quelconque le serment que j'ai déjà fait , & moins encore les commandemens , que la moindre & la plus chétive de la troupe daignera me faire , sur peine , si j'y contreviens , que dès à présent , comme pour lors , & dès-lors comme à présent , je le tiens pour nul & de nulle valeur , & comme chose non avenue.

A peine Loaysa avoit achevé son serment , qu'une des filles de la troupe qui l'avoit écouté attentivement , se prit à dire en criant à haute voix : C'est cela vraiment qui s'appelle jurer , ce serment est capable de fendre les pierres. Maudite fois-jé , ajouta-t-elle , si j'exige que tu jures davantage , puis qu'avec ce serment que tu viens de faire , tu pourrois entrer dans la Caverne de Cabra : à mesure qu'elle achevoit de parler , elle le prit par les balques de son pourpoint & le mit dedans.

D'abord toutes l'environnèrent en forme de Couronne , & une d'elles courut en avertir leur Maîtresse , qui étoit près du lit de son mari. Lors qu'elle apprit que

52 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.

Loayfa la venoit joindre, elle fut également remplie de joye & de crainte. Elle ne manqua pas de demander si on lui avoit fait faire un nouveau ferment. Il en a fait un si étrange, lui répondit cette Esclave, que je n'ai rien ouï de semblable en toute ma vie, tout ce que je vous puis dire, c'est que nous en devons être toutes contentes. Puis qu'il a juré, repartit Leonore, nous le tenons attaché, avoué que je fus extrêmement prudente, lors que je m'avisai qu'il falloit qu'il jurât encore. Toute la bande arriva alors. Le Musicien étoit au milieu, & le More & Guiomar les éclairaient. Sitôt que Loayfa appercût Leonore, il se jetta à ses pieds pour la saluer, il lui dit deux ou trois paroles seulement, & Leonore sans lui répondre un seul mot, lui fit signe de se lever, ce qu'il fit. Les Esclaves n'étoient pas moins muettes que leur Maîtresse, elles gardoient toutes un profond silence, dans l'appréhension où elles étoient que Carizale ne s'éveillât. Il ne s'éveillera point, leur dit Loayfa, qui connut bien ce qui en étoit, vous pouvez parler, & parler même aussi haut qu'il vous plaira, je puis vous répondre de la vertu de la drogue. Je n'en doute quasi plus, repartit Leonore, si cet onguent avec lequel
je

je viens de le froter n'avoit pas la vertu que vous dites , il se fût éveillé déjà plus de vingt fois à cause de ses indispositions ; mais je vous assure qu'il ronfle maintenant comme il faut. Si cela est , dit la Gouvernante , allons donc dans la Salle qui touche , il est tems de s'aller réjouir un peu. Allons , repliqua Leonore , & que cependant Guiomar se tienne ici pour nous avertir si Carizale s'éveille. Comment , repartit Guiomar , il faudra donc , parce que je suis noire , que je demeure ici en sentinelle , & que les autres aillent se donner au cœur joye ? ayez quelque pitié de moi. La Morefque demeura pourtant , les autres se rendirent à la Salle , & s'étant assises sur un riche tapis de pied , elles mirent Loayfa au milieu d'elles : Elles faillirent à le manger des yeux , & il n'y en eut aucune qui à mesure qu'elle le contemploit ne lui donnât quelque louange ; la seule Leonore ne disoit mot. Elle regardoit pourtant le Musicien de même que les autres , & il lui sembloit qu'il avoit meilleur air que son Vieillard. Cependant , comme on étoit encore dans l'inaction , la Gouvernante prit la Guitarre , que le Moretenoit , & elle la mit entre les mains de Loayfa , le priant d'en jouer , & de chan-

54 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.

ter les couplets d'une Vilanelle, qui étoit depuis assez long-tems en grande vogue à Seville. Toutes se levèrent pour danser, & la Gouvernante, qui favoit les couplets de la Chanson, voulut bien chanter aussi elle-même, quoi qu'elle n'eût pas la voix fort bonne; Voici ce qu'elle contenoit en substance.

*Que vous sert-il, ma-bonne mere,
De m'enfermer dans une Tour,
Et qu'en une prison austère,
Les Gardes veillent nuit & jour??
Il n'est ni garde, ni clôture
Qui puisse empêcher la nature,
Lors qu'elle veut faire l'amour.
Si je ne me garde moi-même,
Vainement me garderez-vous :
Amour croît & devient extrême ;
Il brise portes & verroux
Dès qu'on l'enferme dans des bornes ;
C'est de là que naissent les cornes
Que portent les maris jaloux.*

Comme cette bande avec la Gouvernante, qui menoit le branle, dansoit au refrain de la Chanson, Guiomar parut, & on s'apperçût qu'elle étoit toute épouvantée. Vous n'avez qu'à vous retirer, nous sommes perdues, Carizale est éveillé,

lé, il se lève, il vient vous surprendre; ce fut
 ce que dit la Moresque d'une voix basse &
 enrouée; & ne sachant presque où elle
 en étoit. Jamais on n'a vu tant de consternation,
 & une confusion pareille. L'une passa d'un côté,
 l'autre d'un autre. Leonore tordoit ses belles
 mains, Loaysa étoit immobile; & Marialonse se
 souffletoit de chagrin & de désespoir. Cependant,
 comme elle étoit la plus rusée de toutes,
 elle fit entrer Loaysa dans sa chambre, & elle
 demeura dans la Salle avec sa Maîtresse. Nous
 inventerons quelque excuse, dit-elle à Leonore,
 ne nous déconcertons pas, je vous en conjure,
 & attendons avec patience ce qui nous arrivera
 de ceci.

Loaysa se cacha le mieux qu'il pût, & Marialonse
 s'approcha de la chambre de Carizale, pour
 voir s'il venoit. Comme elle n'entendit point
 de bruit, elle reprit un peu courage, & peu à
 peu étant entrée dans la chambre, elle l'entendit
 ronfler comme auparavant. Etant donc assurée
 qu'il dormoit, elle courut à sa Maîtresse. Peste
 soit de la bête de Guimar, dit-elle, jamais
 votre mari n'a dormi d'un meilleur somme,
 la pauvre Moresque doit une belle chandelle
 à Saint Mathurin; mais grâces à notre bonne étoile.

56 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.

le , nous voilà quittes pour la peur. La Gouvernante , qui avoit bon appétit , & qui trouvoit le Musicien fort à son goût , ne voulut pas laisser perdre l'occasion de jouir la première avec lui d'un tête à tête. Elle dit alors à Leonore qu'elle l'attendit à la Salle , & qu'elle alloit tirer de peine le Maître Joueur d'Instrumens. Elle alla d'abord dans l'endroit où Loayfa s'étoit caché , fort mal satisfait de son aventure , maudissant l'onguent qu'on lui avoit envoyé , & se plaignant de la crédulité & de l'imprudence de ses amis , qui devoient avoir eu la précaution d'en faire auparavant l'épreuve. La Gouvernante l'assura en même tems , que le Vieillard dormoit mieux qu'il n'avoit fait de toute sa vie. Cela le remit entièrement , & il ne fut pas plutôt revenu de son trouble , qu'il s'apperçût que Marialonse lui disoit des paroles fort tendres. Ceci ne va pas mal , dit Loayfa à part soi , je viens peu à peu à mon but , tout s'achemine pour me rendre heureux , & je prendrai soin de profiter de ce qui se passe. Vous me dites des douceurs , Marialonse , dit-il , après avoir gardé un moment le silence. J'entens ce que vous voulez dire , & vous devez bien comprendre que je vous répondrai favorablement :
mais,

mais j'espère aussi que je n'aurai pas à faire à une ingrate, & que vous m'aidez à faire réussir une entreprise que j'ai en vûe, & dont le succès dépend de vous. Vous pouvez disposer de moi comme de vous-même, répondit la Gouvernante, il n'y a rien que je vous puisse refuser, & il ne tiendra qu'à vous d'en voir incessamment des marques; elle disoit toutes ces choses en lui ferrant les mains, & en l'embrassant de tems en tems avec des emportemens épouvantables. Dans le tems que Loaysa & Marialonse étoient en conversation, les autres Esclaves qui étoient cachées en divers endroits de la maison, revinrent pour savoir s'il étoit véritable que leur Maître fût éveillé. Leonore leur dit qu'il dormoit encore, & qu'elles avoient eu une fausse allarme. Et qu'est devenu le Musicien & la Gouvernante, dirent-elles toutes ensemble? Marialonse l'est allé chercher, répondit Leonore, & elle est encore avec lui dans sa chambre, bien empêchée, peut-être, à le faire revenir de sa peur. Allons lui confirmer, dirent-elles, que ce que la Gouvernante lui dit est véritable, & qu'il n'a plus rien à appréhender; plusieurs témoins en valent plus qu'un. Elles se rendirent alors à la

porte

porte de la chambre de Marialonse , sans faire bruit , & se mirent à écouter l'entretien , qui étoit des plus passionnés , au moins du côté de la Gouvernante. Guio-mar ne manqua pas de se joindre à elles ; mais pour le More il n'en fut point , il s'étoit allé cacher dans son appartement , & étoit enfoncé sous la couverture de son lit , où il faisoit à grosses gouttes , & trembloit de peur. Il ne laissoit pas pourtant de remuer les cordes de la Guitarre , de laquelle il s'étoit saisi , tant cette passion d'être Joueur d'Instrumens le possédoit. Il n'y eut aucune des Esclaves qui ne parût indignée des discours de la vieille Marialonse , & qui ne lui donnât un coup de dent : mais ce qu'en disoit la Morel-que étoit admirable. Elle étoit Portugaise & fort naïve , si bien que ce qu'elle proféroit étoit si plaissant , que les autres ne pouvoient s'empêcher de rire tout indignées qu'elles étoient. Enfin la conclusion de l'entretien de Marialonse & de Loaysa fut , qu'il accompliroit les desirs de cette Gouvernante , pourvu que premièrement elle lui fît obtenir les dernières faveurs de sa Maîtresse. C'étoit , ce semble promettre une chose bien difficile , cependant , pour tâcher d'assouvir sa passion , Marialonse eût promis des choses
beau

beaucoup plus difficiles encore. Elle les laissa après ce marché fait, & sortit pour parler à sa Maîtresse. Quand elle aperçut sa porte environnée des Esclaves, elle demeura un peu surprise, cependant, sans se déconcerter, elle leur dit, que chacune eût à se retirer dans sa chambre, & que la nuit suivante on auroit moyen de jouir paisiblement du Musicien, qui pour la peur qu'il avoit eue, n'étoit nullement en état de faire autre chose que reposer. La troupe comprit bien que la Vieille vouloit demeurer seule, & aucune des Esclaves n'osa désobéir, car elle commandoit sur toutes.

Du moment que les Esclaves se furent retirées, Marialonse s'en alla à la Salle pour persuader à Leonore qu'elle devoit écouter les soupirs de Loaysa. Elle lui fit une longue & belle harangue, & si bien suivie, qu'on eût dit qu'elle l'avoit étudiée auparavant. La fausse Matrone commença à louer toutes les qualités du Musicien; autant celles qu'il avoit, que celles qu'il n'avoit pas, car enfin elle ne le connoissoit point, elle fit le portrait d'un homme accompli. Elle lui représenta ensuite combien les caresses d'un jeune Amant devoient être préférables à celles d'un vieux Epoux. Elle l'assura

que

que la chose seroit secrète , qu'elle ne se repentiroit jamais des plaisirs qu'elle auroit goûtés , que c'étoit ainsi qu'en ussoient la plupart des femmes qui avoient des maris de l'âge du sien , au moins lorsqu'elles avoient quelque esprit. Elle dit mille autres choses de cette nature , & elle les dit d'une manière si patétique , qu'elle eût tenté une femme qui eût été aussi inflexible & aussi rusée , que Leonore étoit simple & imprudente. En un mot , elle fût si bien s'y prendre , que Leonore succomba malgré toutes les précautions qu'avoit pû prendre le pauvre Carizale , qui dormoit encore profondément. Marialonse prit d'abord par la main sa trop crédule Maîtresse , qui avoit les yeux tout couvers de larmes , & la conduisit comme par force dans la chambre où étoit Loaysa. Elle se retira un moment après , & les ayant enfermez , elle s'alla jeter sur un lit , en attendant que son tour vînt. Voilà Carizale , à quoi ont abouti toutes les mesures que tu avois prises , toutes tes défiances , & tant de sermons que tu faisois à tout bout de champ à ton Epouse & à tes Esclaves. A quoi t'ont servi ces hautes murailles de ta maison , où nul mâle , non pas même en peinture ; n'eut jamais le crédit d'entrer ? Quel profit as-tu :

tu retiré de ce Tournoir , de ces fenê-
tres que tu avois fait murer , de tant
d'avantages que tu avois faits à ta fem-
me lors que tu l'époufas , & de tant de
biens dont tu comblois dans toutes les
occasions tes servantes & tes Esclaves ?
Demeurez-en d'accord , toutes les pré-
cautions sont inutiles , lors qu'on a une
femme innocente. Cependant , ce qu'il
y a ici de singulier , Leonore ne fut pas
infidelle : Elle fut seule avec Loaysa pen-
dant assez long-tems , Loaysa étoit fin &
adroit , il n'y eut rien qu'il ne mît en
œuvre pour obtenir les dernières faveurs
de cette jeune femme , qu'il tenoit entre
ses bras , il la sollicita , il la pressa , il
fit des efforts , & il ne lui fut pas tou-
tefois possible de parvenir à ses fins. Il
vint mille fois à la charge , toutes ses
tentatives furent vaines , & l'un & l'autre
se lassèrent si fort dans ce combat ,
qu'il s'endormirent à la fin.

Dans ces entrefaites Carizale s'éveilla ,
malgré la force de l'ongent. Il se mit
d'abord à tâter de tous côtés , suivant sa
coutume , & ne trouvant pas Leonore ,
il sauta du lit , effrayé , avec une agilité ex-
traordinaire. Il la chercha par toute la
chambre , & voyant que la porte en étoit
ouverte , il faillit à mourir de désespoir.

Cet

62 LE JALOUX D'ESTRAMADOUR.

Cet événement imprévu, auquel il n'avoit garde de s'attendre, le mit entièrement hors de soi-même. Néanmoins reprenant un peu ses esprits, il s'avança jusqu'à la Galerie, & se rendit doucement à la Salle, où la Gouvernante s'étoit endormie. Lors qu'il vit que Marialonse étoit seule, il alla tout droit à sa Chambre, & ayant ouvert la porte sans faire bruit, il appercût Leonore entre les bras de Loaysa, qui étoient si fort endormis, qu'on eût dit que c'étoit sur eux que la vertu de la drogue opéroit.

Ce spectacle frappa Carizale, il n'est pas difficile de le concevoir. Il ne fut s'il veilloit, ou s'il dormoit encore, il devint sans mouvement & sans voix : & quoi que la colère fit son office naturel, la douleur qu'il ressentit fut si grande, qu'à peine pouvoit-il respirer. Lors qu'il revenoit un peu à soi-même, il formoit mille desseins dans son esprit, & celui qu'il résolut enfin d'exécuter, fut d'égorger cette femme infidelle, & l'Amant qu'elle tenoit embrassé. Il sortit sur cela de la Chambre de Marialonse pour aller chercher un poignard dans la fienné ; mais à peine y étoit-il arrivé que ne pouvant résister à sa douleur, il tomba évanoui sur son lit. Cependant, le jour parut, & sur-

surprit Leonore & Loayfa, qui se tenoient toujours embrassées. Marialonse fut les éveiller, & ayant pris Leonore, elles se rendirent toutes tremblantes à la Chambre de Carizale, & comme elles le virent sur le lit, elles ne doutèrent nullement que l'ongent n'opérât encore. Leonore s'approcha de lui, elle le tourna d'un côté & d'autre, pour voir s'il ne se réveillerait point, sans qu'il fût besoin de le froter avec du vinaigre; mais dans le tems qu'elle le remuoit ainsi, Carizale reprit ses esprits, & poussant un profond soupir, il dit d'une voix foible & lamentable, qu'il étoit l'homme le plus infortuné qu'il y eût au monde. Leonore, qui n'entendit pas bien ce que venoit de dire son Epoux, & qui le vit éveillé, fut surprise de ce que la vertu de l'onguent ne duroit pas autant que le Musicien l'avoit dit. Toutefois elle s'approcha de lui, & commença à le baiser & à l'embrasser tendrement. Qu'avez-vous Carizale, lui dit-elle en même tems, il me semble que vous vous plaignez? Le malheureux Vieillard ouvrant alors les yeux, les jeta sur Leonore, & la regardant fixement, il ne lui répondit autre chose sinon, qu'il la prioit d'envoyer chercher incessamment son pere & sa mere. J'ai
quel-

64 LE JALOUX D'ESTRAMADOÛRE.

quelque chose sur le cœur qui me cause une peine extrême, ajouta-t-il un instant après, je crains de n'être guères plus long-tems au monde, & je quitterois la vie avec un regret sensible, si je mourois sans les voir encore une fois. Leonore, qui crut que ce que son mari lui disoit étoit véritable, répondit qu'il alloit être obéi. En effet, elle fit donner ordre au More d'aller sans perdre tems chez son pere, & comme elle appréhenda que l'incommodité que Carizale sentoît, ne procédât de la force de l'onguent, elle en fut fâchée dans son cœur. Cela même l'attendrit si fort, qu'elle lui fit plus de caresses qu'elle n'avoit fait de sa vie, jamais elle n'avoit paru si empressée auprès de cet infortuné Vieillard. Carizale la considéroit avec étonnement, & faisoit mille réflexions lugubres, qui lui arrachoient des soupirs de moment à autre. Déjà la Gouvernante avoit appris à Loaysa la maladie de son Maître, & elle lui avoit fait sentir, qu'il falloit qu'il fût extrêmement malade, puis qu'il avoit oublié de recommander qu'on fermât les portes de la rue lors que le More étoit sorti. Le Pere & la Mère de Leonore furent fors surpris de se voir mandés, car enfin il ne leur avoit pas été permis en-

core

core de voir leur fille dans son logis :
 mais ils furent bien surpris davantage ,
 lors qu'ils virent en arrivant chez leur
 Gendre , que la porte de la rue , & celle
 de la Cour étoient ouvertes , que la mai-
 son étoit enfévelie dans le silence , & com-
 me deserte. Ils montèrent tout pensifs à
 sa Chambre , & ils le trouvèrent ayant
 les yeux attachés sur son Epouse , qui
 versoit des larmes aussi bien que lui. Dès
 qu'ils furent entrés , Carizale fit sortir
 toutes les Esclaves , excepté Marialoise ,
 & en même tems essuyant ses yeux , il
 les fit asseoir , & leur parla en ces termes,
 d'une manière fort posée , & avec le der-
 nier sens froid. Vous n'avez pas oublié
 sans doute , mon Beau-Pere & ma Belle-
 Mere , la franchise avec laquelle je vous
 demandai l'honneur de votre alliance , &
 l'affection extraordinaire que je vous té-
 moignai , il y a aujourd'hui un an , lors que
 vous me donnâtes votre fille pour ma lé-
 gitime Epouse. Vous vous souvenez de
 la libéralité que je fis paroître lors que je
 l'épousai , & des manières honnêtes dont
 j'usai envers elle à tous égards. Elle é-
 toit à moi , vous me la donnâtes , & com-
 me je l'aimois avec la dernière tendresse,
 il n'y eut point de précautions que je ne
 prisse pour me conserver ce précieux Joyau :
 car

66 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.

car enfin , une longue expérience m'a fait connoître que les hommes sont artificieux, & que les femmes sont extrêmement foibles. Pour ne l'exposer pas donc à la tentation , je fis hauffer les murailles de ce logis ; j'ôtai la vûe aux fenêtres de la rue , je renforçai les serrures des portes , je fis faire un Tournoir comme on le pratique dans les Monastères , je n'exposai jamais à ses yeux rien qui eût nom, ou figure d'homme , je lui donnai des servantes & des esclaves , elle n'avoit qu'à souhaiter quelque chose pour l'obtenir dans le moment , elle & celles qui la servoient. En un mot , je la fis mon égale , je lui communiquai mes plus secrètes pensées, je lui mis tous mes biens entre des mains. De la manière dont je m'y étois pris , il semble que je n'avois rien à craindre , & que je pouvois posséder sans jalousie, l'épouse que j'avois recherchée , & qui m'étoit échue en partage par un effet de votre bonté. Mais comme la prudence la plus consommée ne sauroit prévenir les maux que le Ciel nous envoie pour nous châtier, je n'ai pû prévenir les miens, quelques mouvemens que j'aye pû me donner , & j'ai préparé moi-même le poison qui me donne la mort. Vous êtes surpris & étonnés , & vous ne savez je m'as-

sure

sure où doit aboutir ce préambule. Je vais dire , en un mot , ce que j'ai à dire , je ne vous tiendrai plus en suspens : j'ai trouvé ce matin votre fille entre les bras d'un jeune Amant , ce n'est ni une vision , ni un songe , le jeune homme est encore enfermé dans la chambre de cette pernicieuse Gouvernante. A peine Carizale achevoit ces dernières paroles , que Leonore tomba évanouie à ses genoux. Marialonse fut entièrement déconcertée , elle devint pâle comme la mort , & le pere & la mère de Leonore furent si confus & si interdits , qu'ils ne pûrent prononcer une seule parole. Carizale qui avoit été obligé d'interrompre son discours le reprit tout d'un coup. La vengeance que j'ai fait dessein de prendre de cet affront , leur dit-il , n'est pas de la nature de celles qu'on prend ordinairement dans des occasions semblables. Comme j'ai été singulier dans toutes mes actions , je le veux être encore en celle-ci , je veux que la vengeance tombe sur moi , parce qu'au fonds , à bien considérer la chose , c'est moi qui suis coupable de ce crime : qu'avois-je à faire à l'âge où j'étois , d'épouser une fille de quinze ans. Ces sortes de mariages sont toujours mal assortis , & ce n'est qu'à moi seul que je m'en dois pren-

68 LE JALOUX D'ESTRAMADORE.

prendre. Je mérite sans doute une telle destinée, & je puis être comparé justement à ces sectes qui bâtissent des maisons qui leur servent de tombeau. Je ne crois nullement coupable, ma chère Leonore, s'écria-t-il, en l'embrassant, & la baillant avec une tendresse extraordinaire, je n'accuse que Marialonse qui t'a séduite, & qui a abusé méchamment de ta simplicité, & de ton peu d'expérience. Je ne t'accablerai point de reproches, & bien loin qu'il me reste quelque ressentiment dans le cœur, je veux que tu éprouves que je t'aime encore ; car comme je l'ai déjà dit, je te rends cette justice que tu ne m'as trompé, que parce que tu as prêté l'oreille aux discours trompeurs, & intéressés de la plus méchante de toutes les femmes. Qu'on fasse venir un Notaire, ajouta-t-il, en s'adressant au pere & à la mere de Leonore, je veux faire mon Testament, & donner encore vingt mille Ducats à votre fille, à laquelle je recommanderai de se marier après ma mort, avec ce jeune homme que j'ai trouvé avec elle : car comme je l'ai aimée tendrement pendant ma vie, je desire qu'elle soit contente, lors que je ne vivrai plus. Pour vous, mon cher Beau-Pere & ma chère Belle-Mere, je ne vous oublierai

oublierai point, je vous laisserai de quoi
 vivre honorablement le reste de vos jours,
 & quant à mes autres biens, je les des-
 tine à des œuvres de piété. Voilà quelle
 est ma dernière volonté; mais continua-
 t-il qu'on ne tarde pas à faire venir un
 Notaire, je sens que je ne vivrai pas long-
 tems. En achevant ces mots, il tomba
 évanoui sur le visage de Leonore, qui
 n'étoit pas revenue encore de sa pâmoi-
 son. Dans ce tems-là, Marialonse sortit
 de la chambre, & fut avertir Loaysa de
 ce qui se passoit. Elle lui conseilla en
 même tems de se retirer, & lui promit de
 lui donner avis de tout ce qui arriveroit
 dans la suite; car, ajouta-t-elle, mainte-
 nant les portes de notre maison sont ou-
 vertes, & il ne me sera pas difficile de
 vous envoyer l'Esclave More toutes les
 fois qu'il en sera besoin. Loaysa fut sur-
 pris du recit que lui fit la Gouvernante,
 & ayant repris ses habits de Men-
 diant, il alla faire part à ses amis de cet-
 te surprenante aventure. Le Notaire en-
 tra dans le moment que Leonore & Ca-
 rizale revenoient de leur évanouissement,
 c'étoit un des amis du Beau-Pere, qui
 se mit d'abord en devoir d'écrire. L'in-
 fortuné & généreux Vieillard fit son Tes-
 tament de la manière qu'il avoit projet-

70 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.
té de le faire, sans dire un seul mot de la faute où étoit tombée son Epouse. Il déclaroit seulement qu'il la prioit pour de bonnes & légitimes raisons, de se marier dès qu'il seroit mort, avec le jeune homme qu'il lui avoit dit en secret. Leonore, qui ne s'attendoit guères à cela, se jeta aux pieds de Carizale. "Vivez, Seigneur, lui dit-elle en fondant en larmes, c'est moi qui mérite de mourir, & je suis indigne de tous vos bienfaits." Cependant, écoutez, Carizale, & ajoutez foi à ce que je vais dire. "Je vous ai offensé, je me condamne moi-même, & je mérite tous vos mépris, mais j'atteste le Ciel, que je ne vous ai pourtant offensé que de la pensée." Elle en alloit dire davantage, mais il lui prit un si grand faiblissement de cœur, qu'elle tomba une seconde fois évanouie. Le malheureux Carizale l'embrassa en pleurant, & lui donna mille marques d'une véritable tendresse. Il signa enfin son Testament, par lequel il donna au More, & à toutes les Esclaves dequoi pouvoir subsister toute leur vie, il n'y eut que Marialonse, à laquelle il ne donna rien. Le pere & la mere de Leonore tâchèrent de divertir sa douleur, autant que la chose leur fut possible ; mais la blessure étoit trop profonde,
tous

NOUVELLE VII. 71

tous les soins qu'on prit furent inutiles : sept ou huit jours après, Carizale paya le tribut à la nature, & fut porté dans le tombeau. Leonore demeura veuve, dolente & riche, mais Loayfa n'en fut pas plus heureux, car dans le tems qu'il se promettoit comme il avoit lieu de l'attendre, qu'elle accompliroit ce que son mari lui avoit recommandé par son Testament, il aprit qu'elle s'étoit rendue Religieuse, dans un Couvent des plus austères de la Ville, ce qui le rendit si chagrin, & si honteux, qu'il s'en alla aux Indes. Le pere & la mere de Leonore furent tristes du parti que venoit de prendre leur fille ; mais ils se consolèrent enfin, parce que Carizale leur avoit laissé de grandes richesses. Il en fut de même du More, & des Esclaves qui furent libres, & qui eurent de quoi subsister ; mais pour la perfide Marialouse, elle demeura pauvre, & n'osa plus même se montrer. Voilà quelle fut la fin de cette aventure, la plus singulière, peut-être, qu'il y ait jamais eu au monde, de quelque côté qu'on la considère ; aventure, où l'on voit un exemple de la fragilité des femmes, de la bizarrerie des Vieillards, des artifices des jeunes gens, & du peu de fonds qu'on doit faire sur les précautions

72 LE JALOUX D'ESTRAMADOURE.
les plus sages , & les mesures les mieux
concertées. Je ne sai au reste , d'où vient
que Leonora n'acheva pas de se justifier ;
mais il y a apparence que le trouble où
elle étoit , lui lia la langue , & que la mort
précipitée de son mari l'en empêcha ; peut-
être s'imagina-t-elle que sa justification se-
roit inutile , en effet , ce qu'elle avoit à
dire étoit une chose fort incroyable , quel-
que véritable qu'elle fût,



te amitié, que tous ceux qui les con-
noient, les appelloient par excellence les
bons amis. Ils étoient jeunes, d'un mè-
me âge, avec les mêmes inclinations, &
des femmes. Une uniformité si com-
mune, suffisoit pour entretenir leur amitié
mutuelle. Il est vrai qu'Anselme mon-
troit plus de penchant pour l'amour : que
Lotaire, qui, en revanche, aimoit la chas-
se avec plus de passion que son ami. Ces-
pendant, lorsque l'occasion s'en présen-
toit, Anselme négligeoit ses propres plai-
sirs, pour suivre ceux de Lotaire, & Lo-

74 LE CURIEUX IMPERTINENT.

taire à son tour sacrifioit les siens , pour ceux d'Anselme. Ils étoient de cette manière si unis , que jamais Montre n'a marché avec plus de justesse. Anselme aimoit passionnément une Demoiselle, des premières & des plus belles de la Ville , bien apparentée , & douée d'un si bon naturel , qu'après avoir pris le conseil de son ami Lotaire , sans lequel il ne faisoit rien , il résolut de la demander en mariage à ses Parens ; ce qu'il fit , Lotaire fut le porteur de la parole , & conclut l'affaire si bien au gré de son ami , qu'en peu de tems , il eut dans sa disposition l'objet charmant dont il étoit amoureux. Camille étoit si contente d'avoir Anselme pour époux , qu'elle ne cessoit à ce sujet , de rendre graces au Ciel , & à Lotaire , par l'entremise duquel elle jouissoit de ce bonheur. Pendant les premiers jours de la Nôce , qui sont ordinairement remplis de joye , Lotaire continua selon sa coutume , de venir chez Anselme , & ne menagea rien de ce qui lui étoit possible pour lui faire honneur , le réjouir , & lui procurer toute sorte de plaisirs ; le tems des nôces étant passé , aussi bien que celui des visites , & des complimens usités en pareil cas , Lotaire s'abstint par prudence , d'aller si souvent chez Anselme ;

me ; persuadé, comme toutes personnes prudentes le pensent ordinairement, qu'il étoit de la bienséance de ne pas fréquenter la maison d'un ami marié, avec la même familiarité, & si souvent, qu'on avoit coutume de le faire, lorsqu'il n'avoit point de femme ; la véritable amitié, ne peut ni ne doit jamais être soupçonneuse en rien, cependant, l'honneur & la réputation d'un homme marié, sont des points si délicats, qu'il semble qu'on peut même avoir pour suspects ses propres frères, & à plus forte raison ses amis. Anselme remarqua la discrétion de Eotaire, & lui en fit de fortes plaintes ; il lui dit, que s'il avoit su, qu'en se mariant, son ami eut discontinué de lui rendre les mêmes visites qu'auparavant, il ne l'auroit jamais fait, & que la bonne correspondance qui les avoit unis tous deux, lorsqu'il n'étoit pas marié, leur ayant acquis un nom aussi flatteur que celui *des deux amis*, il ne devoit pas permettre, pour vouloir en user avec trop de circonspection, sans y avoir donné lieu, qu'ils perdissent un titre si illustre & si gracieux ; qu'il le supplioit, si entr'eux il pouvoit se servir de ce terme, de se regarder toujours comme le maître de sa maison, d'y entrer, & d'en sortir

76 LE CURIEUX IMPERTINENT.

comme auparavant. Il l'assura que Camille son épouse n'avoit d'autre plaisir, & d'autre volonté que la sienne, & qu'ayant appris combien ils s'aimoient, elle étoit mortifiée de ce qu'il faisoit paroître tant d'indifférence. Lotaire répondit avec tant de prudence, de discrétion & d'Esprit à toutes les raisons dont se feroit Anselme, pour lui persuader de venir chez lui comme de coutume, qu'Anselme demeura satisfait de la bonne intention de son ami, & qu'ils convinrent ensemble que Lotaire viendrait toutes les fêtes, & deux fois la Semaine, manger avec lui; mais quoi qu'ils eussent fait cet accord, Lotaire se proposa de ne rien faire, qui put altérer la réputation de son ami, dont il préféroit l'intérêt au sien propre. Il disoit, & avec raison, qu'un époux à qui le Ciel avoit accordé une aimable femme, devoit prendre garde aux amis qu'il introduisoit dans sa maison, autant qu'aux amies de sa femme; parce que ce qui ne se pouvoit concorder dans les places publiques, dans les Temples, dans les divertissemens, & dans les processions, satisfaction qu'un mari ne pouvoit pas toujours refuser à sa femme; se concertoit souvent avec plus de facilité chez une amie, ou chez une parente. Il disoit aussi

aussi que les gens mariés, devoient avoir un véritable & sincère ami, qui les reprît de leurs foiblesses, parce qu'il arrivoit souvent qu'un mari adorant son épouse, ne l'avertissoit pas de certaines négligences, de peur de la mortifier, ce qui, quelque fois, lui attiroit le blâme des honnêtes gens, & même du deshonneur, au lieu qu'étant averti par un ami, il étoit en état d'y remédier; mais où trouver un ami aussi discret, aussi fidèle, & aussi sincère que le demandoit Lotaire ? Je l'ignore entièrement, Lotaire étoit le seul capable de rechercher l'honneur de son ami, avec tant de prudence, & tant de soin; il prenoit toutes les mesures imaginables, pour se dispenser d'aller chez lui aussi souvent qu'ils en étoient convenus, de peur de scandaliser le vulgaire oisif & malin, qui ne pouvoit, sans penser à mal, voir entrer fréquemment un jeune Gentil-homme, riche & bien né, dans la maison d'une Dame aussi belle que l'étoit Camille, & qu'il étoit si familier; & quoi que sa conduite & sa valeur dut, & put refrener la langue des Calomnieux, il ne vouloit cependant pas mettre sa réputation, ni celle de son ami en compromis; & dans cette idée, il cherchoit des prétextes, spécieux & indispen-

78 LE CURIEUX IMPERTINENT.

faibles en apparence, qui lui permettoient de ne point aller chez son ami les jours dont ils étoient tombés d'accord, d'autant que la plus grande partie des autres visites qu'il lui rendoit, se passoit en des plaintes d'un côté, & des excuses de l'autre. Un jour qu'ils se promenoient tous deux dans une prairie hors de la ville, Anselme parla à Lotaire en ces termes.

Je sai bien, mon cher ami Lotaire, que Dieu m'ayant fait la grace de me faire naître de Parens comme les miens, & de me donner autant de biens que j'en possède, soit du côté de la fortune, soit du côté de la nature, je ne peux trop lui en témoigner ma juste reconnoissance; sur tout pour m'avoir donné un ami comme toi, & une épouse comme Camille, deux présens que j'estime, non pas peut-être autant que je le devrois, mais du moins autant que j'en suis capable: cependant, malgré de si grands avantages, qui ont coutume de rendre tous les hommes contents & heureux, je suis le plus malheureux, & le plus chagrin qu'il y ait au monde. Depuis quelques jours, je me sens tourmenté & pressé par une idée si ridicule, & si extraordinaire, que je m'en étonne moi-même, que je m'en veux mal, que je me querelle lorsque je suis

fuis seul, & que je fais mes efforts pour la cacher, & l'absorber dans d'autres idées; jusqu'ici j'ai pu garder ce secret, mais il me semble que je ne pourrai dans la suite m'empêcher de le publier, ainsi, puisqu'il doit sortir de ma bouche, je ne peux mieux faire que de t'en rendre le fidèle dépositaire, dans la juste confiance où je suis que le sachant, & tâchant d'apporter le remède à ma peine, en véritable ami, je me verrai bien-tôt délivré du mal qui m'accable, & que ma tranquillité reviendra par tes bons soins, au point où par ma folie, m'a mis la tristesse & la mélancholie.

Les raisons d'Anfelme tenoient Lotaire en suspens; il ne savoit où devoit aboutir ce long préambule. Il avoit beau chercher dans son imagination, quel étoit le dessein qui agitoit si violemment son ami, il se trouvoit toujours bien éloigné du but de la vérité. Pour fortir plus vite de l'inquiétude que lui causoit cette suspension, il lui témoigna qu'il faisoit un grand tort à l'amitié dont il l'honoroit, en se servant de tant de détours, pour lui déclarer ses plus étroites pensées, puis qu'il devoit être assuré qu'il pouvoit attendre de lui, ou des conseils pour combattre son dessein, ou un remède pour les met-

tre en exécution. Je le crois certainement, répondit Anselme, & dans cette confiance, mon ami Lotaire, apprends que l'idée qui m'accable, est de savoir si Camille mon épouse, est aussi bonne & aussi parfaite que je le pense; je ne peux me pénétrer de cette vérité qu'en l'éprouvant, de manière que l'épreuve manifeste les degrés de sa bonté, comme le feu découvre les carats de l'or. Je m'imagine mon ami, qu'une femme n'est vertueuse qu'autant qu'elle est, ou qu'elle n'est pas recherchée; & que celle là seule mérite le nom de femme forte, qui ne se laisse point séduire par les promesses, par les présens, par les larmes, & par les continuelles poursuites des amans les plus pressans. Pourquoi doit-on avoir des considérations pour une femme qui est bonne, lorsque personne ne la sollicite à être mauvaise, ajoutoit-il? Est-il surprenant qu'elle soit retenue & craintive, lors qu'elle n'a aucune occasion de tenir une autre conduite, & qu'elle est assurée qu'au premier faux pas, son Mari lui ôteroit la vie? Ainsi celle qui n'est vertueuse que par crainte, ou faute d'occasion, ne doit pas mériter l'estime & la considération, que je dois avoir pour celle qui a résisté aux sollicitations,

&c.

& aux persécutions, & est sortie victorieuse du combat. En conséquence des raisons que je viens d'alléguer, & de plusieurs autres que je pourrais rapporter pour autoriser mon opinion, je souhaite que Camille mon épouse passe par ces difficultés, se purifie, & se raffine dans le feu de se voir recherchée, & pressée par un homme capable de la tenter; & si elle sort, comme je le pense, victorieuse du combat, je croirai mon bonheur sans égal; je pourrai me flatter alors d'être venu au comble de mes souhaits. Je dirai que j'aurai trouvé celle dont le Sage parle quand il dit. *Qui la trouvera?* Et quand même la chose tourneroit au rebours de ce dont je me flatte, content d'être venu à bout de mon dessein, je supporterai sans peine, le chagrin que pourroit me coûter une si chère expérience. Toutes les raisons que tu serois capable de m'alléguer contre le desir que j'ai conçu, ne serviront jamais de rien, pour me faire désister de mon dessein. Ce que j'attens de ton amitié, mon cher Lotaire, est que tu consentes à être l'instrument qui doit me procurer cette satisfaction, je te faciliterai tous les moyens pour y réussir, & je te donnerai tout ce que je croirai nécessaire pour solliciter une
femme

82 LE CURIEUX IMPERTINENT.

femme honnête , vertueuse , retirée & désintéressée. Ce qui m'engage à avoir recours à toi dans cette difficile entreprise, est que je suis persuadé, que si tu as le bonheur de vaincre Camille, ton triomphe n'ira pas à la dernière extrémité ; mais qu'il tiendra seulement pour fait & accompli, ce que tu ne laissera imparfait qu'à ma considération ; ainsi je ne serai offensé que par la volonté, & mon affront restera enseveli sous le voile de ta discrétion ; sachant que ton silence, lorsqu'il s'agira de mon honneur, sera aussi éternel que celui de la mort. Si tu veux me conserver la vie, il ne tient qu'à toi, entre dès ce moment dans cet amoureux combat, non pas avec timidité & avec nonchalance ; mais avec toute l'ardeur, & la vivacité que le requiert mon pressant desir, & avec toute la confiance que notre amitié l'exige.

Ce furent là les raisons qu'Anselme alléguait à Lotaire, qui les écouta attentivement sans ouvrir la bouche ; jusqu'à ce qu'Anselme eut achevé ; voyant qu'il ne disoit plus rien, il le considéra un peu de tems, comme s'il ne l'avoit jamais vu, & comme on considère un objet qui nous cause de l'admiration & de l'étonnement. Il lui dit : je ne puis me persuader, mon cher Anselme,

selme, que ce que tu viens de me dire, ne soit pour badiner; & si je croiois que cela fut à la lettre, je ne te laisserois pas aller plus loin; si je n'ai pas interrompu ta longue harangue, & si je l'ai écoutée jusqu'au bout, c'est que je m'imagine, ou que tu ne me connois pas, ou que je ne te connois pas moi-même. Cependant, je fais que tu es Anselme, & tu fais que je suis Lotaire, le mal que j'y trouve, est que tu n'es pas l'Anselme que tu étois autrefois, & que tu as jugé, que je ne suis plus le même Lotaire; parce que tes discours ne conviennent ni à Anselme mon ami, ni tes propositions à Lotaire que tu connois. Tu fais que les véritables amis ne peuvent éprouver leurs amis, & se prévaloir d'eux, comme le dit un Poète, que *jusqu'aux Autels*; ce qui veut dire, qu'ils ne doivent jamais se servir de leurs amis dans des choses qui offensent la divinité. Et si un Payen a parlé de cette manière de l'amitié, un Chrétien doit être persuadé de cette vérité, lui qui sait que pour tous les respects humains, il ne doit jamais perdre l'amitié de son Dieu; & si un ami est capable de s'aveugler, de s'écarter des considérations, qu'il est obligé d'avoir pour la Religion en faveur de son ami, ça ne peut

84 · LE CURIeux IMPERTINENT.

être pour des choses légères , frivoles , & de peu d'importance ; mais pour celles qui regardent l'honneur & la vie de cet ami. Dis-moi , Anselme , qu'elle est celle de ces deux choses que tu risques aujourd'hui , pour que je me hazarde de t'obliger , & de faire une action aussi noire que celle que tu me demandes ? Aucune certainement , au contraire , tu veux , à ce que je puis comprendre , que je te quitte l'honneur & la vie , & que je me les quitte à moi-même. Il est clair que si je fais mes efforts pour te quitter l'honneur , je te quitte la vie , puis qu'un homme sans honneur , est pire qu'un homme mort ; & devenant l'instrument qui te fera mourir , comme tu le prétens , & qui te causera tant de mal , n'en ferai-je pas deshonoré , & plus à plaindre que si je m'arrachois la vie ? Ecoute , mon cher Anselme , ne m'interromps point jusqu'à ce que j'aie achevé de te parler touchant ce que tu exige de moi , tu auras assez de tems pour me répliquer , & j'aurai celui de te répondre. Fort bien , dit Anselme , dis-moi ce que tu voudras. Il me paroit Anselme , que tu ressembles parfaitement aux Moines , qu'en ne pourrions convaincre touchant l'erreur de leur secte , ni par les témoignages de la Sainte Ecriture , ni par les

less

les raisons qui derivent de la spéculation de l'entendement , ni par celles qui sont fondées sur la foi , mais auxquels il faut donner des exemples palpables , faciles , intelligibles , démonstratifs , indubitables , avec des démonstrations mathématiques qui ne se peuvent nier , comme quand on dit , si on ôte à des parties égales , d'autres parties égales , celles qui resteront seront égales , & quand ils ne veulent pas croire les paroles qu'ils ne comprennent pas , il faut les convaincre avec les mains , & leur mettre les autorités sous les yeux , & malgré toutes ces preuves , personne n'est encore en état de leur persuader les vérités de notre sainte Religion. Il faudra que je me serve du même chemin , de la même façon d'agir avec toi : le dessein que tu as formé est si extravagant , & si déraisonnable , qu'il me semble que ce seroit tems perdu , de vouloir te démontrer ta simplicité , nom que je crois devoir donner pour ce moment , à ton dessein , & même je ne fais si je ne dois pas te laisser dans ton extravagance , pour te châtier d'avoir conçu une si mauvaise idée.

L'amitié que je t'ai vouée , m'empêche seule d'user de cette rigueur envers toi , elle ne me permet pas de t'abandonner dans un péril si éminent. Pour com-
mencer.

86 LE CURIEUX IMPERTINENT.

mencer à te le faire connoître clairement, dis-moi Anselme , ne m'as-tu pas proposé de solliciter au crime une femme retirée, de corrompre une honnête femme , de faire des offres à une femme désintéressée , de séduire une femme prudente ? c'est ce que tu m'as dit. Si tu fais que tu as une épouse retirée, honnête, désintéressée & prudente, que désires-tu de plus ? Si tu es persuadé qu'elle doit vaincre toutes mes poursuites , comme elle les vaincra , quels noms plus honorables veux-tu lui donner , que ceux qu'elle possède maintenant ? Que fera-t-elle de plus que ce qu'elle est ? ou tu ne la connois pas pour ce qu'elle est , ou tu ne fais ce que tu demandes ? Si tu ne la connois pas pour ce que tu dis , tu dois la regarder en général comme toutes les autres femmes , & faire d'elle ce qui te plaira ? mais si tu es persuadé qu'elle est bonne , c'est une chose absurde de vouloir faire l'expérience d'une vérité dont tu es convaincu , puis qu'après cette expérience faite , tu ne l'estimeras pas davantage qu'auparavant ; une conclusion certaine, est que vouloir tenter des choses qui tourneroient plutôt à notre désavantage, qu'à notre profit , est d'un homme téméraire , & d'un esprit sans jugement , surtout lorsqu'il n'y a aucune nécessité

nécessité de faire cette épreuve; qu'on n'y est point forcé, & que c'est même une pure folie que d'y songer. Les choses difficiles ne se doivent rechercher que pour Dieu, ou pour le monde, ou pour tous les deux. Celles où nous nous exposons pour Dieu, sont celles que les Saints ont éprouvées, tâchant de vivre comme des Anges quoi que revêtus de l'humanité; celles où nous nous exposons pour le monde, sont celles qui engagent les hommes à passer les mers, à parcourir les différens climats, à voyager parmi les Nations étrangères, dans la vue d'acquérir ce qu'on appelle, des biens de la Fortune. Enfin les choses que nous entreprenons pour Dieu & pour le monde en même tems, sont celles qu'entreprennent de vaillans Soldats, quand ils vont assaillir une courtine qui n'a pas plus d'ouverture, que celle que pourroit faire un boulet de canon; lorsque sans crainte, sans discourir, ni faire réflexion sur le péril évident qui les menace, animés du désir ardent de se sacrifier pour la Religion, pour la Patrie, & pour son Prince, ils se jettent avec autant d'intrépidité, que de précipitation au milieu de mille morts qui les attendent. Ce sont là les choses qui ont coutume de nous animer; & c'est un honneur,

28 LE CURIEUX IMPERTINENT.

neur, une gloire & un avantage, de les rechercher, quoi qu'elles nous exposent à tant d'inconvéniens, & à tant de dangers. Mais pour celle dont tu m'as parlé, que tu veux tenter, & mettre en exécution, elle ne te peut procurer ni mérite envers Dieu, ni biens de la Fortune, ni réputation parmi les hommes; parce que, supposé que tu voyes combler tes desirs, tu ne te verras ni plus honoré, ni plus riche, ni plus content que tu l'étois auparavant; & si tes espérances se voyoient trompées, tu tomberois dans la plus grande misère que tu puisses imaginer; quoi que tu te persuades que personne ne saura ta disgrâce, tu n'en sera pas plus consolé, il suffira qu'elle soit sans cesse présente à ton esprit, pour que tu devienne inconsolable. Pour mieux appuyer mes raisons, je veux te dire un couplet que fit le fameux Poëte Louis Tansilo, & qui se trouve à la fin de la première partie de son Poëme qui a pour titre, les Larmes de St. Pierre, voici comme il s'explique,

*A peine le Soleil entre dans sa Carrière,
PIERRE sent augmenter sa honte & sa
douleur:*

Tout

*Tout ignore sa faute , & même la lumière ;
N'importe, cent remords tyrannisent son cœur.*

*Pour un crime secret , une ame Magnanime
N'en est pas moins confuse , & n'en souffre
pas moins ;*

*Coupable , incessamment elle pleure son cri-
me*

*N'eut-elle eu que la Terre , & le Ciel pour
témoins.*

Ainsi le secret ne diminuera point ta douleur, au contraire tu auras un juste sujet de pleurer continuellement , & si ce n'est pas des larmes des yeux , ce sera des larmes de sang qui découleront de ton cœur , comme les pleuroit ce simple Docteur dont notre Poète fait mention , au sujet de la preuve qu'il fit d'un Vase ; preuve que , (guidé par plus de discernement ,) refusa de faire le prudent Reynaud ; & qui, quand ce ne seroit qu'une fiction poétique, renferme assez de saine Morale pour devoir être admise , louée , & imitée. En vérité, si tu étois pénétré de tout ce que je pourrois te dire maintenant , & de tout ce que je pense à ton sujet , tu reviendrois facilement de l'erreur grossière dans laquelle tu veux te plonger. Dis-moi au moins , si par ha-
zard,

90 LE CUVIEUX IMPERTINENT.

zard, ou par un coup du Ciel, tu te trouvois maître & légitime possesseur, d'un très beau diamant, dont les Lapidaires t'assureroient unanimement du prix & de la bonté, & qu'ils te jurassent d'une commune voix, que ce diamant égale en beauté & en perfection, tout ce que la nature peut former, & produire de plus parfait en ce genre; que même tu en fusses persuadé, sans qu'aucun soupçon te dit intérieurement le contraire; seroit-il raisonnable qu'il te vint dans la pensée de prendre ce diamant, de le mettre entre le marteau & l'enclume, & d'éprouver à force de bras, & de coups, s'il est aussi dur, & aussi fin comme on le dit? & si tu en venois à cette extrémité, & que cette pierre précieuse résistât à une si folle épreuve, en acquiesceroit-elle plus de beauté ou plus de valeur? si elle venoit à se rompre, ce qui ne seroit pas impossible, ne perdrois-tu pas le tout? oui certainement. Le maître du diamant passeroit outre cela pour un imbécile, & pour un insensé par tout le monde: Eh bien, fais compte, mon cher Anselme, que Camille est un Diamant très fin, aussi estimé de ceux qui la connoissent que de toi-même, & qu'il n'est pas raisonnable de la mettre en risque de se rompre, puis que quand même elle surmonteroit le péril où tu l'ex-

N O U V E L L E V I I I. 91

poses, elle n'auroit pas plus de valeur, ni plus de mérite qu'elle en a maintenant, & si, ne pouvant y résister, elle y succomboit, réfléchis mûrement sur ce que tu ferois sans elle, & pèses les raisons qui te forceroient à te plaindre de toi-même, pour avoir causé sa perte & la tienne: Considères qu'il n'y a pas de joyau au monde comparable à une femme chaste & vertueuse, & que tout l'honneur des femmes consiste à la bonne opinion qu'on a de leur vertu. Celle de Camille ton épouse, est au plus haut degré de bonté où elle puisse arriver, tu ne l'ignores pas, pourquoi donc veux-tu mettre en doute une vérité si éclatante? Considères, mon ami, que la femme est un animal imparfait, & que bien loin de lui tendre des pièges pour la faire trébucher & tomber, il faut au contraire les éloigner d'elle, & nettoyer le chemin de tous les obstacles qui pourroient l'embarasser, afin que sans aucun empêchement, elle puisse courir à la légère, pour acquérir la perfection qui lui manque, & qui ne consiste qu'à être vertueuse.

Les Naturalistes racontent que l'Hermine est un petit animal, couvert d'une peau très blanche, & que quand les chasseurs veulent la prendre, ils se servent de cet artifice.

Ils

92 LE CURIEUR IMPERTINENT.

Ils examinent les endroits par où elle doit passer, ils les salissent avec de la bouë, puis guétant cet animal, ils le suivent jusques là; dès que l'Hermine se voit à la bouë, elle s'arrête, & se laisse prendre plutôt que de passer par ce lieu bourbeux, & de perdre, ou de tacher sa blancheur qu'elle estime plus que sa liberté, & que sa vie. La femme chaste & vertueuse est une Hermine, & la vertu de la chasteté est plus blanche & plus nette que la nege. Celui qui veut que sa femme, bien loin de perdre ou de tacher sa vertu, la garde & la conserve, doit se servir de moyens tout différens de ceux dont les Chasseurs se servent à l'égard de l'Hermine, il ne doit pas mettre devant elle, la bouë des attentions & des services des amans importuns, parce que peut-être & sans peut-être, elle n'auroit pas assez de vertu, ni de force naturelle pour pouvoir surmonter & vaincre de pareils dangers. Il faut donc les écarter d'elle, & lui mettre devant les yeux la pureté de la vertu, & les attraites qui sont les suites d'une bonne renommée.

On peut comparer une bonne femme à une glace de miroir pure, & transparente qui se ternit & s'obscurcit par le moindre souffle; on doit en user avec une honnête femme comme avec les Réiques qu'on

qu'on vénère fans les toucher. On doit conſerver & garder une bonne femme comme on garde & on conſerve un jardin curieux , rempli de fleurs & de roſes , & dont le maître ne permet à perſonne d'y entrer , ni d'y rien toucher , mais bien de le conſidérer de loin , de jouir de ſa beauté , & de l'odeur agréable qu'il exhale au travers d'un treillis de fer. Enfin je veux te rapporter certains vers dont je me reſſouviens , & que j'ai lus dans une Comédie moderne. Ils viennent ici fort à propos. Un Vieillard prudent conſeilloit au Pere d'une Demoifelle de la tenir de court , de la garder de près , & de ne lui donner aucune liberté ; & entr'autres raifons qu'il lui alléguoit , étoient celles-ci.

*Les femmes ſont comme le verre ;
Il ne faut jamais éprouver
S'il ſe rompt , en tombant par terre ,
Ce qui doit ſouvent arriver :*

*S'il caſſe , ſelon l'apparence ,
Il eſt d'un fol de hazarder
Une ſemblable expérience
Sur un corps qu'on ne peut ſecourir :*

*Ce fait sur la Raison se fonde ;
On pourroit alléguer encor
Qu'une Danaë dans le monde,
Voit, sans peine, pleuvoir de l'or.*

Tout ce que je t'ai dit jusqu'ici, Anselme, te regarde personnellement, il est juste que je te parles maintenant pour mon intérêt particulier, si je te paroïs trop long, pardonne-moi d'autant plus volontiers, que l'exige le Labyrinthe où tu t'es engagé, & d'où tu veux que je te retire. Tu crois que je suis ton ami, & tu m'exposes à perdre l'honneur, ce qui est contre toute amitié, & non seulement tu veux m'oter l'honneur, mais tu veux encore que je te l'ote à toi-même. Que tu veuilles me l'oter, cela est clair, puis que quand Camille verra que je la sollicite, comme tu le prétens, il est certain qu'elle me regardera comme un homme sans honneur, & sans foi ; & en effet, j'entreprendrois, & je ferois une manœuvre bien éloignée de ce que mon caractère, & l'amitié que je te professe demandent de moi. Que tu veuilles m'obliger à te deshonorer, il n'y a pas de doute, parce que Camille voyant que je tente à la séduire, elle s'imaginera que j'ai remarqué en elle quelque défaut de

conduite, qui m'aura donné la hardiesse de lui découvrir mon mauvais dessein, & se croyant deshonorée, tu l'es aussi, puis que le deshonneur de ton épouse retombe sur toi-même. Tu n'ignore pas ce qui se pratique dans le monde. Le mari d'une femme adultère quoi qu'il ne sache point, & qu'il n'ait point occasionné ses crimes; quoi qu'il n'ait pas été en son pouvoir de détourner sa disgrâce, ne laisse pas d'acquérir un nom infame; & ceux qui connoissent le mauvais commerce de sa femme, le regardent avec mépris, lors qu'ils devroient le regarder avec pitié, tout le mal ne procédant ni de sa faute, ni de son deffaut d'attention, ou de sentimens, mais seulement de l'inclination perverse & luxurieuse de son infidèle Compagne.

Je veux te dire la raison pourquoi le mari d'une femme adultère, quoi qu'il ignore sa mauvaise conduite; qu'il n'y ait rien de sa faute; qu'il n'y ait ni consenti, ni donné occasion, est justement deshonoré; ne te lasses point de m'écouter, puis que tu en dois retirer du profit. Lors que Dieu créa notre premier Père dans le paradis terrestre, la Sainte Ecriture nous rapporte, que Dieu envoya un profond sommeil

96 LE CURIEUX 'IMPERTINENT.

à Adam, & qu'étant endormi, il lui tira une côte du côté gauche, dont il forma notre mere Eve, & que lors qu'Adam se reveilla, il la regarda, & dit, celle là est la chair de ma chair, & l'os de mes os: & Dieu lui dit, c'est pour cela que l'homme quittera son Pere & sa Mere; & ils seront deux dans une même chair. Ce fut alors qu'il institua le saint Sacrement du Mariage, avec des liens si forts, qu'ils ne peuvent être rompus que par la mort. Ce Sacrement miraculeux a tant de force & de vertu, qu'il fait que deux personnes différentes deviennent une même chair. Il fait plus à l'égard des personnes mariées qui sont bien unies, quoi qu'elles ayent deux ames séparées, elles n'ont qu'une même volonté; delà vient que comme la chair de l'épouse devient une avec celle de son époux, les taches ou les défauts qu'elle contracte souillent également celle de son mari, quoi que comme nous l'avons déjà dit, il n'ait donné aucune occasion à sa turpitude.

Et de même que la moindre douleur de pied ou de quelqu'autre membre du corps humain se fait sentir à tout le corps, parce que c'est le même tout, & de même que la tête ressent le mal qui afflige la cheville du pied, sans qu'elle y ait donné lieu,

lieu , ainsi le Mari participe au deshonneur de sa femme , parce qu'il forme un même tout avec elle ; & comme l'honneur & le deshonneur de ce monde sont tous , & naissent tous de la chair & du sang , ceux de la femme sont de ce genre , il est nécessaire que le mari y participe , & soit deshonoré , quoi qu'il ne connoisse pas lui-même son deshonneur.

Fais donc réflexion Anselme , sur le danger où tu t'exposes , en voulant troubler la tranquillité dans laquelle ta femme se trouve. Fais réflexion sur la vaine & imprudente curiosité , qui te fait agiter des humeurs qui sont tranquilles dans le cœur de ton épouse. Considères que ce que tu peux gagner est peu de chose , & que ce que tu peux perdre , est si considérable , que je ne t'en parlerai pas , parce qu'il me manque des expressions pour te le faire comprendre. Cependant , si ce que je viens de te représenter ne suffit pas pour t'empêcher de suivre ton mauvais dessein , tu peux chercher un autre instrument de ton deshonneur & de ton infortune ; pour moi , je ne songe pas à le devenir , quand je devrois perdre ton amitié , qui est pour moi la plus grande perte que je crois pouvoir faire.

Lotaire achevant ce discours si rempli de

98 LE CURIEUX IMPERTINENT.

jugement & de prudence , se tût ; Anselme se trouva si confus & si rêveur , que pendant un peu de tems , il ne pût lui répondre un seul mot. Enfin il lui dit , j'ai écouté mon cher ami Lotaire , avec toute l'attention possible , tout ce que tu as bien voulu me représenter , & par la force de tes raisons , de tes comparaisons , & de tes exemples , j'ai connu l'étendue de ta discretion , & de l'amitié sincère que tu daignes avoir pour moi ; je vois clairement & je confesse , que si je ne suis pas tes bons conseils , & que je m'attache à mes idées , je m'éloigne du bien pour courrir après le mal. ' Cela supposé , tu peux considérer que je suis attaqué de la même maladie qui tourmente ces femmes , que rien ne peut empêcher de manger de la terre , du plâtre , du charbon , & d'autres choses pires encore , d'autant plus désagréables & dégoûtantes à la bouche , qu'elles le sont aux yeux : ainsi il faut avoir recours à quelque industrie pour me guérir , ce qui se peut faire aisément. Commence seulement à faire semblant de solliciter Camille , dont l'honneur n'est pas assez foible pour céder à la première poursuite ; ce seul pas , me contentera , & fera pour moi une preuve manifeste de ce que tu me
dois

dois comme mon véritable ami; non seulement en me donnant la vie, mais en me persuadant que je ne vis pas sans honneur. Une raison plus que suffisante, t'oblige à me rendre ce service, c'est que dans la situation d'Esprit où je me trouve, résolu de venir à mon but, tu ne dois pas permettre que je découvre ma folie à d'autre personne qu'à toi, ce qui me feroit perdre la réputation qui te tient si fort à cœur. Et quand même Camille douteroit dans son esprit si tu es honnête homme, parce que tu la solliciterois, cela te doit importer fort peu, ou point du tout, puisque quelques jours après, lorsque nous serons sûrs de la vertu, tu pourras lui découvrir l'artifice dont nous nous serons servi, & alors elle ne t'estimera pas moins qu'auparavant. Enfin tu risques si peu, & avec ce peu de risque, tu me procures une si grande satisfaction, que tu ne devrois pas même laisser de me la procurer, quand même tu rencontrerois en chemin de plus grands obstacles; & puis, comme je te l'ai dit, commence seulement l'intrigue, & je regarderai l'affaire comme faite. Lotaire voyant qu'Anselme n'en vouloit pas démordre, qu'il n'avoit plus ni exemples, ni raisons à lui donner pour le détourner.



100 LE CORINTHIEN IMPERTINENT.

de son entreprise, de plus qu'il le ménageoit d'avoir dans cette occasion épineuse recours à un autre, auquel il dévoileroit sa manie; pour éviter un si grand mal, il se détermina à le contenter, & à faire ce qu'il exigeoit de lui, de manière à satisfaire & à tranquilliser l'Esprit d'Anselme, sans se perdre dans celui de Camille: il lui répondit donc, qu'il se gardât bien de communiquer son envie à personne, qu'il prenoit sur lui la réus-
sité de l'entreprise, qu'il entamerait aussitôt qu'il le souhaiterait. Anselme l'embrassa tendrement & amoureusement, en lui faisant mille remerciemens sur l'offre qu'il lui faisoit, comme s'il lui avoit rendu un service très considérable; ils demeurèrent tous deux d'accord que dès le jour suivant, ils mettroient la main à l'œuvre; que lui Anselme, prendroit des mesures afin que Lotaire put parler long tems tête à tête à Camille, & qu'il lui donneroit de l'argent, & des joyaux pour lui faire des présens.

Il lui conseilla de lui donner des sérénades, de composer des vers à sa louange; & que s'il ne vouloit pas prendre la peine de les faire lui-même, il s'en chargeroit volontiers. Lotaire consentit à tout, mais pensant bien différemment qu'Anselme. Après avoir pris

ces

ces mesures, ils retournèrent à la maison d'Anselme où ils trouvèrent Camille qui attendoit impatiemment son époux; parce qu'ordinairement il n'avoit pas coutume de rentrer si tard. Lotaire s'en fut chez lui, & Anselme demeura dans sa maison aussi gai & aussi content que Lotaire étoit inquiet & embarrassé, pour trouver le moyen de fortir avec honneur d'une si ridicule entreprise. Il passa toute la nuit à imaginer un milieu pour tromper Anselme sans offenser la vertu de Camille. Il vint le lendemain dîner avec son ami. Camille le reçût parfaitement bien, mais cette gracieuse réception, & les politesses dont elle le combloit, n'avoient d'autre origine que l'amitié mutuelle de son mari & de Lotaire. Le dîner fini, on leva la nape, & alors Anselme dit à Lotaire de faire compagnie à son épouse jusqu'à son retour; qu'il sortoit pour une affaire importante qui le retiendrait environ une heure & demie. Camille pria son époux de ne point fortir, & Lotaire lui offrit de l'accompagner, ces prières & ces offres ne firent aucun effet sur l'esprit d'Anselme, qui obligea Lotaire à rester avec Camille, & à l'attendre chez lui; parce que disoit-il, il avoit quelque chose de conséquence à lui communiquer. Il re-

commanda à sa femme de ne point laisser Lotaire seul jusqu'à ce qu'il revint. Il fut si bien dissimuler le prétexte, ou plutôt la sottise qui le faisoit sortir, que personne ne se seroit imaginé que ce fut une feinte. Anselme partit, & Camille avec Lotaire restèrent seuls à table, parce que les Domestiques s'en étoient allés pour diner.

Lotaire se trouva dans le champ de bataille où son ami le desiroit, en présence de son ennemi, qui à l'aide de sa beauté pouvoit venir à bout d'un Escadron de Cavaliers, armés de pied en cap. On doit juger si la peur de Lotaire étoit bien fondée. Le parti qu'il prit, fut d'appuyer son coude sur le bras d'un fauteuil, de mettre sa main ouverte sur sa joue, & en demandant pardon à Camille de son incivilité, il lui dit qu'il avoit besoin de se reposer un peu, en attendant le retour d'Anselme. Camille lui répondit, qu'il seroit mieux sur un lit de repos que sur un fauteuil, & le pria d'entrer dans un appartement. Lotaire la remercia, & resta sur le fauteuil en faisant semblant de dormir jusqu'à l'arrivée d'Anselme, qui trouvant Camille dans sa chambre, & Lotaire comme endormi d'un autre côté, crut que comme il avoit resté trop long-tems dehors, ils avoient

en le tems de s'expliquer , & celui de dormir ; il bruloit d'impatience de voir Lotaire éveillé , & d'aller dehors s'informer de ce qui s'étoit passé. Lotaire paroissant s'éveiller , Anselme fut content , ils sortirent tous deux ; le dernier demanda à son ami où il en étoit. Lotaire lui répondit , qu'il n'avoit pas jugé à propos de se découvrir tout-à-fait pour la première fois , & qu'il n'avoit fait que la louer sur sa beauté , en lui témoignant qu'on publioit dans toute la Ville qu'elle étoit la plus belle , la plus prudente , & la plus accomplie de toutes les Dames ; que ce chemin lui avoit paru le plus sûr , & le plus droit pour commencer à gagner sa bienveillance , & la disposer à l'écouter favorablement une seconde fois , se servant à cette occasion du même artifice dont le Démon se sert pour tromper quelqu'un qui se tient toujours sur ses gardes contre ses embûches ; il se transforme en Ange de lumière , quoi qu'il ne soit que celui des ténèbres , il commence par des dehors trompeurs , mais à la fin , il découvre ce qu'il est , & vient à bout de ses desseins , si dès le commencement on ne s'aperçoit point de ses finesse.

Anselme demeura extrêmement satisfait , & dit à son ami que chaque jour,

il lui procureroit le tems d'entretenir son épouse, quoi qu'il ne sortit point de sa maison, s'y occupant à des choses qui ne donneroient pas lieu à Camille de soupçonner leur artifice. Lotaire pendant plusieurs jours conversa tête à tête avec Camille, sans lui parler néanmoins, de sa prétendue passion. Il disoit à Anselme, qu'il n'en pouvoit tirer aucune parole, qui eût l'air de mauvaise inclination, ni qui pût lui donner le moindre espoir ; il lui rapportoit au contraire qu'elle le menaçoit que s'il continuoit dans ses mauvais projets, elle en avertiroit son époux. Fort bien, répondit Anselme, Camille a pu résister jusqu'ici aux paroles, il faut voir maintenant comment elle résistera aux effets ; je te donnerai demain deux mille écus d'or pour que tu les lui présentes, & même que tu les lui donnes, & une pareille somme pour acheter des bijoux pour l'amorcer, les femmes les aimant beaucoup, & si chastes qu'elles soient, se piquant, surtout lorsqu'elles sont belles, d'être magnifiques & habillées de bon goût. Si elle résiste à cet appas, je serai content, & je ne te donnerai plus d'embarras. Lotaire répondit, que puis qu'il avoit tant fait de commencer, il acheveroit, quoi qu'il ne crut sortir que mal-
trait

N O U V E L L E V I I L 105
traité & vaincu, d'une pareille entreprise.

Il reçut le lendemain les quatre mille écus, & avec eux quatre mille sujets de confusion, parce qu'il ne savoit plus où aller chercher de nouveaux mensonges, il résolut de lui dire, que Camille étoit si entière contre les présents, les promesses, & les belles paroles, qu'il étoit inutile de se tourmenter davantage, & que c'étoit perdre du tems inutilement; mais le hazard qui en dispoisoit autrement, voulut qu'Anselme, ayant laissé seuls un jour Lotaire & Camille, selon la coutume, s'enferma dans un appartement contigu, & se mit à regarder par le trou de la serrure, & à écouter leur conversation. Il remarqua que Lotaire fut plus de demi heure sans parler à Camille, & qu'il ne se dispoisoit pas à lui parler quand il auroit demeuré un Siècle avec elle. Il comprit aisément que tout ce que lui avoit rapporté son ami touchant ses sollicitations, & les réponses de Camille, étoit autant de fixions & de mensonges: pour s'en éclaircir, il sortit de l'appartement, & prenant Lotaire à part, il lui demanda ce qu'il y avoit de nouveau, & dans quelle situation il avoit trouvé son épouse; Lotaire répondit, qu'il ne songeoit plus à la surprendre,

dre, parce qu'elle lui parloit avec tant de hauteur & tant d'aigreur, qu'il n'avoit pas le courage de l'éprouver dans la suite. Ha, dit alors Anselme, Lotaire, Lotaire, que tu répons mal à ce que tu me dois, & à la confiance que j'ai eu en toi? Je viens dans ce moment de regarder par le trou de la serrure de cette porte ce qui se passoit entre toi & elle, & j'ai vû que tu n'as pas dit un mot à Camille, ce qui me fait juger qu'il n'y a rien de véritable dans ce que tu m'as conté de ses réponses précédentes. Si cela est ainsi comme il n'y a pas lieu d'en douter, pourquoi me trompes-tu? pourquoi veux-tu par ton adresse me frustrer des moyens que je pourrois rencontrer pour couronner mes desirs? Anselme n'en dit pas davantage, mais il en dit assez pour laisser honteux & confus Lotaire, qui au désespoir d'avoir été pris dans un mensonge, il jura à Anselme, que dès lors, il faisoit son affaire de le contenter, & de lui dire la vérité, comme il le pourroit éprouver lui-même, s'il se donnoit la peine de l'épier; quoi qu'il n'eut pas besoin de prendre tant de mesures, celles qu'il prendroit lui-même pour le satisfaire ne lui permettant pas dans la suite de douter un moment de sa sincérité.

An-

Anselme ajouta foi aux paroles de son ami, & pour lui fournir un champ plus facile & plus commode, il voulut aller passer huit jours chez un de ses amis, qui avoit une maison dans un Village peu éloigné de la Ville. Il tomba d'accord avec cet ami qu'il l'enverroit chercher, afin que Camille n'eut aucun soupçon sur son départ. Malheureux, & imprudent Anselme, que fais-tu ? quel dessein as-tu ? que prépares-tu ? considère que tu travailles à te deshonorer, & que tu projetes ta perte. Camille ton épouse est vertueuse & tranquille, & tu la possèdes sans aucune contradiction ; personne ne trouble tes plaisirs ; le but de ses pensées ne va pas plus loin que les Murs de ta maison : Tu es son paradis sur la terre, le point de ses souhaits, le complément de ses plaisirs, la règle qui mesure sa volonté est la tienne, & celle du Ciel. Si la mine précieuse qui renferme tant d'honneur, de beauté, de chasteté, & de recueillement, te prodigue sans peine toutes les richesses que tu en peux attendre, pourquoi vas-tu fouiller la terre plus avant, & chercher de nouvelles veines d'un Trésor que tu n'es pas sûr de rencontrer, risquant que le tout ne vienne à fondre sur ta tête, & ce Trésor n'ayant d'autre

d'autre soutien que les foibles piliers d'une nature fragile ? Saches que quiconque cherche l'impossible, ne mérite pas d'avoir même le possible, comme le dit mieux que je ne peux dire, un Poète qui parle ainsi :

*Dans la mort je cherche la vie ,
La santé dans la maladie ,
Dans la prison la liberté ,
Dans l'Esclavage la sortie ,
Dans le Traître la loyauté :*

*Contre moi le d'estin terrible
Et le Ciel sans cesse inflexible ,
Veulent que je sois abusé ,
En leur demandant l'impossible
Le possible m'est refusé.*

Anselme le lendemain partit pour la Campagne ; après avoir dit à Camille , que pendant son absence Lotaire viendrait pour avoir soin de sa maison , & pour y manger avec elle ; & qu'il la prioit d'avoir pour lui tous les égards qu'elle auroit pour lui-même. Camille comme une femme prudente & vertueuse , reçut avec douleur les ordres de son Epoux , & lui représenta qu'il ne convenoit pas qu'un autre en son absence , occupa sa place.

place à sa table, & que s'il en agissoit ainsi de crainte qu'elle ne fut pas gouverner sa maison, qu'il lui en laissât le soin pour cette fois, & qu'il verroit par expérience qu'elle étoit capable de quelque chose de plus de conséquence. Anselme lui repliqua que tel étoit son plaisir, & qu'elle devoit se conformer à sa volonté & lui obéir. Camille lui dit qu'elle feroit tout ce qu'il lui commanderoit, quoi que contre son gré.

Anselme partit, & le jour suivant, Lotaire se rendit à sa maison, où Camille le reçut avec l'accueil le plus gracieux & le plus honnête. Elle prit si bien ses mesures, que Lotaire ne put jamais l'entretenir seule, elle étoit toujours entourée de ses Domestiques & de ses femmes, & particulièrement d'une fille nommée Leonelle qu'elle aimoit beaucoup, parce qu'elles avoient été élevées ensemble dans la maison du Père de Camille, & qu'elle l'amena avec elle lors qu'elle avoit épousé Anselme. Lotaire fut trois jours sans lui parler, quoi qu'il eut pû le faire, dans le tems qu'après le diné ses Domestiques alloient manger à la hâte, selon l'ordre que leur avoit donné Camille. Léonelle même devoit manger avant Camille, afin de ne la point quitter; mais elle ne suivoit

suivoit pas toujours en cela la volonté de sa Maîtresse, pretextant souvent pour son plaisir, d'avoir des affaires, & elle la laissoit souvent seule avec Lotaire, comme si on le lui avoit ordonné. Lotaire se trouvoit muet, lors qu'il envisageoit, le maintien honnête, l'air grave, & toutes les qualités respectables qui composoient la personne de Camille. Ce silence que l'assemblage des vertus de Camille imposoit à Lotaire, fut funeste à tous les deux, parce que si la langue se taisoit, l'entendement discouroit, & avoit lieu de contempler à l'aïse toute l'étendue de la bonté & de la beauté de Camille; ce qui étoit capable de rendre sensible non un cœur de chair, mais une statue du marbre le plus dur. Lotaire la regardoit dans le tems qu'il auroit dû lui parler, & considéroit combien elle étoit digne d'être aimée. Cette considération fréquente commença insensiblement à entamer les égards qu'il devoit avoir pour Anselme. Il eut mille fois la pensée d'abandonner la Ville, & de s'en aller dans des lieux où jamais Anselme ne le put voir, & où il ne pourroit lui-même jamais voir Camille; mais la satisfaction secrète, & le plaisir infini qu'il goûtoit en l'admirant, interrompit son dessein.

N O U V E L L E V I I I. I I I

Il s'efforçoit & combattoit dans son intérieur, pour reprimer, & ne pas sentir le contentement qui l'entraînoit à la considérer. Il blâmoit lui-même sa témérité lors qu'il étoit en particulier. Il se ta-
xait d'être mauvais ami, & encore plus mauvais Chrétien ; il faisoit des comparaisons continuelles entre son procédé, & celui d'Anselme, & il concluoit toujours en disant, que la folie & la confiance d'Anselme, étoient infiniment plus grandes que son manque de fidélité ; & que s'il pouvoit se disculper aussi aisément envers Dieu, qu'envers les hommes, de ce qu'il vouloit faire, il ne craindrait aucunement d'être puni pour une semblable faute.

En effet la beauté, & la bonté de Camille aussi bien que la fidélité de Lotaire, s'évanouirent en fumée, par l'occasion indiscrete, que leur avoit donnée son imprudent Epoux. Lotaire ne songeant plus qu'à sa passion, trois jours après qu'Anselme fut absent, &, pendant lesquels il avoit toujours combattu pour résister à ses desirs, commença à presser Camille avec tant de force & de raisons, que lui dictoit son amour, qu'elle en resta étonnée, & sans lui répondre, elle se leva de son Siège & passa dans son appartement. Cette indifférence ne fut pas ca-

112 LE CURIEUX IMPERTINENT.

pable d'abattre l'espérance de Lotaire, son amour nourrissoit son espoir, & la conduite de Camille ne fit qu'augmenter son ardeur. Camille de son côté, ne savoit quel parti prendre, voyant Lotaire capable d'un dessein dont elle n'auroit jamais pu le soupçonner. Elle crut qu'il n'étoit ni sûr ni honnête pour elle, de lui donner l'occasion de lui parler davantage, & elle résolut d'envoyer cette même nuit, comme elle le fit en effet, un Domestique à Anselme, avec un billet qu'elle lui écrivit, & qui contenoit ces paroles.

„ De même qu'on a coutume de dire,
„ qu'une Armée n'est jamais en sûreté sans
„ son Général, ni une Place de guerre sans
„ son Gouverneur; il convient encore moins
„ à une femme mariée, & jeune, de se trou-
„ ver sans son mari, à moins que des affai-
„ res de la dernière importance ne causent
„ cet éloignement. Je me trouve si mal
„ sans vous, & votre absence m'est si in-
„ supportable, que si vous ne venez promp-
„ tement, je ferai obligée de m'en aller chez
„ mes parens, quand même votre maison
„ devroit rester seule, & sans être gardée.
„ Le gardien que vous y avez laissé, cher-
„ che plutôt ses plaisirs que vos intérêts;
„ soyez discret, je n'ai rien à vous dire de
„ plus,

NOUVELLE VIII. 113

„ plus , & il ne me convient pas de vous
„ en dire davantage.

A la réception de cette lettre , Anselme comprit que Lotaire avoit commencé son jeu , & que Camille lui avoit répondu comme lui Anselme le souhaitoit : content de cette nouvelle , il répondit à Camille , qu'elle ne changera aucunement de sa manière de vivre dans sa maison , & qu'il feroit bientôt de retour. Camille resta interdite , & la réponse d'Anselme la troubla plus qu'elle ne l'étoit auparavant , parce qu'elle n'osoit ni demeurer chez elle , ni s'en aller chez ses Parens. En restant à sa maison , son honneur se trouvoit en un grand danger , & en prenant le parti de se réfugier chez son Père , elle désobéissoit formellement aux ordres de son Epoux. Enfin , elle prit le plus mauvais parti , qui fut de demeurer chez elle , & de ne point éviter la présence de Lotaire , pour ne point donner à parler à ses Domestiques ; elle étoit mortifiée d'avoir écrit comme elle l'avoit fait à son Epoux , de peur qu'il ne se mit en tête que Lotaire avoit sans doute remarqué en elle trop de liberté , qui lui avoit donné la hardiesse de lui manquer de respect. Se reposant sur sa vertu , elle se mit entre les mains de Dieu , & elle s'imagina pou-

114 LE CURIEUX IMPERTINENT.

voir par son silence , résister à toutes les sollicitations de Lotaire , sans en vouloir avertir son mari , qui pouvoit en tirer vengeance , & s'en chagriner. Elle cherchoit même dans son esprit , comment elle pourroit disculper Lotaire auprès d'Anselme ; quand celui-ci lui demanderoit l'occasion qui l'avoit déterminée à lui écrire le billet en question. Dans ces résolutions plus honnêtes que prudentes ni profitables , elle écouta le lendemain Lotaire , qui la pressa avec tant de force , que la fermeté de Camille commença à chanceler ; sa vertu put à peine secourir ses yeux , pour qu'ils ne donnassent aucun signe de l'amoureuse compassion , que les larmes & les discours de Lotaire avoient excitée dans son cœur. Lotaire le connoissoit , & n'épargnoit rien pour l'enflammer encore davantage , enfin il lui parut à propos de presser vivement le Siège de cette forteresse , & de mettre à profit le tems que lui procuroit l'absence d'Anselme ; il n'écouta plus que sa passion , il commença par élever jusqu'au Ciel la beauté de Camille , parce que rien n'est plus capable de faire triompher de la vanité des belles , que la même vanité mise dans la bouche de la flatterie.

En effet , Lotaire sût miner avec
tant

N O U V E L L E V I I I. 115

tant d'attention, & de diligence le rocher de son intégrité, & la pressa avec une si vive batterie, que Camille ne pouvoit manquer de tomber quand même elle auroit été de bronze. Il pleura, il pria, il offrit, il flata, il contesta, il feignit, en tant de manières, & avec une si grande apparence de sincérité, qu'il poussa à bout toute la prudence de Camille, & qu'il en triompha, lors qu'il y pensoit, & qu'il le desiroit le moins. Camille se rendit, Camille succomba, & comme elle, l'amitié de Lotaire pour Anselme. Exemple autentique qui nous fait connoître que l'amour est une passion, qu'on ne peut vaincre qu'en le fuyant, & que personne ne doit s'exposer à venir aux mains avec un ennemi si formidable & si puissant. Les forces humaines ne peuvent être vaincues que par des forces divines. Léonelle fut la seule qui fut la foiblesse de sa Maîtresse; il n'étoit pas possible aux deux mauvais amis, aux deux nouveaux amans de la lui cacher. Lotaire ne voulut pas découvrir à Camille la manie d'Anselme, ni qu'il lui avoit donné lieu d'en venir à ce point, de crainte qu'elle ne lui fût pas si bon gré de son amour, & qu'elle ne crut que ce n'avoit été que par un pur hazard, sans y penser, & non pas par inclination,

116 LE CURTEUX IMPERTINENT.

qu'il l'avoit aimée, & sollicitée.

Anselme revint à sa maison au bout de quelques jours. Il ne s'apperçut aucunement de ce qui y manquoit ; c'étoit ce qu'il craignoit, & ce qu'il estimoit davantage. Il courut sur le champ vers Lotaire, il le trouva dans sa maison, & après s'être embrassés réciproquement, il lui demanda des nouvelles qui lui devoient causer ou la mort, ou la vie. Les nouvelles que je te peux donner, mon cher ami Anselme, lui dit Lotaire, sont, que tu possèdes une femme qui peut servir d'Exemple, & être considérée comme la perle des bonnes femmes ; l'air a emporté toutes les paroles que je lui ai adressées ; elle n'a fait aucun cas des offres que je lui ai faites, elle n'a point voulu entendre parler des présents dont je l'ai voulu régaler ; elle s'est moquée des pleurs feintes que j'ai versées en sa présence ; en un mot, de même que Camille est l'assemblage de toutes les perfections de la beauté, elle est aussi le dépôt où se trouvent l'honnêteté, la pureté, le recueillement, & toutes les autres vertus qui peuvent rendre une femme vertueuse, heureuse & recommandable. Reprens ton argent, mon ami, le voici, je n'ai pas eu lieu de l'employer. L'intégrité de Camille ne se rend point

point à des choses si viles , telles que sont les présens & les promesses. Tranquillise-toi, Anselme, ne songe plus à de pareilles épreuves. Tu as passé à pied sec, la mer des difficultés & des soupçons que les femmes peuvent & ont coutume de causer ; ne cherche point à entrer de nouveau dans les profonds abîmes, de nouveaux inconvéniens , & garde-toi d'éprouver sous la conduite d'un nouveau Pilote, la force & la bonté du navire, que Dieu ta destiné pour passer la Mer orageuse de ce Monde. Tu es dans un port assuré ; maintien-t-y fortement sur les ancres de la considération , & restes-y jusqu'à-ce que tu sois obligé d'aller payer le tribut dont toute la puissance humaine ne peut s'exempter. Ce discours de Lotaire satisfit pleinement Anselme, qui y ajouta foi, comme s'il avoit été prononcé par un Oracle. Il le pria néanmoins de vouloir bien continuer son jeu , quand ce ne seroit que par forme de curiosité, & de passe tems, quoi qu'il n'y eut pas lieu de croire, que dorenavant ses nouvelles sollicitations eussent un meilleur succès que les premières. Il desiroit aussi que Lotaire envoyât à Camille quelques Vers à sa louange , sous le nom de Cloris , parce qu'il, lui feroit entendre

118. LE CURIEUX IMPERTINENT.

qu'il étoit amoureux d'une Dame qu'elle nommoit ainsi , pour pouvoir lui donner des louanges avec toute la circonspection que méritoit sa vertu ; & que si Lotaire ne vouloit pas composer ces Vers , qu'il s'en chargeoit volontiers lui-même. Vous n'avez pas besoin de prendre cette peine, répondit Lotaire, les Muses ne me sont pas si contraires qu'elles ne daignent me rendre quelques visites. Préviens Camille sur mes feintes amours, comme tu viens de le dire, je composerai les Vers qui ne seront pas aussi bons que l'exige un si beau Sujet ; mais cependant auxquels je donnerai toute l'attention dont je suis capable. Telle fut la résolution de l'Impertinent, & du traître Ami. Aussi-tôt qu'Anselme fut de retour chez lui il demanda à sa femme ce dont elle s'étonnoit, qu'il ne lui eut pas demandé encore pour quelle occasion elle lui avoit envoyé le billet qu'elle lui avoit écrit. Camille lui répondit, qu'il lui avoit paru que Lotaire la regardoit avec un peu plus de hardiesse, que lors que son époux étoit à la maison ; mais que la suite l'avoit détrompée, & qu'elle croioit que ce n'étoit qu'une fausse idée de son imagination, puis que Lotaire la fuyoit, & évitoit l'occasion de se trouver tête à tête
avec

NOUVELLE VIII. 119

avec elle. Anselme lui dit, qu'elle pouvoit bien se guérir d'un pareil soupçon, parce qu'il savoit que Lotaire étoit amoureux d'une des plus jolies filles de la Ville, à laquelle il donnoit des louanges sous le nom de Cloris, & que quand même il ne le feroit pas, elle ne devoit pas douter de la sincérité de Lotaire, & de l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre. Si Lotaire n'eut pas eu la précaution d'avertir Camille que ses amours pour Cloris étoient feintes, & qu'il n'avoit fait cette confidence à Anselme, que pour pouvoir s'occuper quelques momens à louer Camille, elle n'auroit pas manqué de tomber dans les filets de la jalousie; mais étant avertie, cette scène se passa sans inquiétude.

Anselme étant le lendemain à table avec Lotaire, le pria de reciter quelque chose de ce qu'il avoit composé en faveur de Cloris sa Maîtresse, que Camille ne la connoissoit pas, il pouvoit dire ce qu'il jugeroit à propos. Quand même elle la connoîtroit, répondit Lotaire, je ne déguiserois rien, puisque lors qu'un amant loue sa maîtresse sur sa beauté, & la taxe de cruelle, il ne fait aucun tort à sa réputation; mais soit ce qu'il vous plaira, tout ce que je puis vous dire, est que

120 LE CURIEUX IMPERTINENT.
j'adressai hier à l'ingrate Cloris le Son-
net suivant.

S O N N E T.

*Tandis que le sommeil dans un profond si-
lence,*

*Répond sur les mortels ses paisibles pavôts,
Je me plains à Cloris de son indifférence,
Puis j'implore le Ciel sans trouver de repos.*

*Au lever du Soleil, ma plainte recommen-
ce,*

*Et je ressens encor mille tourmens nouveaux,
Je passe tout le jour dans la même souf-
france,*

*Attendant vainement la fin de tant de
maux.*

*La nuit revient hélas ! Et je me plains de
même,*

*Tout jouit du repos quand mon mal est ex-
trême,*

*Je passe, jour Et nuit, à me plaindre, à
souffrir,*

*Quel doit être le prix de ma persévérance ?
Et le Ciel Et Cloris m'otent toute espérance ;
Faut-il me contenter d'aimer Et de mourir ?*

Camil-

Camille ne trouva pas le Sonnet mauvais, mais Anselme le trouva excellent. Il le loua fort, & dit que la Dame qui ne correspondoit pas à de pareils sentimens étoit ingratte & cruelle. Camille dit alors, quoi, doit on ajoûter foi à tous les Sermens des Amans comme à des vérités réelles? Comme Poètes ils ne disent pas toujours des vérités, mais comme amans ils en disent moins qu'il n'y en a; mais ce qu'ils disent est toujours véritable, répondit Lotaire. Celà est ainsi repliqua Anselme, pour appuyer ce que Lotaire venoit de dire à Camille, aussi éloignée de penser au piège que lui tenoit Anselme, qu'éperduement amoureuse de Lotaire. Charmée dans son intérieur, de ce qui se passoit entr'elle & lui, & persuadée que tous ses desirs comme ses écrits s'adressoient à elle, & qu'elle étoit la véritable Cloris, elle le pria de lui reciter un autre Sonnet, ou d'autres Vers s'il en savoit; j'en fai un autre, répondit Lotaire; mais je ne le crois pas meilleur que le premier, vous en pourrez juger, le voici.

S O N N E T.

Je ne meurs, & ma mort est sûre inévitable,
 Pour le croire, Cloris, à quoi bon tant d'esfort?
 Belle ingrante, en mourant, j'estime mieux mon sort,
 Que de cesser d'aimer, ce que je trouve aimable.

Mon amour est constant, sincère, inaltérable
 Rien pour le diminuer, ne peut être assez fort;
 Il brave les mépris, les rigueurs, & la mort;
 Son caractère forme un Amant véritable.

Malheur à l'Imprudent qui parcourt au hazard,
 Sans Pilote, sans Port, sans Boussole, sans Art,
 Une Mer inconnue, & sujette à l'orage.

Mais pourquoi murmurer? s'il faut mourir un jour!
 Qu'il est beau de mourir par les mains de l'Amour!
 Et mourir pour Cloris, quel plus heureux Naufrage!

Aufel-

Anselme ne manqua pas de louer le second Sonnet comme il avoit fait le premier, & de cette sorte, il ajoutoit maille sur maille, à la chaîne dont il se chargeoit ; & qui augmentoit son deshonneur. Plus Lotaire le déshonoroit, plus il se croyoit honoré ; & plus Camille fortifioit le mépris qu'elle commençoit à ressentir pour son époux, plus son époux avoit bonne opinion d'elle, il la croyoit au comble de la vertu & de la réputation.

Camille se trouvant un jour seule avec sa Demoiselle, elle lui dit, je suis confuse, ma chère Léonelle, lors que je fais réflexion que je n'ai pas su me faire valoir ; je devois laisser passer plus de tems, & faire acheter plus chèrement les faveurs que j'ai accordées si promptement à Lotaire. Je crains qu'il ne m'accuse de trop d'empressement ; & de trop de légèreté, sans s'embarasser si je pouvois résister à la violence avec laquelle il m'a persécutée. Ne vous faites point de chimère Madame, répondit Léonelle, vous ne devez pas vous repentir, ni craindre de perdre l'estime de Lotaire, pour lui avoir accordé un bien qui fait tout son bonheur. On dit communément, que quiconque donne promptement, donne deux fois. On dit aussi, reprit Camille, qu'en

224 LE CURIEUX IMPERTINENT.

qu'on estime moins ce qui coûte peu à acquérir. Ce proverbe ne vous regarde pas, répondit Léonelle, parce que l'amour selon ce que j'ai entendu dire, nous conduit à sa fantaisie; il vole pour les uns, il va à pas de tortue pour les autres; il refroidit les uns, il embrase les autres; il blesse celui-ci, il tue celui-là. Un même moment voit commencer, & triompher ses desirs. Il assiége une Place le matin, & le soir il en est le maître, il n'y a point de force qui lui résiste. De quoi donc vous étonnez-vous? & que craignez-vous? L'Amour s'est servi de l'absence de Monsieur pour nous livrer. Il avoit limité le tems de notre défaite; nous ne pouvions pas tenir davantage, parce que le retour d'Anselme auroit rendu imparfait l'ouvrage que l'amour avoit tramé. Ce Dieu n'a pas de meilleur Ministre pour l'exécution de ses desseins que l'occasion. Il s'en sert dans toutes ses entreprises, & sur tout dès leur commencement. Je fais tout cela parfaitement bien, & plus par expérience que pour l'avoir entendu dire. Je m'expliquerai quelque jour plus clairement avec vous, Madame, quoi que jeune, je ne suis pas moins de chair & de sang que les autres. Comment, ma chère Maîtresse, pouviez-vous
ne

ne pas vous livrer entièrement à Lotaire, après avoir lu dans ses yeux, & connu par ses soupirs, ses discours, ses promesses, & ses présents, l'ardeur qu'il avoit pour vos charmes; & combien par ses belles qualités, il étoit digne d'être aimé? Pourquoi donc vous allez-vous mettre dans l'esprit de vains scrupules, & de fâcheuses chimères? assurez-vous que Lotaire vous aime, & vous estime autant que vous l'aimez, & que vous l'estimez. Vivez tranquille & contente, puisqu'étant tombée dans les pièges de l'amour, vous avez la consolation d'avoir pour vainqueur le plus galant des hommes, & celui qui vous chérit le plus. Non seulement il possède les quatre qualités que l'on requiert dans les amans de bonne trempe sous l'emblème de quatre SS. on peut dire même qu'il en possède tout un A. B. C. daignez m'écouter, & vous verrez si je me trompe. Il est à mes yeux aimable, bon, courtois, désintéressé; éperdu d'amour, ferme, gaillard, honnête, illustre, libéral, modeste, naturel, opulent, patient, raisonnable, & ce que signifient les deux S. S. tendre, vrai, pour la lettre X. ne lui convient pas, pour être trop rude. L'Y va avec l'I qui est déjà passé; enfin, zélé pour vo-

tre honneur. Camille se mit à rire de l'A. B. C. de sa suivante, & la trouva encore plus habile en intrigues amoureuses qu'elle ne le disoit. Cette fille avoit franchement à sa Maîtresse le commerce qu'elle avoit avec un jeune homme de condition de la Ville. Camille fut troublée de cet aveu, considérant que l'amour de sa Suivante, étoit capable de lui faire un grand tort. Elle voulut savoir s'il n'y avoit entr'eux que des paroles, la fille lui répondit hardiment, & effrontement, que la chose alloit plus loin.

Il est sûr que la foiblesse des Maîtresses donne de l'effronterie à leurs Suivantes, qui, appercevant que leurs Dames font un faux pas, s'embarrassent fort peu de paroître boiteuses. Tout ce que put faire Camille dans l'embarras où elle se trouvoit, fut de prier Léonelle de ne pas parler à son amant de ce qu'elle savoit, & de se conduire avec tant de prudence, qu'Anselme ni Lotaire n'en pussent avoir connoissance. Léonelle promit tout, mais elle s'acquitta si mal de sa promesse, que Camille eut bien-tôt sujet de s'assurer que sa crainte n'avoit pas été mal fondée. La mauvaise & téméraire Léonelle, voyant les suites du commerce de Camille, fut assez hardie que d'introduire son Amant dans

dans la Maison d'Anselme, persuadée que Camille n'oseroit pas l'inquiéter à ce sujet, quand même elle le verroit chez elle. C'est là le fruit ordinaire des faiblesses des Maîtresses, qui se rendent Esclaves de leurs propres Servantes; & se voyent obligées de couvrir leur turpitude, & leur infamie, ce que Camille éprouva. Elle vit plusieurs fois dans sa maison Léonelle avec son Amant, sans oser la reprendre, contrainte même de servir sa passion, & de lui aider à cacher ce jeune homme, de peur que son Mari ne le découvrit. Cela n'empêcha pas qu'un matin à la pointe du jour, Lotaire ne vit sortir de chez Anselme l'amant de Léonelle. Ne pouvant croire ce qu'il voyoit, Lotaire le prit d'abord pour un phantôme; mais le voyant marcher, s'envelopper de son manteau, & se cacher dedans avec beaucoup de soin, il revint de sa première erreur, & donna dans une autre; qu'il les auroient tous perdus sans l'industrie de Camille.

Il s'imagina que cet homme qu'il avoit vu sortir à une heure indue de chez Anselme, n'y étoit pas entré pour Léonelle, il ne songea pas même à Léonelle, plus que si jamais elle n'avoit été au monde; il crut que Camille avoit été aussi facile envers un autre, qu'elle l'avoit fait

paroître à son égard : autres suites qui procèdent de la mauvaise conduite des femmes, qui se voyent méprisées par ceux mêmes qui les ont recherchées & suppliées, avant de les séduire. Ceux-ci se persuadent qu'elles sont encore plus favorables à d'autres qu'à eux, & le moindre soupçon les mêt en campagne. Il semble que Lotaire perdit l'esprit dans cette occasion, & que ces prudens discours, dont il se servoit ordinairement, s'étoient échappés de sa mémoire. Sans aucune considération, transporté de fureur, aveuglé par la jalousie qui le déchiroit intérieurement, ne respirant que de se venger de Camille qui ne l'avoit point offensé, sans attendre qu'Anselme fut levé, il entra brusquement chez lui.

Anselme lui dit-il, il y a déjà plusieurs jours, que je me fais violence pour ne te pas découvrir une chose, qu'il ne m'est plus possible de te celer. Saches donc, que la vertu de Camille est poussée à bout, & qu'elle est à ma disposition ; si je ne t'en ai pas averti plutôt, ça été pour voir si ce n'étoit pas une pure fantaisie de sa part, ou une ruse pour m'éprouver, & découvrir si les sollicitations que je ne lui ai faites que par ton ordre, étoient réelles. Je m'attendois que, suivant son devoir,

voir , & ce que nous pensions d'elle , elle t'auroit fait part de tout ce qui se passoit ; mais voyant qu'elle ne te communique rien , je connois que les promesses qu'elle m'a faites , sont effectives , & qu'elle les mettra en exécution , la première fois que tu iras en campagne , dans le Cabinet où tu as tes bijoux , (c'étoit l'endroit précisément où Camille avoit coutume de l'entretenir ,) mais je ne veux pas que tu te vanges avec trop de précipitation. Tu n'est encore offensé que par la pensée , & il se pourroit faire qu'avant de réaliser l'offense , Camille ne changeât de sentiment , & ne se repentit de m'avoir fait de semblables promesses. Puisque tu t'est bien trouvé jusqu'ici de mes conseils , fers-toi de celui que je vais te donner , afin que tu puisses te convaincre par toi-même , & prendre les mesures qui te conviendront , avec la prudence nécessaire en pareil cas. Fais croire à Camille que tu vas en campagne , selon ta coutume & trouves le moyen de te cacher dans le Cabinet où les tapis , & les autres meubles t'en fournissent l'occasion ; tu verras alors par tes propres yeux , comme moi par les miens , ce que pense Camille ; & si elle se prête à l'infamie que nous devons plutôt craindre

dre que desirer , tu pourras venger ton honneur avec tout le secret , le silence & la discretion possible. Anselme demeura étonné , interdit , & confus à une nouvelle si désagréable , d'autant plus , que , bien loin de s'y attendre , il se flattoit déjà de la victoire de son épouse sur les sollicitations prétendues de Lotaire. Il demeura un peu de tems , tout éperdu , les yeux baissés en terre , comme un homme sans sentiment ; à la fin , tu as fait , lui dit-il , tout ce que je devois attendre de ton amitié ; je suivrai tes conseils de point en point , fais ce que tu voudras , & garde-moi le secret qui convient dans une affaire de cette importance. Lotaire le lui promit , mais à peine eut-il quitté Anselme , qu'il se repentit de ce qu'il venoit de faire si inconsidérément , ayant en main un chemin moins barbare , & moins deshonoré pour pouvoir se venger de Camille. Il maudissoit son jugement , il blâmoit son imprudence , & il ignoroit quel remède il apporteroit au mal , & comment il se tireroit de ce mauvais pas.

Il se détermina à faire part à Camille de ce qui s'étoit passé , & comme il pouvoit la voir à toute heure , ce jour-là même il la trouva seule. Dès qu'il fut
arrivé

arrivé chez elle , ah , mon cher Lotaire , lui dit-elle , j'ai sur le cœur une chose qui me tourmente si fort , que j'ai lieu d'en appréhender les funestes suites. Léonelle a l'effronterie de faire venir toutes les nuits, un Amant dans sa chambre, où il demeure jusqu'au jour. Jugez à quel point ma réputation y est interressée , & ce que pourront penser ceux qui verront sortir cet homme de ma maison à une telle heure ? ce qui me chagrine le plus , c'est de me voir obligée de dissimuler , & de ne pouvoir ni la châtier , ni la gronder. Depuis qu'elle est devenue la confidente de nos secrets , j'ai à la bouche un frein qui m'empêche de divulguer les siens , & je crains qu'il ne m'arrive quelque fatale aventure.

Lotaire crut d'abord que ce qu'il venoit d'entendre , étoit un artifice dont se servoit Camille , pour lui faire croire que celui qu'il avoit vu sortir le matin , étoit l'amant de Léonelle , & non le sien ; mais la voyant pleurer , s'affliger , & lui demander conseil , il ne douta plus de sa sincérité. Sa confusion égala son repentir , il la consola , & lui promit de reprimer l'insolence de Léonelle. Il lui apprit en suite tout ce que la fureur & la jalousie lui avoit fait dire à Anselme , & la résolution que ce-

lui-ci avoit prise, de se cacher dans son Cabinet, pour le rendre témoin de l'infidélité de son Epouse. Il lui demanda mille pardons de sa folie, & la pria de lui donner le conseil dont il avoit besoin, pour sortir du Labyrinthe où l'avoit fourré son imprudence.

Camille accablée d'entendre ce que lui disoit Lotaire, s'emporta contre lui, lui fit les reproches les plus sanglans, & les plus raisonnables, & condamna comme elle le méritoit, la conduite extravagante, & si peu mesurée, qu'il avoit tenue. Mais, comme les femmes possèdent naturellement un génie plus alerte, & plus fécond que les hommes, soit pour le bien, soit pour le mal, ce qui vient à leur manquer lors qu'elles veulent réfléchir mûrement; Camille trouva dans son esprit de quoi reparer l'indiscrétion presque irréparable de Lotaire, & lui dit, qu'il conseillât à Anselme de se cacher le lendemain, comme il l'avoit prémédité, & qu'elle espéroit de ce Stratagème, l'avantage de se pouvoir voir dans la fuite sans embarras, & sans crainte; elle se contenta pour lors, de l'avertir qu'il eut soin lors qu'Anselme se seroit caché, de venir quand Léonelle l'appellerait, & de répondre à tout ce qu'elle lui diroit, com-

me

me s'il ne croioit pas qu'Anselme l'écoutât. Lotaire voulut savoir tout au long qu'elle étoit son intention , pour pouvoir garder de plus justes mesures ; mais Camille lui dit , qu'il n'y avoit d'autres mesure à prendre, que de répondre directement à ses interrogations. Elle ne vouloit pas lui découvrir son dessein, de crainte qu'il n'y trouvât à redire , ou qu'il en cherchât d'autres qui ne pouvoient jamais être meilleurs. Lotaire la quitta.

Anselme partit le lendemain sous prétexte d'aller à la maison de Campagne de son Ami , il revint , & se cacha aisément , parce que Camille & Léonelle lui en facilitoient les moyens. On peut s'imaginer son inquiétude & son trouble, s'attendant à tout moment à voir par ses propres yeux , les tristes circonstances de la perte de son honneur , & du bien inestimable qu'il croyoit posséder dans sa chère Camille. Camille & Léonelle sûrent qu'Anselme étoit caché , entrèrent dans le Cabinet , & à peine Camille y eut elle mis le pied , qu'elle poussa un profond soupir , & dit à Léonelle , hélas ! ma chère Léonelle , ne vaudroit-il pas mieux avant que j'en vienne à l'extrémité que je médite , & que je veux te cacher , de peur que tu ne m'en empê-

134 LE CURIEUX IMPERTINENT.

empêches, que tu pris le poignard d'Anselme que je t'ai demandé, & que tu m'en perçasses le cœur? mais non, il n'est pas juste que je porte la peine d'un mal, quand je ne suis point coupable? Je suis bien aise de savoir auparavant, qu'elle foiblesse les yeux hardis & malhonnêtes de Lotaire ont pu remarquer en moi, pour avoir l'insolence de me faire une déclaration aussi criminelle comme est celle qu'il m'a faite au mépris de son Ami, & à mon deshonneur. Regarde par cette fenêtre, s'il ne paroît point dans la rue, & appelle-le : il doit y être, voici l'heure qu'il te trouvera favorable pour couronner ta malheureuse intention; mais il se trompera, je lui ferai connoître que la mienne est aussi honorable, que la sienne est téméraire. Mais, Madame, au nom de Dieu, répondit la rusée, & la fourbe Léonelle, dites-moi, je vous prie, ce que vous voulez faire de ce Poignard? Avez-vous envie de vous tuer, ou de tuer Lotaire? L'une & l'autre extrémité, sont également contraires à votre honneur, & à votre réputation; il vaut mieux dissimuler, & faire en sorte que cet homme n'entre point dans la maison, ou du moins, qu'il puisse nous y trouver seules. Considérez, Madame, que

que nous ne sommes que des femmes, naturellement foibles, & que lui, est un homme, & un homme résolu, aveuglé, & emporté par sa passion ; que fait-on, si avant que vous puissiez exécuter votre dessein, il n'en viendra pas à quelque extrémité plus fâcheuse, que s'il vous ôtoit la vie ? Enfin, Madame, supposez que vous l'ayez tué, comme je crois que c'est votre intention, que ferons-nous de son Corps après sa mort ? Anselme, répondit Camille, aura soin de l'enterrer ; n'est-il pas juste qu'il se fasse un plaisir d'ensevelir sous la terre sa propre infâmie. Appelle-le, finissons, il me semble que plus je tarde à me venger, plus je manque à la fidélité que je dois à mon Epoux, & à reparer son honneur & le mien.

Anselme écoutoit tout ce discours avec une grande attention, & à chaque parole de Camille, il changeoit de sentimens. Mais, lors qu'il la vit déterminée à tuer Lotaire, il fut sur le point de se découvrir, pour empêcher une si funeste Catastrophe ; il voulut cependant voir jusqu'où iroit une si fière & si louable résolution, se réservant de sortir du lieu où il étoit caché, lors qu'il en seroit tems, pour rompre le coup. Il prit alors à Camille une grande foiblesse. Elle tomba sur un lit
qui

qui se trouvoit proche, ce qu'apercevant Léonelle, elle commença à pleurer amèrement & à s'écrier, ah, malheureuse que je suis! serois-je assez infortunée, pour voir mourir dans mes bras, la fleur & la couronne des femmes vertueuses, l'exemple de la chasteté? Enfin, elle fit des lamentations si touchantes, qu'on l'eût prise pour la fille du monde la plus affligée, & la plus fidèle; & sa Maîtresse pour une nouvelle Pénélope. Camille ne fut pas long-tems à revenir de son feint évanouissement, & dit aussi-tôt à Léonelle, pourquoi Léonelle ne vas-tu pas me chercher le plus infidèle ami que le Soleil ait pu voir, & que les Ténèbres de la nuit on put cacher? Achève, cours, hâte-toi, marche, que le retardement n'éteigne pas le feu de ma juste colère, & ne fasse pas évaporer en menaces & en injures, la vengeance légitime que j'ai lieu d'en attendre. Je vais sur le champ l'appeller, Madame, répondit Léonelle, mais auparavant je vous prie de me donner ce Poignard, de peur qu'en mon absence, vous ne vous en serviez de manière à faire répandre des larmes éternelles à tous ceux qui vous aiment. Va sans crainte, ma chère Léonelle, lui dit Camille, quoi que je sois résolue de
venger

venger mon honneur & ma réputation, je ne serai pas assez simple d'imiter Lucrèce, qui à ce qu'on rapporte, se tua elle-même sans avoir commis de crime, & sans avoir ôté la vie à son Ravisseur. Je mourrai volontiers, mais ce ne sera qu'après avoir assouvi ma vengeance, dans le sang de celui qui m'oblige à pleurer ses crimes & non pas les miens. Léonelle se fit prier & presser avant d'aller appeler Lotaire; elle sortit enfin, & laissa seule Camille, qui commença à parler ainsi: hélas! n'aurois je pas mieux fait de congédier Lotaire selon ma coutume, que de l'exposer à penser mal de moi, jusqu'à ce que j'aye eu lieu de le détromper? Oui, sans doute; mais je ne serois pas vengée, & l'honneur de mon Epoux ne seroit pas satisfait s'il lui en coutoit si peu: que le traître paye avec la vie un attentât si honteux. Que tout le monde approuve, si jamais mon malheur vient à sa connoissance, que Camille non seulement a gardé à son Epoux une fidélité inviolable, mais qu'elle a encore su tirer vengeance de celui qui a eu la témérité de l'offencer. Cependant je crois qu'il seroit plus à propos d'informer Anselme de ce qui se passe; mais ne le lui ai-je pas déjà fait savoir par la lettre que je lui ai écrite

138 LE CURIEUX IMPERTINENT.

écrite à la Campagne ? Quel remède apportera-t-il au mal, sa trop grande bonté, & son aveugle confiance pour son ami, n'ont jamais pû lui laisser croire qu'il en vouloit à son honneur. Combien de tems ai-je moi-même passé, sans y ajouter foi, & je ne le croirois pas encore, s'il n'eut pas porté l'insolence au dernier point, & si ses présens, ses promesses, & ses larmes continuelles, me permettoient d'en douter ? Mais à quoi bon ces vains discours ? Une résolution hardie a-t-elle besoin de conseil ? non sans doute. Al-lons traître, la vengeance est toute prête ; entre, faussaire, viens, meurs, & achève une vie criminelle, & qu'il arrive tout ce qui pourra arriver. Pure, je suis entrée au pouvoir de mon Epoux, j'en sortirai grace au Ciel de même, quand j'en devrois sortir baignée dans mon sang, qui n'a point en core été souillé, & dans celui du plus faux ami, qui ait paru dans le monde. Camille en proférant ces paroles, se promenoit dans la Chambre le Poignard nud à la main, marchant à grands pas, & faisant des contorsions si effroyables qu'elle paroïssoit folle ; son maintien n'étoit point d'une Dame délicate & bien élevée ; mais d'un Coquin au désespoir.

Anselme

NOUVELLE VIII. 139

Anselme de dessous les tapis où il s'étoit caché, contemploit son Épouse avec admiration, & il lui paroissoit qu'il n'en devoit pas voir davantage, pour le guérir de tous les soupçons imaginables. Il souhaitoit que Lotaire ne vint pas, craignant qu'il ne résultât quelque triste aventure de cette visite. Il alloit sortir pour embrasser, & désabuser Camille ; mais il se retint, lors qu'il vit entrer Léonelle tenant Lotaire par la main. Dès que Camille l'eut apperçu, elle fit avec son Poignard une grande raye sur le plancher, & lui dit : fais une sérieuse attention, Lotaire, à ce que je te vais dire, si par malheur tu avois l'audace de passer cette raye, & même d'en approcher, je me donnerai sur le champ de ce Poignard dans le sein, & avant de me répondre, écoute-moi, & tu me répondras ensuite comme tu le jugeras à propos. Dis-moi premièrement, si tu connois Anselme mon Epoux, & pour qui tu le connois ? Secondement, je veux savoir aussi si je suis bien connue de toi ? Réponds-moi juste, sans te troubler, & sans penser trop à ce que tu dois me répondre ; mes interrogations sont claires, & ne contiennent aucune difficulté.

Lotaire étoit trop éclairé pour ne s'être

tre pas douté du dessein de Camille, lors qu'elle lui avoit dit de faire cacher son Mari; il lui répondit avec tant de prudence & de justesse, que Camille & lui donnèrent tant de couleurs à leur artifice, qu'il pouvoit passer pour une vérité incontestable. Je ne pensois pas, dit-il, aimable Camille, que vous me fissiez appeller pour me demander des choses si éloignées de mon attente, si vous le faites pour différer la grace que vous m'avez promise, vous deviez vous y prendre de plus loin, parce que plus l'espérance de posséder un bien est proche, plus celui qui le desire est tourmenté, quand cette possession s'éloigne; mais pour que vous ne puissiez pas vous plaindre, que je ne réponde point à vos demandes; je vous dis, que je connois parfaitement bien Anselme votre Epoux, & que nous nous connoissons dès notre enfance. Je ne vous parlerai point de notre amitié; vous savez ce qui en est; & si j'ai des sentimens qui semblent la trahir, c'est à l'Amour qu'il s'en faut prendre; lui qui rend excusables de plus grands Crimes. Pour vous, je vous connois, & je vous estime autant qu'il le fait; si cela n'étoit pas, & que vous eussiez moins de mérite, je n'aurois point été capable de

N O U V E L L E V I I I. 141

de rompre les liens sacrés de la plus étroite amitié , & de faire des actions indignes de moi , comme celles que l'amour le plus violent me fait faire. Si cela est , reprit Camille , injuste & perfide ami , avec quel front , oses-tu paroître devant moi , après une lâcheté qui ne deshonore pas moins Anselme que moi-même ? Peut-être , malheureuse que je suis , pour en venir à une déclaration indigne de ta naissance , auras-tu pris le prétexte de quelques libertés sans conséquence , auxquelles je n'aurai jamais fait réflexion , où je peux être tombée par inadvertence , comme cela arrive à toutes les femmes , & que tu auras mal interprétées. Mais , dis-moi , traître , quand m'as-tu vu répondre à tes desirs , ou de parole , ou de quelqu'autre manière , qui t'ait pu donner le plus léger espoir de contenter ton infâme passion ? Quand n'ai-je pas rejeté avec mépris , & avec rigueur tes discours passionnés ? Tes promesses , tes présens m'ont-ils jamais ébranlée , ou rendue sensible ? Mais , parce que je ne crois pas qu'une passion amoureuse puisse long-tems se maintenir sans espoir , je veux bien m'attribuer la faute de ton effronterie ; sans doute que quelque manque d'attention de ma part , aura nourri tes

142 LE CURIEUX IMPERTINENT.

mauvais desirs , & ainsi je prétens me châtier , & porter la peine que mérite ton crime. Et afin que tu te persuades qu'étant si cruelle envers moi-même , je ne pouvois pas manquer de l'être à ton égard , j'ai voulu que tu fusse témoin du Sacrifice que je dois à l'honneur d'un mari si galant homme , que tu as outragé autant qu'il t'a été possible , & que j'ai offensé de même par le peu de précaution que j'ai eue , (si j'en ai manqué ,) de fuir toutes les occasions qui pouvoient favoriser , ou nourrir ta mauvaise intention. Je te répète encore , que le soupçon de n'avoir pas fait tout ce que je pouvois , & devois faire , pour t'empêcher d'avoir des sentimens si extravagans , est ce qui me tourmente , & ce que je veux châtier par mes propres mains : si un autre Boureau me châtoit , ma faute en deviendrait plus éclatante ; néanmoins avant de mourir , je veux arracher la vie à celui qui peut satisfaire ma juste vengeance , & que j'ai en mon pouvoir , lui voulant faire souffrir la peine à laquelle une justice intégrale & désintéressée , doit condamner une personne qui m'a réduite à de pareilles extrémités.

Camille se jeta alors avec une impétuosité , & une force incroyable sur Lo-
taire,

taire, le Poignard à la main, feignant si bien qu'elle desiroit le lui enfoncer dans le cœur, qu'il étoit impossible de connoître si son dessein étoit feint, ou réel. Lotaire eut besoin de toute sa force, & de toute son adresse pour se garantir du coup que lui porta Camille, qui joua si naturellement son rôle, que pour mieux colorer son prétendu désespoir, elle voulut teindre le Poignard de son propre sang. Voyant donc qu'elle ne pouvoit, ou feignant de ne pouvoir blesser Lotaire, elle s'écria, puis que le sort injuste ne me permèt pas de me satisfaire en tout, du moins il ne sera pas assez puissant pour m'empêcher de me contenter en partie; en même tems, faisant un effort pour débarrasser sa main qui tenoit le Poignard, & que Lotaire avoit saisi, elle la retira, & choisissant un endroit qui ne fut pas dangereux; elle se frappa du Poignard au dessus de la mamelle, en tirant vers l'épaule gauche, & se laissa tomber à terre comme évanouie. Léonelle & Lotaire étonnés de voir couler le sang de Camille étendue par terre, ne savoient que penser. Lotaire tout blême & tout effrayé, retira promptement le Poignard, & trouvant la blessure fort légère, cessa de craindre pour Camille, & admira le jugement, la finesse, & la

144 LE CURIEUX IMPERTINENT.

pénétration de cette aimable femme. Pour jouer aussi son personnage, il se jeta sur le corps de Camille en poussant des gémissemens, & en faisant des cris qui excitoient la compassion, comme s'il elle eut été morte : Il se donna mille malédictions à lui même, & à celui qui l'avoit mis dans un si déplorable embarras ; sachant qu'Anselme l'écoutoit, il s'exprimoit de manière que quiconque l'auroit entendu, auroit dit qu'il étoit plus à plaindre que Camille, quand même elle eut perdu la vie. Léonelle prit sa Maîtresse entre ses bras, & la mit sur un lit, priant Lotaire d'aller chercher un Chirurgien qui put la panser secrètement. Elle le supplia aussi de lui conseiller ce qu'elle devoit dire à Anselme, touchant la blessure de sa Maîtresse, s'il revenoit de la Campagne avant qu'elle en fut guérie. Dites tout ce qu'il vous plaira, répondit Lotaire, je ne suis point en état de vous donner aucun conseil, tâchez seulement d'arrêter le sang de votre Maîtresse ; pour moi, je m'en vais dans un endroit où je ne serai jamais vu de personne. Il sortit aussi-tôt de la maison avec des marques de la plus vive douleur.

Dès qu'il se vit seul, & où qu'il fut ne pouvoit l'apercevoir ; il fit mille signes

gnes de croix en admirant l'industrie de Camille, & la conduite si bien feinte de Léonelle : il se persuadoit que le bon Anselme se figuroit d'avoir pour femme une autre Porcia, & il attendoit avec impatience le moment qu'il le trouveroit, pour louer l'un le mensonge, l'autre la vérité; mais la mieux déguisée qu'on puisse imaginer. Léonelle étancha le sang de sa Maîtresse, dont la playe n'étoit pas plus grande qu'elle devoit l'être pour appuyer sa fourberie; elle la lava avec un peu de vin chaud, & la banda le mieux qu'elle pût, disant des choses si admirables en la pansant, qu'elle devoit faire croire à Anselme, qu'il avoit en Camille un temple de chasteté. Camille de son côté, fortifioit les paroles de Léonelle. Elle se traitoit de lâche & de peu de cœur; le courage lui ayant manqué, disoit-elle, lors qu'elle en avoit le plus de besoin pour s'arracher une vie qu'elle avoit en horreur. Elle demandoit conseil à sa Suivante, savoir si elle avoueroit à son cher Epoux, ce qui venoit de se passer. Léonelle lui répondit, qu'elle n'en devoit rien dire à Anselme, parce qu'autrement il se verroit obligé de tirer vengeance de Lotaire; ce qui ne pouvoit se faire sans se risquer; & qu'une femme vertueuse,

non seulement ne devoit point exposer son mari, mais qu'elle ne devoit jamais même lui donner la moindre occasion d'en venir à de semblables extrémités.

Ton conseil me paroît bon, & je le suivrai, dit Camille; mais il faut bien chercher quelque défaite pour le satisfaire, lors qu'il voudra savoir d'où m'est venue cette blessure dont il ne manquera pas de s'appercevoir; que voulez-vous que je vous conseille, Madame, moi, qui ne peut dire un mensonge, même en badinant? & moi, ma chère amie, répliqua Camille, que puis-je inventer, lors que je ne serois pas capable de forger une défaite pour me sauver la vie? Helas! puis que nous ne pouvons cacher cette aventure, il vaudra mieux l'avouer ingénument, que nous faire passer pour avoir falsifié la vérité? Ne vous mettez pas en peine, répondit Léonelle, d'ici à demain, j'ai le tems de penser à ce que nous dirons à votre mari; la playe, étant dans le lieu où elle est, pourra peut-être se cacher sans qu'Anselme la puisse découvrir, & le Ciel daignera favoriser nos justes & vertueux sentimens. Tranquillisez-vous, Madame, & faites en sorte de modérer votre émotion, afin que Monsieur ne vous trouve pas si troublée. Je me charge

charge du reste , & Dieu ne nous abandonnera pas.

Anselme avoit écouté avec beaucoup d'attention ces merveilleux discours , & avoit vû représenter la tragédie de la mort de son honneur , qui avoit été exécutée si bien , & si naturellement , par nos hypocrites personnages , que leur feinte représentation paroissoit la vérité même. Il aspirait après la nuit , pour pouvoir sortir de sa maison , & aller s'entretenir avec Lotaire son bon ami , sur ce qu'il avoit vû de la vertu de son épouse , & lui faire part de la joye qu'il avoit de posséder une perle si précieuse , de la beauté de laquelle il avoit fait l'épreuve. Camille & Léonelle eurent soin de lui donner les moyens de sortir , & lui sur le champ , fut chez Lotaire qu'il rencontra. Il l'embrassa mille fois , & pénétré de joye , il s'étendit sur les louanges de Camille , dont il élevoit la vertu jusqu'aux nuës. Lotaire l'écouta sans paroître participer à sa satisfaction ; il avoit toujours devant les yeux combien son ami prenoit le change , & avec quelle noirceur lui-même aidait à le tromper. Anselme s'appercevoit bien de la froideur de Lotaire , mais il l'attribuoit à la blessure de Camille , dont il pouvoit se croire coupable. Il

148 LE CURIEUX IMPERTINENT.

lui dit pour le consoler, qu'il ne devoit pas s'affliger de cet accident, que la playe n'étoit point considérable, puis que Camille & Léonelle étoient tombées d'accord de ne lui en point parler; qu'il n'avoit donc aucun sujet de craindre, mais qu'il devoit se réjouir avec lui, puis que par son moyen, il jouissoit du bonheur le plus parfait qu'il eut pu desirer; & que dorénavant il vouloit que tous ses soins, fussent de faire des Vers à la louange de Camille, pour éterniser la mémoire de son nom, & de sa vertu dans les Siècles les plus reculés. Lotaire loua l'idée de son ami, & lui promit d'y travailler de tout son pouvoir. Voilà de quelle manière Anselme demeura l'homme du monde le plus gracieusement leuré. Il croyoit mener dans sa maison un ami qui cimenteroit sa gloire, tandis qu'il le deshonorait & le perdoit de réputation. Camille recevoit Lotaire de mauvaise grace, quoi qu'elle l'adorât dans le cœur. Cette fourberie dura quelques tems, mais au bout de peu de mois, ce jeu si bien concerté, fit l'entretien de tout le monde, & l'impertinente curiosité d'Anselme, lui coûta la vie, après la perte de son honneur.

Anselme se croyant très assuré de la
vertu

vertu de sa femme, étoit dans une joye extrême, sans la moindre inquiétude, & vivoit le plus content des hommes. Camille faisoit à dessein mauvais visage à Lotaire, pour mieux tromper Anselme; & Lotaire pour donner un nouveau crédit à la fourberie, prioit tous les jours son ami de le dispenser de venir chez lui, puis que Camille le recevoit si mal. Anselme dans la bonne foi, lui répondit, qu'il ne lui donnât pas ce déplaisir; de sorte, qu'Anselme croyant qu'il ne manquoit à sa félicité, que de voir sa femme en bonne intelligence avec Lotaire, étoit lui-même l'architecte de son deshonneur. Pendant ce tems là, Léonelle voyant qu'elle avoit si bien réussi dans les amours de sa Maîtresse, ne garda plus de mesures pour contenter sa propre passion; elle se persuada que sa Maîtresse étoit intéressée à la couvrir, & même à lui donner les moyens de la mettre en exécution sans danger. Comme elle passoit les nuits avec son amant, Anselme entendit du bruit dans la chambre de cette fille, & voulant y entrer pour savoir qui en étoit l'auteur, il sentit qu'on appuyoit la porte par derrière. Cette résistance augmenta sa curiosité, il fit tant qu'il l'ouvrit, & qu'il y entra. Il apperçut

un homme qui par la fenêtre descendoit dans la rue. Il courut promptement pour l'arrêter, ou du moins pour le reconnoître ; mais il ne put faire ni l'un ni l'autre, parce que Léonelle en l'embrassant lui disoit, demeurez tranquille, Monsieur, ne vous inquiétez-point, & ne cherchez point à connoître celui qui vient de s'évader ; c'est une chose qui me regarde, & de si près que c'est mon mari ? Anselme, bien loin d'ajouter foi à ces paroles, & transporté de colere, tira son Poignard, & faisant semblant d'en vouloir percer Léonelle, la menaça de la tuer si elle ne lui confessoit la vérité.

Léonelle effrayée, sans savoir ce qu'elle vouloit dire, lui répondit, ne me tuez pas, Monsieur, je vous dirai des choses de plus grande importance. Dis-les sur le champ, reprit Anselme, ou tu es morte. Je suis si troublée, lui dit Léonelle, qu'il m'est impossible de vous les révéler maintenant ; attendez à demain, je satisferai votre curiosité ; mais je vous proteste que celui que vous avez vu sauter par la fenêtre, est un jeune homme de la Ville, qui m'a promis de m'épouser. Anselme se tranquillisa, & voulut bien lui accorder le tems qu'elle avoit demandé, bien éloigné de penser que ce qu'elle

qu'elle avoit à lui dire, interressât l'honneur de Camille dont il se croyoit assuré; il sortit de la chambre de Léonelle, où il l'enferma à clef, en l'assurant qu'elle ne sortiroit point de là, qu'elle ne lui eut avoué ce qu'elle lui avoit promis de lui dire. Il s'en fut droit rapporter à Camille tout ce qui venoit de lui arriver avec Léonelle, & qu'elle devoit lui apprendre le lendemain des choses de la dernière importance. Il étoit naturel que Camille se troubla au discours d'Anselme, elle en fut si fort épouvantée, ne doutant point que ces choses importantes que devoit révéler Léonelle, ne la regardassent, qu'elle n'eut pas le courage d'en courir le risque; aussi-tôt qu'elle se fut apperçue que son époux étoit endormi, elle prit tous ses bijoux, & autant d'argent qu'elle rencontra, sortit de sa maison sans qu'on l'entendit, & se rendit à celle de Lotaire, auquel elle apprit ce qui se passoit, lui demandant en grace de la mettre en lieu de sûreté, ou de s'enfuir avec elle dans un lieu où ils seroient à l'abri des poursuites d'Anselme. Lotaire resta interdit en écoutant Camille, il ne fut ni lui répondre, ni le parti qu'ils avoient à prendre. Enfin, il se détermina à conduire Camille dans un Couvent où une de ses

Sœurs étoit-Prieure. Camille y consentit, & Lotaire, avec la précipitation qu'un pareil cas exigeoit, la mena, & la laissa dans le Couvent, & sortit en suite de la Ville, sans donner part de son absence à personne.

Dès le point du jour, Anselme sans prendre garde que Camille n'étoit plus à ses côtés, impatient d'apprendre ce que Léonelle devoit lui dire, fut à la chambre où il l'avoit laissée enfermée. Il ouvrit, entra dans la chambre; mais il n'y trouva pas Léonelle, il vit seulement des draps de lit attachés à la fenêtre; indices certains que Léonelle s'en étoit servie pour descendre dans la rue. Il retourna promptement fort triste pour en avertir Camille, mais il fut bien plus surpris de ne la trouver ni dans le lit, ni dans toute la maison. Il demanda à ses Domestiques s'ils ne favoient pas ce qu'elle étoit devenue, mais tous l'igno- roient, & ne purent lui en donner aucune nouvelle. En cherchant son épouse, il apperçut ses coffres ouverts, & qu'on avoit pris les pierreries qui y étoient ren- fermées, ce qui lui fit juger que son hon- neur étoit en compromis, & que Léonelle n'étoit pas la seule cause du désor- dre, & de son malheur. Sans achever de s'habiller, plein des plus funestes pensées, il courut chez Lotaire pour lui faire part

de sa disgrâce ; mais ne le trouvant point, & apprenant des Domestiques, que Lotaire cette nuit même étoit monté à cheval, emportant tout l'argent qu'il avoit ; il pensa perdre l'esprit. Enfin, pour comble de malheur, lors qu'il retourna chez lui, il n'y rencontra ni Valets ni Servantes, la maison étant vuide, & abandonnée comme une solitude ; il ne fut plus que penser, que dire, ni que faire, & peu à peu, il perdoit le jugement.

Plus il contemploit son état, plus il étoit interdit de se voir dans un même instant sans femme, sans ami, sans Domestiques, abandonné du Ciel, & surtout sans honneur ; l'absence de sa femme lui faisoit connoître son infâmie. Il se détermina enfin, après avoir fait beaucoup de réflexions, d'aller à la maison de Campagne de l'ami, où il avoit été, lors qu'il donna lieu à cette malheureuse aventure. Il ferma les portes de sa maison, & monta à cheval à demi mort ; à peine eut-il fait la moitié du chemin, qu'agité de mille funestes pensées, il fut contraint de mettre pied à terre, d'attacher son cheval à un arbre, & de s'appuyer couché contre le tronc, en poussant des soupirs, & des gémissemens continuel.

nuels ; il resta de la sorte jusqu'à l'entrée de la nuit. Un homme à cheval qui venoit de la Ville passa alors près de lui , Anselme le salua , & lui demanda quelle nouvelle il y avoit à Florence ? Le Bourgeois lui répondit , les plus étranges dont on ait entendu parler depuis long-tems ; on dit par toute la Ville , que Lotaire , ce grand ami d'Anselme , qui est si riche , & qui demeure auprès de St. Jean , lui a enlevé sa femme la nuit dernière , & on ne fait pas non plus ce qu'Anselme est devenu. On a su cette nouvelle d'une Servante de Camille , que le Gouverneur en passant par hasard , a trouvée lors qu'elle se couloit dans la rue avec des draps de lit , qu'elle avoit attachés à une des fenêtres de la maison d'Anselme. On ne fait pas positivement comment la chose s'est passée ; ce qui est vrai , c'est que toute la Ville en est étonnée , parce qu'on ne pouvoit voir d'amitié plus parfaite , que celle qui étoit entre Anselme & Lotaire , puis quelle leur avoit fait donner le nom *des deux amis* par excellence. Ne sauroit-on pas le chemin qu'ont pris Lotaire & Camille , dit Anselme ? on n'en fait pas la moindre chose , répondit le Bourgeois , malgré toutes les diligences qu'ait put faire le Gouverneur.

Adieu,

N O U V E L L E V I I I. 155

Adieu , Monsieur , dit Anselme au Bourgeois qui s'en fut.

De si fâcheuses nouvelles achevèrent non seulement de troubler l'esprit du malheureux Anselme , mais de lui ôter même la vie. Il se leva comme il pût , & arriva à la maison de son ami , qui ne savoit encore rien de sa disgrâce ; mais le voyant venir dans un état pitoyable , il comprit aisément qu'il lui étoit arrivé un grand malheur. Anselme demanda d'abord un lit , & qu'on lui apportât un écritoire & du papier. On le contenta , on le laissa seul selon ses ordres , & on ferma même à clef les portes de sa Chambre. Dès qu'il se vit seul , les tristes idées de son malheur se présentèrent si vivement à son esprit , qu'il connut clairement qu'elles lui causeroient la mort. Il voulut avant de mourir , faire savoir à tout le monde le sujet étrange de sa mort , il commença à l'écrire ; mais avant de finir sa relation , la force lui manqua , & il mourut opprimé par la douleur que lui avoit causé son impertinente curiosité. Le maître de la maison voyant qu'il étoit déjà tard , & qu'Anselme n'appelloit point , voulut entrer dans sa chambre , pour savoir s'il n'avoit besoin de rien , & comment il se portoit ; il le trouva la moitié du corps dans le lit , &

l'autre moitié sur la table , étendu , le visage en bas , la plume encore à la main , & appuyé sur une feuille de papier écrite & ouverte. Son ami s'approcha de lui , l'appella , le prit par la main , & sentant qu'il étoit froid , il s'aperçut qu'il étoit mort. Il resta interdit , s'affligea beaucoup , & fit venir les gens de sa maison , pour qu'ils fussent témoins du cruel sort d'Anselme. Enfin , il lut le papier qu'il reconnut pour être écrit de sa main , & il y trouva ces raisons.

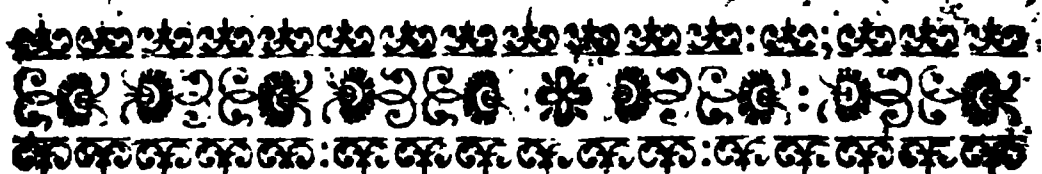
Une folle & impertinente curiosité m'a coûté la vie. Si la nouvelle de ma mort va jusqu'aux oreilles de Camille , qu'elle sache que je lui pardonne , parce qu'elle n'étoit pas obligée de faire des miracles , & que je n'avois point de raisons pour en exiger d'elle ; & puis que j'ai été moi-même la cause de mon deshonneur , il n'y a pas lieu de

Anselme n'en écrivit pas davantage , ce qui prouve qu'il rendit l'esprit sans avoir pu achever la phrase. Le lendemain son ami apprit la mort d'Anselme à ses parens , qui savoient déjà son malheur. Camille en fut aussi informée dans son Couvent ; elle parut si affligée qu'elle étoit prête de suivre son époux dans le tombeau , non que sa douleur extrême vint de la mort funeste de son époux ; mais de l'absence de Lotaise son

amant.

N O U V È L L E V I I I. 157

amant. Quoi qu'elle se trouva veuve, elle ne voulut point sortir de son Monastère, ni se faire religieuse jusqu'à ce qu'elle eut appris que Lotaire avoit été tué dans une bataille, que Monsieur de Lautrec donna alors au fameux Capitaine Gonçales Ferdinand de Cordouë, dans le Royaume de Naples où s'étoit réfugié l'ami Lotaire, qui s'étoit repenti, mais trop tard, d'avoir trompé son ami. Camille à cette nouvelle fit profession, & traina depuis ce tems là, une vie triste & languissante, qu'elle acheva en peu de jours. Voilà la fin des principaux de ceux qui avoient eu part à cette malheureuse aventure; fin qui venoit naturellement d'un principe si extraordinaire & si ridicule.



L'ILLUSTRE FREGONNE.

NOUVELLE IX.



N la fameuse Ville de Burgos vivoient, il n'y a pas long-tems, deux Chevaliers qui étoient très-riches, l'un appelé D. Diégo Carriasse, & l'autre D. Juan d'Avendagne. D. Diégo eut un fils. D. Juan en eut un autre. Nous les appellerons du nom de leurs peres.

Carriasse n'avoit que treize ans, qu'il lui prit une si grande envie de gueuser, qu'il se déroba de la maison de son pere, & alla courir le monde, si content de la vie libre dont il jouissoit, qu'il se faisoit un plaisir des incommodités & des misères que traîne après soi cette vie indigne. Endurci à toutes sortes de fatigues, insensible au froid & au chaud, impénétrable à la douleur, il devint si habile dans le métier qu'il avoit entrepris de faire, qu'il eût pu donner des leçons au
fameux

fameux Gusman d'Alfarache. On peut dire néanmoins que Carriasse n'avoit pas oublié entièrement ce qu'il étoit. Il se distinguoit par une générosité, qui le rendoit respectable à ses Camarades. Il étoit sur tout extrêmement sobre, & lors qu'il ne pouvoit se défendre de se trouver dans des lieux où il falloit boire, il savoit prendre un si juste milieu, qu'il n'y perdoit jamais la raison. Pour le dire tout en un mot, le monde vit en Carriasse, ce qui ne s'étoit peut-être jamais vu, un Gueux vertueux & honorable, un Gueux qui avoit de la politesse, & qui, sans qu'il y parût de l'affectation, gardoit jusques dans les moindres actions, toutes les bienséances qu'ont accoutumé de garder les personnes les mieux élevées. Il passa par tous les degrés de la gueuserie, & prit ses Licences à la Pêche des Thons, qui en est le comble. Misérables Estropiés qui borde les portes des Villes & des Eglises, qui courez à demi nuds sur vos bequilles chancelantes, sans craindre ni les ardeurs de la Canicule, ni les frimats des plus rudes hivers, comme si vous étiez tout visage; chérifs Embrions, qui paroissez n'avoir rien de l'homme, tant vous êtes contrefaits & informes, tant vous êtes disgraciez de la nature; pauvres

Culs de Jatte , qui rampez plutôt que vous ne traînés la partie du corps qui vous reste ; Coupeurs de bourse de la Place de Madrid ; Faiseurs de Paniers de Seville ; en un mot , toute la troupe innombrable de ceux qu'on comprend sous le nom de Gueux , n'osez jamais vous vanter de l'avoir été , ou de l'être , si vous n'avez passé deux Carrières dans cette fameuse Pêche. C'est là , où comme dans un même centre , l'oisiveté se rencontre avec le travail , la disette avec l'abondance , l'esclavage avec la liberté : C'est-là où l'on fait l'art de ne réfléchir jamais sur les chagrins , quelque cuisans qu'ils puissent être ; où , les soucis ne rongent point , où la fatigue a des attraits , & où les desagrémens de la servitude sont absorbés par les douceurs du libertinage. C'est-là où le vice n'a rien de honteux , où le mensonge , & les tours malins sont des traits d'esprit , où le vol est habileté & adresse. C'est là où le jeu & les danses , où les Chançons folâtres , les Momeries , & une foule d'autres divertissemens qu'on ne sauroit décrire , renaissent régulièrement tous les soirs , dès que le Soleil se précipite dans les ondes amères de l'Océan , & généralement tous les jours qui sont consacrés aux Saints , ou qui me-

menacent de quelque tempête. Jamais vie n'a été plus heureuse, lors qu'on veut vivre sans ambition & sans gloire, lors qu'on foule aux pieds la vertu, & ce que les hommes appellent honneur.

Cette vie cependant toute douce & voluptueuse que je l'ai représentée, ne laisse pas d'avoir des amertumes, comme je l'ai insinué assez. Mais ce qu'elle a de plus désagréable, c'est que ceux qui sont assez aveuglez pour la choisir volontairement, & la préférer à toute autre, ne dorment jamais en assurance; car il est certain, qu'ils sont dans des apprehensions perpétuelles d'être enlevés & d'être menés captifs en Barbarie. Il est bien vrai que pendant la nuit ils se retirent en de certaines Tours qui sont sur le rivage de la mer: ils posent aux portes, & aux principales avenues des Plages, des Sentinelles, qui veillent & qui font le guet tandis qu'ils dorment. Mais il est arrivé néanmoins plus d'une fois, que Gardes & Gueux, que Barques & Filets, ont été la capture des Infidelles, & que ceux qui s'étoient couchés le soir à Zahara, qui est le lieu de cette Pêche, se sont levés le lendemain matin à Tetuan. Ces craintes ne furent pas capables de dégoûter Carriasse. Il fut trois ans dans cette Ecole, où

où entre autres qualitez qu'il aquit , il devint si habile Jouëur , qu'il se vit au bout de ce tems avec sept ou huit cens Réales qu'il avoit gagnées au jeu. Cette somme si considérable , par raport à l'état de vie qu'il avoit bien voulu choisir, lui fit faire des réflexions. Il crut qu'il devoit retourner à Burgos, puis qu'il le pouvoit faire avec honneur : il crut qu'il étoit tems d'aller surprendre agréablement son pere, qu'il falloit enfin par son retour l'aller dédommager des allarmes que sa fuite lui avoit causées, aller sécher les pleurs qu'il pouvoit verser encore, & le tirer des cruelles incertitudes où il pouvoit être, s'il étoit ou mort, ou vivant, ou chargé de chaînes chez les Maures.

Cette résolution ne fut pas plutôt prise, qu'il travailla à l'exécuter. Il prit congé de ses amis dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, il les embrassa avec la dernière tendresse, & leur dit en versant des larmes, qu'il ne les quittoit pas pour toujours, qu'il laissoit son cœur à Zaharra, & qu'il les reverroit le Printems suivant, qu'il n'y auroit que la mort seule, qui pût empêcher son dessein, qu'il surmonteroit tous les autres obstacles quels qu'ils pussent être. Il partit à pied, & il se rendit à Valladolid, où il fut environ
quin-

quinze jours pour se réparer & pour faire un petit équipage. Il se fit faire deux habits assez propres , il prit un Valet , & s'étant mis en chemin assez bien monté, il arriva peu de jours après chez son pere, qui ne ressentit jamais de joye plus vive , que celle qu'il eut de voir un fils qu'il tenoit depuis long-tems pour perdu.

Carriasse , qui certainement avoit de l'esprit, entretint d'abord D. Diégo Carriasse son pere de ses Voyages ; il lui dit, que pour n'être pas découvert , il avoit pris le nom d'Urdial, il lui raconta mille aventures surprenantes , qu'il disoit lui être arrivées, auxquelles il n'avoit nulle part, mais c'étoient des fictions si agréables, si circonstanciées, & dites avec un si grand air de sincérité, que D. Diégo y eût ajoûté foi, quand même il n'eût pas été pere. Il lui parla de mille lieux différens, où il ne s'étoit jamais trouvé, mais il n'eut garde de lui dire un seul mot de Zahara, quoi que ce fût celui, qui étoit le plus présent à son esprit, & où son cœur étoit entièrement attaché, sur tout lors qu'il vit approcher le tems, où il avoit promis à ses amis de les aller rejoindre. La Chasse, où ses parens le menotent souvent n'avoit rien de divertissant pour lui, il s'ennuyoit dans les festins,

festins, à la promenade, aux Spectacles, dans toutes les parties de plaisir. Rien ne lui paroissoit comparable à la douceur de la vie qu'il avoit quittée. Burgos n'avoit rien qui le pût contenter, rien qui lui pût faire oublier pour un seul moment ces charmes trompeurs dont il étoit enchanté, & qu'il regardoit comme le seul bien qui le pouvoit rendre véritablement heureux. C'est ainsi que l'homme-se laisse séduire, qu'il devient la dupe de soi-même, & que prenant l'ombre pour le corps, il court non seulement après des fantômes, mais après les fantômes les plus hideux.

Thomas d'Avendagne, fils de D. Juan d'Avendagne, qui avoit visité plusieurs fois Carriasse, lui rendit encore visite dans le tems qu'il méditoit en son cœur de s'échaper une seconde fois de la maison de son père, & qu'il prenoit des mesures justes pour faire réussir son dessein. Il le trouva triste & pensif. Qu'as-tu, Carriasse, lui dit le Jeune Avendagne? Je te trouve extrêmement mélancolique. Nous sommes amis dès notre plus tendre enfance. Nous ne nous cachions rien autrefois, aujourd'hui ce n'est plus cela. Est-ce qu'une absence de quelques années t'a si fort changé, que tu m'ayes fait

fait jusqu'ici mystère de tes chagrins ; car je vois bien que tu en as qui te devorent. Je ne fus jamais inconstant, lui répondit Carriasse, & jamais qui que ce soit ne m'avoit fait un pareil reproche : ce que j'ai aimé une fois je l'aime toujours, & pour t'en donner une double preuve, je veux bien t'ouvrir tout mon cœur. Alors il lui découvrit son dessein, & lui fit une si charmante peinture de la Pêche de Zahara, qu'Avendagne en fut enchanté. Loin de te blâmer de la résolution que tu as prise, je t'exhorte à l'exécuter, lui repliqua Avendagne, ce qui plaît est toujours ce qui fait le véritable bonheur ; mais ce n'est pas tout, je veux t'accompagner par tout où tu iras, & aller jouir pendant quelque tems de ces doux plaisirs dont tu m'as donné une idée si agréable. Carriasse, qui ne s'attendoit pas à cela, en eut autant de joye que de surprise. Ils s'embrassèrent, ils se firent mille promesses réciproques, & dès ce moment-là ils travaillèrent à se pourvoir d'autant d'argent qu'il leur feroit possible. Avendagne devoit retourner dans deux mois à Salamanque, où il avoit commencé ses études : Carriasse fit connoître à son père qu'il souhaitoit d'y accompagner son ami ; me voici encore,

lui dit-il, dans le véritable âge à apprendre les Langues & les Sciences, & je profiterai si bien de mon tems, que vous en serez satisfait. Le dessein plût à D. Diégo, il en fut même extrêmement content, il en parla d'abord à D. Juan d'Avendagne, qui l'en félicita. Les deux peres résolurent enfin que leurs fils iroient à Salamanque, & qu'ils y feroient leurs études ensemble.

Le tems pour leur départ étant arrivé, on les pouvût de tout l'argent qui leur étoit nécessaire, & d'un Gouverneur, qui étoit bien plus homme de bien, qu'il n'étoit prudent & avisé. Ils reçurent la bénédiction de leurs parens, ils promirent monts & merveilles, & se mirent en chemin sur deux bonnes Mules avec deux Valets, & le Gouverneur, qui s'étoit laissé croître la barbe pour avoir plus de majesté, & inspirer plus de respect.

Ils arrivèrent à Valladolid: & comme leur dessein étoit de faire bien tôt leur coup, ils dirent à leur Gouverneur, qu'ils souhaitoient de séjourner deux jours dans cette Ville, pour visiter ce qu'il y avoit de curieux. Le Gouverneur leur fit là-dessus une grosse réprimande, & leur dit d'un air sévère en citant divers Apophtegmes

mes des Anciens, qu'ils n'avoient pas de tems à perdre, & que leur affaire étoit d'arriver le plutôt que faire se pourroit au lieu où ils devoient vaquer à leurs études, qu'ils ne pouvoient jamais y arriver assez tôt, que le tems perdu ne se recouvroit jamais, & qu'il ne pouvoit point consentir qu'ils s'arrêtassent un seul moment, pour s'amuser à voir des Babioles. Voilà jusqu'où s'étendoit l'habileté de ce Gouverneur. Cependant nos jeunes gens persistèrent à lui demander qu'il leur accordât du moins un jour, pour voir la Fontaine d'Argalles, dont on travailloit alors aux somptueux Aqueducs, qui en devoient conduire les eaux dans la Ville. Il n'osa pas s'opiniâtrer davantage à les refuser, ce fut néanmoins avec beaucoup de regret & de répugnance, il vouloit épargner la dépense de cette nuit, & aller coucher dans un Bourg, d'où il pût arriver en deux jours à Salamance. Mais s'il avoit ses vûes, ses Elèves avoient les leurs, qui étoient de le planter là le même jour, à quoi ils avoient déjà pourvû en se saisissant de quatre cens Ecus d'or qu'il avoit dans sa valize.

Dès que Carriasse & Avendagne eurent obtenu la permission d'aller voir cette

Fontaine si fameuse par son antiquité & par ses eaux , ils montèrent sur leurs Mules , & se firent accompagner par un Valet. Ils y arrivèrent bien tôt : & avant que de mettre pied à terre , ils donnèrent à ce Valet une lettre avec ordre de s'en retourner incessamment , de la porter à leur Gouverneur , & d'aller ensuite les attendre à une des portes de la Ville qui conduisoit à la Fontaine. Le Valet partit , & eux dans le même instant tournant bride , tâchèrent de gagner pais : ils allèrent coucher le même jour à Mojadas , & deux jours après à Madrid , où ils vendirent leurs Mules , & troquèrent leurs habits pour de plus simples. Etant dans l'équipage qu'ils souhaitoient , ils ne firent pas grand séjour dans cette Capitale de l'Espagne , ils partirent à pied pour Toledé , fort satisfaits & fort contents ; mais le Gouverneur fut en de grandes angoisses , lors qu'il eut reçu la lettre que le Valet lui rendit fort fidèlement , & qui étoit conçue en ces termes.

Vous retournerez à Burgos , Monsieur , s'il vous plaît , & prendrez la peine de dire à nos parens , qu'ayant meurement considéré que les armes conviennent mieux à des Chevaliers que les Lettres , nous avons résolu

de changer Salamanque pour Brusselles , & l'Espagne pour les Pais - Bas. Nous avons les quatre-cens écus , nous voulons bien vous en avertir , de peur que vous n'en soyez en peine , & pour les Mules nous avons fait dessein de les vendre. Le parti que nous avons pris , qui est si digne de personnes de notre qualité , & le long voyage que nous avons à faire , est une excuse si légitime , que nous espérons qu'on nous pardonnera cette faute. Notre départ est à cette heure , & notre retour quand il plaira à Dieu , lequel nous prions qu'il vous tienne en sa garde. De la Fontaine d'Argalles le pied à l'étrier pour aller en Flandres.

CARRIASSE , AVENDAGNE.
D. Pedro Alonso , c'étoit le nom du Gouverneur , fut bien surpris à la lecture de cette lettre , la première chose qu'il fit , fut de courir à sa valize , il la trouva vuide , Carriasse & Avendagne n'avoient point menti. Son embarras ne fut pas petit. Il prit mille résolutions chimériques , mais au bout du compte , toutes lui paroissant impraticables , & ne sachant à quel Saint se vouer , il s'en retourna à Burgos , où il ne fut pas trop bien reçu : il n'est pas difficile de le comprendre. Pour Carriasse & Avendagne , ils poursuivirent leur chemin : & ayant

rencontré sur leur route une petite Hôtellerie, ils s'y arrêterent pour s'y délasser un peu, & s'y rafraichir. Ils ne se trouvèrent pas seuls dans ce lieu : cependant ils se mirent à l'écart pour causer ensemble. Mais cela n'empêcha pas qu'ils ne profitassent de la conversation de deux jeunes Valets fort éveillés, qui firent tout haut mille petits jolis contes pour rire. L'un venoit de Tolède, l'autre y alloit. Il est tems de nous séparer & de faire chemin, dit le premier, en s'adressant à celui qui alloit à Tolède, il fait ici jour jusqu'à ce qu'il est nuit, & n'est point si bons amis qui ne se séparent à la fin. Mais avant que nous nous quittons, j'ai un avis à te donner. Ne va point loger dans l'Hôtellerie où tu loges ordinairement : si tu veux repaître agréablement tes yeux, va loger chez le Sevillan, où tu verras la Servante la mieux faite qu'il y ait peut-être dans le monde. Je ne t'en ferai point le portrait, je n'aurois pas d'expressions assez fortes, ni assez vives : tout ce que je te dirai pour t'en convaincre, c'est que le fils du Corregidor se meurt d'amour pour elle, & qu'il fait mille folies pour s'en faire aimer. Le Maître que je sers, qui est un jeune Chevalier des mieux tournés, n'est pas moins

moins fou que ce fils du Corregidor ; il a résolu après un petit voyage qu'il fait, de s'aller camper deux ou trois mois à Toledo dans la même Hôtellerie , pour avoir seulement le plaisir de voir cette fille. Les autres vûes qu'il a , je n'en fais rien , mais je crains fort pour lui qu'il ne trouvera pas ce qu'il cherche , car elle est terriblement farouche. Je l'ai déjà pincée une fois , & tout ce que j'en ai remporté a été un soufflet , le plus beau que j'aye reçu de ma vie. Jamais rien de plus froid , ni de plus dédaigneux , c'est une Rose toute hérissée d'épines , bienheureux qui la cueillira sans se bien piquer , j'en laisse pourtant la conquête à qui la voudra entreprendre , car aussi vois-je bien que j'y perdrois mes pas & mes peines , c'est un morceau d'Archiprêtre , ou de Comte , je n'ai plus envie de m'y froter. Les deux Valets se séparèrent. Carriasse & Avendagne se remirent en chemin demi heure après. Ils s'entretinrent de diverses choses ; & la servante dont ils venoient d'entendre tant de merveilles , ne fût pas oubliée. Ils témoignèrent tous deux beaucoup de desir de la voir , particulièrement Avendagne , qui sentoît déjà quelque chose pour elle , tant la peinture qu'on avoit faite de sa

beauté, avoit fait d'impression sur son esprit. Ils arrivèrent enfin à Toledé. Carriasse, qui avoit été déjà dans cette Ville, marcha tout droit à la maison du Sevillan, mais comme c'étoit la plus fameuse Hôtellerie de la Ville, où l'on ne recevoit que des gens à gros équipages, ils n'osèrent pas d'abord demander à y loger. Allons chercher logis ailleurs, disoit Carriasse, nous sommes fatigués, il se fait tard, ce logement ne nous convient pas, faits & bâtis comme nous sommes, on nous chassera comme des peteurs d'Eglise, & n'aura-t-on pas raison? Nous aurons occasion demain de voir cette fille, qui peut-être n'est pas ce que l'on dit. Quant à moi, ajoutoit-il, je la tiens pour vûe, & je n'aurai pas regret à m'aller coucher sans en avoir repû mes yeux, pourvû que je trouve un endroit à bien souper & à bien reposer, fût-ce dans la plus chétive Gargote, je ne resterois pas ici sur le pavé un seul moment davantage, quand il s'agiroit de voir les Pyramides d'Egypte, & toutes les sept Merveilles du monde. Avendagne n'étoit pas de ce sentiment. Les représentations de Carriasse ne faisoient que blanchir, il se tenoit comme collé sur la porte de l'Hôtellerie, dans l'espérance de voir enfin paroi-

paroître cette célèbre servante, dont l'idée qui l'occupoit tout entier, lui avoit déjà dérangé la Cerveille.

La nuit étoit déjà avancée, la servante ne paroissoit point, Carriasse s'impatientoit. Mais Avendagne qui n'avoit envie ni de manger, ni de se coucher, s'avança tout d'un coup dans la Cour du logis, sous prétexte de s'informer si certains Chevaliers de Burgos qui alloient à Seville & qui logeoient là ordinairement, n'étoient pas encore arrivés. A peine avoit-il fait deux pas qu'il apperçût une jeune fille d'environ quinze ans, vêtue à la Villageoise, tenant une chandelle allumée à la main; cet objet le frapa, il en fut ébloui, en effet cette jeune fille étoit d'une beauté extraordinaire. Avendagne fut si troublé, qu'il ne s'attacha qu'à la contempler depuis la tête jusqu'aux pieds, sans pouvoir ouvrir la bouche pour dire un seul mot. Que cherchez-vous, mon ami, lui dit la fille, êtes-vous à quelqu'un des Messieurs qui logent ici? Je ne suis à personne qu'à vous, répondit Avendagne tout tremblant. Allez, mon ami, lui repartit dédaigneusement la fille, celles qui servent n'ont pas besoin de serviteurs. Alors appelant le Maître de l'Hôtellerie, elle lui

dit de savoir de ce jeune homme ce qu'il desiroit. Que demandez-vous, se prit d'abord à lui dire le Maître ? Je cherche, répondit Avendagne, deux Chevaliers de Burgos qui vont à Seville, & qui doivent être logés ici, ou y loger ; j'appartiens à l'un de ses Seigneurs, & je dois l'attendre chez vous. On lui repartit qu'il pouvoit l'y attendre. Ordonnez donc au même tems ajouta Avendagne, qu'on nous donne une chambre pour l'un de mes Camarades & pour moi. Vous ferez servi, dit encore le Maître du logis ; & dans le moment se tournant vers la fille, il lui donna ses ordres, après quoi elle se retira. Avendagne fut de ce pas joindre Carriasse. Il lui fit un récit d'une manière si embarrassée, que Carriasse reconnut bien que son ami en avoit dans l'aîle, il ne voulut pas néanmoins le lui faire connoître, ni lui en faire la guerre qu'il n'eût vu premièrement l'objet de cette flamme naissante, qui lui paroissoit si extraordinaire. Ils entrèrent dans l'Hôtellerie, & Argueille, qui étoit une femme de quarante-cinq ans, Intendante des lits & de l'appareil des appartemens, les conduisit dans une petite chambre, dont ils furent satisfaits. Ils demandèrent à souper, Argueille leur

répondit.

répondit qu'on ne donnoit à manger à personne dans cette Hôtellerie, qu'à la vérité on pouvoit bien y faire aprêter ce que ceux qui logeoient achetoient, ou faisoient acheter eux-mêmes, & qu'il ne tiendrait qu'à eux de le faire; mais qu'elle leur conseilloit d'aller souper dans un petit Cabaret qui étoit dans le voisinage, & qu'elle leur indiqua. Ils profitèrent de l'avis, mais si Carriasse mangea bien, Avendagne ne mangea guères. Il étoit si occupé de Constance, c'est ainsi que s'appelloit la Servante, qu'il lui fut impossible de rien goûter de ce qui leur avoit été servi. Carriasse acheva de se confirmer qu'Avendagne étoit véritablement pris, mais pour s'en assurer pleinement, il se prit à dire en retournant à l'Hôtellerie, qu'il falloit se coucher dès qu'ils y seroient arrivés, car il est nécessaire, ajouta-t-il, que nous nous levions de grand matin, afin de gagner Orgas, avant que les chaleurs nous surprennent. Nous n'en sommes pas là, dit Avendagne, car avant que de partir de cette Ville, je suis résolu d'y voir tout ce qu'il y a de remarquable, comme les Mazures de la Tour enobantée, la Forêt des cent filles, les débris de la Machine que les Maures avoient inventée pour faire mon-

l'eau du Tage, le Jardin du Roi, & généralement toutes les Reliques qui se montrent dans les Eglises. J'y consens, répondit Carriasse, nous aurons vû cela en deux jours. Je le veux voir à loisir, repartit Avendagne, nous ne courons pas un Bénéfice. Ha! ha! repliqua Carriasse, je vous tiens pour le coup, & vous ne m'échapperez pas. Mon pauvre ami, je le connois à présent, Toledo te tient plus au cœur que notre voyage. Je l'avouë, dit Avendagne en l'interrompant, je puis aussi peu m'éloigner de Constance, que je puis m'éloigner de moi-même, il en est de l'amour comme du feu, l'un ni l'autre ne sauroient se cacher. La résolution est belle, sans doute, repartit Carriasse, & digne du fils de D. Juan d'Avendagne, jeune, riche, bien fait comme il est, & d'une Maison des plus illustres de la Castille. Ma résolution est à peu près aussi noble que la tienne, dit Avendagne. Car enfin, fais-toi justice, mon bon ami: n'es-tu pas le fils de D. Diégo Carriasse, Chevalier de l'Ordre d'Alcantara? n'es-tu pas son aîné, & n'est-ce pas toi, qui dois succéder à ses Dignités & à ses grands biens? Cependant ton inclination a-t-elle rien qui réponde & à ce que tu es, & à ce que

que tu dois être un jour. Te voilà amoureux de même que moi , & de qui ? De la Pêche de Zahara ; une inclination vaut bien l'autre. Tu me bats des mêmes armes , dont je t'ai battu , mon cher Avendagne , répondit Carriasse , je n'ai rien à te repliquer. Demeurons-en donc là , & allons nous coucher , peut être demain serons-nous plus sages , dit Avendagne en souriant. Tu auras vû alors Constance , continua-t-il , & alors je suis bien certain que tu tiendras un autre langage. Je vois bien dit Carriasse , à quoi tout ceci aboutira. Et à quoi , interrompit Avendagne ? C'est , répondit Carriasse , que je m'en irai à ma Pêche , & que tu demeureras avec ta Constance. Je ne serai pas si heureux , s'écria Avendagne en soupirant , ni moi , ajouta Carriasse , si complaisant & si ennemi de moi-même , pour renoncer pour toi à un bonheur aussi solide & aussi réel que le tien est chimérique & imaginaire.

Ils arrivèrent à l'Hôtellerie , où la conversation continua à peu près sur le même ton. Ils se couchèrent enfin , & ils s'endormirent. Mais à peine avoient-ils reposé une heure , qu'ils furent éveillés par la Symphonie de divers Instrumens qu'ils entendoient dans la rue. Ils s'assirent

178 L'ILLUSTRE FREGONNE.
firent sur le lit , & ayant écouté quelque-
tems , je gage , dit Carriasse , qu'il est
jour , & qu'il se fait quelque Fête dans
quelque Eglise du voisinage. Tu te trom-
pes , répondit Avendagne , il n'y a pas
si long-tems que nous dormons , pour qu'il
puisse être jour encore. Dans ce mo-
ment ils ouïrent fraper à la porte de leur
chambre , & on leur cria , que s'ils vou-
loient ouïr la plus belle Musique du Mon-
de , il n'avoient qu'à se lever , & à s'al-
ler mettre à une grille de la Salle , qui
donnoit sur la rue. Ils s'y furent bien-
tôt rendus , il y avoit trois ou quatre
Etrangers qui leur firent place aux fenê-
tres : & peu de tems après , on ouït un
Concert de Luths , de Harpes , de Basses-
de Viole ; & d'une voix merveilleuse ;
la personne qui chantoit , chantoit ces
paroles.

*Non , tu n'es point une Mortelle ;
Ton origine vient des Dieux ;
Quelque Catastrophe nouvelle
Nous découvrira tes Ayeux.*

*Un Ruby , lors qu'il étincelle ,
Jette moins de feux que tes yeux ;
Et la Planette la plus belle
Brille moins que toi dans les Cieux.*

Quitte

*Quitte donc ton genre de vie :
Aimable & charmante Silvie ,
Helas ! rien ne te sied plus mal.*

*Reine des cœurs , Beauté divine ,
Ton front , où luit ton origine ,
Est digne d'un Bandeau Royal.*

Il ne fut pas nécessaire qu'on dit à Carriasse & à Avendagne que cette Musique étoit pour Constance, les paroles de l'Air étoient claires, il n'y avoit point là-dessus à entrer dans le moindre doute. Avendagne en fut ému, il en eut de l'inquiétude. Disons mieux, il fut tourmenté d'une si étrange jalousie, qu'il ne scût plus où il en étoit. Ce qui redou- bloit son chagrin, c'est qu'il ignoroit quel étoit le concurrent qui venoit traverser la conquête qu'il avoit grande envie de faire : mais il en fut bien-tôt éclairci. Est-il possible, se prit à dire tout d'un coup, l'un de ceux qui étoient à la grille de la fenêtre, est-il possible que le fils du Corregidor se soit si fort oublié, qu'il se s'amuser de donner des Sérénades à une servante ? J'avoué que la fille est bien faite, & peut-être la plus belle qu'on ait jamais vue, mais enfin c'est une servante, & il la recherche trop publique- ment.

ment. Ce que j'y trouve le plus à redire, ajouta un autre, c'est qu'il fait des dépenses inutiles, & qu'il se donne des mouvemens en vain. La fille ne répond en aucune manière à sa tendresse, -elle n'a jamais voulu l'écouter, & à l'heure que nous parlons, elle est couchée fort tranquillement dans la chambre de la Maîtresse, d'où elle ne peut rien entendre de ce qui se passe dans la rue. Elle a de la vertu, tous ceux qui la connoissent en conviennent; & comme elle a en même tems beaucoup de prudence, elle connoît bien le risque qu'il y auroit pour elle, si elle s'amusoit à prêter l'oreille aux cajoleries que pourroit lui attirer sa beauté; c'est pourquoi elle est insensible, du moins évite-t-elle toutes les occasions où elle seroit obligée de s'entendre dire des douceurs.

Avendagne commença à respirer à ces paroles. On écouta le reste de la Sérénade. On continua à élever Constance jusqu'aux Cieux, mais Constance ne s'en mettoit guères en peine, elle dormoit profondément. Les Musiciens se retirèrent enfin. Carriasse & Avendagne s'allèrent remettre au lit, pour attendre le jour. Le jour vint, & Constance parut mille fois plus belle que l'Aurore.

Son

Son habillement étoit une jupe d'une petite Etamine verte , avec le Corset de la même étoffe , les paremens d'une couleur un peu moins vive , assortissoient très-bien cet ajustement. Sa Gorgerette étoit brodée de soye noire ; elle avoit des pendans d'oreille , qui paroissoient être deux Perles , mais qui n'étoient pourtant que de verre , & ses cheveux , qui étoient d'un blond cendré admirable , étoient tressés avec un ruban de fil ; voilà quelle étoit sa coëffure. Elle portoit le Cordon de S. François , & une ceinture au côté droit , de laquelle pendoient plusieurs clefs. Lors qu'elle sortit de la chambre de sa Maîtresse , les premiers objets qui se présentèrent à ses yeux furent Carriasse & Avendagne. Elle tourna la tête dans le moment , & s'étant prosternée devant une Image , qui étoit dans une niche de la muraille , elle se retira pour aller appeller Argueille , qui n'étoit pas encore levée.

Il ne le faut point dissimuler , Carriasse fut charmé de Constance , il demeura d'accord que c'étoit une beauté parfaite , qu'en un mot , elle étoit au dessus des louanges que tout le monde lui donnoit , mais il n'en devint pas amoureux , il avoit d'autres amours en tête.

Un

Un moment après , Argueille sortit avec deux autres jeunes femmes de Galice , qui étoient aussi servantes dans la même maison. On vit en même tems accourir de tous côtés des Valets , qui venoient demander de l'avoine à l'Hôte , qui en leur en donnant faisoit mille imprécations contre les servantes , qui étoient la cause , disoit-il , qu'un des meilleurs Domestiques du monde l'avoit quitté. Avendagne , qui du haut d'un escalier où il étoit , s'appêrçût du chagrin de l'Hôte , tâcha de profiter de cette occasion pour lui offrir ses services. Ne vous chagrinez point se prit-il à lui dire , vous pouvez retrouver ce que vous avez perdu. Vous n'avez qu'à me donner votre Livre de compte , je vais me charger de cette fonction tandis que je serai ici , & je vous garantis que vous serez satisfait de moi. Je te prens au mot , répondit l'Hôte , & je te fais très-bon gré de ton offre , car aussi je ne saurois être partout , j'ai mille & mille affaires qui m'appellent ailleurs à tous momens , descens donc , mon ami , & entre en charge , il n'y a seulement qu'à prendre garde qu'on ne te trompe ; car tu as affaire à des gens avec lesquels il faut avoir bon pied & bon œil , & qui feroient aussi peu confiance

cience de prendre un boisseau d'avoine
 & même deux plus qu'il ne faut, que
 s'ils déroboient de la paille. Avendagne
 descendit, l'Hôte lui donna son Livre de
 raison, & ce nouvel Econome s'y prit
 si bien dans la distribution qu'il com-
 mença à faire, que l'Hôte s'écria : plutôt
 à Dieu que ton Maître ne vint point, &
 que tu fusses dans la volonté de demeu-
 rer chez moi, tu pourrois bien dire que
 tu n'aurois rien perdu au change; car
 foi d'homme de bien, le garçon qui m'a
 quitté vint ici, il y a environ huit mois,
 maigre, chétif, pouilleux & tout déchi-
 ré, & je voudrois que tu l'eusses vu; il
 s'en est allé gros & gras, & avec deux
 bonnes paires d'habits. Tu le comprends
 bien, ajouta-t-il, il n'y peut avoir dans
 cette maison que de gros profits pour les
 Domestiques, outre les salaires, vu la
 foule de Seigneurs, & de Grands qui y
 abordent tous les jours de toutes parts :
 Si je demeurais avec vous, repliqua A-
 vendagne, je ne regarderois pas trop au-
 gain, je serois content de très-peu de
 chose pour avoir le plaisir de séjourner
 dans cette Ville, qui à ce qu'on m'a dit,
 est la meilleure de toute l'Espagne. Elle
 l'est aussi, dit l'Hôte : mais ce n'est pas
 tout. Il me manque un jeune garçon
 pour

pour aller chercher de l'eau à la Rivière. J'en avois un, il n'y a que trois jours, qui avec un fameux âne que j'ai, en faisoit regorger ma maison. J'en manquois aussi peu avec lui, qu'il en manque au beau milieu de la mer : & tu peux bien comprendre que les valets se plaisent bien mieux à mener leurs Maîtres dans une Hôtellerie où l'eau se trouve en abondance depuis le matin jusqu'au soir, qu'à les amener dans un autre où ils sont obligés d'aller abreuver eux-mêmes leurs montures à la Rivière.

Carriasse, qui écoutoit ce dialogue, se prit à dire en soi-même, voici un Office qui m'attend, il ne tient qu'à moi d'en être investi : & bien, acceptons l'emploi. Sur cela il s'adresse à l'Hôte, & lui dit qu'il avoit trouvé encore ce qu'il cherchoit. Vienne l'âne, lui dit-il, & vous verrez que vous ne serez pas moins content de moi, que vous l'êtes de mon Camarade. Je vous en répons, interrompit Avendagne. Lope Asturiano, c'est son nom, est ce qu'il vous faut, n'en cherchez point d'autre. Argueille, qui d'une petite allée où elle étoit, entendoit toutes ces paroles, s'approchant d'Avendagne, lui dit : Et qui êtes-vous, mon ami, qu'on doive recevoir votre caution, vous
avez

avez plus de besoin d'être cautionné que de cautionner les autres ; & mon Maître est bien bon-ma foi , de prêter l'oreille à vos chansons. Tais-toi , Argueille , dit l'Hôte , ne te mêle point de notre marché , je ne te demande point ton avis , je les cautionne tous deux : & ce que j'ai à te recommander , & aux autres servantes , c'est que vous n'ayez rien à démêler avec eux , car je pers tous mes Valets à votre occasion. Ma foi ce sont de beaux museaux pour avoir avec eux des affaires , répondit Argueille. Je voudrois bien qu'ils entreprissent seulement de me regarder en face , ils ne l'entreprendroient point une seconde fois : dormez en repos de ce côté-là ; il faudroit avoir bonne envie de se quereller que de se quereller avec de pareils animaux , nous ne sommes pas pour leur nez : elle avoit pourtant bien d'autres pensées.

En effet , elle ne fut pas plutôt assurée que l'Hôte les avoit arrêtés tous deux , qu'elle forma le dessein de se faire aimer d'Asturiano , dont la mine lui plaisoit extrêmement. Elle crut qu'à force de faire des avances , elle viendrait bien-tôt à ses fins , qu'elle n'avoit qu'à commencer , que rien n'étoit plus facile au monde. Une des servantes appelée Galligues , qui

cou-

186 L'ILLUSTRE FREGONNE.
couchait avec elle , forma un semblable
dessein sur Avendagne , qui se faisoit ap-
peller Tomas Pedro. Elles se firent con-
fidence , dès le même jour de la résolu-
tion qu'elles avoient prise , & concerté-
rent d'abord ensemble toutes les mesures
nécessaires pour lier avec eux un com-
merce secret , mais elles avoient mal
compté.

Pour revenir à Carriassé , du moment
qu'il se fut engagé , commença d'entrer
en fonction. Il monta sur son âne &
courut à la Rivière. Mais ce premier
jour fut marqué par une aventure qui
fut fort defagréable pour lui. Le mal-
heur voulut que dans un petit passage , il
se rencontra un autre Porteur d'eau ,
qui venoit chargé , & qui étoit monté sur
un misérable âne , qui soit de vieillesse
ou de fatigue , se pouvoit à peine traîner.
Comme le sien étoit vigoureux , & que
quant à lui il ne pensoit peut-être , qu'à
la pêche de Zahara , les deux animaux
se heurtèrent , & le choc fut si rude ,
que le plus foible ayant été obligé de cé-
der au plus fort , l'âne qui étoit chargé ,
fut renversé tout d'un coup , avec le
Porteur qui y étoit dessus , & tous les
leurs furent mis en pièces. Le Porteur
d'eau à qui cette disgrâce venoit d'arri-
ver ,

ver, ne se fut pas plutôt relevé de terre, qu'il se lance comme un furieux sur Asturiano, & le chargea de coups, avant qu'il eût le tems de se reconnoître. Lope Asturiano, qui avoit le cœur grand, & qui se sentit maltraité, descendit de son âne, dès qu'il fut un peu revenu à lui; & étant entré en fureur à son tour, il se jeta d'abord sur le Porteur d'eau, il le prit par la gorge avec les deux mains, & après deux ou trois secousses il le porta enfin par terre. Ce n'étoit rien jusques-là. Mais malheureusement pour tous deux, le Porteur d'eau se donna un si furieux coup à la tête contre une pierre, lors qu'il fut renversé par Asturiano, qu'on n'a jamais vû une si terrible blessure que celle qu'il se fit; tout le monde crût qu'il n'en releveroit jamais. Les autres Porteurs d'eau qui alloient à la Rivière, où qui en revenoient, voyant leur Camarade sur le carreau, & qui nageoit dans son sang, crièrent en même tems au meurtre, & se saisirent d'Asturiano, qu'ils faillirent à assommer, en sorte qu'il y avoit autant à craindre pour sa vie que pour celle de celui qui étoit blessé. Sur ces entrefaites, & au bruit qui s'étoit répandu qu'un Porteur d'eau avoit été tué, trois Sergens arrivèrent sur le champ de bataille,

bataille, & sans autres forme de procès, il s'assurèrent d'Asturiano, & de son âne: ils firent mettre le blessé sur le sien en travers, & amenèrent tout en prison. On peut bien s'imaginer que tout le monde courut pour voir ce Spectacle. Le Sevillan, & Thomas Pedro firent comme les autres, mais ils furent bien surpris lorsqu'ils virent Asturiano, que deux Sergens tenoient par le bras, & qui avoit le visage tout en sang. L'Hôte jeta d'abord les yeux par tout, pour voir s'il n'appercevroit point son âne, & il le vit enfin entre les mains d'un autre Sergent. Il fût bien-tôt ce qui s'étoit passé entre Asturiano & l'autre Porteur d'eau, il en fut fâché, parce qu'Asturiano avoit l'air de le bien servir, mais ce qui le fâcha le plus, fut, que son âne fût mêlé dans cette affaire.

Avendagne suivit son Camarade, mais il lui fut impossible de lui parler. Carriasse fut mis dans une prison fort étroite, & le blessé dans une petite chambre, où les Chirurgiens le pancèrent; ils trouvèrent que sa blessure étoit mortelle, ils le dirent publiquement en sortant. Pour les ânes les Sergens les menèrent chez eux, après s'être saisis de sept ou huit Réales, qu'ils avoient trouvées sur Carriasse.

riaſſe. Heureuſement il n'en avoit pas davantage, Avendagne gardoit le treſor.

Avendagne ſ'en retourna à l'Hôtellerie fort déconcerté & fort confuſ. Il fit un raport exact au Sevillan de l'état où il avoit laiffé ſon Camarade, du danger où étoit le bleſſé, & de la deſtinée de l'âne. Voilà une triſte aventure, ſe prit-il à dire : & par ſurcroît de malheur, continua-t-il, je viens de rencontrer un Chevalier de Burgoſ, qui m'a appris que mon Maître ne paſſeroit point par ici ; que pour faire plus de diligence, & gagner deux Louis, il avoit paſſé la barque d'Azeca, qu'il alloit coucher ce ſoir à Orgas, & qu'il m'attendoit à Seville. En même tems ce Chevalier, m'a donné douze écus de ſa part, que je vous remets entre les mains, afin que vous faſſiez vos efforts pour tirer de priſon Aſturiano. Je n'ai pas beſoin de cet argent, car je n'irai point à Seville, & je croi que je puis dans cette occaſion deſobéir à mon Maître ſans bleſſer ma conſcience : quoi qu'il en ſoit, je n'aurois jamais le courage de laiffé mon ami en priſon, & dans le danger où il eſt pour ſa vie. Je ſuis comme aſſuré d'ailleurs que mon Maître m'approuvera, car il recommande toujours à ſes Domeltiques de ſ'aimer, & de ſe ſervir

lès uns les autres, & comme d'un autre côté il est fort tendre, je puis compter comme une chose certaine, que du moment que je lui aurai appris le destin d'Asturiano, il ouvrira sa bourse pour le tirer d'affaire, si la chose n'est pas absolument impossible. L'Hôte fut très-content de l'argent qu'il venoit de recevoir, & des paroles de Thomas Pedro. Ne t'alarme point, lui dit-il, mon cher Thomas, il y a remède à toutes choses, & nous ne sommes pas si dénués d'amis que nous n'en ayons quelcun qui se remuë dans cette rencontre; je n'ai pas perdu toute espérance de revoir encore sains & saufs Asturiano & mon pauvre âne. Il y a une Religieuse parente du Corregidor, qui lui fait faire tout ce qu'elle veut, & je ne doute point que nous n'ayons accès auprès de cette bonne Dame. Ecoute, Thomas, une Blanchisseuse qui sert une de nos voisines, a une fille qui est fort aimée d'un Moine, dont il n'est pas nécessaire de te dire le nom, & ce Moine est intime ami du Confesseur de la Religieuse. Ma femme sollicitera la Voisine; la Voisine sollicitera la Blanchisseuse; la Blanchisseuse sa fille; la fille le Moine; le Moine le Confesseur de la Religieuse; & la Religieuse le Corregidor. Tu vois bien

bien que voilà une affaire faite. Oui, je te promets que nous sauverons Asturiano, quand il auroit tué tous les Porteurs d'eau de Toledé, & que nous ne perdrons pas notre âne, bien entendu néanmoins que ton Maître sera aussi tendre & aussi libéral que tu dis, car il faut graisser la pate à bien des gens dans ces rencontres, si l'on veut que les sollicitations ne soient pas infructueuses, je crois que tu n'ignores point cela. Thomas faillit à éclater de rire à l'ouïe de ce galimatias, quoi qu'il n'eût nullement l'ame en fête. Il remercia néanmoins le Sevillan, & lui promit de n'oublier rien auprès de son Maître, pour en obtenir quelque secours.

Argueille, qui avoit vû Asturiano entre les mains des Sergens, ne fut pas moins affligée de cette aventure que Thomas Pedro, elle faillit à en mourir de douleur. Elle courut d'abord à la prison toute éplorée, sous prétexte de lui apporter à diner. Mais elle n'eut pas la permission de lui parler. On ne voit pas les meurtriers, lui dit le Concierge, vous aurez assez le tems de le voir quand on le pendra en Place publique. Voilà toute la consolation qu'elle reçut de ce farouche Geolier, qui cependant fut mé-

chant Prophete. Le blessé fut hors de péril quinze jours après ; & le vingtième, les Chirugiens déclarèrent qu'il étoit entièrement guéri. Thomas , qui étoit bien persuadé qu'il falloit contenter le Corregidor , & les Sergens , & dédommager le blessé , n'eut pas plutôt été averti de ce que disoient les Chirurgiens, qu'il dit au Sevillan , que son Maître avoit fait répondre à une lettre qu'il lui avoit écrite, & qu'en même tems il lui avoit fait toucher en or cinquante écus : & afin de ne le laisser pas en suspens, il tira de son sein cet argent, & le lui donna avec une lettre qu'il feignoit que son Maître lui avoit fait écrire. Comme il importoit peu au Sevillan que la lettre fût supposée ou véritable , il ne la voulut point lire , non pas même y jeter les yeux : & recevant fort joyeusement les cinquante écus, il se prit à dire , après les avoir comptés deux ou trois fois , & bien examinés : nous n'avons besoin, mon ami, ni de solliciteurs, ni de solliciteuses ; nous reverrons bien-tôt, sois en persuadé, toi, ton cher Asturiano, & moi mon cher âne. Pour abreger, le blessé fut appaisé pour six Ducats, & Asturiano & l'âne furent condamnés à dix

dix, & aux dépens, sur quoi ils furent mis en liberté.

Sept ou huit jours avant qu'Asturiano sortit de prison, on lui avoit permis de voir Thomas Pedro, & les servantes du Sevillan, qui lui apportoit à manger. Argueille, qui se chargea presque toujours de cette commission, lui avoit déclaré son cœur, & lui avoit fait des avances si indécentes, qu'il résolut, pour n'être point exposé aux sollicitations de cette femme, d'abandonner le service du Sevillan. Cependant, comme il ne vouloit point quitter Toledo qu'il n'eût vu quel succès auroient les amours d'Avendagne, il forma le dessein d'acheter un âne, & de continuer l'office de Porteur d'eau, pour ne point passer pour vagabond, & se faire chasser de la Ville. Je me promènerai ainsi, disoit-il à Avendagne, depuis le matin jusqu'au soir, sans que personne y trouve à redire; je distribuerai mon eau à qui bon me semblera, & j'examinerai à loisir & à mon aise quelles sont les femmes les plus laides. Dis plutôt, repartit Thomas Pedro, quelles sont les plus belles, car certainement c'est la Ville de toute l'Espagne où elles sont les mieux faites & les plus polies. Je ne veux pour t'en convaincre, que te faire ressouvenir de

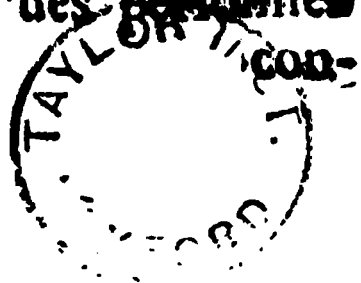
Constance, qui est un miracle de beauté. Tout beau, Thomas, interrompit Asturiano, n'exalte pas tant cette servante. Elle n'est point servante, repliqua Thomas, son emploi est de veiller sur les femmes de service de l'Hôtellerie, d'avoir soin du linge, & de la vaisselle d'argent, de donner des Ordres aux Domestiques. On ne l'appelle pourtant, repartit Asturiano, on ne l'appelle que l'Illustre Fregonne, & tu ne peux pas ignorer ce que signifie ce mot. Je ne l'ignore point, dit Thomas, il signifie une servante qui met les mains à tout, qui fait même les plus bas ouvrages, mais crois-moi, elle n'a d'autre emploi pourtant que celui dont je viens de parler. Je le veux croire, se prit à dire Asturiano, mais pour ne parler plus de cela, dis-moi, mon cher Thomas, comment vont tes affaires avec elle ? Elles ne sauroient plus mal aller, répondit Thomas, je n'ai pû lui dire une seule parole encore. Ce qui devrait me consoler, c'est qu'elle ne parle à aucun homme, non pas même au fils du Corregidor, qui la recherche publiquement, qui lui donne la Musique presque toutes les nuits, & qui s'est déclaré si hautement, qu'il la nomme par son nom dans ses Sonnets & dans ses Romances.

mances. Mais cela ne me console point néanmoins : si le fils du Corregidor n'a pu se faire aimer encore , il pourroit bien avoir ce bonheur à la fin. Que veux-tu donc faire de cette Porcie , de cette Minerve , de cette nouvelle Penelope , qui occupe un si digne emploi dans la maison du Sevillan , dit en sôûriant Asturiano , puisque tu l'aimes sans espérance. Tu t'en moqueras tant qu'il te plaira , repartit Thomas ; mais je sai bien que je suis amoureux d'une personne accomplie , qui ne se fait pas moins admirer par sa vertu , qu'elle se fait distinguer par ses charmes. Je sai qu'elle sert dans cette Hôtellerie , mais je sai en même tems qu'elle mériteroit d'être servie par les plus grands Monarques du monde. Je l'aime en un mot , & mon amour est un amour pur , car ne t' imagine pas que j'aime pour assouvir une passion indécente. O Amour Platonique , s'écria Asturiano ! Servante illustre qui es pourvûe d'assez de charmes pour faire porter des chaînes aux plus grands Rois ! O heureux siècle qui ramène cet âge d'or , où la même main qui portoît le sceptre couronnoit de guirlandes une Bergère ! O mes chers poissons , qui passez ce Printems sans me voir , quand est-ce que je vous posséderai ; car

enfin nous avons chacun nos amours ! Asturiano , interrompit Thomas , tu te moques de moi trop ouvertement , va à ta Pêche , je ne prétens point m'y opposer , & laisse-moi ici , tu m'y trouveras à ton retour , il est juste que chacun suive son inclination. Partageons l'argent qui nous reste , & séparons-nous bons amis. Tu prens ton sérieux , mon bon ami , dit alors Asturiano , ne vois-tu pas bien que je veux rire. Non , Thomas , je ne t'abandonnerai point , & je renonce pour l'amour de toi cette année à toutes les delices de Zahara. Je n'ai qu'une grace à te demander : ne trouve pas mauvais que j'exécute la résolution que j'ai prise de ne rester plus dans cette maison ; je veux éviter les persécutions d'Argueille , qui comme tu fais , s'est mise en tête de se faire aimer de moi , & qui comme tu fais encore n'a pas le bonheur de me plaire. Jamais créature , peut-être , n'a été plus laide & plus dégoûtante , sans parler de ses manières , qui sont horribles , elle n'a presque point de dents dans la bouche qui ne soient postiches ; elle n'a que de faux cheveux , & pour paroître moins ridée , ou moins bazanée , elle se met tant de blanc sur le visage que c'est une véritable peinture de plâtre. Il n'est

n'est rien de plus vrai , répondit Thomas , mais fache que Gallieue, n'est pas plus belle , & qu'elle me persécute autant pour le moins qu'Argueille te persécute. Dans la situation où je me trouve , ajouta l'amoureux Thomas, je dois tout souffrir , mon cher Asturiano. Pour toi il en va autrement. Couche cette nuit avec moi , & achete demain un âne , tu iras te camper ensuite là où il te plaira , je ne veux te gêner en quoi que ce soit.

Il y eut cette nuit là un Bal devant la porte de l'Hôtellerie. Les danseurs & les danseuses étoient les valets & les servantes , & quelques filles du voisinage. Plusieurs personnes s'y trouvèrent en masque , plutôt pour voir Constance que pour voir le Bal ; mais elle n'y parut point. Asturiano joua de la Guitarre , & il s'en aquita si bien que toute l'assemblée en fut charmée. Cependant , dans le tems qu'il étoit le plus en train , & que les autres faisoient rage de danser , un des Masques lui dit sans se découvrir qu'il le prioit de se taire. Comme il n'en voulut rien faire d'abord , un autre Masque commença à lui faire une querelle d'Allemand : si bien qu'Asturiano , tout peu endurant qu'il étoit , eut la sagesse de céder. En effet , ces Masques étoient des personnes



198 L'ILLUSTRE FREGONNE.
considérables. Les Valets faillirent à se
mutiner, & peut-être même en fussent-ils
venus aux mains avec ces inconnus, si
l'Hôte n'y eût mis le hola, & que le
Guet n'eût passé. Il ne se passa rien de
tragique, & un moment après on en-
tendit une voix admirable : c'étoit un de
ces Masques, qui s'étant assis sur une pier-
re vis à vis de la porte, chanta ces pa-
roles :

S T A N C E S.

*Où se cache ce beau visage ?
En quel Ciel, en quel Firmament,
Luit cet Astre, qui me présage
Tant de maux, Et tant de tourments.*

*D'où vient que le Ciel en colère
N'éclaire plus notre Horizon ?
Beau Soleil, pour quelle raison,
Quittez-vous notre Hémisphère ?*

*Qui, second Soleil de ce monde,
Vous ne reluisez plus pour nous :
Sortez, sortez du fond de l'Onde,
A quel dessein vous cachez-vous ?*

*Constance, un Serviteur fidèle
Meurt d'amour pour votre beauté,*

Et

*Et vous avez la cruauté
De fuir lors qu'il vous appelle.*

*Attendrissez-vous à ses larmes :
Il veut vous tirer de ces lieux ,
Qui font tant de tort à vos charmes ;
Il en atteste les grands Dieux.*

*Vous servez, aimable Maîtresse ;
Vous que chacun doit honorer ,
Et qui méritez qu'on vous dresse
Des Autels pour vous adorer.*

*Quittez cet indigne esclavage ,
Qui consume vos plus beaux jours :
Ecoutez mes tendres amours ,
Et ne soyez plus si sauvage.*

*Par le lien de l'Hyménée ,
Voulez-vous être unie à moi ;
Avant la fin de la Journée ,
Vous aurez ma main & ma foi.*

Le Musicien fut applaudi. Il n'y eut qu'un des Valets qui lui cria mille sottises. Vrayement , lui dit-il voilà de plaisantes chansons que celles que tu as contées à Constance ; voilà de plaisantes sornettes. Elle est bien-heureuse de bien dormir , elle n'eût guères entendu

ton langage. C'est bien à une servante qu'il faut parler du Firmament , & de l'Horison , c'est du haut Allemand , qu'il faut garder pour les Demoiselles qui ont appris cela dans les Romans de Chevalerie : pour elle , elle ne fait lire que dans ses Heures. Garde , mon ami , tes Romances & tes Rimes pour quelqu'autre , c'est un jargon où elle ne voit goutte , non plus que la plus habile servante qu'ait jamais eu le Sevillan. De plus , fache , si tu ne le fais point , qu'elle ne se soucie ni de toi , ni de ceux qui te font chanter , ni de moi , ni de nous tous , non plus que du Prêtre Jean. Toute servante qu'elle est , elle s'imagine que le plus grand de tous les hommes ne lui va pas à la cheville , tant elle les dédaigne tous : je pense qu'elle se croit issue de la côte de quelque Roi des Indes , ou de quelque Chevalier errant pour le moins. Quant à moi , qui lui ai adressé quelquefois des Sonnets , qui me coûtoient mon bon argent , & qui ne recévois que des rebufades pour récompense , je la laisse telle qu'elle est , & trouve bien fou qui s'y amuse. Elle fera quelque jour comme l'Escarhot , elle vieillira , & sa beauté avec ; & le tems viendra que bien loin d'être appelée Soleil , elle ne sera pas même
appelée

appelée Lune. Je l'attens à quelques années d'ici , le tems est un bon maître qui m'en rendra bon compte. Chacun se prit à rire du dépit amoureux du Valet , & on se retira.

Asturiano & Thomas s'allèrent coucher , comme firent aussi tous les autres ; mais à peine commençoient-ils à fermer les yeux , qu'ils entendirent grater à la porte de leur chambre. Ce fut Argueille & Galliégue , qui dirent tout bas , ouvrez-nous , car nous mourons de froid. Il fait bien chaud pourtant , répondit Asturiano tout irrité , nous sommes dans la Canicule. Laisse ces railleries , Asturiano , repartit Galliégue , & nous ouvre vite , nous venons ici en bonne intention. Ma foi , mes Dames les Servantes , vous n'avez qu'à quitter notre porte , nous ne voulons point de vous pour ce soir , allez chercher à vous échauffer ailleurs , & laissez-nous dormir en repos. Comme Asturiano parloit tout de bon , & qu'il accompagna ses paroles de quelques menaces , elles se retirèrent fort confuses. Tout ce que fit Argueille , avant que de s'aller remettre au lit , ce fut d'aller mettre son groin au trou de la serrure , en disant : ma foi , le miel n'est pas pour la bouche de l'âne. Nous voilà quittes
des

des persécutions de ces créatures à assez bon marché, dit Asturiano, en s'adressant à Thomas. Mais vois-tu, continuait-il, je ne resterois pas un jour dans cette maison quand tu me donnerois tout l'or du Perou, & que tu me ferois Roi de la Chine. Tâchons de nous rendormir, & je te garantis que je déménagerai dès qu'il fera jour. Je t'ai déjà dit, répondit Thomas, que tu étois libre là-dessus. Poursuis ton voyage, si tu veux, ou fais-toi Porteur d'eau, comme tu en as formé le dessein. Je suis résolu à prendre ce dernier parti, dit Asturiano; je ferois conscience de t'abandonner, que je n'aye vu où aboutiront tes amours, & quelle en sera enfin l'issue. Ils se rendormirent. Dès que le jour parut, ils se levèrent: Thomas alla distribuer son avoine, & Asturiano sortit pour tâcher d'acheter un âne.

Dans le tems qu'Asturiano étoit en prison, Thomas, qui après avoir fait ses affaires, cherchoit ordinairement la solitude, avoit fait des Vers amoureux, & les avoit écrits dans le même livre, où il écrivoit le compte de l'avoine qu'il distribuoit. Son dessein étoit de les transcrire, & d'arracher ensuite le feuillet du livre, mais il étoit si occupé de Conscience,

tance, qu'il avoit oublié de le faire, & par surcroît d'imprudence, il laissa un jour son livre sur un Buffet, où son Maître le trouva. Le Sevillan., qui vouloit savoir en quel état étoit le compte de son avoine, puis que l'occasion s'en présentoit, ouvrit le livre, & trouva les Vers de Thomas. Comme il n'entendoit point que ses Valets s'amussent à cajoler les servantes, & moins encore Constance, il partit de là tout mécontent, & alla chercher cette fille, qu'il trouva dans la chambre de sa femme. La première chose qu'il fit, fut de lui demander si Thomas lui avoit jamais dit quelque sottise, ou s'il lui avoit témoigné par quelque action qu'il eût de l'inclination pour elle. Constance répondit en rougissant, que Thomas ne lui avoit parlé de sa vie, & qu'elle ne s'étoit jamais apperçue qu'il eût pour elle le moindre penchant. Elle en vouloit dire davantage. Mais l'Hôte lui dit, en l'interrompant, jé vous crois, Constance, parce que je ne vous ai jamais surprise à dire des mensonges. Je suis content, vous n'avez qu'à aller à vos occupations. Cependant, ma femme, ajouta le Sevillan dès que Constance se fut retirée, je ne sai que dire de ceci. Voici des Vers,

am

204 L'ILLUSTRE FREGONNE.
en lui montrant le livre, qui sont écrits
de la main de Thomas, & qui me font
suspçonner, qu'il y a quelque anguille
sous roche; sachez qu'il s'est amouraché
de Constance. Montrez ces Vers, à
la femme, je vous dirai peut-être ce qu'il
c'est. Comme vous faites fort souvent
des dialogues, je ne doute pas, repartit
l'Hôte, que vous ne m'expliquiez celui-ci.
Je ne fais pas plus de dialogues qu'un
autre, répondit la femme en se fâchant
un peu, nous avons une langue pour
parler; mais sachez que nous ne sommes
pas si ignorantes que vous pourriez croire;
je fais bien que je puis lire quatre ou
cinq Oraisons en Latin. Je fais fort bien
aussi, repliqua l'Hôte, que vous ne les
lisez pas trop bien, & que votre Oncle
le Sacristain vous a dit souvent que vous
feriez bien mieux de les lire en votre
langue maternelle. Mais brisons là-dessus,
& écoutez les Vers.

DIALOGUE

DE

SYLVANDRE ET DE TIRSIS.

SYLVANDRE.

Qui rend l'Amour tributaire?

TIRSIS.

C'est celui qui se fait taire.

S Y L V A N D R E.

Qui le soumet sous sa loi ?

T I R S I S.

C'est la Constance & la foi.

S Y L V A N D R E.

Et qui l'atteint dans sa fuite ?

T I R S I S.

Une Constante poursuite.

S Y L V A N D R E.

*J'en cueillirai donc le fruit ,
Puis qu'au milieu de ma flamme ,
Ma langue , ma foi , mon ame ,
Se tait , est ferme & poursuit.
Mais qu'est-ce qui la substante ?*

T I R S I S.

C'est une faveur constante.

S Y L V A N D R E.

Qu'est-ce qui l'éteint soudain ?

T I R S I S.

Le mépris & le dédain.

S Y L-

SYLVANDRE.

Et ces deux choses bannies ?

TIRSI.

Ses flammes sont infinies.

SYLVANDRE.

*J'espère donc qu'en ce cas ,
 Mon cœur sera toujours tendre :
 Si l'on n'aime pas Sylvandre ,
 On ne le dédaigne pas.
 Sachez charmante Constance ,
 Que je m'arrête en ces lieux ,
 Pour adorer vos beaux yeux ,
 Et que ma persévérance ,
 Et que ma fidélité ,
 Qu'enfin , mon amour extrême ,
 Egale votre beauté ,
 S'il ne la surpasse même.*

N'y a-t-il rien que cela , dit l'Hôtesse ?
 Non répondit le Mari , mais que pen-
 sez-vous de ces Vers ? Premièrement ,
 dit-elle , il faut savoir s'ils sont de Tho-
 mas. Il n'en faut nullement douter ,
 repartit le Mari , parce que le caractère
 du compte de l'avoine & celui du Dia-
 logue est le même caractère , il n'y a
 nulle différence. Voyez-vous , mon ma-
 ri , dit encore la femme , quoi que Con-
 stance

tance soit nommée dans ces Vers, & que par là on puisse juger qu'ils ont été faits pour elle, on ne peut pas néanmoins en être entièrement assuré; combien y a-t-il de Constances au monde, outre la notre. Mais que ce soit pour elle, ou pour quelque autre, c'est ce que le tems nous apprendra. Demeurons seulement sur nos gardes, & ayons les yeux attachés sur la fille, si Thomas en est amoureux, il n'en demeurera pas là, nous découvrirons bien-tôt ce qu'il a dans l'ame. Ne seroit-il pas meilleur, dit le mari, de nous délivrer de ces soins, & de le chasser. Vous le pouvez faire, repartit l'Hôtesse, mais comme vous dites qu'il vous sert bien, & que dans le fonds il vous est nécessaire, je ne le congédierois qu'à bonnes enseignes. Vous avez raison ma femme, dit le Sevrillan, le tems nous apprendra toutes choses, veillez là-dessus de votre côté, & j'y veillerai du mien. Ils en demeurèrent là effectivement, & l'Hôte alla remettre le Livre dans l'endroit où il l'avoit trouvé.

Thomas, qui ne se souvenoit point où il avoit laissé ce Livre, le chercha longtemps, & l'ayant enfin trouvé, il copia son Dialogue, & déchira le feuillet où il étoit écrit. Son dessein étoit de le faire
voir

voir à Constance, ou de se déclarer à elle de quelque autre manière dès que l'occasion se présenteroit. Mais elle se tenoit si bien sur ses gardes, qu'il étoit très difficile à Thomas de trouver jour à l'entretenir un moment. Elle le fuyoit, comme elle fuyoit tous les autres hommes, & quand elle paroïssoit dans quelque endroit seule, ce n'étoit que comme un éclair. L'occasion se présenta pourtant à la fin. Constance fut attaquée d'une douleur de dents, qui l'incommoda pendant quelques jours. Comme cette fluxion ne la quittoit point, elle se promenoit de chambre en chambre, pour tâcher de la dissiper, tenant un mouchoir sur sa bouche, & se plaignant de tems en tems. Elle passa dans une Galerie, où étoit Thomas & quelques autres personnes, qui ne manquèrent pas de lui demander quel étoit le mal dont elle se plaignoit. C'est d'un mal, dit-elle, que bien des gens traitent de peu de chose, mais qui ne laisse pas d'être extrêmement sensible, c'est un mal de dents qui me desole. En voulés-vous être delivrée, Constance, dit l'amoureux Thomas? il ne tiendra qu'à vous de l'être, & de l'être même dans un moment. Je vous donnerai une Oraison par écrit, qui

qui vous soulagera sur le champ, & qui vous emportera toute la douleur, si vous la lisez dévotement une ou deux fois ; j'en ai fait très-souvent l'expérience moi-même. Donnez-moi donc cette Oraison, dit Constance, je la lirai je vous assure de très-bon cœur. Ce sera donc à condition, poursuivit Thomas, que vous ne la ferez voir à personne, c'est un secret qu'il ne m'est pas permis de rendre public, mais que je veux bien vous communiquer à vous, parce que je suis persuadé que vous êtes discrète. Je vous promets, dit alors Constance, que personne ne la verra, mais donnez-la moi dès à présent, car je sens que ma douleur redouble. Je m'en vai l'écrire, répondit Thomas, & dans un petit moment vous l'aurez. Ce fut là la première fois que Constance & Thomas se parlèrent, quoi qu'il y eût déjà près d'un mois qu'ils étoient dans la même maison. Thomas se retira, & au lieu d'écrire l'Oraison qu'il avoit promis à Constance, il écrivit cette Lettre.

Je suis, adorable Constance, un Chevalier de Burgos, si je suivis à mon père, je recueille un héritage, qui est très-considérable. Au bruit de votre beauté, qui est répan-

210 L'ILLUSTRE FREGONNE.

répondu par toute l'Espagne, j'ai quitté cette Capitale de la vieille Castille, & me suis métamorphosé, comme vous voyez, pour vous voir, & pour vous découvrir ma tendresse. Si vous voulez y répondre, divine Constance, je vous donnerai tant de marques de ce que je suis, que vous en serez convaincue, & alors il ne tiendra qu'à vous de me rendre l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde en recevant ma main & mon cœur. De quelque manière que vous preniez la déclaration que j'ose vous faire, je vous supplie de ne découvrir mes sentimens à personne, car il est très-certain, que si votre Maître venoit à en avoir quelque connoissance, comme il n'ajouteroit point foi à ce que je vous dis, il me congédieroit sur l'heure, & ce seroit me donner la mort. J'espère vous pouvoir persuader bien-tôt que je n'avance rien qui ne soit véritable. Mais en attendant, permettez que je vous voye & que je vous parle. Ne me refusez pas une faveur si innocente, je n'en abuserai de ma vie, incomparable Constance. Ne désespérez pas un malheureux qui vous adore.

Constance lut la Lettre, & elle fut bien surprise d'y trouver ce qu'elle y trouva. Elle sortit un moment après un peu émue; & cette émotion sembloit avoir redou-

redoublé ses charmes. Elle avoit entre ses mains le papier qu'elle déchira en plusieurs pièces. Votre Oraison a quelque chose de trop superstitieux, se prit-elle à dire, du moment qu'elle aperçût Thomas. Ce n'est pas de semblables Prières dont il est permis de se servir : comme je n'y ajoute point de foi, j'ai bien voulu la déchirer en votre présence, je ne vous en dirai pas davantage. En proférant ces paroles, elle entra dans la chambre de sa Maîtresse, & laissa Thomas fort interdit : car enfin de quelque manière qu'il interprétât l'action, & les paroles de Constance, il ne pouvoit rien entrevoir qui pût flater ses espérances. Cependant, ce qui le consola, c'est que Constance n'avoit pas paru irritée. Je ne suis guères plus avancé que je l'étois le premier jour que je suis entré dans cette maison, disoit en soi-même l'amoureux Thomas ; mais Constance à proprement parler ne m'a fait aucune brusquerie. Elle a déchiré ma Lettre, il est vrai, elle a dit qu'elle n'y ajoutoit aucune foi, elle s'est retirée sans vouloir entrer avec moi un seul moment en conversation. Mais il n'a paru dans ses yeux ni trop de fierté, ni trop de mépris ; rien en un mot qui me doive désespérer. Seroit-il véritable,

ble , continuoit-il , que je pusse un jour vous rendre sensible , aimable Constance ? Ah ! non ajoûtoit-il un moment après ; vous eussiez conservé ma Lettre , vous fussiez entrée avec moi dans quelque petit éclaircissement , si vous aviez la moindre disposition du monde à répondre aux vœux d'un Amant qui vous adore & qui vous adorera toute sa vie.

Tandis que ces choses se passaient dans la maison du Sevillan , Asturiano étoit au marché dans le dessein d'acheter un âne. Il en vit plusieurs , mais il n'y en avoit aucun qui l'accommodât. Un Egyptien le suivit long-tems pour lui persuader qu'il en avoit un qui seroit son fait , mais il lui paroissoit trop petit & un peu maigre , quoi qu'il marchât fort vigoureusement. D'ailleurs , il se défioit du Marchand. En effet , on le fit appercevoir que cet animal n'étoit vigoureux que par le vif argent qu'on lui avoit mis dans les oreilles. Celui qui l'en fit appercevoir avoit ses vûes , car il lui dit un moment après , que s'il cherchoit une bête propre à porter de l'eau , il en avoit une dans une Prairie qui n'avoit jamais peut-être eu de semblable. Suis-moi lui dit-il , & ne dis mot , ce n'est qu'à quelques pas d'ici que je te veux mener.

J'y

J'y consens, répondit Asturiano, & alors s'étant pris par les bras comme s'ils s'étoient connus toute leur vie, ils se rendirent en sautant dans un grand Pré, où ils trouvèrent plusieurs Porteurs d'eau qui regardoient paître leurs ânes. L'animal lui agréa, & le marché fut bientôt conclu, Asturiano lui compta douze Ducats, moyennant quoi l'autre lui livra son âne, & tout l'attirail nécessaire pour la profession qu'il vouloit embrasser. La joye fut grande parmi les Porteurs d'eau qui se trouvèrent là. Ils félicitèrent Asturiano de ce qu'il étoit entré dans leur Corps, & l'assurèrent tous qu'il avoit acheté un âne qui valoit plus qu'il ne pensoit; car sois assuré, ajoutèrent-ils, que celui qui te l'a vendu, & qui doit retourner dans son Pais où il est accordé avec une de ses parentes, a gagné dans un an deux paires d'habits, & les douze Ducats que tu lui as donnez, apres s'être substanté lui & l'âne fort honorablement.

Quatre de ces Porteurs d'eau se mirent à jouer à la Prime, ils s'étendirent d'abord sur l'herbe, la terre leur servant de table, & leurs capes de tapis. Asturiano se mit à les regarder, & il fut surpris de voir qu'ils jouoient gros jeu: il

y en avoit qui avoient devant eux plus de cent Réales. Le jeu s'échauffa : deux ayant couché leur reste , se virent dépouillés dans un moment de tout ce qu'ils avoient , & se retirèrent. Celui qui avoit vendu l'âne, eut grande envie de voir s'il pourroit faire fortune ; mais comme il n'aimoit pas de jouer en tiers , il dit à Asturiano que s'il vouloit faire le quatrième il hazarderoit quelques Ducats. Asturiano , qui ne rompoit jamais de partie , & qui étoit bon joueur y consentit. Ils s'assirent en même tems sur l'herbe , & le jeu alla si vite, qu'Asturiano en moins d'une heure perdit sept ou huit écus d'or qu'il avoit sur lui. Vous avez un terrible ascendant sur moi , se prit-il à dire , mais n'importe. Je n'ai plus d'argent , mais j'ai mon âne , je le jouerai si vous voulez , il est bon & beau , il faut ou que je le perde , ou que je recouvre mes pauvres écus d'or. Il fut pris au mot , & ils convinrent qu'on le joueroit par quartiers. Asturiano ne fut pas plus heureux qu'il l'avoit été au commencement. Il perdit d'abord un quartier de son âne , il en perdit en suite un autre , en un mot , il les perdit tous quatre en très-peu de tems , & celui qui avoit vendu l'âne fut celui qui le gagna. Tu reviens donc
encore

encore à moi, mon cher âne, dit en sou-
 riant celui qui venoit de le gagner,
 vien donc, mais je ne serai que très-peu
 de tems ton maître, car je te vendrai en-
 core au premier venu. Alors il se mit
 en devoir de l'aller prendre. Alte-là, mon
 ami, dit Asturiano, ne va pas si vite à
 l'offrande, l'âne n'est pas à toi tout-à-
 fait encore. Je sai bien que j'en ai per-
 du quatre quartiers, & que ces quatre
 quartiers t'appartiennent, je ne te les dis-
 pute pas, tu les peux prendre & les em-
 porter là où il te plaira, mais la
 queue est à moi, car je ne l'ai pas jouée.
 Tous les Porteurs d'eau se mirent à rire.
 Vous rirez tant qu'il vous plaira, dit froi-
 dement Asturiano, mais je n'ai pas per-
 du la queue de mon âne, & qui la vou-
 dra avoir, il faut qu'il la gagne. Et quoi,
 repartirent les Porteurs d'eau, est ce que
 quand on vend un mouton, par exem-
 ple, on en sépare la queue, ne va-t-elle
 pas avec un des quartiers de derrière ?
 Je le confesse, répondit Asturiano, à l'é-
 gard des moutons en général, mais je
 soutiens que cela est faux à l'égard des
 moutons de Barbarie. Ces moutons ont
 réellement cinq quartiers, & la queue
 fait le cinquième, j'en laisse juges ceux
 qui les vendent, ou plutôt je vous en

laisse juges vous-mêmes. Il est bien vrai, continua-t-il, que quand on les vend en vie on vend tout ensemble; mais mon âne a été joué, il n'a pas été vendu, & ce n'a jamais été ma pensée d'en jouer la queue, personne ne peut savoir mieux que moi-même quelle étoit mon intention là-dessus. Qu'on me rende donc la queue, & qu'on prenne les quatre quartiers, chacun son bien ce n'est point trop, & si quelcun le prétend autrement, ce sera à moi qu'il aura à faire, je saurai très-bien disputer ce qui m'appartient. Vous êtes en grand nombre, dit-il aux Porteurs d'eau avec un visage irrité, mais quand vous seriez tous les Porteurs d'eau du monde, je veux bien que vous sachiez que je ne vous crains point. Je dis bien plus, quand on voudroit me donner l'équivalent de la queue, je ne le prendrois pas; je veux la queue, & je ne veux rien autre chose, on n'a qu'à démembrer l'âne sur l'heure. Alors il fit voler son chapeau en l'air, il fit briller un Poignard qu'il portoit sous sa cape, & se mettant en posture d'un homme qui se veut bien battre, il parut si formidable à tous les Porteurs d'eau qu'il n'y en eut aucun qui osât branler. Qu'y ferois-tu, dit un des Porteurs, en s'adressant à celui qui avoit

avoit gagné les quatre quartiers de l'âne ; Asturiano n'a pas tout à fait raison , mais aussi il n'a pas tout à fait tort , il falloit l'avoir fait expliquer avant que de se mettre au jeu. En suite s'étant adressé à l'un & à l'autre , si j'étois en votre place , continua-t-il j'aimerois mieux jouer là queue contre un des quartiers , que d'en venir aux couteaux pour si peu de chose ; jouez-la à la petite Prime , la fortune se déclarera en faveur de celui qui a droit. C'est ce que demandoit Asturiano , & comme l'autre commençoit à avoir peur , ils donnèrent tous deux les mains à l'expédient , & se remirent à jouer. On joua un quartier , Asturiano le gagna : Il en gagna un autre un moment après , en un mot il recouvra son âne. Jamais homme ne fut plus interdit que le Porteur d'eau , qui dans le fonds avoit été la dupe dans cette affaire. Tu as recouvré ton âne , dit-il à Asturiano , je ne saurois qu'y faire , mais au bout du compte j'aime autant que tu l'aies que s'il étoit démembré , jouons à présent de l'argent. Je n'en ferai rien , dit Asturiano. Je suis content d'avoir perdu mes écus d'or , je ne veux plus risquer de perdre mon âne , qui doit être mon gagne-pain. Asturiano eut beau s'en

défendre , on le pressa tant qu'il joüa , & il joüa si heureusement, qu'il ne laissa pas une demi Réale au Porteur d'eau. On peut bien comprendre quel fut le dépit & la desolation de ce misérable , il ne pouvoit point se consoler. Mon ami , lui dit Asturiano , ne te desespère point , arrête tes lamentations & tes plaintes , nous n'en usons pas entre nous de Turc à More , tu n'en feras pas plus pauvre pour avoir perdu tout ton argent avec moi. Alors il lui rendit tout ce qu'il lui avoit gagné , il lui rendit même les douze Ducats de l'âne , & fit outre cela quelques libéralités à d'autres qu'il crut n'en avoir pas plus qu'il leur en faloit. Il entra dans la Ville après cela , & laissa les Porteurs d'eau dans une admiration qu'il seroit bien difficile de décrire. Il conta son aventure à Thomas , qui ne pût s'empêcher de rire , quoi qu'il n'en eût pas tous les sujets du monde , car Constance étoit toujours invisible pour lui , & il ne pouvoit entrevoir encore à quoi aboutiroient ses amours.

Il n'y eut Cabaret , ni Carfour , il n'y eut aucune assemblée de fainéans , où l'on ne parlât de la subtilité , du courage , & de la libéralité d'Asturiano. Mais comme le peuple est toujours injuste ,
comme

Comme il est naturellement plus enclin au mal qu'il ne l'est au bien , il conta pour très-peu de chose l'action généreuse qu'Asturiano avoit faite, & ne parla que de la supercherie qu'il avoit mise en usage pour recouvrer l'âne qu'il avoit perdu. Ce nouveau Porteur d'eau commença dès le lendemain son office , mais il ne parut pas plutôt dans les rues qu'on le montra au doigt en lui criant , voici le Porteur d'eau de la queue. Il étoit entouré d'enfans qui le poursuivoient en lui criant la même chose ; cela ne lui parut pas agréable. D'abord il prit le parti de ne rien dire , dans la pensée qu'il eut que son silence feroit taire la populace & les enfans. Il se trompa. Sa prudence ne lui servit de rien , on venoit toujours à la charge , si bien que sa patience s'étant changée en colère , il descendit de son âne , & chargea de coups les premiers qui se rencontrèrent. Cela ne servit qu'à faire redoubler les cris , & à faire assembler plus de peuple. Le pas étoit glissant pour lui qui n'étoit pas naturellement endurant. De sorte qu'en homme prudent & sage , il se retira tout doucement dans une petite maison qu'il avoit prise pour se delivrer des poursuites d'Argueille , & là il se retrancha pendant cinq ou six

jours, ne sortant que lors que la nuit commençoit à paroître, pour s'aller entretenir avec son ami, qu'il trouvoit toujours fort mélancholique; car depuis qu'il avoit donné sa lettre à Constance, il n'avoit pû trouver le moyen de lier avec elle un moment de conversation. Elle est plus retirée que jamais, disoit Thomas à Asturiano. Je n'ai eu qu'une seule occasion de l'entretenir, mais elle m'imposoit silence, lors que j'allois ouvrir la bouche pour lui parler. Thomas, me dit-elle, je me porte très-bien, je n'ai nullement besoin de vos Oraisons. J'avoué qu'elle proféra ces paroles d'un air assez riant, & sans qu'il me parût que ma déclaration l'eût offensée: mais elle ne voulut entrer en aucun discours avec moi, & comme tu peux bien te le figurer, cette indifférence m'accable. Je te plains, dit Asturiano, mais le mal n'est pas néanmoins si grand que je l'avois crû; on doit tout espérer d'une Maîtresse lors qu'elle n'est pas tout à fait irritée, & j'augure que tout ira bien. Parlons de moi, ajouta Asturiano. Alors il lui fit un recit de ce qui lui étoit arrivé la première fois qu'il avoit paru dans les rues monté sur son âne. Cet acharnement des enfans, se prit à dire Thomas, est désagréable sans doute, mais

mais ne te roidis point contre le torrent ,
 mon cher Asturiano ; le conseil que j'ai
 à te donner là-dessus , & qu'en pareille
 occasion je prendrois pour moi-même ,
 c'est que tu te prives pour quelque tems
 de paroître dans les rues avec ton âne ,
 & de quitter l'office de Porteur d'eau ; si
 par ce premier expédient tu ne peux ve-
 nir à bout de faire oublier ton histoire.
 Je suivrai ton avis , mon cher Thomas ,
 répondit Asturiano , je m'enfermerai chez
 moi pendant quelque jours , & s'il n'y a
 point d'autre remède , j'aurai bien-tôt fait
 argent de mon âne , & je renoncerais pour
 toute ma vie au métier que j'avois des-
 sein d'entreprendre , en attendant à quoi
 se terminera la recherche que tu fais de
 Constance : là-dessus Asturiano se retira
 dans son logis , résolu de s'y tenir clos &
 couvert ; car disoit-il , dans sept ou huit
 jours il pourra arriver quelque nouvelle
 aventure qui amusera le peuple , & qui
 fera oublier la mienne.

J'entre dans une Scene , qui se passa
 dans la Maison du Sevillan quelques jours
 après. Il étoit environ onze heures de
 nuit , lors qu'à l'improviste , & qu'on n'a-
 voit aucun lieu de s'y attendre , on vit
 entrer une troupe de Sergens , qui étoient
 à la tête du Corregidor. L'Hôte & tou-

te l'Hôtellerie, furent allarmés de cette visite nocturne; car il en est de la Justice comme des Comettes, qui ne paroissent jamais que ce ne soit pour présager quelque grand désastre; c'est du moins l'opinion commune. Le Corregidor fut introduit dans une Salle. Il fit appeler au même tems l'Hôte, auquel il demanda gravement s'il étoit le Maître du Logis. L'Hôte lui répondit qu'il l'étoit, sur quoi le Corregidor fit sortir tous ceux qui étoient dans la Salle, & étant seul avec le Sevillan, il lui dit, qu'il vouloit savoir de lui, quelles gens de service il avoit dans sa maison. Le Sevillan lui répondit, qu'il avoit deux servantes, une vieille femme, & un jeune garçon, qui tenoit le compte de son avoine, & qui la distribuoit à ceux qui logeoient dans son Hôtellerie. N'avez-vous aucun autre Domestique, repliqua le Corregidor? Non, Seigneur, lui repartit l'Hôte. Et sur quel pied donc, ajouta le Juge, avez-vous dans votre maison, une jeune fille qui fait du bruit, qu'on appelle par toute la Ville l'Illustre Fregonne, & dont mon fils D. Pedro est si amoureux, qu'il ne se passe point de nuit qu'il ne lui donne la Musique. Il est vrai, répondit l'Hôte, que cette Fregonne est chez-

moi;

moi ; mais quoi qu'elle soit ma servante, je puis dire néanmoins qu'elle ne l'est point. Je ne vous entens pas , dit le Corregidor , & tout ce que j'ai à vous dire , c'est que vous ayez à vous expliquer ; car je ne m'accomode pas d'une réponse si captieuse. J'ai dit pourtant la vérité , repartit le Sevillan , & si vous voulez bien m'accorder un petit moment d'audience ; je vous convaincray que cette fille n'est point ma servante , encore qu'elle le soit. Je vous entendrai , dit le Juge , & il me tarde même de vous entendre , pour voir de quelle manière vous accorderez des choses si contradictoires ; mais auparavant il est nécessaire que je voye cette fille , & je vous ordonne de la faire venir ici. L'Hôte mit d'abord la tête à la porte , & appella Constance.

L'Hôtesse qui étoit aux écoutes , & qui étoit déjà fort émue , le fut encore davantage , lors qu'elle entendit que son mari appelloit cette jeune fille. Hélas ! dit-elle , en poussant un grand soupir , & les yeux tout baignés de larmes , & de quel crime peut être coupable Constance ; Constance qui est la vertu même ? Ne vous alarmez pas , ma chère & bonne Maîtresse , dit Constance sans s'émou-

voir, nous saurons bien-tôt ce qu'on veut de moi, & foyez persuadée, que si l'on m'accuse de quelque action mauvaise, je suis néanmoins très-innocente; ma conscience ne me reproche rien qui soit indigne de mon sexe, & de la protection que j'ai chez-vous. Elle n'attendit pas qu'on l'appellât deux fois, & prenant un flambeau à la main, elle entra dans la Salle où étoit le Corregidor, sans paroître trop déconcertée. Elle ne fut pas plutôt entrée que le Corregidor fit fermer la porte, & ayant pris en même tems le flambeau qu'elle portoit, il la regarda fort attentivement; & comme la rougeur lui étoit montée au visage, elle parut si belle aux yeux du Corregidor, qu'il en fut surpris; car il ne s'attendoit pas à voir une beauté si accomplie. Après l'avoir bien considérée, il se tourna vers l'Hôte, auquel il parla en ces termes. Cette jeune fille ne doit pas être chez-vous, elle est digne d'un meilleur sort, & je ne blâme plus mon fils de s'être attaché à elle: la renommée, continua-t-il, exalte ses charmes; mais tout ce que la renommée en dit, est fort au dessous de la beauté dont cette aimable fille est ornée. Est-elle votre parente, lui demanda ensuite le Juge? Elle n'est ni ma parente,

ni ma servante, répondit l'Hôte; & si vous voulez savoir qui elle est, vous entendrez des choses, lui dit-il, tout bas, qui vous donneront du plaisir & de l'admiration tout ensemble; mais il faut auparavant qu'elle sorte. Faites-la donc sortir; mais quoi que je puisse apprendre à son égard, vous la pouvez assurer qu'elle sera sous ma protection, & que je lui servirai de pere. Constance entendit ces paroles, mais elle ne fit pas semblant de les avoir entendues, & elle sortit. Tandis qu'elle raconte à sa Maîtresse ce qui vient de se passer dans la Salle, voyons ce que l'Hôte apprend au Corregidor.

Il y a, Seigneur, environ quinze ans; aujourd'hui, dit le Sevillan, qu'il arriva chez-moi une Dame en habit de Pèlerine, accompagnée de quatre Valets à cheval, de deux Demoiselles, & d'une femme de chambre; la Dame étoit en Litière, & ses femmes dans une espèce de Carrosse. Son équipage étoit assez magnifique, car il y avoit deux ou trois mulets avec des couvertures très-riches, chargés d'un lit, & de tout ce qui sert à peu près pour une Cuisine. La Dame paroissoit avoir environ quarante ans, elle étoit néanmoins extrêmement belle. Du moment qu'elle fut arrivée, on lui dressa son lit dans
cette

cette même Salle où nous sommes , & elle se coucha en même tems.. Elle en avoit certainement grand besoin , car non seulement elle étoit fatiguée , mais elle étoit malade.

Ses Valets me demandèrent d'abord , qui étoit le plus fameux Médecin de la Ville , je le leur dis , ils l'allèrent querir dans le moment : & ce qu'il ordonna d'abord , ce fut qu'on changeât le lit dans une chambre , où l'on entendit moins de bruit , & cela fut exécuté fort exactement. Aucun des Valets n'entroit dans l'appartement de la Dame , il n'y avoit que les deux Suivantes , & la femme de chambre qui la servissent. Nous demandâmes fort souvent aux Valets , ma femme & moi , le nom de cette Dame , d'où elle venoit , où elle alloit , si elle étoit mariée , si elle étoit veuve , ou fille , pourquoi elle étoit vêtue en Pelerine ; & tout ce que nous en pûmes apprendre , fut que c'étoit une personne de qualité de la Vieille Castille ; qu'elle étoit veuve & sans enfans ; que comme depuis quelques mois , elle étoit tombée dans une hydropisie dangereuse , elle avoit fait vœu d'aller en Pèlerinage à Notre Dame de Guadalupe ; & que pour accomplir son vœu elle avoit pris cet habillement. Pour

ce qui regarde son nom, ils ajoutèrent qu'ils avoient ordre de ne la nommer que la Dame Pélerine.

Ce fut là tout ce que nous fûmes d'abord, mais trois jours après, elle nous fit appeller ma femme & moi, par une de ses Demoiselles, & elle nous parla, en ces termes.

Le Ciel m'est témoin, dit-elle, en versant un torrent de larmes, le Ciel m'est témoin, que sans être coupable, je me trouve la plus infortunée personne qu'il y ait au monde. Je suis enceinte, & je suis si près de mon terme, que je sens déjà les premières douleurs. Aucun de mes Valets n'a connoissance de mon infortune, il n'y a que mes femmes qui la sachent, je n'ai pu leur en faire mystère, & je suis persuadée d'ailleurs, que je pouvois me découvrir à elles sans risque. Pour fuir ceux qui eussent pu m'observer chez-moi, j'ai fait vœu d'aller à Notre-Dame de Guadalupe, & je vois bien que c'est sa volonté, que je fasse mes couches ici. Je vous regarde donc comme les seules personnes qui me peuvent donner du secours. Je me jette entre vos bras, & j'espère qu'en me secourant vous aurez pitié de ma destinée, & que vous ne révélez jamais le triste secret.

cret que je vous confie. En achevant ces paroles qui nous attendrirent, elle tira de dessous le chevet de son lit, une bourse de fil d'or & de soye verte, & la présentant à ma femme, elle lui dit, il y a dans cette bourse, deux cens écus d'or, que je vous donne, pour vous témoigner que je veux bien reconnoître par avance, les services que je suis convaincue que vous me rendrez. Ma femme, qui se sentoît toute émue, prit la bourse sans rien répondre; mais je pris la parole, & je lui dis, que quand il n'y auroit aucune récompense à espérer, tout ce qui dépendoit de nous étoit à elle; que nous ne nous épargnerions en rien, pour tâcher d'adoucir les amertumes de son ame; & qu'en se confiant à nous, elle s'étoit confiée à des personnes, qui aimeroient mieux mourir mille fois, que de révéler le secret dont elle venoit de nous faire confiance. Il est donc nécessaire, ajouta la Dame, puis que vous êtes dans la disposition de me servir, que vous jettiez les yeux sur une femme, qui se chargera de l'enfant que Dieu me donnera; mais il faut que la femme vous soit connue, & que vous preniez toutes les précautions nécessaires, pour qu'elle ignore toute sa vie mes aventures. Pour de Sage-Fem-

me je n'en veux point, mes filles en feront l'office, ce sera un témoin de moins, dont je me verrai délivrée. J'accomplirai mon vœu, après que j'aurai fait mes couches, & à mon retour nous prendrons toutes les précautions qui se pourront prendre, pour donner des assurances, que l'enfant que je vous laisserai ne vous sera jamais à charge; & pour faire que cet enfant puisse être reconnu, quand il en sera tems. Elle n'en dit pas davantage, elle finit là son discours; mais ses larmes ne finirent point. Ma femme, qui étoit un peu revenue de sa surprise, tâcha de la consoler, elle lui confirma toutes les promesses que je lui avois faites, & je sortis pour aller chercher une femme, que je trouvai quelques heures après, & telle que je la pouvois souhaiter. La bonne Dame, ne fut pas long-tems à sentir redoubler ses douleurs; & la même nuit, environ à une heure du matin, lors que tout le monde étoit enseveli dans le sommeil, elle accoucha d'une fille, la plus belle que j'eusse vu de ma vie; c'est, Seigneur, celle que vous venez de voir. Ce qu'il y eut d'admirable dans cet accouchement, qui fut prompt & heureux; c'est que la mere sût retenir ses cris, & que l'enfant ne pleura presque point, en venant.

230 L'ILLUSTRE FREGONNE.
venant au monde, en quoi nous admirames la Providence, qui ménagea tout si sagement, qu'il n'y eut dans la maison, qui que ce fût, qui eut le moindre soupçon, de ce qui venoit de se passer avec tant de silence. Elle demeura sept jours au lit; pendant lesquels, le Médecin ne manqua jamais de la visiter, non qu'elle lui eût déclaré d'où procédoit son mal, ni qu'elle prit les remèdes qu'il lui ordonnoit; mais c'est qu'elle vouloit par là tromper ses gens, comme elle me le dit, quand elle fut hors de péril. Le huitième jour elle se leva, & continua son Pèlerinage. Elle fut de retour en moins d'un mois, paroissant se porter très-bien; car elle avoit quitté peu à peu les couffins, & les autres machines dont elle se servoit, pour feindre qu'elle étoit hydro-pique. La fille fut appelée Constance au Baptême, selon l'ordre que j'en avois reçu; & elle étoit déjà en nourrice dans un Village, où elle passoit pour être maniée. Je reçus d'abord de cette Dame une chaîne d'or que j'ai encore, dont elle ôta six chaînons, en me disant, que celui qu'elle envoyeroit pour querir l'enfant les apporteroit. Elle coupà en même tems à tours, & à ondes deux bandes de Vellin, sur lesquelles elle écrivit quelque chose.

se. Imaginez-vous, Seigneur, deux de vos doigts entrelassés l'un sur l'autre, sur lesquels on formeroit quelque écriture. Il est aisé de comprendre, que cette écriture auroit un sens tandis que vos doigts demeureroient joints, & qu'elle n'en auroit plus du moment qu'ils seroient séparés. Il en est de même de ces deux bandes. L'une est l'ame de l'autre, pour ainsi dire. Etant unies, on peut lire des paroles qui ont quelque signification, au lieu qu'étant séparées, on ne voit que des caractères qui ne signifient rien. J'ai un de ces parchemins, & lors qu'on viendra réclamer Constance, il faudra qu'on me fasse voir l'autre; c'est le signal dont nous sommes convenus.

La Dame, ajouta le Sevillan, ne se contenta pas du présent qu'elle avoit fait d'abord à ma femme; elle lui donna encore cinq cens écus d'or. Elle promit qu'elle retireroit son enfant au bout de deux ans; mais elle nous dit, que si par hazard elle ne pouvoit point exécuter son dessein, dans le tems qu'elle nous marquoit, elle nous prioit d'élever sa fille, comme une simple Villageoise, de ne lui découvrir jamais sa naissance, & d'être persuadés qu'on ne nous laisseroit point sans récompense. J'ai des raisons impor-

tantes,

tantes , dit-elle , en se séparant de nous , pour vous cacher mon nom ; mais vous l'apprendrez quelque jour ; & vous n'aurez jamais sujet de vous repentir des services que vous m'avez rendus , & que vous me rendrez en conservant fidèlement , le précieux dépôt que je vous abandonne. Elle embrassa ma femme en fondant en larmes , & elle partit nous laissant remplis d'admiration , & si attendris que nous ne pûmes nous empêcher de répandre des pleurs à notre tour ; nous n'avons jamais été si émus de notre vie.

Constance fut nourrie deux ans au Village , d'où je la retirai , & je l'ai gardée toujours depuis avec moi en habit de Villageoise , comme sa mere me l'avoit ordonné. Il y a environ quinze ans , comme je l'ai déjà dit , que j'attens qu'on la vienne querir , & je perds déjà espérance qu'on la reclame. Mais mon parti est pris là dessus ; j'ai résolu de l'adopter , & de lui donner tout mon bien qui est assez considérable. Je vous dirai au reste , Seigneur , que cette fille , a toutes les qualités qu'on peut souhaiter dans une personne qu'on veut mettre au nombre de ses enfans. Elle fait lire & écrire , elle fait travailler à toutes sortes d'ouvrages ,

vrages, elle chante admirablement ; mais ce qu'il y a de plus, elle a de la piété & de la vertu, & je puis dire, qu'elle n'a aucun de ces petits défauts, qu'ont ordinairement les jeunes personnes, que le Ciel a ornées de quelque beauté. Don Pedro votre fils, ne lui a parlé de sa vie, vous en devez être persuadé. Il est bien vrai, qu'il lui donne la Musique de tems en tems ; mais elle ne l'a jamais ouïe. Plusieurs Seigneurs de la première distinction, ont séjourné chez moi plusieurs jours, dans le seul dessein de la voir ; mais aucun ne se peut vanter de lui avoir dit une seule parole. C'est-là, Seigneur, la véritable histoire de cette Illustre Servante, à qui je veux bien donner ce nom, puis que c'est le nom que tout le monde lui donne ; elle n'est pas pourtant chez-moi sur ce pied. Le Corregidor demeura surpris, des choses qu'il venoit d'entendre. Il fut un moment sans rien dire, après que l'Hôte eut achevé de parler. Mais enfin, rompant le silence, il lui ordonna d'aller chercher la chaîne & le parchemin ; ce qui fut exécuté dans un moment. La chaîne étoit extrêmement bien travaillée, & la bande de Velin, fut telle que le Sévillan l'avoit dépeinte. Le Corregidor
em-

234 L'ILLUSTRE FREGONNE
emporta cette bande , mais il laissa la chaîne à l'Hôte ; après quoi il se retira dans le dessein de lui chercher un asile plus honnête , ou de la mettre auprès d'une Religieuse de ses parentes , pour l'élever.

Dans le tems que ces choses se passaient , Thomas fut dans de grandes inquiétudes. Mais lors qu'il vit que le Corregidor étoit sorti , & que Constance demeurait , il commença à respirer un peu. Cependant , comme il ignoroit quelles étoient les vûes du Juge , il passa une nuit fort triste ; la pensée la moins funeste qu'il eut , fut que le Corregidor feroit enfermer Constance dans un Couvent , pour l'ôter de devant les yeux de son fils , & qu'on n'entendrait jamais plus parler de cette aimable fille.

Le jour suivant , environ à une heure après midi , quatre hommes à cheval , & deux Valets de pied , arrivèrent chez le Sevillan. Ils précédoient deux vieux Chevaliers , auxquels ils aidèrent à descendre de cheval ; ce qui fit connoître d'abord , que ces deux Vieillards étoient les maîtres. Constance sortit au devant de ces nouveaux hôtes avec son éclat ordinaire ; & la beauté de cette fille frappa si fort l'un de ces deux Chevaliers , qu'il dit , en s'adressant à l'autre : Je crois , D. Juan ,
que

que nous avons trouvé, ce que nous venons chercher. Thomas, qui étoit accouru pour mettre les chevaux dans l'écurie, reconnut d'abord un des valets de son pere, il reconnut son pere un moment après, & celui de Carriasse. Il demeura extrêmement surpris, & il ne douta nullement, que quelcun ne les eût découverts à Toledé. Cependant, n'osant se présenter dans l'équipage où il étoit, il passa devant eux la main sur le visage, & tâcha de parler à Constance, qu'il trouva seule par hazard. Je n'ai qu'un mot à vous dire, insensible Constance, daignez m'écouter un seul moment, lui dit Thomas, tout troublé & tout interdit. L'un de ces vénérables Chevaliers, qui viennent d'arriver ici est mon pere; c'est Don Juan d'Avendagne. Informez-vous de ceux de sa suite, si ce n'est point son nom, & s'il n'a pas un fils appelé Don Thomas. Il vous est aisé à présent de vous éclaircir, si j'ai avancé quelque chose à mon égard, qui ne soit pas véritable. Pour ce qui regarde les offres que je vous ai faites, je vous les fais encore; foyez persuadée, que je n'ai rien promis, que je ne sois en état d'exécuter. Constance ne répondit rien, il est vrai que quand elle eût répondu quel-

que

que chose, Thomas ne l'eût point entendu; car il se retira avec beaucoup de précipitation, pour aller chercher Carriasse, à qui il étoit nécessaire qu'il apprît ce qui se passoit.

L'un des Chevaliers dans ce tems-là, tira à part Gallieue, à laquelle il demanda comment s'appelloit cette jeune fille qu'il avoit vûe; si c'étoit une des filles, ou des parentes de l'Hôte. La fille s'appelle Constance, répondit Gallieue, elle n'est parente de l'Hôte, ni de l'Hôtesse, & vous m'embarrasseriez bien, si vous vouliez savoir qui elle est; ce sont lettres closes pour moi, & pour bien d'autres. Tout ce que j'ai à vous dire, Seigneur, c'est que cette fille est née coëfée; il n'entre qui que ce soit dans ce Logis, qui ne s'informe d'elle d'abord, & qui ne soit ébloui de sa beauté. Elle est la seule à qui l'on dit quelque chose d'obligeant, car quant à nous autres pauvres malheureuses, on ne nous dit pas une seule parole, qui nous puisse faire le moindre plaisir. A ce compte, repartit le Chevalier, elle fait beau jeu à ceux qui l'approchent. Ma foi, dit Gallieue, peu se peuvent vanter de l'avoir approchée, ce n'est pas là son défaut, si elle vouloit seulement permettre qu'on la regardât,

dat, elle auroit déjà fait fortune une infinité de fois, & seroit toute coufue d'or; mais elle fuit de devant les hommes, comme s'ils étoient tous excommuniés; elle est tout le long du jour enfermée, occupée ou à prier Dieu, ou à faire de petits ouvrages. Je n'ai jamais vû de fille de son caractère. Il est bien nécessaire que nous soyons sages, mais franchement elle l'est un peu trop, les hommes ne sont pas si méchans qu'ils sont noirs; & j'ai toujours oui dire, que l'homme étoit fait pour la femme, & que la femme étoit faite pour l'homme; je suis aussi sévère qu'une autre, mais je ne m'effaroucherois point quand tous les hommes de la terre me parleroient, s'ils me parloient comme à elle en toute civilité & honneur.

Le Chevalier fut très satisfait de ce qu'il venoit d'apprendre de la bouche de cette servante, qui lui avoit parlé fort naturellement. Il se tourna à l'instant vers l'Hôte, & sans attendre qu'on lui ôtât les éperons, il le tira à part dans une chambre. Je viens, lui dit-il d'abord, pour retirer un gage qui m'appartient; & que vous avez eu en votre pouvoir depuis plusieurs années. Mais pour vous faire voir que je ne viens pas à

Fausſes enſeignes , je vous apporte un parchemin , & cinq ou ſix anneaux d'une chaîne , que vous reconnoîtrez ſans doute. Je dois ajouter à cela , que j'ai mille écus à vous donner , pour vous marquer ma reconnoiſſance. Le gage que vous demandez , Seigneur , eſt ici , répondit l'Hôte ; mais je n'ai ni la chaîne , ni la bande de Velin , qui me furent mis entre les mains , lors qu'on me confia le précieux dépôt que j'ai eu ſi long-tems en garde. Mais ayez , ajouta-t-il , un moment de patience , je vous rendrai compte de tout. Il ſortit ſur cela de la chambre , & ſ'en alla chez le Corregidor , pour lui apprendre qu'on venoit enfin reclamer Conſtance.

Le Corregidor achevoit de dîner. Il monta d'abord à cheval , & ayant pris avec ſoi la bande de Velin , dont il s'étoit faiſi le jour auparavant , il marcha droit chez le Sevillan. A peine eut-il jetté les yeux ſur Don Juan d'Avendagne , qu'il courut à lui les bras ouverts , en ſ'écriant , ah ! mon cher Couſin , c'eſt donc vous ? Oûi , c'eſt moi , dit Don Juan , & j'ai bien de la joye de vous revoir , vous ſaurez bien-tôt par quelle avanture. Alors l'embranſant une ſeconde fois , il le prit par la main , & le conduiſit dans u-

ne autre chambre où étoit l'autre Chevalier. Le Corregidor fut encore extrêmement surpris de voir Don Diego Carriasse, qu'il connoissoit fort particulièrement. Les civilités furent réitérées, & après s'être encore embrassés avec beaucoup de tendresse, ils entrèrent dans une Salle, où ils s'enfermèrent avec le Sevillan, qui étoit allé chercher la chaîne. Je sai déjà en partie, ce qui vous a amené à Toledé, dit le Corregidor, en s'adressant aux deux Chevaliers, & je m'attens, ajouta-t-il, à un dénouement qui ne me causera pas moins d'admiration, que m'en a causé l'histoire de cette illustre fille, que vous venez nous arracher; quoi que je n'aye su son histoire, que d'une manière fort imparfaite. Montrez la chaîne que vous avez, continua le Juge, en parlant à l'Hôte, j'ai le parchemin que vous me communiquâtes hier, & dont je vous ai bien me constituer le dépositaire, de peur qu'il ne vint à s'égarer: alors la chaîne & la bande de Vêlin, furent mises sur une table. De mon côté, dit Don Diego, j'ai en ma puissance les chaînons qui manquent à cette chaîne, & un parchemin tout semblable à celui que je vois, je vous les remets. Nous allons bien-tôt être éclaircis, ajouta-t-il,

si cette jeune fille que nous avons déjà vûe, est celle que nous reclamons. La chose fut bien-tôt expédiée. Les chaînons furent du même travail, de la même matière, & de la même forme que le reste de la chaîne, & quant au parchemin, les deux bandes ne furent pas plutôt jointes, & entrelassées l'une sur l'autre, qu'on lût distinctement ces paroles.

Constance à ce signal doit être reconnue.

Il n'y a point de doute, que ce ne soit ici la même Constance que vous êtes venu chercher, dit le Corregidor, en se tournant du côté des deux Chevaliers; il n'y a présentement, ajouta-t-il, qu'à savoir qui sont les parens de cette fille. C'est moi qui en suis le pere, répondit Don Diego, pour sa mere elle n'est plus en vie. Il suffit que vous sachiez que c'étoit une personne distinguée, & par sa naissance, & par sa vertu; vous aurez de la peine à concevoir, que n'ayant jamais été ma femme, sa conduite ait été toujours régulière. Cependant, le Ciel le fait, sa vie a été toujours sans reproche. J'ai des raisons pour taire son nom, mais j'en ai aussi pour justifier son innocence.

cence. Je demande pardon à vos cendres, illustre mere de Constance, s'écria Don Diego, en poussant un grand soupir, je vous rendis la plus infortunée personne de votre rang, & de votre sexe ! Don Diego Carriasse fut quelque tems sans parler, après cette exclamation. On vit bien qu'il étoit ému, mais il reprit bien-tôt ses esprits. Cette Dame, leur dit-il, avoit été mariée à un Chevalier d'un très-grand mérite, & d'une des premières maisons d'Espagne; mais elle fut veuve peu de tems après son mariage. Le parti qu'elle prit après la mort de son Epoux, fut de se retirer à la Campagne, où elle passoit ses jours dans la retraite, d'une manière fort tranquille. Je l'avois connue; & un jour que j'étois à la Chasse, je me trouvai si près de sa maison, que je résolus de l'aller voir. C'étoit dans les chaleurs de l'Été, & il étoit environ deux heures après midi, lors que j'arrivai chez elle. Je laissai mon cheval à un de mes Valets, & j'entrai tout seul dans son Palais; car cette maison à cause de sa grandeur, & de sa magnificence, pouvoit bien être ainsi nommée. Je fus surpris de ne trouver personne ni dans la Cour, ni dans les premiers appartemens. J'arrivai enfin dans un Salon,

où ne trouvant encore personne ; j'entrai dans une chambre très-propre que je trouvais ouverte , & où la Dame étoit endormie sur un lit de repos. C'étoit une femme extrêmement bien faite : & comme elle ne pouvoit pas prévoir qu'on la surprendroit , elle n'avoit pris aucune précaution pour cacher les plus beaux bras , & la plus belle gorge qui se puissent voir. C'étoit une Déesse endormie , qui pour se garantir de la chaleur excessive qu'il faisoit ce jour-là , étoit dans un demi-deshabillé ; car enfin , un simple corset , & une simple jupe d'un tafetas très-mince faisoient tout son habillement. Sa beauté , qui étoit extraordinaire , le silence , la solitude , tant de charmes que j'appercevois , réveillèrent en moi des desirs , dont je ne fus pas le maître. Je fermai doucement la porte , je m'approchai de son lit , je l'admirai , & incertain pendant quelques momens , si je me retirerois , ou si je resterois dans la chambre ; la force de l'amour l'emporta enfin. Je me penchai auprès d'elle , je lui donnai un baiser , & commençant à m'enhardir , je l'embrassai , & je l'embrassai avec tant d'ardeur , qu'elle se réveilla en sursaut , & fort épouvantée ; il n'est pas difficile de le comprendre. Madame , lui dis-je d'abord , je-

je vous conjure très-instamment, de ne point crier ; car enfin, vos cris ne serviront qu'à découvrir une aventure, qu'il est de votre intérêt de tenir cachée. Tout dort dans votre maison, personne ne m'a vu entrer dans votre chambre. Vos Domestiques ne manqueront pas d'accourir à vos cris, il peut même arriver, qu'ils m'ôteront la vie entre vos bras ; mais ma mort n'ôtera jamais le soupçon que toute la terre aura, que c'est ici une galanterie concertée. Pour le dire en un mot, j'obtins les faveurs que je desirois, parce qu'ayant été prise à l'impourvu, elle ne pût jamais se débarrasser de moi, quelques efforts qu'elle pût faire. La vertueuse Dame, fut si surprise, si interdite, si troublée, si peu en état de savoir ce qu'elle devoit faire, ou ce qu'elle ne devoit point faire, que bien loin de m'accabler d'injures, ou de se plaindre de ma violence, elle n'eut pas la force de parler. Je me trouvai aussi confus qu'elle, lors que je vins à reconnoître, que si j'avois été heureux, je ne l'avois été que par un crime, dont je rougirai toute ma vie ; mais le crime étoit commis, il n'y avoit plus de remède. Vous pouvez bien vous imaginer, que je ne m'arrêtai pas trop longtemps dans la chambre, j'eusse eu à effoyer

une trop grande tempête, si j'eusse attendu qu'elle fût revenue de sa surprise, & qu'elle eût eu la force de me reprocher mon action indigne, ou de s'en vanger. Je m'en retournai sur mes pas, sans rencontrer encore personne, & je me rendis chez un de mes amis, qui étoit à deux lieues de sa maison. La Dame alla faire son séjour dans une autre Terre qu'elle avoit; & j'aptis deux ans après qu'elle étoit morte.

Il y a environ un mois, ajouta Don Diego, qu'un Maître d'Hôtel qui l'avoit servie, m'écrivit qu'il avoit à me communiquer des choses très importantes, & que je ne devois pas négliger d'apprendre pour ma satisfaction, & pour mon honneur; il me marquoit en même tems, qu'il n'étoit pas en état d'aller chez moi, & que l'affaire dont il s'agissoit étoit pressante. Je le fus voir, & je le trouvai malade, dans un lit abandonné déjà des Médecins. Il me raconta en peu de mots, que cette infortunée Dame en mourant, lui avoit fait confidence de ce qui s'étoit passé avec moi, qu'elle avoit ajouté, qu'elle étoit demeurée enceinte, de la violence que je lui avois faite; que pour cacher sa grossesse, elle avoit entrepris un Pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe,

& qu'enfin elle s'étoit accotchée dans la maison où nous sommes, d'une fille qui avoit été appelée Constance. Il me mit en même tems entre les mains le parchemin, & les chaînons que vous voyez, & une Cassette où je trouvais trente mille écus d'or, avec un papier où étoit écrit de sa propre main, qu'elle avoit réservé cet argent pour être donné en Dot à cette fille. Si je ne vous remis pas d'abord cette Cassette, me dit le Maître d'Hôtel, d'une voix mourante, c'est que cette grosse somme m'avoit tenté. Mais comme me voici en état d'aller rendre compte à Dieu ; je veux décharger ma conscience. Je vous rends donc ce qui vous appartient ; & je vous donne en même tems les moyens d'aquerir un plus grand trésor, qui est une fille que vous n'avez jamais cru d'avoir, & qui a toutes les perfections de sa mere ; car je dois vous découvrir encore, que j'ai fait trois voyages à Tolède, où sans me faire connoître je l'ai toujours vûe, enchanté toujours de ses vertus, & de sa beauté, qui certainement est extraordinaire.

Don Diego avoit à peine achevé ces paroles, qu'on ouït crier à la porte de la rue. Avertissez Thomas Pedro, qu'on conduit en prison Asturiano son ami. Le

Corregidor qui entendit parler de prison, donna ordre au même instant qu'on fît venir & le prisonnier, & les Sergens qui le conduisoient. Les Sergens obéirent. Ils amenèrent chez le Sevillan Asturiano, qui avoit le visage tout en sang. Asturiano ne fut pas plutôt entré dans la Salle où étoit le Corregidor, & les deux Chevaliers, qu'il reconnut son pere, & celui d'Avendagne. La surprise ne fut pas petite, il fut confus & déconcerté, la prison lui eût été bien plus agréable, que la vue d'un pere qui ne pouvoit qu'être irrité contre lui; & devant lequel il n'osoit paroître dans l'état où il se trouvoit. Il se cacha le visage avec un mouchoir, feignant d'en ôter le sang qui en découloit : mais il n'étoit guères possible qu'il échapât à la connoissance des deux Chevaliers, qui l'ayant trouvé d'assez bonne mine, avoient toujours les yeux sur lui. Le Corregidor qui vouloit savoir de quoi il s'agissoit, demanda ce qu'avoit fait ce jeune homme-là pour qu'on l'eût si mal traité. Les Sergens répondirent, que c'étoit un Porteur d'eau appelé Asturiano, à qui les enfans crioient par les rues : *Voici l'homme de la queue*. Ils firent ensuite un recit en peu de paroles de ce qu'avoit fait ce Porteur d'eau, après qu'il

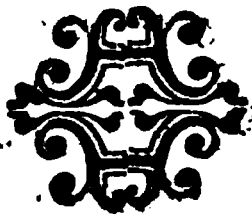
qu'il eût perdu au jeu les quatre quartiers de son âne ; ce qui fit éclater de rire les deux Chevaliers & le Corregidor, qui trouvèrent l'histoire fort plaisante. Les Sergens racontèrent ensuite qu'As-
turiانو sortant par le Pont d'Alcantara, les enfans qui le poursuivoient ayant redoublé la huée, il descendit de son âne, qu'il en frappa un si rudement, qu'il le laissa presque mort, que s'étant voulu défendre lors qu'ils le faisoient, il avoit reçu quelques petits coups sur le visage, & que quoi qu'il fût ensanglanté, ce n'étoit rien qu'un peu de sang qu'il avoit jetté par le nez. Le Corregidor lui dit alors de découvrir son visage ; & comme il faisoit difficulté de le faire, un des Sergens lui arracha le mouchoir, & son père le reconnut. On peut bien se figurer quel fut l'étonnement de Don Diego. La joye qu'il eut de voir Carriasse, parut d'abord dans son peu du vieux Chevalier ; mais cette joye fut extrêmement modérée, lors qu'il le vit dans cet équipage. Vous me faites honte, mon fils, lui dit Don Diego, d'un air sévère, & vous deshonorerez notre famille par une si indigne conduite. Carriasse n'attendit pas que son Père eût achevé ses reproches & ses justes plaintes, il se jeta à ses pieds.

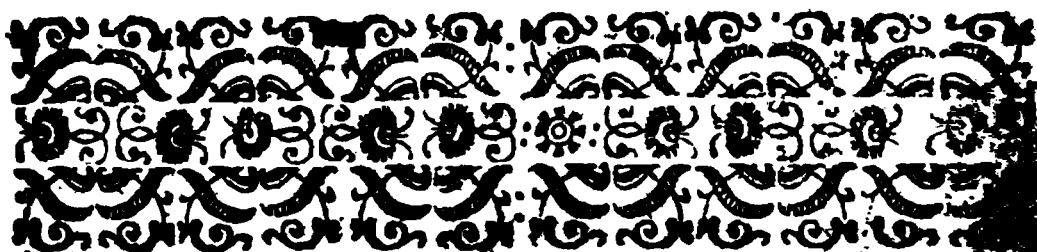
en versant des larmes, & les tenant embrassez en lui demandant pardon ; il le supplia de mettre en oubli toutes ses jeunesse. On les oubliera, lui dit Don Juan d'Avendagne, mais dites-moi premièrement, continuait-il, qu'est devenu Thomas d'Avendagne, mon fils. Don Thomas d'Avendagne est ici, répondit Carriasse, c'est celui qui a soin de donner l'avoine pour les chevaux de ceux qui viennent loger dans cette maison. Pardonnez-lui sa métamorphose & la mienne, c'est l'amour qui nous a ainsi transformez ; quand vous voudrez bien nous écouter, nous vous apprendrons notre histoire. Le Corregidor étoit dans l'admiration, & comme il lui tardoit de voir Don Thomas d'Avendagne, il ordonna à l'Hôte de le faire venir. On ne fut pas d'abord où il étoit, mais on apprit bien-tôt, qu'il s'étoit allé cacher dans sa chambre, n'ayant pu trouver d'autre endroit. L'Hôte le fit appeler lui-même, mais il refusa de descendre ; & il ne fut pas descendu, si le Corregidor, qui sortit à la Cour, ne l'eût appelé par son nom, en lui disant, descendez, notre cher Cousin, Don Thomas d'Avendagne, vous le pouvez faire sans aucune crainte. Avendagne descendit alors les yeux baissés, & se

se jetta aux pieds de son pere , qui l'em-
 brassa avec beaucoup de tendresse. Le
 Corregidor alla lui-même chercher Con-
 stance , & la tenant par la main , il la
 présenta à son pere. C'est ici votre fil-
 le , lui dit-il , en s'adressant à Don Die-
 go Carriasso , après quoi se tournant vers
 Constance , ce vénérable Chevalier est
 votre pere ; rendez grace au Ciel l'un &
 l'autre , de ce merveilleux dénouement.
 Constance , qui ne savoit que s'imaginer ,
 se jetta à genoux devant son pere toute-
 tremblante , & fondant en larmes. Don
 Diego ne pût s'empêcher de s'attendrir ,
 & ayant relevé sa fille , je vous recon-
 nois , lui dit-il , à votre beauté , & à vo-
 tre modestie ; & si je verse des larmes en
 vous embrassant , ce sont des larmes d'u-
 ne véritable joye. Un moment après
 on vit arriver deux Carrosses , que le Cor-
 regidor avoit envoyé chercher. Ce sera
 chez nous , s'il vous plaît , dit-il en s'ad-
 dressant à tous deux , que nous irons faire
 Seant. Les deux Chevaliers s'en défendi-
 rent ; mais il fallut céder aux sollicitations
 obligantes du Corregidor , qui les traita
 le soir fort splendidement , l'Hôteesse elle-
 même , qui ne pouvoit se séparer de sa
 chère Constance , fut de la partie , après
 le

le soupé, Carriasse fit un petit recit fort circonstantié, & fort agréable; de tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient quitté leur Gouverneur, & tombant enfin sur le chapitre de Constance, il leur aprit que Don Thomas en étoit devenu si éperduement amoureux, qu'il pour tâcher de s'en faire aimer, il avoit bien voulu se mettre en service dans la maison où elle étoit; & que quant à lui, il s'étoit mis Porteur d'eau, pour attendre quelle seroit l'issue de l'entreprise de son ami. Il dit plusieurs autres choses qui furent écoutées avec plaisir, & comme il n'étoit pas de la bienfiance, que Carriasse & Avendagne, parurent le lendemain dans l'équipage où ils étoient; on fit venir des Tailleurs, qui travaillèrent toute la nuit à leur faire des habits. Pour Constance, la femme du Corregidor lui en donna, de ceux d'une fille unique qu'elle avoit, & qui se trouvoit à peu près de son âge, & de sa taille. Le fils du Corregidor s'appareçait bien, lors que Carriasse parloit, qu'il falloit qu'il renoncât à Constance. Don Pedro nous trompa point, & dès le même soir, il fut conclut, qu'il seroit marié avec la fille.

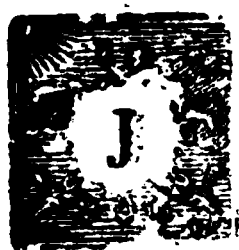
le de Don Juan d'Avendagne , que Carriasse le feroit avec la fille du Corregidor , & que Don Thomas épouferoit la belle Constance. Les réjouiffances durèrent pendant un mois , & les Nôces furent célébrées à Burgos avec la dernière magnificence.



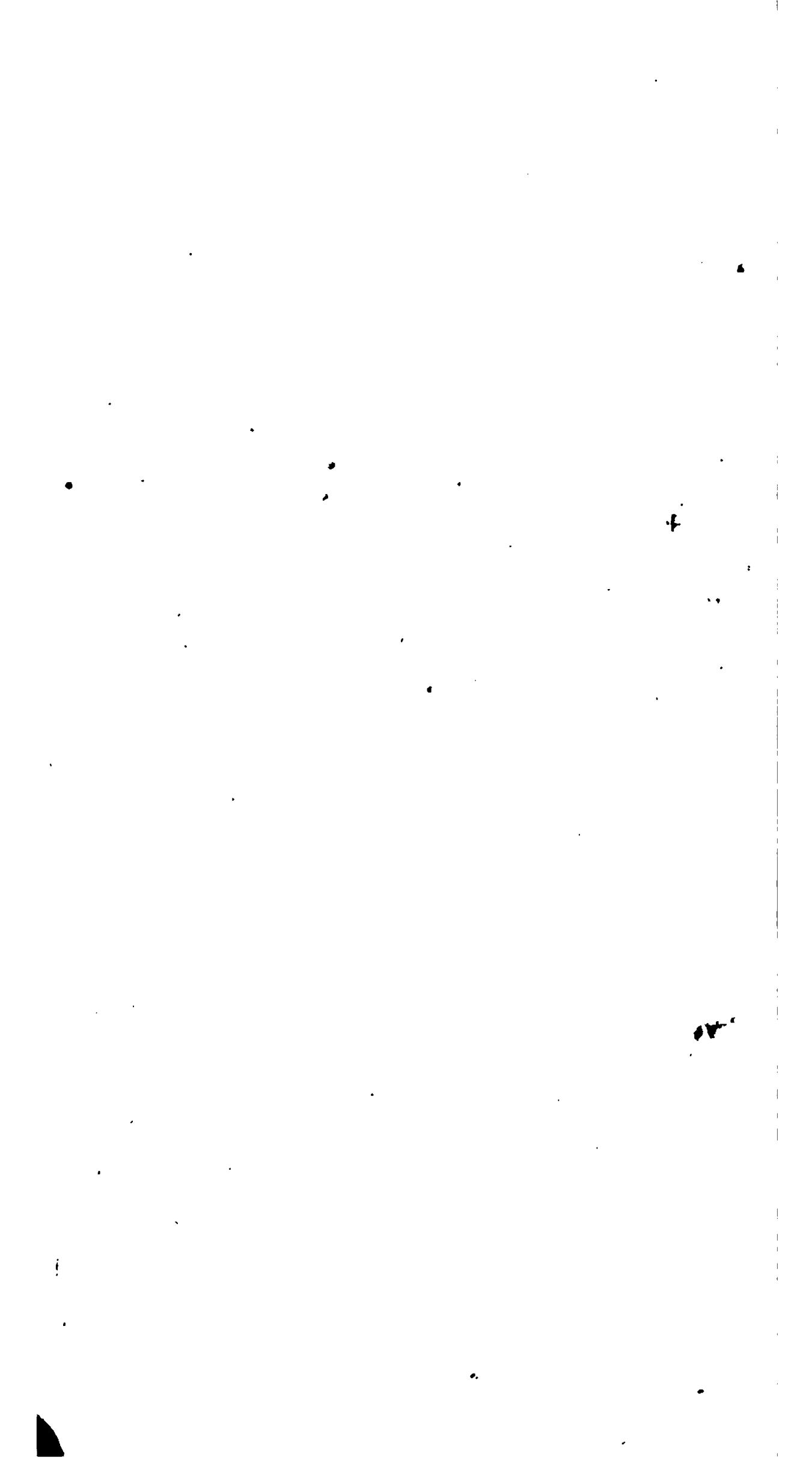


LES DEUX AMANTES

NOUVELLE X.



E lûs il y a quelques jours
une Historiette, dont je vous
avoué que je fus charmé.
C'est une manière d'Apologie
pour votre sexe, que je vous eusse déjà
envoyée, mais malheureusement pour
vous, elle est écrite en une langue que
vous n'entendez point. Vous savez,
Alcidiane, qu'on accuse les femmes d'être
peu sensibles, & peu constantes; cette
Nouvelle dont je vous parle, les justifie
là-dessus. On y voit deux illustres Amantes
dont vous admireriez & la constance
& la tendresse. Quel dommage que vous
n'entendiez pas l'Espagnol. Outre que
vous pourriez faire valoir cette petite
Histoire, vous en seriez très-satisfaites
car elle est écrite avec art & avec beaucoup
de délicatesse. Si j'étois d'humeur à
me



me vanger des petites duretés que vous me faites ; je n'en dirois pas davantage , & certainement je vous punirois ; mais ne vous alarmez pas , je vous prie. Quelque ingrate que vous foyez , je veux bien faire aujourd'hui pour vous ce que je ne ferois pour personne du monde ; je veux vous raconter les aventures de ces deux aimables Héroïnes. N'attendez pas de moi cette politesse , ces tours vifs , ces traits délicats , & ces agrémens qu'on voit briller dans les lettres que vous écrivez à vos amies. Vous savez que je ne fais m'exprimer que d'une manière extrêmement simple. Écoutez , divine Alcidiande. Seville est une Ville d'Espagne , dont il ne peut pas être que vous n'ayez ouï parler , car c'est une des merveilles du monde. Il y a à cinq ou six lieues de cette Ville un petit Bourg , où l'on ne voit s'arrêter que quelques personnes qui s'égarerent , ou que la nuit surprend en chemin. Le Soleil étoit déjà couché , & le Ciel commençoit à se parsemer d'étoiles , lors qu'un jeune Cavalier le mieux fait du monde , arriva dans ce petit Bourg , sans train & sans aucun équipage. Son cheval qui le conduisoit s'arrêta devant la porte d'une Hôtellerie. Ce jeune Inconnu mit pied à terre , mais comme il n'avoit pas

pas la force de se soutenir, s'étant assis nonchalamment au pied d'un gros arbre qui faisoit une espèce de berceau devant la maison où son cheval s'étoit arrêté, on s'aperçût qu'il se pâmoit.

Je présente d'abord à vos yeux un spectacle qui est assez triste; mais ceci n'est rien, Alcidiame, le Cavalier revint de sa pâmbison un moment après; & comme il dit que cet accident ne lui étoit arrivé, que parce qu'il avoit trop couru, & qu'il n'avoit besoin que de repos, il ne fut pas plutôt entré dans l'Hôtellerie, qu'il demanda qu'on lui donnât une chambre. Nous n'en avons qu'une, répondit la maîtresse de l'Hôtellerie, que nous vous allons préparer; mais comme il y a deux lits, continua-t-elle, qui sont les seuls que nous pouvons donner aux étrangers qui s'arrêtent quelquefois ici par hasard, je ne vous répons pas que vous y puissiez être seul. Il faut bien pourtant que je sois seul, repartit l'Inconnu en rougissant. Dites en cas que quelqu'un arrive, que tous les lits que vous avez sont pris, je prétens vous récompenser si libéralement, que vous aurez sujet d'être satisfait de m'avoir rendu ce petit service. En effet, ayant tiré d'une bourse une pièce d'or qu'il lui donna, cette fem-

me

me fut si sensible à cette libéralité , qu'elle le promit qu'il seroit maître de la chambre ; que quand le Doyen de Seville se présenteroit lui-même pour loger , elle le renvoyeroit ailleurs , qu'il pouvoit compter sur sa parole.

L'appartement rustique fut bien-tôt prêt , il n'y eut personne dans le logis qui ne s'empressât à servir ce jeune Inconnu , mais ce ne fut rien en comparaison de ce que fit une jeune-fille de l'Hôtesse , qui vouloit à quelque prix que ce fût , lui aider à quitter ses habits. Si le Cavalier eût eu l'ame moins agitée , il se fût bien apperçû qu'Isabelle , c'est ainsi que cette jeune fille s'appelloit , n'avoit pas le cœur insensible. Mais n'ayant fait réflexion ni sur sa beauté , car elle étoit très-bien faite , ni sur ses offres obligeantes qu'elle avoit accompagnées de mille regards pleins de tendresse , il la remercia en poussant un profond soupir , & s'enferma dans sa chambre.

Toute la maison étoit enchantée de la beauté & de la bonne mine de cet étranger. Comme chacun raisonnoit sur son aventure , Isabelle , à qui cette conversation ne déplaisoit pas , écoutoit & ne disoit rien. Mais ayant tout d'un coup rompu le silence , elle se prit à dire , que
s'il

s'il en falloit juger par les apparences , ce devoit être un Amant malheureux , qu'elle haïssoit déjà par avance l'injuste Maître-se qui lui caufoit ses infortunes , & qu'elle confessoit que le soupir qu'il avoit poussé en fermant la porte de sa chambre , l'avoit pénétrée & presque attendrie. Que vous êtes folle , ma fille , lui dit sa mère en souriant , c'est dommage que vous ne soyez aimée de ce jeune Seigneur , je vous vois assez disposée à ne le laisser pas soupirer long-tems. Je l'avoue , répondit ingenuëment Isabelle , je sens que je souhaiterois que certaines gens qui me disent de petites cajoleries , fussent aussi bien faits que lui. Vous en savez un peu trop pour une fille de quinze ans , lui dit en l'interrompant une vieille voisine , qui étoit entrée avec quelques autres femmes , j'avois le double plus d'âge que vous , que je ne savois pas même s'il y avoit des hommes au monde. Vous aviez été apparemment enfermée , repartit Isabelle , mais pour moi qui ne l'ai jamais été , je sai fort bien qu'il y en a ; & que les uns sont mieux tournés que les autres. La Vieille qui se sentit piquée , alloit répondre à cette repartie , mais quelqu'un ayant fait du bruit à la porte , Isabelle alla voir qui c'étoit. Ce fut , Alcidiane ,

un

un autre Cavalier, que la jeune Isabelle prit tout d'un coup pour celui qui étoit au lit, tant ils se ressembloient. Cependant, ayant fait d'abord réflexion que quelque ressemblans que fussent leurs traits, le premier avoit les cheveux blonds, & que celui-ci les avoit châtains, & le teint infiniment plus vif, elle revint de sa surprise, & lui dit à demi interdite; vous ne serez pas trop bien reçu, Seigneur, il n'est pas en notre pouvoir de vous donner un lit. Pourvu que vous vouliez me tenir compagnie, répondit en riant le nouveau venu, qui s'aperçût des charmes naissans d'Isabelle, je me consolerais aisément de cette petite infortune. Mais entrons cependant, continua-t-il, nous verrons quel parti il y aura à prendre. Vous n'en sauriez prendre d'autre que celui de passer la nuit auprès du feu, lui répondit l'Hôtesse, qui s'étoit déjà avancée, ma fille vous en a déjà dit la raison, nous sommes logés si étroitement, que nous n'avons qu'une seule chambre que nous avons déjà donnée. Il est vrai qu'il y a deux lits, & qu'il y en a un qui est vuide, mais un Inconnu, qui est déjà couché les a payez tous deux afin d'être seul, & il ne nous est point permis de donner ce qui n'est plus en notre puissance.

sance. J'en conviens, dit le nouveau Cavalier, mais il y a des expédiens à prendre en toutes choses : quel homme est donc cet étranger dont vous me parlez. Je ne sai ni sa qualité, ni son rang, dit alors Isabelle, mais tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il promet être quelque chose, & qu'il est si bien fait de sa personne, que vous l'aimeriez si vous l'aviez vû. Elle lui raconta ensuite en deux mots ce qui lui étoit arrivé en descendant de cheval ; & comme il avoit voulu s'aller reposer sans prendre la moindre nourriture. Je n'en ferai pas de même, dit le Cavalier, je souperai si je trouve quelque chose ; alors il ordonna qu'on eût soin de son cheval, & qu'on lui servît ce qu'on auroit. Dans le tems qu'il étoit à table, un Alguasil de ce petit lieu entra, car c'est assez la coûtume de ces sortes de gens de se fourrer dans les Hôtelleries. Il s'assit sans faire trop de cérémonie, & but quelques coups à la santé du Cavalier, qui fut bien aise pour tuer le tems de le faire parler un peu. L'Hôte qui étoit allé à l'Ecurie, pour voir si les chevaux de ces jeunes Seigneurs avoient ce qui leur étoit nécessaire, entra un moment après, se mêla dans la conversation, & à mesure qu'il éprouvoit

Son vin étoit bon, il se jetta sur les louanges du premier Cavalier. Il en dit tant de bien, & en fit un si beau portrait, que la curiosité du dernier venu redoubla. Il pria en même tems l'Hôtesse de vouloir permettre qu'il couchât dans la chambre où étoit déjà cet inconnu, lui promettant de la récompenser si bien, qu'elle seroit contente de lui avoir rendu cet office. La chose est absolument impossible, répondit l'Hôte, sans attendre que la femme parlât, outre que nous ne sommes plus maître de la chambre, comme on l'a déjà dit, elle est fermée par dedans: passez la nuit comme vous pourrez, mon bon Seigneur, nous voulons bien vous tenir compagnie, il vaut autant boire que dormir. L'Alguasil, qui vit de quoi il s'agissoit, se prit à dire, qu'il y avoit tems pour l'un & pour l'autre, que si le Cavalier vouloit entrer dans la chambre, il avoit un moyen sûr pour la faire ouvrir sans qu'aucun osât s'en formaliser. Je frapperai à la porte de la part du Juge de ce lieu, ajouta-t-il, je dirai que j'ai sous ma garde un Gentilhomme dont je dois répondre, que n'y ayant point d'autre lit dans tout le logis, il faut que de toute nécessité j'aye celui qui se trouve vuide. Vous ferez du bruit,

conti-

continua-t-il en s'adressant à l'Hôte, vous direz qu'on vous fait tort, que la chambre est déjà payée, je passerai outre, & ferai même semblant de demander main forte, ainsi vous serez déchargé de votre promesse; & pour vous, Seigneur, en se tournant du côté du Gentilhomme, vous viendrez par ce moyen à vos fins. Le Gentilhomme trouva l'expédient bon, & lui ayant fait présent de quelques Réales, l'Alguasil se mit bien-tôt en devoir d'exécuter ce qu'il avoit dit. En un mot, Alcidiane, l'Alguasil se fit ouvrir la porte, & le Cavalier dernier venu entra dans la chambre, en faisant beaucoup d'excuses au premier, qui sans répondre un seul mot, & tournant le visage sans le regarder, s'alla remettre dans son lit.

Vous vous imaginez bien, Alcidiane, que nous allons entrer dans quelque aventure, vous ne vous trompez pas, si vous êtes dans cette pensée. Le dernier venu se coucha, il étoit si fatigué du chemin, qu'il s'endormit quelque tems après. Il n'en fut pas de même du premier, il avoit l'ame trop agitée. Comme il n'étoit plus dans la liberté de soupirer & de se plaindre, il se contraignit : mais enfin oubliant qu'il n'étoit pas seul dans sa chambre, il poussa tout d'un coup de si grands

fan-

sanglots, que le Cavalier qui dormoit s'éveilla. La chambre étoit grande, & les lits assez éloignés, cependant il soupira, & il parla si haut, qu'il ne fut pas difficile de l'entendre. Quelle destinée est la mienne, se prit-il à dire, & à quoi se termineront enfin tant de maux & tant d'infortunes? Ah! jeunes années sans expérience, que vous m'avez coûté de larmes, & que vous m'en allez coûter de formais! Fatale crédulité, pourquoi falloit-il que des discours flatteurs, que des promesses accompagnées de mille sermens, que de simples paroles m'enchantassent! Lâche & perfide Marc-Antoine, est-il bien possible que tu ayes voulu me tromper? Où es-tu, ingrat, où fuis-tu? Réponds à celle qui te parle, attens celle qui te poursuit, soutiens-la sur le bord de son précipice; tu y es obligé par tant d'endroits. Ce fut là que le Cavalier se tût, marquant par la manière dont il se plaignoit, que ses yeux ne répandoient pas moins de larmes, que son cœur pouffoit de soupirs.

Vous êtes surprise, Alcidiane, de voir que ce jeune Cavalier soit une personne de votre sexe, celui que l'Alguasil avoit introduit dans sa chambre ne le fut pas moins. Ce n'est pas ce à quoi il s'atten-

doit. La curiosité qu'il eut de connoître cette jeune personne, dont on lui avoit fait un portrait si avantageux, redoubla, & ce qu'il venoit d'entendre étoit trop singulier, pour demeurer plus long-tems dans l'inaction & dans le silence. Après quelques réflexions, il résolut de se lever & de l'aller trouver dans son lit, & il eut exécuté sa résolution, si dans le tems qu'il s'y disposoit, il n'eut entendu qu'elle se levoit elle-même, & qu'ayant ouvert la porte de la chambre; elle crioit qu'elle vouloit partir, & qu'on lui amenât son Cheval. Le Maître de l'Hôtellerie se fit appeler fort long-tems, & toute la réponse qu'il fit enfin, fut qu'il n'avoit qu'à se reposer encore, parce qu'à peine étoit-il minuit, & que d'ailleurs il faisoit si obscur, qu'il ne pouvoit se remettre en chemin sans péril, qu'il n'y donneroit jamais les mains. Elle ne repliqua rien, referma sa porte, & se remit dans son lit en versant des torrens de larmes. L'autre Cavalier crut qu'il étoit tems d'exécuter la résolution qu'il avoit prise; mais il voulut lui parler auparavant. Vos gémissemens, Seigneur, lui dit-il d'une manière fort obligeante, m'ont si fort attendri, que vous ne trouverez pas mauvais que je vous témoigne que je prens

part à vos infortunes. Je m'estimerois très-heureux, si le Ciel m'avoit amené ici pour vous être de quelque secours : mais comme on ne sauroit donner de remède à un mal qu'on ne le connoisse ; ne me faites pas un mystère du vôtre, & si vous trouvez à propos de me le découvrir, soyez persuadé que je n'oublierai rien de ce qui pourra dépendre de moi, pour mettre fin à votre douleur, ou pour la calmer en quelque manière. Si ma douleur, répondit ce feint Cavalier, en poussant de nouveaux soupirs ; étoit de celles qui peuvent être modérées, je me fusse ressouvenu que je n'étois pas seul en cette chambre, ainsi j'eusse pû retenir ma langue, & donner quelque trêve à mes plaintes. Mais puis que ma douleur a été si excessive, que je n'ai pû m'empêcher de me découvrir, je veux bien, puis que vous le desirez & que vous le demandez si obligeamment, je veux bien vous faire l'histoire de mes disgrâces ; peut-être qu'en la renouvelant je succomberai à mon affliction, & en terminant mon infortunée vie, je terminerai tous mes maux. Cependant, puis que je veux bien vous accorder ce que vous souhaitez ; je vous demande une grace, que j'espère que vous ne me refuserez pas, c'est que quoi que je

vous puisse apprendre de mes aventures, vous demeurerez dans votre lit, & que vous n'exigerez de moi de savoir autre chose que ce que je voudrai bien vous dire. Autrement, soyez-en persuadé, vous me ferez tomber dans le desespoir, je ferai ce que ma douleur toute excessive qu'elle est, n'a pu faire encore, je me passerai mon épée au travers du corps, & ce sera même au moindre mouvement que je vous entendrai faite. Le Cavalier protesta d'abord par mille sermens qu'il obéiroit, qu'il n'avoit rien plus à cœur que de lui plaire, & de lui donner tout le secours qu'il lui seroit possible. Ce fut après ces protestations que cette fille travestie parla en ces termes.

Quoi que je sois entrée dans cette maison en habit d'homme, comme vous l'avez appris sans doute, je suis pourtant d'un autre sexe. J'étois fille, il n'y a que huit jours, & je suis à présent femme, mais la femme la plus malheureuse qu'il y ait au monde, pour avoir prêté l'oreille aux paroles trompeuses d'un homme parjure. Mon nom est Theodose, ma patrie une des principales Villes de cette Province, dont je ne vous dirai pas le nom, parce que j'ai plus d'intérêt à le taire, que vous à le savoir : mes

parens

parens font nobles ; ils font assez riches , & je n'ai qu'un frere , qui étudie a Salamanque , & qui fans contredit a toutes les qualitez qu'on peut defirer dans une perfonne de fon rang. Je puis dire que nous avons été élevez avec beaucoup de foins , on n'a rien oublié , fur tout , pour nous inspirer la vertu : & pour ce qui me regarde , je dois ajouter , que j'avois toujours répondu aux tendresses du meilleur pere , & de la meilleure mere qui fu-

avois toujours
u'au jour fatal
e me fit voir le
nos voisins, beau-
pere, & dont la
iftinguée par les
J'avoue qu'à la
ue le fimple plai-
omme bien fait
anières font no-

bles & galantes ; car c'est une loüange qu'il mérite , & que je ne faurois m'empêcher de lui donner. Mais pourquoi m'amuser à louer mon ennemi , & à tirer par ce moyen en longueur le recit que vous attendez de moi. L'Ingrat me vit plusieurs fois d'une fenêtre qui étoit vis à vis de celles de ma chambre , & je le confeffe à ma confusion , je prenois plaisir

à le voir. Nous nous parlâmes enfin , & ses paroles furent accompagnées de tant de promesses , de tant de soupirs , de tant de larmes , de tant de sermens , il fit tant de démarches , il se donna tant de mouvemens pour me plaire , il fût si bien revêtir le personnage d'amant fidelle , que je ne pus me défendre de répondre à sa tendresse , il arracha même de ma bouche un aveu qui m'a été funeste : & pour dire tout , en un mot , me laissant persuader à ses promesses , & dans l'espérance qu'il seroit mon Epoux , malgré ses parens qui l'avoient destiné à une autre , j'eus la foiblesse de me mettre en sa puissance , sans avoir d'autres témoins de ma folie qu'un Page de l'infidelle Marc Antoine , c'est le nom de mon ennemi , qui deux jours après , disparut , sans que qui que ce soit , non pas même ses propres parens , ayent eu la moindre de ses nouvelles.

Vous pouvez vous figurer , Seigneur , quel fut l'état où je me trouvai , ce sont de ces choses qu'on peut bien sentir , mais qui ne sauroient être représentées. Je m'abandonnai au desespoir , & peu s'en fallut que je ne me donnasse la mort de mes propres mains , pour châtier ma crédulité & mon imprudence , mais me flatan
 enfin

enfin après plusieurs tristes réflexions, que mes maux n'étoient pas si desespérez qu'il ne s'y pût trouver quelque remède, j'en cherchai dans mon imagination, & je n'en trouvai point de meilleur que celui que je pris, qui fut de me travestir pour courir après ce second Enée, comme une seconde Didon. Cette résolution ne fut pas plutôt prise, que je me mis en devoir de l'exécuter. Je trouvai un habit de campagne de mon frere, je le mis; j'eus occasion d'avoir un cheval; je pris quelque argent, & je sortis une nuit en cet équipage, dans le dessein de me rendre à Salamancque, où je m'imaginai que je trouverois Marc-Antoine, parce que c'est là qu'il fait ses études. J'ai beaucoup de choses à craindre, mes parens me feront poursuivre, & suppose qu'ils ne le fassent pas, ou que je ne sois point rencontrée par ceux qui auront ordre de courir après moi, je vais dans un endroit où je puis être découverte par mon frere, dont je crains le juste courroux: car enfin tout modéré que je le connois, il pourroit bien n'être point maître de ses premiers mouvemens, en voyant une indigne sœur qui a deshonoré sa famille. Quoi qu'il en soit néanmoins, ajouta-t-elle, je suis dans la résolution d'aller chercher mon

infidelle Epoux, il ne sauroit desavouer, qu'il ne le soit, il m'a laissé un cachet, où sont les Armes, & autour ces paroles qu'il y a faites graver lui-même : *Marc-Antoine est à Theodose*. Il peut démentir ses paroles & son gage, je l'avoue, mais j'ai assez de courage pour le faire repentir de m'avoir trahie, j'ai une épée; la douleur, la vengeance, le desespoir guideront mon bras, & il éprouvera que ce n'est pas impunément qu'on outrage une personne de mon rang. Voilà, Seigneur, lui dit-elle en finissant, voilà la triste & véritable histoire que vous avez voulu que je vous apprisse; je ne me flate pas que vous puissiez me secourir, mais j'espère du moins que vous ne me refuserez pas vos conseils. Le Cavalier ne répondit rien. Theodose en fut si surprise, qu'elle s'imagina qu'il s'étoit endormi, & qu'il n'avoit rien entendu de ce qu'elle venoit de lui dire, elle le crut même si bien, que pour s'en éclaircir, elle lui dit en haussant un peu la voix, vous dormez sans doute, Seigneur. Non, Theodose, répondit-il, je ne dors point, & si j'ai gardé pendant quelque temps le silence, c'est par une espèce de distraction, où m'avoient jetté les malheurs, où je vois bien que vous vous êtes précipitée

vous.

vous-même. Votre destinée me touche, & comme je suis porté naturellement à plaindre les personnes de votre sexe & de votre qualité, le recit que vous venez de me faire m'a si fort ému, que je n'ai dû d'abord où j'en étois. Ne vous affligez pas néanmoins, on trouve quelquefois des remèdes dans les maux qui paroissent les plus extrêmes, je veux bien chercher avec vous les moyens de finir vos amertumes, ou de les adoucir en quelque manière; cependant, tâchez de reposer jusqu'à ce que le jour paroisse, j'en ferai de même, si je puis. Theodose fut calme après ces paroles, & si elle ne s'endormit point, car elle n'étoit guères en état de prendre du repos, elle fit trêve à ses soupirs & à ses larmes. Mais le croiriez-vous, Alcidiene, le Cavalier fut si agité, qu'il ne pût s'empêcher de soupirer & de pousser de si grands sanglots, que Theodose se vit obligée de lui demander ce qui causoit ses inquiétudes, & si elle n'y pouvoit pas apporter quelque remède. C'est vous seule qui les causez, répondit le Cavalier, mais vous n'y pouvez remédier, pourtant en aucune manière: ses soupirs redoublèrent alors, & Theodose qui ne pût rien comprendre à ces discours, se trouva bien embarrassée, elle crut, & ses

paroles tendoient assez à cela, qu'il sentoît quelque passion pour elle, & qu'il tâcheroit de se prévaloir de l'occasion, pour lui faire quelque demande outragante. Que fais-je, disoit-elle en soi-même, s'il n'entreprendra pas de me faire quelque violence, se trouvant tout seul avec moi, tandis que tous ceux du logis sont ensevelis dans le sommeil. Voici un nouveau surcroît de malheur, d'un péril je tombe dans un autre, hélas ! qu'est-ce que me réservent mes destinées. Tandis qu'elle faisoit ces réflexions, elle crut qu'elle devoit se mettre en état de prévenir les desseins que ce jeune Cavalier pouvoit avoir dans l'ame ; elle prit ses habits & son épée, & s'étant assise sur son lit, bien résolue de repousser la violence par la violence, elle attendit le jour qui ne tarda pas long-tems à paroître. Le Cavalier, je ne sai pour quelle raison, avoit fait la même chose que Theodose, si bien qu'il n'eut pas plutôt apperçu les premiers rayons de la lumière, qu'il fut du lit, en disant, levez-vous Theodose, j'ai fait dessein de vous accompagner, je ne vous abandonnerai point, soyez-en persuadée, que vous n'ayez rencontré Marc-Antoine, & qu'il ne vous ait épousée dans toutes les formes ;

je prens autant à cœur cette affaire que vous-même , j'en fais même ma propre affaire ; il vous épousera , soyez-en certaine , ou il lui en coûtera la vie , ou à moi. En achevant ces paroles , il ouvrit la porte & les fenêtres de la Chambre. Theodose , qui étoit impatiente de le voir , s'approcha de l'endroit où il étoit , & elle n'eut pas plutôt jetté les yeux sur lui qu'elle faillit à tomber évanouie. Vous croyez sans doute , Alcidiane , que ce Cavalier est Marc-Antoine , vous vous trompez , c'étoit le frere de Theodose , ce frere qu'elle craignoit si fort de rencontrer , & dont elle appréhendoit avec tant de raison le ressentiment & la colère. Elle fut interdite & comme insensible , elle n'osa ouvrir la bouche pour parler , elle ne sut d'abord le parti qu'elle avoit à prendre. Cependant , revenant tout d'un coup à elle & reprenant ses esprits , elle prit son épée par la pointe , & se jeta aux pieds de son frere. Prenez cette épée , lui dit-elle d'une voix tremblante , & ne craignez point d'ôter la vie à une sœur indigne , qui vient de deshonorer une Maison illustre , dont vous devez déjà être regardé comme le Chef : je ne dois attendre aucune grace , je suis coupable , je confesse ma faute , & quel que

je sois inconsolable de l'avoir commise, n'ayez point d'égard à mon apparence, faites ce que la douleur, ce que le désespoir, ce que la honte n'ont pu faire. La seule faveur que je vous demande, c'est que ma mort ne fasse point d'éclat, vangez-vous, je mérite toute votre vengeance, je souhaite même que mes jours soient bien-tôt terminez; mais si je meurs coupable, que ma mort & mon crime soient tenus secrets, vous y avez autant d'intérêt quasi que moi-même.

Le frere tout irrité qu'il étoit, se laissa émouvoir à ce que Theodose venoit de dire. Vous ne mériteriez que trop, dit-il, en la relevant lui-même, vous ne mériteriez que trop que je lavasse dans votre sang la tache que vous venez de faire dans notre famille, mais ce n'est pas le parti que je prendrai, le remède est trop violent, il en faut chercher un qui le soit moins, il faut courir après Marc-Antoine, il faut le trouver, dussions-nous aller au bout du monde. Prenez courage, ma chère sœur, ajouta Don Raphaël, car c'est ainsi qu'il s'appelloit, j'espère de venir à bout de finir vos infortunes, ne parlons plus de votre infidelle Epoux que nous ne l'ayons rencontré, entretenons-nous de choses moins

désa-

desagréables ; changez le nom de Theodose en celui de Theodore , & allons tout droit à Salamanque. Le nouveau Theodore voulut tout ce que voulut son frere , & le Maître de l'Hôtellerie étant entré dans ces entrefaites , on lui ordonna de préparer à déjeuner , parce qu'ils étoient dans le dessein de partir incessamment. Dans le tems que le déjeuner se préparoit , il arriva dans l'Hôtellerie un Gentilhomme que Don Raphaël & Theodore connoissoient , mais Theodore ne sortit point de sa Chambre , afin de n'être pas reconnu. Après beaucoup de caresses & beaucoup de civilitez que Don Raphaël & ce Gentilhomme se firent , le Gentilhomme dit entre autres choses , qu'il venoit du Port Sainte Marie , qu'il avoit laissé là quatre Galères prêtes à partir pour Naples ; mais ce qui vous surprendra assez , ajouta-t-il , j'ai vû embarquer dans l'une de ces Galères un de vos amis , c'est Marc-Antoine Adorne , fils de D. Leonard. Vous avez raison , dit Don Raphaël , de dire que Marc-Antoine est de mes amis , nous sommes intimes , je lui souhaite dans mon cœur un heureux voyage , & il ne tiendra pas à moi que nous ne bevions bientôt à sa santé. Ils se mirent à table un moment après , tandis

que

que Theodore déjeunoit tout seul. Ils n'eurent pas plutôt déjeuné que le Gentilhomme monta à cheval pour se rendre à une Maison de Campagne qu'il avoit à Cazalla, & Don Raphaël & Theodore en firent de même quelque tems après, au grand regret de la jeune Isabelle, qui se plaignit à Theodore assez agréablement, qu'il avoit eu tort de demeurer toujours enfermé. Dès que Don Raphaël & sa sœur furent seuls, il lui raconta ce qu'il venoit d'apprendre de Marc-Antoine : il faut présentement, ajouta-t-il, que nous prenions une route différente de celle que nous avions résolu de prendre, il faut nous rendre en diligence à Barcelonne, où s'arrêtent ordinairement les Galères qui vont d'Espagne en Italie, ou qui vont d'Italie en Espagne. Nous pourrons attendre là, ma sœur, celles qui doivent partir de Sainte-Marie, & nous trouverons Marc-Antoine infailliblement. Mais je ne sais, continua-t-il, si nous sommes assez riches pour faire le voyage que nous allons entreprendre, quel argent avez-vous, à peu près, car pour moi je n'ai qu'environ cent Pistoles & une chaîne d'or. J'en ai encore plus que vous, répondit la sœur, sans compter quelques pierres, ainsi nous en avons suffisamment.

Il

Ils firent une grosse journée ce jour-là, & ils continuèrent leur voyage avec tant de diligence, qu'ils joignirent près d'un petit Bourg appelé Yqualada à neuf lieues de Barcelonne, le train d'un Ambassadeur qui alloit à Rome, & qui devoit s'embarquer sur une des Galères qu'ils alloient attendre. Cette nouvelle leur causa une joye sensible. Ils quittèrent le train de l'Ambassadeur qui alloit un peu trop lentement pour eux, & arrivèrent peu de tems après à l'entree d'un petit bois, d'où ils virent sortir un homme tout effrayé qui couroit avec une vitesse extraordinaire. Qu'avez-vous, mon ami, dit Don Raphaël à cet homme, d'où vient que vous fuyez avec tant de précipitation, & quelle est la cause de la terreur que je voi peinte sur votre visage ? Un autre fuirait peut-être aussi bien que moi, & auroit peur, répondit cet homme, je viens d'éviter par miracle une bande de voleurs qui sont dans ce bois, & qui ont détrouffé bien du monde. Nous voilà mal à cheval, dit alors le Valet de Don Raphaël, nous courons risque d'arriver à pied à Barcelonne, & de n'y emporter pas beaucoup de Pistoles. Prenez courage, répondit le bon homme encore à demi-effouffé, les voleurs sont déjà partis, ayant

ayant laissé plus de trente passans en chemise attachés à des arbres ; à la réserve d'un seul qui les doit délier après que les Bandits auront passé cette Collure que vous voyez. Si cela est ainsi , répartit Calvet , c'étoit le nom du Valet de Don Raphaël ; nous pouvons passer sans rien craindre , car ces Messieurs-là ne retournent jamais le même jour dans l'endroit où ils ont fait un vol , j'en puis parler par expérience ; car je suis tombé quelquefois entre leurs mains. Et bien , dit Don Raphaël , passons donc. Ils entrèrent un moment après dans le bois , & ne manquèrent pas de trouver ceux que les voleurs avoient dépouillés , & celui qui avoit été laissé pour les détacher. On ne peut guères concevoir de plus triste spectacle ; tout le bois retentissoit des plaintes , & des gémissemens de ces malheureux. Don Raphaël & Theodore regardèrent ces gens-là avec compassion ; mais ce qui les émut le plus , surtout Theodore , fut de voir un jeune homme d'environ quinze ans attaché au tronc d'un chêne avec la seule chemise , & de méchans calçons de toile. Le froid étoit assez grand ; car c'étoit au mois de Décembre ; mais ce qui les frappa davantage , c'est que ce jeune homme avoit quelque chose de grand sur son visage ,

&c.

& étoit extrêmement bien fait. Theodore descendit de cheval ; le délia lui-même, & lui fit donner un manteau. Don Raphaël & sa sœur lui demandèrent ensuite d'où il étoit, de quel endroit d'Espagne il venoit, & où il alloit. Le jeune homme répondit qu'il étoit d'Andalousie, il leur nomma même le lieu, qui n'étoit éloigné que deux lieues de celui où ils faisoient leur demeure ; il ajouta qu'il venoit de Seville, & que son dessein étoit de passer en Italie pour suivre les armes ; mais que sa mauvaise fortune lui avoit fait rencontrer une troupe de voleurs, qui l'avoient entièrement dépouillé de tout. Je ne laisserai pas néanmoins, continua-t-il, de suivre ma pointe, on ne doit pas se refroidir pour la première mauvaise rencontre qu'on a, j'en aurai bien d'autres selon toutes les apparences, ce qui me vient d'arriver ne me rebute point, je continuerai mon voyage, quoi que le commencement n'en soit pas heureux, & arrivera ce qui pourra.

La constance & la résolution de ce jeune homme, plurent extrêmement à Don Raphaël, & à Theodore, qui ayant distribué quelque argent à ces malheureux qui venoient d'être volés, poursuivirent leur chemin. Ils amenèrent le jeune homme

homme avec eux, qu'ils firent monter sur la mule de Calvet, & arrivèrent peu de tems après à Ygualada, où ils apprirent que les Galères étoient arrivées à Barcelonne, & qu'elles en devoient partir en deux jours. Comme Theodore regardoit avec beaucoup d'attention ce jeune homme qui étoit extrêmement bien fait, & qui ne paroissoit pas être d'une maison obscure, elle s'aperçût qu'il avoit les oreilles percées, & tant à cette marque, qu'à quelqu'autres; elle soupçonna que ce devoit être une fille. Pendant qu'on soupçoit, Don Raphaël l'interrogea sur diverses choses, il lui demanda le nom de son pere, parce qu'il connoissoit tout ce qu'il y avoit de gens remarquables; dans le lieu qu'il avoit nommé, & le jeune homme lui répondit, que c'étoit Don Henri de Cardene, qui étoit un Chevalier fort connu. Je connois très-bien Don Henri de Cardene, repartit Don Raphaël, mais je suis très-persuadé qu'il n'a point de fils; je vois bien, lui dit-il ensuite, que vous ne voulez pas nous découvrir quels sont vos parens, vous avez vos raisons sans doute pour cela, nous ne vous presserons pas là-dessus davantage. Je l'avoué, repliqua le jeune homme tout confus, Don

Henri

Henri n'a point de fils, c'est Don Sanche, qui est un de ses frères. Ils n'en ont ni l'un ni l'autre, dit D. Raphaël, mais je sai bien que D. Sanche a une fille unique, qui passe pour être extrêmement bien faite; c'est ainsi du moins que le publie la renommée, car à dire la vérité, je ne l'ai jamais vûe. Tout ce que vous dites est très-véritable, Seigneur, répondit alors le jeune homme; Don Sanche n'a qu'une fille, qui n'est pas tout à fait si belle que vous dites, & si j'ai avancé d'abord, continua-t-il, que j'étois fils de D. Henri, c'est que j'avois dessein de me faire valoir auprès de vous: cependant, je ne suis fils que d'un Maître d'Hôtel de D. Sanche, je suis né même dans sa maison; & par un caprice de jeunesse, m'étant saisi de quelque argent, je formai la résolution d'aller servir en Italie; m'imaginant que je pourrai faire fortune par les armes, à l'exemple de bien des gens, qui ne sont pas d'une famille plus illustre que la mienne. Theodore, qui étoit attentive à ce qu'il disoit, & qui avoit remarqué certaines manières, qui ne sont guères ordinaires aux hommes, se confirma dans ses soupçons de plus en plus; & comme elle avoit grande envie de se trouver seule avec lui,

pour

pour achever de s'éclaircir ; on ne se fut pas plutôt levé de table quelle le prit adroitement à part , & l'ayant attiré sur un balcon qui répondoit dans un Jardin ; ils entrèrent bientôt en conversation. Je vois bien à votre air , à vos discours , & à vos manières , lui dit Theodore , que quoi que vous en ayez dit , vous êtes d'une maison qualifiée ; on ne voit rien en vous qui ne le marque , & je suis entièrement convaincu , que vous avez déguisé la vérité , lors que vous avez dit , que vous n'êtes que le fils d'un simple Maître d'Hôtel de Don Sanche. On a des raisons pour se cacher quelquefois , je vois assez les vôtres , & je ne désapprouve pas que vous nous ayez fait mystère de votre nom , de votre famille , & peut-être de votre sexe : car , croyez-moi , ajouta Theodore , quoi que je sois aussi jeune que vous , & que je n'aie pas beaucoup d'expérience , je me suis apperçu néanmoins que vous êtes fille ; & vœuille le Ciel que vous ne soyez pas aussi infortunée , que vous êtes belle & charmante. Ne vous cachez plus , je vous prie , & s'il s'agit de vous servir , je vous suis dévoué entièrement , & je ne trouverai rien d'impossible du moment que j'aurai appris la cause de votre déguisement , & l'histoire de vos aventures.

res. N'usez plus de détours, je vous en conjure, je vous ai reconnu fille à mille marques, & je ne veux pour vous en convaincre, que vous faire appercevoir que vous avez les oreilles percées; car vous savez bien qu'il n'y a en Espagne que le beau sexe qui se les fasse percer. Il falloit avoir pris la précaution de fermer avec de la cire incarnate ces trous de vos boucles: mais les destins vouloient que vous tombassiez entre nos mains, & que nous vous reconnussions, demeurez-en persuadée; vous n'aurez jamais sujet de vous plaindre que nous vous ayons reconnue.

Ce jeune homme, qui avoit écouté Theodore avec beaucoup d'attention, fut fort surpris de ce qu'il venoit d'entendre dire. Interdit, & ne sachant d'abord que répondre, il lui prit les mains, & les portant à sa bouche, les baïsa comme par force, en laissant couler de ses yeux des torrens de larmes. Theodore qui ne pût se défendre d'en répandre aussi, lui dit toute émue, qu'il ne devoit pas s'affliger avec trop d'excès, qu'il entrevoit bien que sa vie n'avoit pas été toujours tranquille; mais qu'il n'avoit qu'à ouvrir son cœur, & à se déclarer sans crainte, qu'on trouveroit quelque remède à ses maux.

maux. Je ne veux, ni ne puis nier, Seigneur, que votre soupçon ne soit véritable, lui dit-il, en poussant un profond soupir. Je suis fille, & je puis dire, qu'il n'y a guères de personnes de mon sexe, qui soient plus malheureuses que je le suis. Je vous obéis, Seigneur, comme vous voyez, & je ne vous célerai plus ni qui je suis, ni quelle est la grandeur de mes infortunes. Vous me plaindrez en les apprenant je m'affure, car je vois que vous y compâtiez déjà : ayez pitié de ma foiblesse, je vous en supplie, je suis d'un sexe qui a le malheur d'être fragile, comme vous l'allez voir par ce que je vai dire. Pour ce qui regarde mon Pais, continua-t-elle, je vous ai dit la vérité; mais à l'égard de mes parens, je ne l'ai point dite. Don Henri n'est que mon oncle; son frère D. Sanchè est mon pere, & je suis cette fille infortunée, dont votre frère a tant exalté la beauté, & qui n'est pas, comme vous voyez ce que la renommée en a pu publier jusqu'ici. Mon nom est Leocadie, & pour venir maintenant aux raisons qui m'ont obligée de me travestir; c'est ce que je m'en vais vous apprendre. A deux lieues de notre maison, il y en a une autre des plus nobles, & des plus riches

riches d'Andalousie, qui appartient à un Chevalier, qui tire son origine des anciens Adornes de Gênes. Ce Chevalier a un fils, qui est extrêmement bien fait, & dont certainement, à certains égards, je ne saurois trop exagérer le mérite. Ce jeune Gentilhomme, tant à cause du voisinage, que parce qu'il aime extrêmement la chasse, venoit très-souvent chez-nous; & comme les plaisirs champêtres qu'il y goûtoit étoient de son goût, il passoit avec mon pere des semaines entières. L'occasion de m'entretenir, comme vous pouvez voir, ne lui manqua pas, il le fit, & il me dit si souvent qu'il m'aimoit, il le dit même d'une manière si tendre & si empressée, d'une manière si propre à me persuader, que je ne doutai nullement que sa déclaration ne fut sincère: & comme je vis que s'il m'aimoit véritablement, je ne pouvois qu'être très-heureuse avec une personne de cette distinction, & qui a des richesses immenses, je lui avouai que je prenois plaisir à sa recherche; & quand je ne lui eusse pas fait cet aveu, il eût bien connu sans doute qu'il ne m'étoit pas indifférent. Son amour parut redoubler, le mien redoubla véritablement. Mais pourquoi m'amusai-je à vous raconter les particularités de mon

aveu-

aveugle passion. Marc-Antoine, car je ne vous veux plus cacher le nom qu'on lui donne, l'ingrat & perfide Marc-Antoine, me promit avec mille sermens qu'il ne seroit jamais qu'à moi, & que je le devois regarder, non pas comme un Amant, mais comme un Epoux : je lui répondis comme il sembloit qu'il le devoit souhaiter, je lui dis que j'avois une joye sensible, de voir qu'il me trouvoit digne d'être son Epouse, & qu'il ne tiendrait jamais à moi, que nous ne nous donnassions la main. Cependant, me défiant en quelque manière de ses paroles, & de ses sermens, je l'obligeai de me donner une promesse par écrit, qu'il signa de sa propre main, & elle étoit conçue en termes si forts que j'en fus très-satisfaite. Je n'eus pas plutôt cette promesse entre les mains, que je lui dis que j'étois entièrement à lui, que puis que le consentement faisoit le mariage, comme il me l'avoit dit mille fois ; il ne tiendrait pas à moi que je ne l'introduisisse dans mon appartement. Nous convinmes sur cela, que dès que l'occasion se présenteroit, il entreroit de nuit dans un Jardin où les fenêtres de ma chambre donnoient, & que nous passerions ensemble autant de tems qu'il le jugeroit à propos. Cet

te nuit si désirée arriva enfin. Admirez, Alcidiane, la bizarrerie de cette aventure; voyez ce que peut l'amour, vous verrez bien-tôt ce que peut la jalousie. Leocadie alloit continuer, mais Theodore, qui jusqu'alors avoit gardé un profond silence, le rompit tout d'un coup brusquement. Elle n'eut ni assez de force, ni assez de constance pour lui laisser achever son histoire. Le nom de Marc-Antoine, la beauté de sa Rivale, ce funeste rendez-vous la déconcertèrent, elle ne pût s'empêcher de l'interrompre; ce qu'elle fit même d'un air chagrin, auquel Leocadie n'avoit garde de rien comprendre. Et bien, dit-elle, lors que cette nuit si attendue fut arrivée, que fit Marc-Antoine, entra-t-il dans votre chambre, fut-il heureux, confirma-t-il sa promesse, à quoi enfin se terminèrent ces sages & honnêtes commencemens? Helas! répondit Leocadie, l'ingrat me trompa, je fus la dupe de ses protestations, & de ses sermens; il ne se trouva jamais au rendez-vous, je l'attens encore. Theodore commença à respirer, je vous plains, lui dit-elle, d'une manière assez embarrassée, tous les hommes ne sont point sages, mais continuez votre histoire. Non seulement, poursuivit Leocadie, je ne vis

plus Marc-Antoine; mais je fûs sept ou huit jours après, qu'il avoit disparu, & enlevé une Demoiselle appelée Theodose, fille d'un Gentilhomme de ses voisins, d'une beauté extraordinaire. Vous pouvez penser quelles furent mes inquiétudes, & le chagrin où je me trouvai, mon imagination n'étoit remplie que de sa beauté, & des charmes de Theodose; je me la représentois mille fois plus accomplie qu'elle n'est peut-être, tant la jalousie est ingénieuse à se faire des idées fâcheuses & mortifiantes. Mais ce en quoi je ne me trompois point, c'est que je me la représentois mille fois plus heureuse, que je n'étois misérable & infortunée; c'est ce qui me mettoit dans le dernier accablement, & qui me dérangeoit tout à fait l'esprit. Je jettois les yeux à tous momens sur la promesse que mon perfide & infidèle Amant avoit écrite de sa propre main, mais cela ne faisoit que m'aigrir davantage, lors que je venois à me figurer que ma Rivale étoit entre ses bras; & que j'étois méprisée & abandonnée. J'étois inconsolable, j'étois au désespoir, & ce qui achevoit de rendre mes maux plus sensibles, ce qui redoubloit ma douleur, c'est que je n'osois me plaindre de ma mauvaise fortune.

ne, que lors que j'étois seule; il falloit me contraindre & dissimuler ma confusion, & la honte que j'avois d'avoir été trompée. J'avoué que je n'ai jamais tant souffert de ma vie, si bien que pour me tirer de cette souffrance, & oser me plaindre en liberté, ou plutôt pour aller exposer ma vie, qui m'étoit à charge, je résolus de courir le monde, sans savoir trop bien ce que j'allois faire, car je ne savois où Marc-Antoine étoit. Ce dessein étant formé dans mon esprit, je pris les habits d'un Page de mon père, qui étoit à peu près de ma taille, j'eus moyen de me saisir de quelque argent, j'emportai un riche collier de perles, quelques bagues, & quelqu'autres Bijoux, & je pris la fuite une nuit sans m'être découverte à personne du monde. Je me trouvai d'abord bien embarrassée, je fus contrainte de faire plusieurs lieues à pied, & j'arrivai enfin bien fatiguée dans un lieu appelé Offune, où je m'accommodai d'un chariot: deux jours après j'arrivai à Seville, où je fus en lieu de sûreté à cause que la Ville est très-grande. J'achetai là des habits qui m'étoient convenables pour le dessein que j'avois formé, & m'étant accompagnée de deux ou trois Gentilshommes, qui

devoient se rendre en diligence à Barcelonne, pour ne manquer pas les Galères d'Espagne qui alloient à Naples, j'arrivai enfin dans l'endroit fatal où vous me rencontrâtes hier, & où avec plusieurs autres personnes, je tombai entre les mains d'une troupe de voleurs qui m'enlevèrent tout. Je ne plains ni mon argent, ni mes Bijoux; la seule chose à laquelle j'ai regret, c'est la promesse de Marc-Antoine, car peut-être l'eussai-je trouvé en Italie, & je me fusse présentée à lui avec des armes, qui eussent pu prouver son inconstance & sa lâche infidélité. Je sens bien qu'ayant été capable de me faire l'affront sanglant qu'il m'a fait; il pourroit bien se moquer de cet Ecrit, & de tous les autres qu'il auroit pu me faire. D'ailleurs, étant avec l'incomparable Theodose, il n'auroit garde de se soucier de l'infortunée Leocadie. Cependant, cette promesse me seroit d'un très-grand secours; mais les Destins n'ont pas voulu permettre que je l'aye pu conserver, pour me justifier & pour le confondre. N'importe, ajouta-t-elle, je le chercherai, & si j'ai le malheur de le trouver toujours infidèle; j'aurai la satisfaction de le faire rougir & de le faire repentir de sa perfidie. Que cette ennemie de mon repos, con-

tinua-

tinua-t-elle toute émue, ne s'imagine pas de m'avoir ravi impunément un bien qui m'appartenoit, & que je devois posséder seule; elle peut compter, ou que je lui arracherai cet ingrat, ou que je lui arracherai la vie. Que savez-vous, lui dit alors Theodore, peut-être que Theodose n'est pas plus heureuse que vous. Peut-elle être malheureuse, repartit Leocadie, n'est-elle pas avec Marc-Antoine, n'est-elle pas avec un Amant qu'elle aime, fût-elle dans les deserts les plus affreux de l'Afrique, ou de la Scythie, fût-elle dans les terres australes, si elle est avec lui, elle a sujet d'être contente, elle le possède en un mot, & elle est digne par là de mon ressentiment & de toute ma vengeance. Vous pourriez bien vous tromper, dit encore le feint Theodore, je connois Theodose, & je lui puis rendre ce témoignage qu'elle est extrêmement retirée, qu'elle est sage, qu'elle a de la vertu, qu'elle se plaît dans la solitude, & qu'en un mot, elle est trop retenue pour avoir suivi un Amant. Mais il y a plus, suppose qu'elle l'ait suivi, est-elle coupable à votre égard? Croyez-vous que Marc-Antoine lui ait confié la passion qu'il vous a témoignée, & les espérances dont il vous berçoit? N'en croyez rien, ma ché-

re Leocadie, les hommes ne s'avisent guères de faire de semblables confidences à une Maîtresse favorite. Je ne doute point, répondit Leocadie, que Theodose ne soit aussi vertueuse que vous le dites. Je l'étois, cependant je n'ai pas laissé de m'oublier, la vertu d'une femme est quelquefois un foible rempart, lors qu'elle est attaquée par certains hommes : mais quoi qu'il en soit, Marc-Antoine l'a enlevée, c'est un fait qui n'est point contesté, il n'y a personne qui l'ignore dans toute l'Andalousie, Theodose & Marc-Antoine ont disparu; c'est un enlèvement qui a fait un éclat extraordinaire. J'avoue que lors que j'y pense sans passion & de sens froid, je trouve que Theodose est innocente à mon égard; car enfin il n'y a pas beaucoup d'apparence qu'elle ait su mes amours avec Marc-Antoine. Mais la jalousie ne raisonne point. Je trouve Theodose digne de toute mon aversion, & quelque innocente qu'elle puisse être, je ne puis que la traiter en coupable. Je connois bien, Seigneur, que vous n'avez jamais aimé, ou que si vous avez aimé, vous n'avez jamais eu de Maîtresse infidelle. Vous êtes émue, répliqua Theodore, & je vois bien que vous ne recevriez pas mes conseils; je ne prétens pas

pas vous en donner aussi, je me contenterai de vous dire ce que je vous ai déjà dit, que je suis prêt à vous rendre tous les services qu'il me sera possible de vous rendre; & je vous garantis que mon frère en fera de même. Nous allons en Italie, il ne tiendra qu'à vous de nous y accompagner, nous ferons en sorte que rien ne vous manquera. Permettez seulement que je ne fasse pas un secret à mon frère de votre aventure, il est de votre intérêt que je la lui communique, afin qu'il vous traite avec le respect qui vous est dû, & qu'il soit plus empressé à vous servir, connaissant & votre qualité, & votre sexe. Je vous conseille, au reste, de continuer votre voyage en habit d'homme; & s'il s'en peut trouver dans ce lieu, vous en aurez demain un des plus propres. Leocadie remercia Théodore, en lui témoignant qu'elle mettoit sa destinée entre ses mains; & qu'à l'égard de son frère, il en useroit comme il le trouveroit à propos.

La conversation finit là, les deux Amantés se séparèrent, Théodore se retira dans la Chambre de son frère, où il y avoit deux lits & Leocadie en une autre. Comme la conversation avoit été un peu longue, Don Raphaël s'étoit allé coucher;

mais il ne dormoit pas encore ; parce qu'il attendoit sa sœur , pour savoir si ses soupçons s'étoient trouvés véritables. Dès que Theodose fut entrée , elle lui raconta exactement tout ce qu'elle avoit appris de Leocadie , & parut fort allarmée en faisant ce recit à son frère. Don Raphaël ne le parut pas moins , mais ses alarmes procédoient d'une autre cause ; vous l'allez bien-tôt voir , Alcidiane. S'il est vrai , lui dit-il , que ce soit Leocadie , fille de Don Sanche , soyez persuadée , ma sœur , que c'est une des premières Demoiselles d'Andalousie ; son pere est fort connu du nôtre , & le bruit que fait sa beauté répond sans doute à ce que nous avons vu nous-mêmes. Ce que nous avons à faire dans cette occasion , c'est que nous prenions si bien nos mesures , qu'elle ne parle point avant nous à Marc-Antoine ; car enfin , la promesse qu'il lui a faite , quoi qu'elle ne soit point entre ses mains , me fait de la peine. Couchez-vous néanmoins , ma sœur , & tâchez de reposer ; nous remédierons à tout. Theodose se coucha ; mais il lui fut impossible de fermer les yeux , tant la jalousie s'étoit emparée de son cœur. Elle se figura Leocadie mille fois mieux faite qu'elle n'étoit effectivement , elle se dit mille fois

que

que la promesse que Marc-Antoine lui avoit faite n'étoit point perdue : que c'étoit un stratagème de sa Rivale. Mais quand même cette promesse ne seroit plus en son pouvoir , continuoit-elle , Marc-Antoine ne laissera pas de lui tenir ce qu'il lui a promis ; si elle vient l'en sommer elle-même , tous les mouvemens que je me donne sont inutiles. Ce fut de cette manière qu'elle passa une grande partie de la nuit. Don Raphaël n'étoit pas plus tranquille, il n'eut pas plutôt su que Leocadie étoit la fille de Don Sanche qu'il en fut éperduëment amoureux , son ame se feritit embrasée ; & l'idée de la beauté de cette aimable fille , fit tant d'impression sur son esprit , que dès ce moment il ne fut plus maître de lui-même. Il lui tarda que le jour parut pour la voir , pour l'entretenir , pour aller chercher Marc-Antoine ; non tant pour l'obliger à épouser sa sœur , que pour l'empêcher d'épouser sa nouvelle Maîtresse. Le jour se fit voir enfin , & Don Raphaël n'eut pas plutôt quitté le lit , qu'il fit appeler le Maître de l'Hôtellerie , pour savoir de lui s'il n'y auroit pas moyen de trouver un habit pour habiller un Page , que les Voleurs avoient dépouillé. Heureusement il s'en trouva un qu'il fit

acheter, Leocadie le mit d'abord, & comme l'habit se trouva propre & bien fait, ce fut un relief à ses charmes qui réveilla autant l'amour de Don Raphaël que la jalousie de Theodose. Comme il étoit nécessaire de faire diligence, ils partirent sur les huit heures du matin. Ils avoient dessein de visiter le fameux Monastère de Montserrat; mais ils remirent à le faire à leur retour pour ne manquer pas les Galères. On ne sauroit exprimer les différens mouvemens, qui se passoient au même instant dans le cœur de Don Raphaël, & dans celui de Theodose, la jalousie & l'amour les possédoient tous deux. Theodose tâchoit de trouver des défauts en Leocadie, Don Raphaël lui trouvoit au contraire de nouvelles perfections à tous momens; il le donnoit assez à connoître, & par ses discours & par mille petits soins.

Je ne m'étendrai pas ici davantage, Alcidiene. Don Raphaël étoit jeune, il étoit galant, il aimoit; & vous comprenez assez de quels empressemens est capable une passion naissante. Nos Voyageurs arrivèrent enfin à Barcelonne, charmez de la situation de cette ancienne & superbe Ville. Ils entendirent un grand bruit en y entrant, ils virent courir en foule une grande troupe de gens; toute

la populace étoit émue. Ils demandèrent en même tems quelle étoit la cause d'une si grande émotion, & ils apprirent que les Soldats des Galères qui étoient sur le rivage, en étoient venus aux mains avec ceux de la Garnison de cette Nation. Don Raphaël voulut aller voir ce que c'étoit, Calvet fit tout ce qu'il pût pour l'empêcher; car je sai, disoit-il, par expérience, qu'on se trouve quelquefois assez mal de se vouloir mêler dans ces sortes de querelles; j'en connois plusieurs, ajoûta-t-il, qui ont payé cher leur curiosité dans des occasions de cette nature; laissez battre ces gens-là tout leur sou; & gagnons quelque bonne Hôtellerie. Le conseil de Calvet ne fut point suivi, Don Raphaël marcha au rivage avec tous ceux qui l'accompagnoient; & ils s'approchèrent de si près de l'endroit où se donnoit le combat, qu'ils pouvoient aisément distinguer ceux qui combattoient, car le Soleil n'étoit pas encore couché. Le nombre de ceux qui y accouroient de la Ville étoit extraordinaire, tous ceux qui étoient dans les Galères en sortoient aussi en foule; quoi que Don Pedro Vique, qui les commandoit, fit menacer de la poupe ceux qui étoient entrés déjà dans des Esquifs pour aller au secours de leurs

Camarades. Cet Amiral, qui étoit un Chevalier de Valence, voyant que ses menaces ne servoient de rien, fit tourner les prouës des Galères, & commanda qu'on tirât une pièce de Canon sans balle, pour donner à connoître, que si ce coup n'étoit pas capable de les séparer, il feroit faire des décharges à balle ; mais les combattans étoient si animés que cela ne produisit aucun effet. Cependant, Don Raphaël qui étoit attentif à tout ce qui se passoit, remarqua que celui qui se distinguoit le plus du côté des Soldats des Galères, étoit un jeune homme très-bien fait, qui avoit un habit très-propre ; un plumet vert & un Cordon de Diamans. L'adresse & la valeur avec laquelle il combattoit, son air martial, & la richesse de son habit lui attiroient les yeux de tous ceux qui regardoient ce combat. Theodose & Leocadie s'en aperçurent aussi-tôt que Don Raphaël, & toutes deux ravies en admiration & surprises s'écrièrent ensemble : O Ciel ! ce jeune Héros est Marc-Antoine. En disant cela, elles mirent promptement pied à terre, & mettant la main à l'épée, elles se firent jour au travers des armes ; elles furent bien-tôt auprès de Marc-Antoine, Theodose à son côté droit, Leocadie

cadie à son côté gauche. Courage lui dit d'abord la dernière, courage vaillant & intrépide Marc-Antoine, vous avez ici un second qui vous servira de bouclier, & qui expose de tout son cœur sa vie pour sauver la vôtre qui lui est si chère. Soyez-en persuadé, Marc-Antoine, dit alors Theodose, puis que Theodose est auprès de vous. Don Raphaël, qui avoit vu ce qui se passoit, les suivit, & il fut aussitôt auprès de Marc-Antoine qu'elles. Marc-Antoine qui étoit occupé à se défendre, & à délivrer les Soldats des Galères, n'entendit rien de ce que lui avoient dit Theodose & Leocadie; il ne les aperçut pas même. Le combat étoit si engagé qu'il ne pensoit qu'à combattre, & on peut dire que jamais Cavalier n'a combattu avec plus d'ardeur & avec plus de bravoure. Cependant, comme ceux de la Ville croissoient à tous momens, ceux des Galères furent obligés de céder au nombre & de se retirer. Marc-Antoine étoit au désespoir; mais comme il y eût eu de la témérité à demeurer seul, il se retira comme les autres, ayant à ses côtés ces deux nouvelles & valeureuses guerrières; & telles qu'étoient autrefois Bradamante, Marfisc auprès de Roger. Tandis que ces choses se passaient, un

Che-

Chevalier Catalan de la Maison des Cardonnes, parut monté sur un superbe cheval, & se mettant entre les deux partis, fit retirer ceux de la Ville, qui voulant se prévaloir de leur avantage poursuivoient les autres : mais il ne pût pas les appaiser si bien, qu'ils ne jettassent des pierres pendant quelques momens, qui firent beaucoup de fracas, & Marc-Antoine fut assés malheureux pour être blessé à la tête dans cette occasion ; d'une si terrible manière, qu'il fût renversé par terre sans connoissance & sans sentiment. Leocadie & Theodose ne l'eurent pas si tôt vu tomber, qu'elles le relevèrent & le soutinrent entre leurs bras. Don Raphaël, qui s'étoit un peu écarté pour éviter une grêle de pierres qui fendoit sur lui, courut pour s'approcher de Marc-Antoine ; mais le Chevalier Catalan l'arrêta. Ne passez pas plus outre, Seigneur, lui dit-il, je vous garantirai de l'insolence de cette populace farouche. Ha ! Seigneur, répondit Don Raphaël, laissez-moi passer, & me permettez d'aller secourir ce que j'ai de plus cher au monde. Le Chevalier le laissa passer, mais il ne pût arriver si tôt qu'on n'eût emporté dans l'Esquif de la Capitaine, Marc-Antoine & Leocadie, qui le ferroit entre
ses

ses bras , & qui ne le voulut jamais quitter. Theodose voulut entrer dans le même Esquif , mais elle n'en eut pas la force , voyant que Marc-Antoine étoit entre les mains de sa Rivale ; & sans doute elle fût tombée évanouie dans l'eau de douleur & de jalousie , si son frère ne fût arrivé pour la soutenir. Croyez-moi , Alcidiand , l'ame de Don Raphael n'étoit pas dans une meilleure assiette que celle de sa sœur , lors qu'il vit que Leocadie s'en alloit avec son Rival. Le Chevalier Catalan , qui s'étoit avancé pria de la manière du monde la plus honnête Don Raphael & Theodose de le suivre ; & comme l'Esquif étoit déjà en mer , & que l'émotion n'étoit pas encore tout à fait apaisée , ils acceptèrent l'offre qu'il venoit de leur faire d'une manière si obligeante. Le Chevalier descendit alors de Cheval , & se mettant au milieu d'eux l'épée à la main , il fendit la presse , tâchant de calmer les esprits autant qu'il pouvoit , & priant le peuple de se retirer. Don Raphael regardoit de tous côtés , pour voir s'il n'appercevroit point son Valet ; mais Calvet n'étoit pas demeuré-là , il s'étoit retiré avec ses Chevaux dans une Hôtellerie , où il avoit logé autrefois. Ils arrivèrent enfin chez le Chevalier , o'est

à dire, dans une maison des plus magnifiques de la Ville. Dans quelle Galère êtes-vous venu, dit-il d'abord à Don Raphaël, je ne suis venu dans aucune, répondit le jeune Gentilhomme, je suis arrivé dans cette Ville au commencement du combat dont vous avez été spectateur, j'ai voulu m'y rendre comme les autres, & y ayant reconnu ce Chevalier qui a été blessé d'un coup de pierre ; je me suis exposé au péril pour l'amour de lui. Ha ! Seigneur, continua-t-il, ayez la bonté de donner ordre qu'on l'apporte à terre ; c'est une personne qui m'est chère. Je le ferai de bon cœur, dit le Catalan. En effet, étant sorti dans le moment, il l'alla demander lui-même au Commandant de la Galère, qui lui accorda d'abord sa demande. Il trouva qu'on le pançoit ; & le Chirurgien lui dit sans façon, que sa blessure étoit très-dangereuse. Dès que ce premier appareil eut été mis, on le porta dans une Chaloupe, où Leocadie entra aussi ; & ils ne furent pas plutôt sur le rivage, qu'on l'emporta chez le Chevalier dans une chaise à bras. Don Raphaël qui étoit en peine de son Valet l'avoit envoyé chercher dans ce tems-là, on l'avoit trouvé ; il arriva lors que Marc-Antoine & Leocadie arrivaient.

vérent. Ils furent logés tous deux dans des Chambres magnifiques, on appella d'abord le plus fameux Chirurgien de la Ville. Leocadie & Theodose furent extrêmement mortifiées; mais elles dissimulèrent leur douleur & ne dirent rien. Cependant, Leocadie, qui avoit beaucoup de résolution entra dans la Chambre de Marc-Antoine dès que les Chirurgiens se furent retirés. Le Chevalier Catalan, Don Raphaël & Theodose la suivirent; elle s'approcha d'abord du lit, & ayant pris Marc-Antoine par la main, elle lui parla en ces termes.

Vous n'êtes guères en état, Marc-Antoine, d'entendre de longs discours, aussi n'ai-je pas fait le dessein de vous entretenir fort long-tems. Il est nécessaire néanmoins, que vous fassiez un petit effort, pour écouter un moment une personne qui vous a été autrefois si chère; il s'agit de votre repos & du mien, dans la plus triste situation où ait jamais été votre ame. Antoine ayant ouvert alors les yeux, il les arrêta sur Leocadie; mais ne l'ayant pourtant reconnue qu'à la voix, il lui répondit dans le même instant. Dites, Leocadie, ce furent les paroles de Marc-Antoine, dites tout ce que vous souhaitez de me dire, il me reste encore quelques

ques momens de vie pour vous écouter, & je vous écouterai même avec un sensible plaisir; car je ne saurois désavouer, que je n'aye pour vous la dernière estime. Theodose & Don Raphaël fremirent à ces mots, & avouez, Alcidiene, que cette réponse étoit un peu mortifiante pour ce Rival & pour cette Rivale. Si le coup que vous avez reçu à la tête, poursuivit Leocadie, ou plutôt si celui que j'ai reçu dans l'ame ne vous a point fait perdre la mémoire, vous vous souvenez de Leocadie, dont vous avez déjà prononcé le nom, & de la parole que vous lui donnâtes, accompagnées d'une promesse que vous signâtes de votre propre main. Si vous n'avez point oublié ces choses, vous conviendrez que je suis cette même Leocadie, que vous n'avez pas cru autrefois indigne de vos empressemens & de votre alliance; car enfin mes parens sont nobles, ils ont de la vertu & de la valeur, ils se font distinguer dans l'Andalousie. Si je suis travestie, Marc-Antoine, n'en soyez pas surpris, c'est un effet de mon amour & de mon desespoir: vous m'avez abandonnée, & comme je m'étois résolue de vous aller chercher dans tous les coins du monde, un autre habit me conviendrait

droit mal. Je vous ai trouvé enfin ;
 mais hélas ! je vous ai trouvé mourant ;
 & puisqu'il faut que je vous le dise , ne
 donnant aucune espérance de vie. Les
 momens qui vous restent , continua-t-elle
 toute en larmes , sont si précieux , que
 vous ne devez pas les laisser échaper sans
 vous accommoder avec le Ciel , que
 vous avez offensé en me trompant , &
 vous devez me donner la main comme
 à votre légitime Epouse. Soyez persua-
 dé , dit-elle en finissant , & poussant un
 profond soupir , soyez persuadé que je
 ne vous survivrai pas long-tems , & que
 le même jour qui mettra Marc Antoine
 au tombeau , y mettra l'infame Leocadie.
 Marc Antoine tout feroce qu'il
 étoit ne fut pas long-tems à répondre ,
 je ne saurois nier , lui dit-il , belle & gé-
 néreuse Leocadie , que je ne vous , con-
 noisse , je vous en ai déjà fait l'aveu. Je
 me souviens de toutes vos bontés , & je
 déclare que vous êtes autant distinguée
 par votre vertu , que par la noblesse de
 votre sang , qui a donné à l'Espagne tant
 d'hommes illustres. Je ne saurois même
 désapprouver votre déguisement , puis que
 j'en fai la cause , je vous estime au con-
 traire par cet endroit , c'est ici un bien-
 fait nouveau , qui m'oblige à une recon-
 noissan-

noissance éternelle. Je sens mieux que vous ne le croyez, que j'ai peu de momens à vivre, & comme dans l'état où je suis, il ne m'est plus permis de dissimuler, je veux bien vous ouvrir mon cœur. Je l'avouë, charmante & vertueuse Leocadie, je vous ai aimée, & je suis convaincu que vous répondiez à ma tendresse. J'avouë encore, que je vous ai fait une promesse, que je serois un jour votre Epoux; mais je proteste en même tems que je ne la fis que dans la seule vûe de vous complaire; car enfin il y avoit long-tems que j'avois engagé ma foi à Theodose que vous connoissez, & dont la Maison n'est pas moins illustre que la vôtre. Je vous donnai une promesse signée de ma main, & je lui avois donné auparavant ma main propre, & d'une manière si authentique, qu'il ne m'est plus permis de la donner à une autre. Je n'ai obtenu de vous que des fleurs qui ne vous ont fait aucun tort; mais j'avois obtenu des fruits de Theodose, & ce furent des faveurs qu'elle ne m'accorda que sous la foi d'être son Epoux, comme je ne saurois desavouer que je ne sois. Il est vrai, je vous abandonnai toutes deux, je vous laissai incertaine de votre destinée, & sans es-

pé-

pérance ; mais je la laissai deshonorée ;
 le Ciel qui est juste m'a puni , mais il
 me fait pourtant la grace de reconnoi-
 tre ma faute , de vous demander par-
 don , Leocadie , & de déclarer en mou-
 rant que Theodose est mon Epouse ; en
 achevant ces paroles , Marc-Antoine qui
 se tenoit appuyé sur une de ses mains ,
 tomba évanoui. Don Raphaël s'avança
 alors , Revenez , Marc-Antoine , lui dit-
 il en l'embrassant , & jetez les yeux sur
 un tendre ami , qui devient aujourd'hui
 votre frère. Oui , vous l'êtes , Don Ra-
 phael , dit Marc-Antoine , qui étoit re-
 venu de sa pâmoison , & je le tiens à
 grand honneur. Alors il le baïsa & l'em-
 brassa avec la dernière tendresse , le con-
 jurant de ne se plus souvenir des cha-
 grins qu'il avoit causés à Theodose & à
 toute sa famille. O Theodose , s'écria-t-
 il à l'instant , charmante & incompara-
 ble Theodose , oubliez que je vous ai of-
 fencée , & ne laissez pas d'aimer un Epoux
 qui meurt plutôt de regret de s'être ou-
 blié jusques-là , que des blessures mor-
 telles qu'il a reçues. Oui , Theodose , je
 vous conjure de m'aimer , parce que j'ai
 raison de croire , que vous ne m'aimez
 pas. Du moins , votre amour , s'il vous
 en reste encore quelque ombre , est
 bien

bien au-dessous de celui de Leocadie : si vous m'aimiez autant qu'elle , j'aurois la joye de vous donner la main à ce moment , & de mourir entre vos bras. Vous aurez cette joye , Marc-Antoine , repliqua Don Raphael. Alors il alla chercher sa sœur , qui se tenoit derrière en fondant en pleurs , & qui ne savoit si elle devoit ajouter foi à ses yeux & aux paroles qu'elle venoit d'entendre. La voici cette Theodose que vous reclamez , lui dit-il , en lui présentant cette aimable fille , qu'il avoit prise par la main , vous n'avez rien à lui reprocher qu'un peu trop d'amour , s'il est vrai qu'on puisse trop aimer un Epoux de votre rang , & de votre mérite. Marc-Antoine la reconnut , ils ne se dirent rien ; mais ils s'embrassèrent en versant des larmes. N'admirez-vous pas , Alcidiane , un dénouement si surprenant ? vous l'admirez sans doute ; mais vous plaignez en même tems Leocadie , j'en conviens avec vous , elle est à plaindre , & digne d'une plus belle destinée , tandis que Theodose est heureuse , elle est dans un triste embarras. Cette infortunée Amante , qui n'avoit garde de s'imaginer , que le jeune Cavalier à qui elle avoit fait confidence de ses amours , fût Theodose , ne fût plus où elle en étoit.

Ce que venoit de dire & de faire Marc-Antoine, fut un coup de foudre qui l'acabla, elle vit avorter dans un moment toutes ses plus douces espérances, & ne sachant quel parti prendre, elle prit enfin celui que lui inspira le desespoir. Elle se déroba tout d'un coup de sa compagnie, qui étoit occupée à voir & à admirer ce qui se passoit, elle sortit à la rue, & marcha sans savoir proprement où elle alloit, dans l'intention néanmoins d'aller chercher les occasions de se faire tuer, les armes à la main, ou de s'aller cacher toute sa vie. Elle ne fut pas plutôt dehors, que Don Raphaël en fut alarmé, il s'informa où elle étoit, avec beaucoup d'empressement, personne ne lui pût donner de ses nouvelles. Le voilà éperdu & au desespoir, il sort, il court après cette Amante inconsolable, il prend son Valet pour le conduire à l'Hôtellerie où il étoit allé descendre, pour s'informer si Leocadie n'y avoit point été pour prendre un cheval; elle n'y avoit pas même pensé : il traversa toutes les rues de Barcelonne, toutes ses courses furent inutiles. Enfin s'imaginant que Leocadie seroit allée du côté de la mer, pour tâcher de s'embarquer dans une des Galères qui alloit à Naples, il porta ses pas de

de ce côté-là , il y vola , & un moment avant que d'arriver à l'endroit , où les Galères étoit à la Rade , il entendit qu'on appelloit à grand cris l'Esquif de la Générale. Il crut entendre la voix de Leocadie , il ne se trompoit pas , c'étoit Leocadie elle-même qui crioit , & qui vouloit s'embarquer dans cette Galère. Leocadie qui entendit que quelcun venoit à elle à grands pas , & qui ne favoit ce que ce pouvoit être , mit d'abord l'épée à la main , & se tenant sur ses gardes , elle attendit de pied ferme Don Raphaël , qu'elle reconnut d'abord. Elle fut fâchée de se trouver seule avec lui dans la nuit , & dans un lieu assez écarté ; car elle s'étoit déjà aperçue que Don Raphaël avoit quelques tendres sentimens pour elle. Pourquoi venez-vous troubler mon repos , Don Raphaël , lui dit la triste Leocadie , ne triomphez-vous pas assez , & me venez-vous chercher pour me faire suivre le Char de triomphe de Theodose ? Ha ! divine Leocadie , répondit Don Raphaël , que je suis éloigné de vouloir insulter à vos infortunes , & que vous connoissez mal ce qui se passe dans mon ame. Je sens autant que vous-même votre douleur , & je sacrifierois mille fois ma vie pour la calmer , si elle pouvoit se calmer
par

par ce sacrifice. Je cours après vous, pour tâcher d'effuyer vos larmes, pour empêcher s'il m'est possible, que vous ne vous abandonniez au desespoir, où vous plongeroient infailliblement les premiers mouvemens de la jalousie, & d'un amour méprisé, ou plutôt, ne le feignons point, je cours après vous pour vous offrir un cœur, à la place de celui que vous venez de perdre : car enfin, divine Leocadie, je ne puis plus vous celer que je vous adore, je ne dois pas même le faire en cette rencontre. Faites y réflexion, si votre juste douleur vous le peut permettre, Marc-Antoine est un Amant ingrat, un Amant qui vous a trompée, un Amant qui vous a endormie, sous de feintes promesses, un Amant enfin sur lequel vous ne pouvez plus compter, puisque le Ciel l'a donné à ma sœur : & cet Amant d'ailleurs n'a d'autre avantage sur moi, que le bonheur qu'il a de vous plaire ; car pour ce qui regarde les biens de la fortune, l'ancienneté de la Noblesse, la bravoure & la vertu, j'ose bien le dire, ma famille ne cede en rien par ces endroits-là, à la sienne. Je dis ceci, que je sai bien que je devrois taire, incomparable Leocadie ; mais je le dis pour tâcher de vous faire ouvrir les yeux

310 LES DEUX AMANTES.

dans une occasion, où il est tant de
 votre intérêt que vous vous vengiez de
 l'aveugle & infidelle Marc-Antoine, en
 faisant voir qu'il ne vous tient plus de-
 formais au cœur. Pensez-y bien, Leo-
 cadie, vous perdez un Epoux chiméri-
 que, & vous aquérez un Amant, qui en
 même tems qu'il vous donne son cœur,
 vous offre sa foi & sa main, qu'il est
 prêt à vous donner, du moment que
 vous l'en croirez digne. Peut-être vous
 imaginez-vous, ajouta Don Raphaël tout
 transporté, que ce que vous avez fait
 en faveur de Marc-Antoine me refroidira
 quelque jour. Non, adorable Leocadie;
 car outre que Marc-Antoine vous a jus-
 tifiée, & que votre vertu n'a souffert au-
 cune atteinte dans tout le cours de vos
 amours, j'admire votre fidélité & votre
 constance, ce que vous avez fait pour
 lui, est un nouveau charme pour moi,
 car enfin je suis persuadé, connoissant
 à présent votre caractère, que si vous
 venez jamais à m'aimer, vous m'aime-
 rez éternellement. Leocadie ne répon-
 dit à ces paroles, qu'en poussant de pro-
 fonds soupirs. Don Raphaël lui prit alors
 les mains & les baïsa plusieurs fois; elle
 n'eut pas la force de s'y opposer. Ache-
 vez, dit ce nouvel Amant, qui crut
 s'être

s'être apperçû que Leocadie s'attendrissoit, achevez à la vûe de ce Ciel, parsemé d'étoiles qui nous couvre, de cette mer tranquille qui nous écoute, de ces sables humides qui nous soutiennent, achevez de me rendre heureux, & finissons vos maux & les miens, en nous unissant pour toujours par un doux & prompt himenée. Où iriez-vous, ajouta-t-il, & à quoi se termineroient enfin toutes vos courses, après avoir erré des années entières à l'avanture ? Ha ! non, Leocadie, ce n'est pas le parti que vous devez prendre, celui que je vous offre est l'unique qui vous convient. Retournez dans votre maison sous les auspices d'un tendre, d'un passionné & fidelle Epoux, que le Ciel semble vous avoir choisi, pour vous tirer du labyrinthe où vous vous êtes engagée. Vous ne parlez point, insensible Leocadie, voulez-vous mourir de douleur & de desespoir ? mourons je le veux bien, mourons tous deux, ma destinée n'est pas plus heureuse que la vôtre, si je ne deviens votre Epoux. Ne vous imaginez pas, Alcidiane, de voir ici quelque chose de tragique, Leocadie est trop raisonnable. Elle écouta les conseils de Don Raphaël, elle goûta ses raisons, elle s'y rendit, elle convint qu'on

devoit oublier un Amant ingrat & inconstant, & qu'il y avoit de la sagesse à ne se desespérer point, & à s'accommoder d'un Epoux qui s'offroit à elle, avec tant de démonstrations de tendresse. Et bien, s'écria-t-elle, en rompant le silence qu'elle avoit gardé si long-tems, puis que les Destins l'ont ainsi ordonné, je ne résiste point à leurs loix, j'oublie Marc-Antoine pour vous, généreux & tendre Don Raphael, je vous donne toute mon affection, toute mon estime, persuadée que je suis, que vos démarches sont sincères, & que vous ne me reprocherez jamais les foiblesses d'une passion qui ne fût jamais née dans mon cœur, si j'eusse connu Don Raphaël, dans le tems que je connus Marc-Antoine. Je prends votre cœur, prenez le mien, je vous donne toute ma tendresse, ne me refusez jamais la vôtre, jurons-nous dans ce moment une fidélité éternelle, & de ces tendres & sincères promesses, soient témoins ces Cieux, cette Mer & ces Rivages qui l'ont été de vos persuasions & de vos prières. En achevant ces paroles Don Raphaël l'embrassa tendrement, ils versèrent tous deux des larmes de joye, & s'étant pris par la main ils retournèrent chez le Chevalier Catalan, qui

qui commençoit déjà à s'inquiéter de ce qu'ils avoient disparu , & qui , à la sollicitation de Theodose , qui craignoit pour la vie de Marc-Antoine , avoit envoyé chercher un Ecclesiastique qui les avoit épousés sur le champ. Jamais joye ne fut plus générale , que celle qui se répandit dans cette Maison , dès que Don Raphaël & Leocadie eurent raconté ce qui venoit de se passer entr'eux. L'Ecclesiastique , qui ne s'étoit pas retiré encore , exhorta les deux Amantes travesties , à prendre des habits conformes à leur sexe , & dans le moment le Chevalier leur en fit donner de sa femme , qui étoient très-riches : elles parurent alors avec tous leurs charmes , on n'a jamais rien vu de plus brillant. La joye de cette aimable troupe eût été entière sans la blessure de Marc-Antoine ; mais rien n'est parfait dans ce monde , belle Alcidiane , les plus pures douceurs sont toujours mêlées de quelque petite amertume , il n'y a personne dans ce monde qui soit au comble du bonheur. Cette blessure étoit estimée mortelle , on s'attendoit à tout moment à quelque fâcheux symptôme , on entrevoyoit quelque chose de funeste dans ses yeux , au travers d'un grand contentement qu'il faisoit paroître. Com-

me ceux qui en avoient soin s'en étoient aperçûs, ils avertirent les Chirurgiens qu'on le faisoit un peu trop parler, les Chirurgiens ordonnèrent qu'on le laissât seul. Cependant, ce qui sembloit devoit altérer sa santé, avança sa guérison. Du moins reconnut-on dès le lendemain qu'il n'étoit nullement en danger, s'il n'arrivoit quelque nouvel accident qu'on tâcha sagement de prévenir. Marc-Antoine en un mot, quitta le lit en moins d'un mois, & peu de tems après il fut en état de se mettre en chemin.

Pendant que Marc-Antoine tenoit le lit, il fit vœu, s'il guérissoit, d'aller à pied en pèlerinage à S. Jaques de Galice; il voulut exécuter son vœu. Don Raphaël, Theodose, Leocadie & Calvet l'accompagnèrent. On se prépara pour le saint Voyage, & jamais on n'a vû de pèlerinage plus galant. Marc-Antoine & Don Raphaël avoient des manières de longues vestes d'un Droguet obscur, qui s'agrafoient avec quelques boutons d'or massif, des bourdons d'un bois extrêmement léger & joli, dont les pommes étoient d'ébene, & des Coletins de velours noir embellis de quelques coquilles d'argent. Ils portoient de petites Calebaces de même matière; mais brunes, & des Chapeaux

Le grand bord, sur lesquels étoient attachées de petites plaques de vermeil doré, où étoient représentées une partie des aventures de Marc-Antoine & de Théodose. L'habit des Pelerines, étoit d'un gros grain de soye de la même couleur; que les vestes des Pelerins, leurs bourdons & leurs coletins étoient à peu près semblables, & leurs chapeaux étoient ajustés en gondoles, avec les mêmes représentations, & deux coquilles naturelles d'une beauté extraordinaire, sur les retrouffis. Elles avoient mis leurs Coliers & leurs bagues: & outre cela, ils portoient tous à la ceinture de longs & riches Chapelets, dont les grains étoient d'or, ou de perles, Calvet n'avoit rien d'extraordinaire. Ce fut dans cet équipage qu'ils partirent, après avoir donné mille marques d'une véritable reconnaissance à Don Sanche de Cordonne, c'étoit le nom du Chevalier qui les avoit recueillis avec une générosité si digne de l'illustre Maison dont il étoit issu. Ils ne firent pas de longues journées, les Pelerines étoient un peu trop délicates, ils n'arrivèrent que trois jours après à Montferrat, où ils accomplirent leur vœu. Il leur étoit permis alors de quitter leurs habits de Pelerin; mais ils ne le trouvèrent.

pas à propos , ils dirent qu'ils ne les quitteroient que chez eux , où ils arrivèrent enfin ; mais ce ne fut pas , Alcidiane , sans quelque nouvelle aventure. Ils étoient déjà à la vûe de la maison de Leocadie , & cette Héroïne & Theodose , répandoient des larmes de joye , faisant réflexion sur leurs infortunes passées , & sur le succès heureux qu'elles avoient eu. Ils la contemploient du haut d'une petite Coline , d'où on découvroit un fertile Valon , qui séparoit cette maison de celle de Theodose ; car elles n'étoient qu'à une lieue l'une de l'autre. Occupés de leur joye & de l'espérance d'aller bien-tôt embrasser leurs parens , auxquels ils n'avoient pû causer que de mortelles inquiétudes ; car ils ne leur avoient point donné de leurs nouvelles , ils apperçurent dans ce Valon , sous un gros arbre , un puissant Chevalier , armé de toutes pièces , tenant un bouclier au bras gauche , & une lance à la main droite ; il étoit monté sur un grand & superbe Cheval. Un moment après , deux autres Chevaliers parurent armés à peu près de la même manière , ils furent joindre le troisieme , & s'étant parlés quelque tems , l'un des deux derniers s'étant tiré à l'écart avec le premier , ils poussèrent leurs Cheveux tout d'un coup

coup, & rompirent leurs lances avec tant de bravoure & d'adresse, qu'ils donnoient bien à connoître que ce n'étoit pas la première fois qu'ils s'étoient trouvés sous les armes. Le troisième n'étoit que Spectateur, il se tenoit ferme sur son Cheval, qui écumoit sans changer de place, & les deux tenans faisoient merveille l'un & l'autre. Don Raphaël n'eut pas plutôt vu le combat de ces deux Chevaliers, qu'il descendit de la Coline, suivi de Marc-Antoine, & des deux charman-tes Pelerines, & il arriva aux combat-tans avant qu'ils se fussent encore blessés. Le casque de l'un des Chevaliers lui étant tombé de la tête dans ce moment-là, Don Raphaël vit que c'étoit son pere. L'autre Chevalier qui avoit levé la vi-sière pour prendre un peu l'air, car le combat l'avoit échauffé, fut reconnu par Marc-Antoine pour être le sien. Le troi-sième Chevalier qui étoit Spectateur du combat étoit celui de Leocadie, il se fit connoître à sa fille.

Marc-Antoine & Don Raphaël ne se furent pas plutôt apperçus que c'étoit leurs peres qui étoient aux mains, qu'ils se jet-terent entre leurs deux chevaux, & s'écriè-rent tous à la fois; Arrêtez Seigneurs, arrêtez, ceux qui vous en conjurent sont

Q. 5; vos.

vos enfans. Je suis Marc-Antoine, je suis Raphaël, modérez votre ardeur & & votre fureur, jetez bas les armes, ou les tournez contre quelqu'autre ennemi; car celui à qui vous en voulez est votre frere. Les deux Chevaliers s'arrêtèrent. Don Raphaël & Marc-Antoine ayant tourné la tête dans cet instant, virent que Don Sanche étoit descendu de Cheval; & qu'il embrassoit Leocadie, qui lui avoit déjà raconté en peu de paroles, ce qui s'étoit passé à Barcelonne. Don Sanche s'avança d'abord pour aller séparer les deux Chevaliers; mais il trouva que cela étoit fait, & qu'étant descendus de cheval, ils embrassèrent tendrement leurs enfans, en versant des larmes, ils se joignirent tous alors, & recommencèrent leurs embrassemens & leurs tendresses.

Dans le tems que ceci se passoit, on vit paroître dans le même Valon deux troupes de gens armés, les uns à pied & les autres à Cheval, c'étoient les Sujets du pere de Theodose & de celui de Leocadie, qui ayant fû la querelle de leurs Seigneurs, avoient pris les armes pour les défendre. Don Sanche qui vit bien ce que c'étoit, alla au devant d'eux, leur dit que la querelle étoit accommodée

dée , & Don Raphaël qui le joignit dans le même instant , leur raconta en peu de mots de quelle manière sa Maison & celle de Don Sanche s'étoient alliées , jamais joye ne fut plus universelle. D'abord on choisit dans les deux troupes cinq chevaux des meilleurs pour monter les cinq Pelerins , & étant convenus de la Maison où ils iroient accomplir les nœces , ils marchèrent vers celle de Marc-Antoine qui se trouva la plus commode. La cause de cette querelle , qui avoit déjà fait tant d'éclat , procédoit de ce que le pere de Theodose & le pere de Leocadie avoient défié celui de Marc-Antoine , comme sachant la supercherie que son fils avoit faite à leurs filles , & y consentant. Pour cet effet , s'étant portés tous deux sur le Pré , où le pere de Marc-Antoine s'étoit rendu seul , ils lui dirent qu'ils ne prétendoient point se servir d'aucun avantage ; mais qu'ils étoient là pour se battre avec lui l'un après l'autre , comme braves & généreux Chevaliers. Tout le Bourg où ils arrivèrent sur le soir fut en joye ; & dès le lendemain on célébra dans toutes les formes , avec une magnificence extraordinaire , les noces de Marc-Antoine & de Don Raphaël , qui vécutrent heureux & contents avec leurs Epou-

ses, & laissèrent une illustre lignée, qui fait la première figure encore en Andalousie. Vous vous attendez peut-être, à apprendre quel est le nom de cette famille, c'est Alcidiane, ce que l'Historien nous a voulu cacher par respect; aussi n'étoit-il guères nécessaire qu'il marquât une particularité qui ne faisoit rien à son sujet, & qui eût pû faire du chagrin aux illustres descendans de Theodose & de Leocadie. Calvet ne demeura pas sans récompense, il étoit encore assez jeune, & d'humeur assez agréable, chacun voulut bien lui faire quelque présent: & peu de tems après, le pere de Marc-Antoine lui ayant fait obtenir un petit Emploi, il se crut assez riche pour prendre femme. Il la fut chercher dans ce petit Bourg, où Don Raphaël & Theodose se rencontrèrent, & cette jolie Isabelle, qui trouvoit si fort à son gré Theodose, voulut bien s'en accommoder.

ca
da
re
te
ten
nt
ai
oi
ui
ti
ti

10

100

CORNELIE.

NOUVELLE XI.

DOn Antoine Ifunça & Don Juan de Gamboa , étoient deux jeunes Gentilshommes, qui étudioient à Salamanque , & qui tout d'un coup firent dessein de quitter leurs études , pour suivre l'exercice des armes. Cette résolution ne fut pas plutôt prise qu'elle fut exécutée , ils partirent & se rendirent en Flandres , qui étoit alors le théâtre de la guerre , mais malheureusement pour eux , on y négocioit la Paix en ce tems là , & deux ou trois mois après , cette Paix fut conclue. Comme ils avoient entrepris leur voyage sans l'avoir communiqué à leurs parens , ils leur écrivirent dès qu'ils furent à Anvers , & ils reçurent en fort peu de tems des réponses extrêmement tendres. On se plaignoit d'eux de ce qu'ils s'étoient engagés dans le parti des armes , sans avoir achevé leurs études & sans avoir du moins consulté les personnes auxquelles ils de-
voient

voient le jour , car enfin , disoient leurs parens , loin de nous être opposez à un si noble dessein , nous y eussions donné les mains , puis que c'étoit-là votre penchant ; nous n'eussions point forcé votre inclination , & vous vous verriez en état de faire un peu plus de figure que vous ne faites : mais les enfans , ajoûtoient-ils , ne sont pas toujours sages , & c'est aux peres à 'prendre patience & à tâcher de se consoler. Ces tendres reproches les touchèrent si bien , que voyant qu'ils avoient fait du chagrin à leurs familles , & qu'il n'y avoit rien à faire pour eux dans les Pais-Bas , ils résolurent de retourner en Espagne : ils voulurent néanmoins voir auparavant les principales Villes d'Italie , ce qu'ils firent. Ils les virent presque toutes , & la dernière fut Bologne , où ils s'arrêtèrent quelque tems. Ils furent charmez de cette Ville , & faisant réflexion qu'ils se trouvoient dans une Université qui étoit célèbre , ils crurent qu'ils ne feroient pas mal de reprendre leurs études , qu'ils avoient quittées avec un peu trop de précipitation. Ils en écrivirent à leurs parens , qui en eurent une joye si sensible , qu'ils leur firent tenir tout ce qui leur étoit nécessaire pour paroître avec un éclat digne de la grandeur

leur de leurs Maisons. Dès que ces deux jeunes Gentilshommes se firent connoître, ils furent estimez généralement, car quoi que Don Antoine n'eût qu'environ vingt-quatre ans, & Don Juan vingt-six, ils avoient l'esprit mûr; & comme ils étoient libéraux, bien élevez, extrêmement propres, & n'affectant en aucune manière cette fierté dont on accuse la Nation Espagnole, ils s'attirèrent l'amitié de tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction, tant Italiens qu'étrangers. On peut bien s'imaginer qu'étant jeunes & bienfaits, qu'ayant de la vivacité & de l'esprit, & que pouvant faire de la dépense, ils se firent un plaisir de voir les Dames. Ils virent d'abord tout ce qu'il y avoit de plus beau, ils furent de toutes les parties de divertissement, de toutes les promenades, de toutes les assemblées d'éclat, & il n'y eut guères de maisons qualifiées, où ils n'eussent entrée, si l'on en excepte celle de Cornélie Benvoglio, parce que l'on n'y recevoit point compagnie. Cette illustre fille, qui descendoit de l'ancienne famille des Benvoglio, qui avoient été autrefois Seigneurs de Bologne, étoit une des plus belles personnes de son siècle. Depuis la mort de son pere & de sa mere, qui

l'avoit l'aînée fort jeune & fort riche, elle vivoit sous la conduite de Laurent Benvoglio son frere, qui étoit un jeune Seigneur des plus accomplis, & elle étoit si retirée, qu'il avoit été impossible à nos Espagnols de la voir. La beauté de Cornélie faisoit tant de bruit qu'ils avoient mis tout en usage pour avoir accès auprès d'elle, mais leurs mouvemens furent inutiles, elle fut toujours inaccessible; si bien que faisant réflexion que c'étoit en vain qu'ils aspireroient à une faveur qu'elle n'accordoit à personne, ils prirent le parti de n'y plus penser.

C'est une coutume dans toutes les Villes d'Italie de faire de petites promenades pendant la nuit. Don Antoine & Don Juan sortoient rarement à ces heures-là, mais toutes les fois que cela leur arrivoit ils sortoient ensemble. J'aurois dessein, dit un soir Don Juan, d'aller prendre un moment le frais. Je le veux bien, répondit Don Antoine, mais je me suis opiniâtré à finir quelque chose que j'ai entrepris, prenez les devants, je vous en conjure, je vous vais suivre incessamment. J'aimerois bien mieux que nous eussions pu sortir ensemble; repartit Don Juan, mais puisque vous le voulez ainsi, je vais vous attendre dans les en-

endroits à peu près où nous avons accoutumé de nous promener : sur cela D. Juan sortit. La nuit étoit obscure , & il étoit même si tard , qu'il ne rencontra qui que ce fût dans les rues , & comme Don Antoine ne paroïssoit point , il prit la résolution de l'aller rejoindre dans leur logis. Il se vit obligé en se retirant de passer sous un grand Portique qui régnoit dans une rue qu'il falloit qu'il traversât , & il ne fut pas plutôt au pied des colonnes qui le soutenoient , qu'il crut entendre quelqu'un qui l'appelloit par son propre nom. Il s'arrêta dans le moment , & tâchant de découvrir s'il s'étoit trompé , il vit entrouvrir une porte , & en même tems celui qui l'avoit entrouverte lui dit d'une voix basse : Est-ce vous , Fabio , hélas ! vous vous êtes bien fait attendre. Don Juan , sans penser trop bien à ce qu'il faisoit , répondit oui. Prenez donc ce paquet , lui dit-on , allez le porter en lieu assuré , & revenez le plû-tôt qu'il vous sera possible , vous nous êtes absolument nécessaire. Don Juan tendit la main , mais il falut qu'il se servit de toutes les deux , parce que le paquet étoit un peu gros. Celui qui venoit de se décharger du fardeau ferma incontinent la porte , Don Juan marcha sans savoir ce qu'il

qu'il tenoit entre les bras, mais il en fut bien-tôt éclairci. A peine avoit-il traversé le Portique, qu'il entendit crier un enfant, & il connut fort bien à la voix que c'étoit un enfant qui ne venoit que de naître. On peut bien concevoir quel fut l'embarras où ce jeune Espagnol se trouva, il ne fut s'il devoit aller heurter à la porte où on l'avoit chargé de ce désagréable paquet, ou s'il devoit laisser l'enfant dans la rue. Non, dit-il en forme même, je ne dois point exposer la mère de ce jeune enfant qui m'a été confié par mon imprudence, peut-être est-ce une personne considérable, moins encore dois-je laisser au milieu d'une rue un innocent dont je serois coupable de la mort; & puis que j'ai été chargé d'ailleurs de le mettre en lieu de sûreté, puis que je m'y suis même engagé par mon silence, je l'emporterai chez moi, & il en arrivera ce qui pourra, une promesse pour être tacite n'en doit pas être moins inviolable. Cette résolution étant prise, il s'avança à grands pas vers son logis, il y arriva un moment après, mais Don Antoine étoit parti. Voici de l'ouvrage pour vous, dit-il à la femme qui les servoit, mais ne vous épouvantez point, ce n'est qu'un enfant je l'ai trouvé sur
mes

mes pas, & j'ai bien voulu m'en charger. La femme le prit en souriant, elle le découvrit, & Don Juan & elle demeurèrent d'accord qu'ils n'en avoient vu de leur vie un plus beau. Elle le démaillota ensuite, on trouva que c'étoit un garçon : & à la propreté & à la richesse de ses langes on reconnut que c'étoit un enfant qui ne pouvoit appartenir qu'à des personnes très-distinguées. Il faut que nous en ayons soin, dit Don Juan, mais il faut en même tems que nous agissions avec prudence par une infinité de raisons : ôtez-lui, ajouta-t-il, les langes qu'il porte, enveloppez-le avec d'autres, portez-le ensuite chez une Sage femme qui vous soit connue, donnez lui l'argent qu'elle vous demandera, & lui nommez tels parens que vous voudrez, je laisse cela à votre bonne conduite. Sur cela il tira quelques pièces d'or de sa bourse qu'il lui donna, & un instant après il sortit pour se rendre sous le Portique où il avoit eu cette aventure, car il comprenoit bien qu'ayant été pris pour un autre, celui qui lui avoit donné cet enfant devoit être dans de terribles inquiétudes, il le vouloit tirer de peine, le plutôt qu'il fût possible. Il entrevoyoit déjà l'endroit, & il étoit sur le

le point d'y arriver, lors qu'il entendit un grand bruit d'épées. Comme il crut bien que c'étoient des gens qui se battoient, il s'arrêta pour écouter, & pour tâcher de se mieux éclaircir, mais il n'entendit aucune parole : les coups étoient sourds, & à la clarté qui sortoit des étincelles des pierres contre lesquelles les épées donnoient quelquefois, il crut voir assez distinctement que c'étoit un seul homme qui se battoit contre plusieurs. Ce qui le confirma dans cette pensée, c'est qu'il entendit un moment après que celui qui étoit attaqué s'ecrioit : Ha ! traîtres, vous êtes plusieurs contre moi, mais votre lâcheté ne vous servira de rien. Don Juan n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'il s'approcha de celui qui les avoit proférées, & mettant l'épée à la main, il lui dit en langue Italienne, pour n'être pas reconnu pour Espagnol : Courage, Chevalier, vous ne combattez plus tout seul, voici un second qui vient vous défendre, & qui combattra pour vous jusqu'à la dernière goutte de son sang ; je me range de votre côté, afin que la partie soit moins inégale. N'appréhendez rien, nous mènerons battant vos ennemis ; car puis que ce sont des traîtres nous n'avons rien à craindre, fussent-ils encore

encore en plus grand nombre qu'ils ne
 font. Nous ne sommes nullement traî-
 tres, répondit un de ceux contre lesquels
 Don Juan commençoit déjà à se battre,
 nous combattons pour une affaire d'hon-
 neur, & si nous avions le tems de vous
 éclaircir là dessus, nous ne doutons en
 aucune manière que vous ne prissiez no-
 tre parti, généreux & brave comme vous
 êtes. Don Juan ne répondit rien, il
 étoit assez occupé à parer les coups qu'on
 lui portoit & à écarter les ennemis, qui
 en vouloient principalement à celui en
 faveur duquel il s'étoit déclaré, contre
 lequel ils étoient acharnez de la manière
 du monde la plus furieuse; & qui enfin
 reçût un si grand coup qu'il en fut ren-
 versé par terre. Don Juan crut qu'il
 étoit mort, & comme il se trouva seul con-
 tre plusieurs, ayant fait de nécessité ver-
 tu, il se défendit avec tant de valeur
 qu'il les repoussa tous contre une murail-
 le. Cependant n'étant pas possible qu'il
 pût résister, son intrepidité & sa bravou-
 re lui eussent été inutiles si sa bonne for-
 tune ne s'en fût mêlée. Les voisins que
 le bruit avoit éveillés sortirent de leurs
 maisons, & comme ceux qui combat-
 toient contre lui ne vouloient pas être
 connus, ils se retirèrent & lui laissèrent
 le

le champ de bataille. Dans ce tems-là, celui que le jeune Espagnol avoit secouru avec tant de générosité se releva, & il dit à Don Juan, qu'à la vérité il avoit reçu un grand coup, mais qu'il n'étoit pas blessé néanmoins, parce qu'il avoit une cotté d'armes. Don Juan avoit perdu son chapeau dans la mêlée, & en le cherchant il en avoit trouvé un autre qu'il avoit mis sur sa tête, sans examiner si c'étoit le sien. Généreux Chevalier, lui dit dans ce moment-là celui qu'il venoit de secourir, je confesse que je vous suis redevable de la vie, & j'en aurai une reconnoissance éternelle. Ayez la bonté, continua-t-il, de me dire votre nom, afin que je connoisse mon libérateur, & que je puisse chercher les occasions de perdre pour votre service cette vie que vous m'avez conservée, & tout ce que je possède au monde. Je veux vous obéir, Seigneur, lui dit Don Juan, je suis Espagnol, je fais mes études dans cette Ville, & je m'appelle Juan de Gamboa. C'est une nouvelle obligation que je vous ai, repliqua l'Inconnu, cependant je ne vous dirai point qui je suis, j'aime mieux que vous l'appreniez d'une autre bouche que de la mienne, & je pren-

prendrai soin que vous soyez satisfait là-dessus.

Dans le tems que Don Juan & cet Inconnu s'entretenoient ainsi , ils virent venir à eux une troupe de gens armez. Voici vos ennemis , qui reviennent à la charge , dit le jeune Espagnol , mais ne perdons pas courage , tenons nous seulement sur nos gardes , ce n'est pas toujours le nombre qu'on doit redouter , nous en avons déjà fait l'expérience , aidons-nous , Seigneur , & le Ciel nous aidera. Vous vous trompez , Don Juan , repondit l'Inconnu , j'espère que ce sont de nos amis , & effectivement à mesure qu'ils s'approchoient il reconnut qu'il ne se trompoit point : ils se dirent quelques mots à l'oreille , après quoi ce Seigneur Italien se tournant vers Don Juan , lui dit , après lui avoir témoigné de nouveau qu'il lui seroit obligé toute sa vie , que si ce secours ne lui fût venu il l'eût supplié de le remettre chez lui , mais que pour des raisons qui étoient de la dernière importance , il le conjuroit de le laisser , qu'il lui donneroit de ses nouvelles. Il apperçût en disant cela , qu'il n'avoit point de chapeau. Je l'ai dit-il perdu dans la mêlée , cherchons , peut-être le trouverons-nous. Don Juan qui mania
dans

dans ce moment-là , celui qu'il avoit sur la tête , & qui s'aperçût que ce n'étoit pas le sien , le lui présenta en disant que c'étoit le chapeau qu'il cherchoit. Je reconnois que c'est le mien , répondit l'Inconnu , mais vous le garderez néanmoins , j'ai des raisons pour vous le laisser , ne vous opiniâtrez pas à le refuser , Don Juan , je ne le reprendrai point , vous devez l'emporter pour trophée d'armes. Don Juan n'ayant pû se défendre de garder le chapeau se retira , après quelques complimens , sans avoir pû découvrir qui étoit ce Seigneur Italien. Tout ce qu'il pût conjecturer fut , que ce devoit être une personne de distinction , car outre que ceux qui étoient venus le joindre le traitoient avec beaucoup de respect , il y en eut un qui lui donna le chapeau qu'il avoit sur la tête , lequel il prit sans beaucoup de façon.

A peine Don Juan avoit-il fait trente pas , qu'il rencontra Don Antoine. Je vous trouve enfin , mon cher Don Juan , lui dit-il , il y a long-tems que je vous cherche , & j'avouë qu'à l'heure qu'il est j'étois extrêmement en peine de vous. Depuis que je ne vous ai vû , ajoûta-t-il , j'ai eu une grande aventure , & vous m'avez bien manqué dans l'embarras où

où je me suis trouvé. Marchons, continua Don Antoine, je vous l'apprendrai chemin faisant, elle est singulière sans doute, vous en demeurerez d'accord. Je ne sai, répondit Don Juan, quelle est l'aventure que vous avez eue, mais je sai bien qu'il m'en est arrivé une fort surprenante, & la plus surprenante peut-être dont on ait jamais entendu parler. Un moment après que vous avez été hors du logis, dit Don Antoine, je vous ai suivi dans le dessein de vous aller joindre. Je marchois à mon pas ordinaire vers l'endroit où je croiois de vous trouver, lorsque tout d'un coup j'ai aperçû une femme couverte d'un grand voile, qui venoit à ma rencontre. Je ne m'attendois guères que cette femme voulût entrer en conversation avec moi, je me trompois, elle n'a pas eu plutôt jetté les yeux sur moi, qu'elle m'a demandé d'une voix foible & interrompue de soupirs, si j'étois étranger, ou si j'étois de la Ville. Je lui ai répondu que j'étois Espagnol. Je rends graces au Ciel, m'a-t-elle dit dans le moment, de ce que je suis tombée entre vos mains. Je vous supplie, Seigneur, a-t-elle ajoûté, je vous supplie par cette générosité qui se trouve parmi la Noblesse de votre Nation, que vous

Toine II.

P

me

me tiriez de cette rue , & que vous m'emmeniez à votre logis avec le plus de diligence qu'il vous sera possible , vous saurez là qui je suis , si vous desirez de le savoir ; quoi que ce soit , a-t-elle continué en soupirant , au prix de ma réputation. Comme j'ai bien vu que je ne pouvois guères me dispenser de lui rendre ce petit service , je l'ai prise d'abord par la main sans lui rien répondre , & je l'ai conduite peu à peu chez nous par des rues détournées. Un de nos Valets, c'est Saint Eltevan , m'a ouvert la porte , & l'ayant fait retirer , avant que d'entrer , de peur qu'il ne vit cette inconnue , je l'ai fait monter dans ma chambre , où elle n'a pas plutôt été qu'elle s'est jetée sur mon lit , & est tombée évanouie. Je me suis approché d'elle pour la secourir , & lui ayant découvert le visage , j'ai été d'une surprise que je ne vous saurois exprimer , j'ai vu , mon cher Don Juan , la plus belle personne qu'il y ait peut-être dans le monde ; elle peut avoir environ vingt ans ; c'est une beauté accomplie. Elle n'a pas été long-tems à revenir de sa pâmoison , & la première chose qu'elle m'a dit a été de me demander si je la connoissois. Non , Madame , ai-je répondu , je ne méritois pas de connoître
une

une personne qui a tant de charmes. Malheureux charmes ! s'est-elle mise à dire , en poussant un profond soupir , ce sont des biens qui sont très-souvent funestes à celles qui en sont pourvues. Mais, Seigneur , a-t-elle ajouté à l'instant , ayez pitié de mes infortunes. Je vous conjure par cette générosité que j'ai déjà éprouvée , laissez-moi seule dans cette chambre , & rendez-vous sans perdre tems dans l'endroit où vous m'avez trouvée , je ne doute pas que vous n'y rencontriez des gens qui se battent , tâchez de les séparer , & ne prenez aucun parti , ils me sont chers les uns & les autres. J'ai obéi , je l'ai laissée enfermée , & j'allois maintenant chercher les gens dont elle m'a parlé , pour tâcher d'apaiser leur querelle. Ce que vous venez de m'apprendre est particulier sans doute , dit Don Juan , mais l'aventure que j'ai eue ne l'est pas moins je vous assure ; vous en jugerez : sur cela il fit un recit de ce qui lui étoit arrivé , sans oublier la moindre circonstance. A quoi il ajouta , que la querelle qu'il alloit tâcher de terminer étoit entièrement terminée , que c'étoit pour cette nuit là une affaire vuidée , & qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner chez eux. Il me tarde , continua Don Juan , de

voir cette charmante personne que vous avez dans votre chambre, & sur le portrait que vous venez de m'en faire, je me ferai un plaisir de lui rendre conjointement avec vous tous les bons offices que je puis être capable de lui rendre. Je doute, repliqua Don Antoine, qu'elle veuille que vous la voyiez, je dois vous dire ici, mon cher Don Juan, qu'elle m'a fait promettre que personne ne la verroit, & qu'il n'y auroit que moi seul qui pût entrer dans la chambre où elle est enfermée. Il faut pourtant, ajouta-t-il, que nous trouvions quelque expédient pour la faire consentir à vous voir.

En s'entretenant ainsi sur leurs aventures, ils arrivèrent insensiblement chez eux, on leur ouvrit la porte, & à la clarté d'un flambeau que portoit un de leurs valets pour les éclairer, Don Antoine s'aperçut que Don Juan avoit à son chapeau un cordon de Pierreries de la dernière beauté, qui pouvoit bien valoir douze mille Ducats. Don Juan qui n'avoit point douté que le jeune Seigneur qu'il avoit secouru ne fût d'une qualité très-distinguée, acheva de se confirmer dans son sentiment, sur tout lors qu'il vint à faire attention à la manière obligeante avec laquelle il l'avoit pressé de
garder

garder ce riche chapeau. Voilà un riche trophée, dit Don Antoine, cette nuit n'est qu'un tissu d'avantures, & je ne sai à quoi tout ceci aboutira. En achevant ces paroles il fit retirer le valet qui les éclairoit, il monta à la chambre où étoit la Dame, il la trouva assise sur son lit, soupirant & versant des larmes.

Don Juan, qui avoit grande envie de la voir, suivit Don Antoine, & mit en même tems la tête à la porte de la chambre. Les Diamans de son Cordon, qui brilloient d'une manière extraordinaire, le firent appercevoir bien-tôt. La Dame, que l'éclat de ces Pierres frappa, jeta d'abord les yeux dans l'endroit où il s'étoit posté, & comme elle connut le chapeau, elle dit tout d'un coup: Hélas! est-ce bien vous mon cher Duc; entrez je vous en conjure; ne vous faites pas désirer plus long-tems. Il n'y a point ici de Duc, Madame, lui dit Don Antoine, vous n'y pensez pas bien sans doute; & votre douleur vous a distraite. Quoi ajouta-t-elle, celui qui a paru sur la porte de cette chambre, n'est-ce pas le Duc de Ferrare? C'est lui-même, continua-t-elle, je l'ai reconnu à son chapeau; & je suis bien persuadée que je ne me trompe pas. Vous vous trompez sans doute,

Madame, repartit Don Antoine ; & si vous souhaitez de voir celui qui porte ce chapeau , vous n'avez qu'à lui permettre d'entrer. Qu'il entre donc , dit la Dame , mais hélas ! ajouta-t-elle ; s'il est véritable que je me trompe , je suis au comble de mes malheurs. Don Juan qui avoit entendu ces paroles se prévalut de la permission , il entra dans la chambre son chapeau à la main : mais quelle fut la douleur de cette Dame , lors qu'elle se fut aperçue que ce n'étoit pas celui qu'elle cherchoit. Ha ! Seigneur , lui dit-elle d'une voix troublée , & entrecoupée de mille sanglots ; ha ! Seigneur , dites-moi je vous supplie , sans me tenir plus en suspens , connoissez-vous le maître de ce chapeau ? Où l'avez-vous laissé ? Est-il en vie , ou venez-vous m'apporter les tristes nouvelles de sa mort ? Hélas ! mon cher Duc , qu'êtes-vous devenu , & quelle est votre destinée ; ou plutôt , quel est le déplorable état où je me vois réduite , éloignée de vous , privée peut-être pour toute ma vie de ce que j'aime , tandis que je me vois entre les mains de personnes qui me sont inconnues. Rassurez-vous , Madame , dit alors Don Juan , le maître de ce chapeau n'est point mort , & vous êtes en lieu de sûreté , n'apprehendez rien , puis que la
for-

fortune nous a été si favorable, que de vous mettre entre ses mains; nous ne nous rendrons jamais indignes d'un si grand bonheur: & bien loin de perdre le moins du monde le respect qui vous est dû, nous sommes prêts à sacrifier notre vie pour votre service. Je vous fais obligée, Seigneur, dit la Dame; mais, ajouta-t-elle, comment ce chapeau est-il venu en votre pouvoir, & où est maintenant Alphonse d'Est à qui il appartient? Don Juan, pour la tirer de peine, lui raconta tout ce qui s'étoit passé il n'y avoit pas une heure, dans le combat où il s'étoit trouvé; il n'oublia pas la moindre circonstance. Le Duc de Ferrare, continua-t-il, car je vois bien que c'est le Chevalier que j'ai secouru, est chez lui en parfaite santé; il n'y a eu ni morts, ni blessés de côté; ni d'autre, c'est une vérité dont vous devez être persuadés. Je vous en croi, Seigneur, dit la Dame, pardonnez à mon empressement & à mon ardeur; j'ai intérêt à la vie du Duc, vous n'avez qu'à m'écouter un moment pour vous en convaincre. Elle alloit commencer son histoire, lors qu'elle entendit la voix de l'enfant dont Don Juan avoit été chargé de la manière qu'on a déjà dit. La femme qui servoit les deux

Espagnols lui avoient mis de nouveaux langes, elle l'emportoit chez une Sage-Femme; & comme elle passoit près de la chambre où étoit la Dame, l'enfant se mit à crier. Qu'est-ce que j'entens, dit-elle toute émue, n'est-ce pas un jeune enfant? C'en est un, Madame, qu'on a mis, il n'y a qu'un moment, à la porte de notre logis, dit Don Juan en se mettant à sourire; & la femme qui nous sert va chez quelque voisine pour la prier de lui donner du lait. Qu'on me l'apporte, je vous en conjure repartit la Dame, je lui en donnerai moi-même; je veux bien rendre à cet innocent ce bon office, puis que je ne suis pas assez heureuse pour en pouvoir rendre de semblables à mes enfans propres. L'enfant lui fut apporté dans le même instant: qu'il est aimable, s'écria la Dame, en le baissant, & le serrant tendrement entre ses bras; mais s'il en faut juger par ses langes, il n'est pas né d'un père & d'une mère qui soient fort riches. Elle lui donna le sein en versant des larmes, mais l'enfant ne pût jamais le prendre. Tous mes efforts sont impuissans, dit-elle, en poussant de profonds soupirs, l'enfant est trop foible encore, ou je n'ai pas assez d'adresse pour lui faire part de mon lait.

le

le Ciel se contentera de mon intention. Reprenez-le, ma bonne amie, dit-elle, en s'adressant à la femme de service, tâchez vous même de lui faire prendre quelque chose, frotez lui le palais avec du miel, ou avec quelqu'autre liqueur, & ne l'exposez pas dans les rues pendant la nuit; peut-être pourrai-je faire demain au matin ce qui n'est point en mon pouvoir de faire à cette heure. Quoi qu'il en soit, continua-t-elle, apportez-le encore avant que de le remettre à une Sage-Femme; je veux me consoler quelques momens en voyant le plus bel enfant que j'aye vû de ma vie. Don Juan voulut prendre l'enfant lui-même, & en le donnant à la femme, il lui dit de lui remettre les riches langes qu'elle lui avoit ôtés, il lui recommanda à diverses fois de n'y point manquer; nous voici sur le point d'un dénouement, dit-il en soi-même; c'est assurément la mere de cet enfant. La femme ne se fut pas plutôt retirée, qu'on présenta à la Dame quelques conferves dont elle mangea; elle laissa alors tomber sur ses épaules le voile qui lui couvroit la tête, & comme elle parut avec tous ses charmes, les deux Espagnols demeurèrent d'accord que c'étoit peut-être la beauté la plus accomplie qu'il y

eût au monde. Elle ne pût s'empêcher de verser des torrens de larmes, & après les avoir essuyées & avoir arrêté ses sours, elle commença à faire son histoire.

Je ne me serai pas plutôt nommée, que vous me connoîtrez sans doute, dit cette charmante Dame, en baissant les yeux & en rougissant; j'ai fait trop de bruit jusqu'ici pour que vous puissiez ignorer mon nom: je suis Cornélie Bentivoglio, pour ne vous tenir pas en suspens davantage. Je fus laissée orpheline dès mon enfance la plus tendre, & j'ai été jusqu'à présent sous la conduite de Laurent Bentivoglio mon frère, qui outrant les manières de ce Pais-ci, n'a jamais voulu permettre que j'aye paru dans le monde. J'ai été élevée dans la solitude, dans un Palais d'où il ne m'étoit point permis de sortir; n'ayant pour toutes compagnies que les femmes qui me servoient. Cependant, quoi que je ne me sois jamais montrée en public, on n'a pas laissé de parler de quelques petits charmes dont le Ciel a daigné me pourvoir; & qui, quelques médiocres qu'ils soient, n'ont pas laissé de m'être funestes. Mes femmes de service furent les premières qui les publièrent; elles furent les exagérer; & ce qui acheva de me mettre au
rang.

rang des personnes distinguées par leur
 beauté, ce fut mon portrait que mon frère
 fit faire lui-même à un très-habile Pein-
 tre, & je fus beaucoup flatée dans cette
 peinture. Ce n'est pas pourtant ce por-
 trait que bien des gens eurent la curi-
 osité de voir, qui a été la cause de mes
 infortunes. J'eusse passé mes jours d'une
 manière fort tranquille, accoutumée com-
 me j'étois à une vie solitaire, si le Duc
 de Ferrate ne fût venu aux nœces d'une
 de mes parentes, où mon frère voulut
 que j'assistasse. Ce fut la première fois
 que je vis des hommes; ce fut la premiè-
 re fois que je m'entendis dire des dou-
 ceurs, & que je sentis le plaisir que don-
 nent les louanges, quelque flatueuses qu'e-
 les puissent être. Ce fut, en un mot,
 dans cette nœce si fatale à ma réputation
 & à mon repos, que le Duc de Ferrate s'at-
 tacha à moi, que je l'écoutai, & que j'a-
 valai à longs traits ce funeste, mais agréa-
 ble poison, qui jette dans les derniers éga-
 remens les personnes de notre sexe, qui
 n'ont ni assez d'expérience, ni assez de
 fermeté naturelle pour se défier d'un A-
 mant. Je n'aurois jamais fait, Seigneur,
 si je voulois vous apprendre en détail
 les mesures que nous prîmes le Duc &
 moi, pour venir à bout du dessein que

nous formâmes la première fois que nous nous vîmes , qui fut de nous donner la main ; car enfin ce ne fut que sous la promesse mille fois réitérée & jurée qu'il seroit un jour mon Epoux , que je lui donnai toute ma tendresse. Comme j'affectionnois cet hymen , qui effectivement étoit avantageux pour moi , par rapport à la Maison du Duc , & par rapport même à ses qualités personnelles ; je le priai mille fois de me demander publiquement à mon frere. Je sai fort bien , me répondit toujours le Duc , que la Maison de Bentivoglio ne cède en rien à celle d'Est , & quand même nos qualités ne seroient pas égales , votre beauté me forceroit à vous préférer aux plus grandes Princesses d'Italie ; mais j'ai des raisons très-puissantes pour ne faire rien éclater encore ; soyez contente pour le présent de ce que je puis faire pour vous , soyez contente de mon cœur , & soyez persuadée que je travaille nuit & jour à vous donner la satisfaction que vous souhaitez ; & cet heureux moment n'arrivera jamais si tôt que je le desire. Il me répéta mille fois ces mots. Il m'allégua même quelques-unes de ses raisons , & comme un des effets de l'amour est de rendre crédules les personnes qui aiment , je trouvai que les rai-

sons

sons étoient légitimes. Je n'écoutai que ma seule tendresse, & d'un autre côté, entraînée par les sollicitations d'une de mes femmes de service, que le Duc avoit su mettre dans ses intérêts à force de présens; j'oubliai ce que je me devois à moi-même, je permis que le Duc fût introduit dans mon appartement, je l'y reçus à diverses fois, il passa des nuits entières avec moi, & je n'eus pas assez de force pour m'opposer à ses desirs. Épargnez-moi, Seigneurs, un détail trop circonstancié, mon Amant que je regardois comme mon Epoux, eut les dernières faveurs; & je sentis enfin que j'étois enceinte. Avant que mes habits me découvriissent, je feignois d'être indisposée; & comme mon frère m'a toujours aimée tendrement, je le fis consentir à permettre que j'allasse passer quelques jours chez cette parente dont je vous ai déjà parlé. J'écrivis au Duc ce qui se passoit, & le péril où son amour indiscret m'avoit engagée. Je lui fis sentir que je n'oserois retourner chez mon frère, que j'avois même tout à craindre de son juste courroux; & qu'il étoit enfin tems que j'éprouvasse si j'avois prodigué mes faveurs à un Amant fidèle, ou au plus ingrat de tous les mortels. Le Duc fut touché de

de mon état ; il me répondit de la manière la plus tendre. Il m'affura en un mot, que puisque les choses étoient au point où elles étoient, il n'avoit plus de ménagemens à garder ; qu'il vouloit à quelque prix que ce fût exécuter les promesses qu'il m'avoit si souvent réitérées ; qu'il se rendroit à Bologne bien accompagné ; qu'il m'enléveroit, & qu'il m'emmeneroit à Ferrare, & que là il m'épouserait publiquement. C'étoit précisément cette nuit même où nous sommes qu'il devoit exécuter son dessein, & je l'attendois à tous momens ; lors que j'ai oui passer dans la rue des gens armés, qui faisoient assez de bruit. Tout étoit capable de m'émouvoir dans la situation où je me trouvois. Je me suis remplie d'abord l'imagination de mille pensées qui m'ont alarmée ; & je n'ai été que trop convaincue peu de tems après, que ce n'étoit pas sans raison que je m'étois épouvantée : mon frère étoit du nombre de ces gens armés, & j'ai bien vu qu'il se préparoit quelque événement, qui ne pouvoit que m'être funeste, de quelque manière que les affaires tournassent. Imaginez-vous ce qui a pu se passer dans mon cœur dans la conjoncture où je me trouvois, mes alarmes ne se sauroient décrire ; & la ter-

reur

reur qui s'étoit emparée de mon ame a
 été si violente , que j'en ai accouché sur
 l'heure. Du moment que l'enfant est ve-
 nu au monde , cette femme de service
 qui a été la médiatrice de mes amours ,
 l'a emmaillotté , & l'a donné , à ce qu'el-
 le proteste , à un des serviteurs du Duc.
 Pour moi , m'étant accommodée le mieux
 qu'il m'a été possible , & avec toute la
 diligence que la circonstance le demandoit ;
 je suis sortie du logis , croyant de trouver
 le Duc à la rue , ce que j'avoue que je
 ne devois point faire qu'il n'eût paru ,
 & qu'il ne se fût fait connoître ; mais la
 crainte où j'étois que mon frère ne vint
 me surprendre , ne m'a pas permis de re-
 fléchir : ainsi comme une personne peu
 sage , & par la plus grande de toutes les
 imprudences , je suis sortie à la rue , où il
 m'est arrivé ce que vous savez vous-mê-
 mes. Avouez , Seigneurs , que je ne sau-
 rois être guères plus infortunée que je le
 suis ; je me voi sans mon enfant & sans
 mon Epoux , je me voi dans la disgrâce
 de mon frère , & il n'y a rien que je
 n'aye à craindre ; cependant , au milieu
 de mes malheurs , je rends grâces au
 Ciel de ce que je suis tombée entre vos
 mains ; car j'ose bien me promettre tout
 ce qu'on peut espérer de la civilité , &
 de

de l'honnêteté de ceux de votre Nation. En achevant ces paroles elle se laissa tomber sur le lit, & renouvela ses soupirs & ses larmes.

Nous pouvons vous assurer, Madame, lui dit alors Don Juan, que nous avons été d'abord sensiblement touchés de vos infortunes; mais à présent que nous en connoissons la grandeur, & que nous ne pouvons plus douter que vous ne soyez une personne extrêmement distinguée, nous n'en sommes pas seulement touchés, mais nous nous voyons dans une obligation indispensable de vous rendre tous les services dont nous pouvons être capables, & vous pouvez compter que nous le ferons. Ne vous laissez pas abattre à la douleur, faites voir dans cette occasion votre fermeté & votre constance; vos maux quelque grands qu'ils soient, ne sont pas si désespérés qu'on n'y puisse trouver du remède; attendez tout de votre beauté, attendez tout de votre naissance, & de la grandeur d'ame d'un Amant qui ne peut que vous adorer, & qui jusques ici ne me paroît en rien coupable. J'avoue qu'avec tant de qualitez qui vous distinguent des autres personnes de votre sexe, vous êtes digne d'une meilleure destinée; mais souvenez-vous que la prospérité n'est pas
tou-

toujours la compagne du mérite ; ne vous opposez pas à la volonté du Ciel , il se déclarera enfin en votre faveur ; & j'ose même me flatter que le dénouement sera prompt. Ce que vous avez à faire , Madame , c'est de prendre courage , & de vous reposer. Nous n'oublierons rien , foyez-en persuadée , pour tâcher d'adoucir vos amertumes ; nous vous ferons servir le mieux qu'il nous sera possible ; nous vous donnerons notre femme de service , sur laquelle vous pourrez compter comme sur nous-mêmes , & qui ne saura pas moins taire vos infortunes , que vous donner le secours dont vous aurez besoin. Dans la triste situation où je me trouve , répondit la Dame , je dois franchir toutes sortes d'obstacles , & courir tous les risques où m'expose ma mauvaise fortune : que cette femme que vous avez la bonté de me vouloir donner , entre donc , je veux bien me mettre entre ses mains , puis que vous le trouvez à propos ; aussi fait-elle déjà une partie de mes déplorable aventures. Don Juan fut dans le moment dire à la femme qu'elle entrât dans la chambre de Cornélie , & qu'elle apportât l'enfant revêtu de ses premiers langes. La femme se présenta quelque tems après. Cornélie ne la vit pas plutôt

tôt

tôt paroître qu'elle lui cria de s'approcher, la femme obéit; & l'infortunée Dame ayant pris l'enfant entre ses bras, & l'ayant examiné fort exactement, elle dit toute émue: dites-moi, ma chère amie, est-ce là le même enfant qui m'a été déjà présenté? C'est le même, repartit la femme de service. Mais, ajouta Cornélie toute troublée, & ne sachant où elle en étoit; ce ne sont pas les mêmes maillots où il étoit envelopé. Je l'avoue, répondit la femme. Et d'où les avez-vous eus, dit Cornélie, qui flottoit entre la crainte & l'espérance, & qui ne savoit si elle devoit ajouter foi à ses yeux; tirez-moi de peine, je vous en conjure, dévelopez-moi un mystère, d'où dépend une partie de mon repos; car enfin ce sont des langes qui m'appartiennent.

Les deux Espagnols qui étoient sur la porte de la chambre, & qui écoutoient ces paroles, entrèrent là-dessus. Je ne dois plus vous laisser en peine, dit Don Juan à Cornélie; ces langes, Madame, & cet enfant sont à vous. Il lui fit alors un récit fort ample de ce qui lui étoit arrivé sous le Portique où l'enfant lui avoit été donné; Cornélie n'avoit jamais été plus surprise. Je veux bien vous l'avouer, Madame, ajouta Don Juan, j'ai été convain-

vain-

vaincu dès que vous avez eu achevé votre histoire, que c'étoit l'enfant dont vous avez accouché cette nuit ; & si je ne vous l'ai pas dit d'abord , c'est que j'ai voulu vous surprendre agréablement , pardonnez-moi cette petite supercherie. Chacun peut s'imaginer quels furent les transports de joye de Cornélie , ils ne pouvoient pas être médiocres. Don Juan & Don Antoine la laissèrent , & allèrent reposer le peu qui restoit de la nuit , dans le dessein de n'entrer jamais dans sa chambre , qu'elle ne les fit appeller. Dès que le jour parut ils s'allèrent promener par la Ville ; ils passèrent dans la rue où s'étoit donné le combat la nuit précédente ; mais ils n'entendirent parler en aucune manière ni de ce combat , ni de la fuite de Cornélie. Ils s'en retournèrent chez eux , où ils apprirent de la femme qui les servoit , que l'enfant avoit été mis entre les mains d'une nourrice ; que Cornélie avoit assez bien reposé , & qu'elle souhaitoit de les voir. Ils entrèrent un moment après dans sa chambre , & dans le tems qu'ils lui apprenoient qu'ils avoient été déjà se promener par la Ville , qu'ils avoient passé dans son quartier , & que personne ne parloit d'elle , ni du Duc de Ferrare , ni du combat qui s'étoit donné

pen-

pendant la nuit ; un de leurs Valets vint leur dire à la porte, qu'on demandoit Don Juan de Gamboa, que c'étoit un jeune Seigneur bien fait, accompagné de deux Estafiers, qui ne cachoit pas même son nom, que c'étoit Laurent Bentivoglio. Cornélie fut épouvantée, lors qu'elle entendit prononcer ce nom. Ah ! Seigneur, dit-elle d'une voix basse & tremblante, mon frère a été informé que j'étois ici, il vient pour m'en arracher ; & comme j'ai deshonoré notre Maison, j'ai tout à craindre pour ma vie. Ne craignez rien, Madame, dit Don Antoine, nous ne sommes pas gens à permettre qu'on fasse des violences chez nous, & comme nous vous en avons déjà assurée, nous faisons notre propre affaire de la vôtre. Don Juan ira voir ce que ce Chevalier souhaite, & je demeurerai auprès de vous. Sur cela, il fit apporter deux Pistolets chargez, il commanda à ses gens de prendre leurs épées, & de se tenir sur leurs gardes ; & Don Juan sans s'émouvoir descendit à la porte de la rue, où il trouva Bentivoglio.

Vous serez surpris, Don Juan, lui dit le Seigneur Italien, que je prenne la liberté de vous arracher de vos occupations ; quoi que je n'aye pas l'honneur d'être connu
de

de vous. Si vous y faites attention néanmoins vous n'aurez pas tout à fait lieu de le trouver étrange; les personnes qui se distinguent par autant d'endroits que vous le faites, se doivent attendre à tout, & vous vous convaincrez dans un moment que c'est votre mérite seul qui vous attire cette visite. J'ai à vous entretenir sur une affaire très-importante; mais comme ce n'est pas ici le lieu où je le puisse faire, je souhaiterois que vous voulussiez prendre la peine d'entrer un moment avec moi dans une Eglise, qui n'est qu'à quatre pas d'ici. Je vous suivrai partout, Seigneur, lui dit Don Juan, après avoir répondu à ses complimens en peu de mots; je m'estimerois très-heureux ajouta-t-il, si je pouvois me rendre digne par quelque endroit de votre faveur & de votre estime. Sur cela Bentivoglio le prit par la main, ils marchèrent vers cette Eglise, où ils ne furent pas plutôt entrez qu'ils s'assirent sur un banc, à l'écart; & le Chevalier Italien voyant que personne ne les pouvoit entendre, il parla en ces termes.

Oh vous l'a déjà dit, je suis Laurent Bentivoglio. Vous n'ignorez pas, Seigneur, que la famille dont je porte le nom, est une des plus nobles, & des plus anciennes Maisons d'Italie. J'ai tâ-
ché

ché jusqu'à présent de ne me rendre pas indigne de ce nom illustre, & il se présente une occasion où je dois faire voir que je ne dégénère point de la vertu, & de la bravoure de mes glorieux ancêtres. Je n'ai qu'une sœur, & s'il m'étoit permis de la louer, je pourrois dire sans exagération, que le Ciel l'a pourvûe de tant de charmes, que c'est une beauté parfaite. Ceux qui nous ont donné la naissance nous laissèrent fort jeunes, & comme elle a été depuis ce tems-là sous ma conduite, je n'ai rien oublié pour lui inspirer la vertu; mais elle n'a pas été aussi sage qu'elle est belle. Pour ne vous ennuyer pas par un trop long discours, je vous dirai que le Duc de Ferrare, Alphonse d'Est, a su triompher de ma vigilance, & de la crédulité de cette imprudente fille. Il l'enleva hier au soir chez une de mes parentes; où elle étoit en visite, depuis quelque tems; & ce qui m'afflige le plus, ce fut après en avoir eu des faveurs qui la deshonorèrent. Je fis averti quelques momens après de ce qui se passoit, je sortis en même tems pour l'aller chercher, je le rencontrai, je l'attaquai d'une manière fort vigoureuse; mais lorsque j'étois sur le point de l'obliger à me dire qu'elle étoit sa vue dans l'enlèvement,

vement de ma sœur, il échapa à mon ressentiment & à ma juste vengeance ; il fut secouru par son Ange tutelaire sans doute. Quoi qu'il en soit, celui qui vint à son secours le défendit avec tant de valeur, & avec tant d'adresse, que je fus dans l'impuissance de le faire expliquer, ou d'effacer dans son sang la tache qu'il a faite à notre Maison. Ce n'est pas tout, j'ai su de cette parente, que le Duc a promis à ma sœur de l'épouser, & que son dessein néanmoins est de n'exécuter jamais sa promesse, il l'a abusée sous cette espérance ; il lui veut persuader à présent, que pour des raisons de politique, & qui intéressent sa fortune, il ne lui est pas permis de lui donner encore la main : prétextes de la plupart des hommes, lors qu'ils sont venus à bout de faire succomber une maîtresse un peu trop crédule. Cependant, je voi ma sœur enlevée, je la voi deshonorée pour toute sa vie, si le Duc de Ferrare ne l'épouse ; & ce qu'il y a de plus triste dans cette conjoncture, je n'ose découvrir ce malheur à personne ; car ces sortes d'éclats font toujours du tort à une famille ; vous en convenez je m'assure. Comme il faut néanmoins qu'un honnête homme prenne son parti dans ces occasions, j'ai pris celui d'aller à Ferrare

re, je demanderai au Duc lui-même ce qu'il a fait de ma sœur, je le sommerai d'exécuter la promesse qu'il lui a faite ; & s'il me refuse une si juste satisfaction, je lui ferai un appel : car enfin, il faut qu'il meure de ma main, ou que je meure de la sienne. Je vous l'ai déjà fait sentir, Don Juan, je ne veux confier mon dessein ni à mes parens, ni à mes amis, parce que je ne souhaite pas que cette affaire éclate ; & comme vous êtes étranger & que votre bravoure m'est connue, je m'adresse à vous pour vous supplier de m'assister de vos conseils & de votre bras dans cette rencontre. Je me flatte que vous ne me refuserez pas cette grace, & que vous aurez bien la bonté de m'accompagner dans mon entreprise. Je vous demande beaucoup, je l'avoue ; mais connaissant le caractère de ceux de votre Nation, je me flatte que je vous fais plaisir. Vous le faites sans doute, dit Don Juan, qui l'avoit laissé parler sans l'interrompre, je vous suivrai par tout, Seigneur, vous pouvez compter sur moi comme sur vous-même, je fais mon affaire de la vôtre. Ce n'est pas, ajouta-t-il, parce que je suis Espagnol ; mais parce que je suis Chevalier comme vous, que j'accepte l'offre que vous me faites, je vous remercie même
de

de ce que vous avez jetté les yeux sur moi, car enfin vous me faites un honneur qui est le plus grand auquel je puisse prétendre; vous n'avez qu'à choisir le jour que vous voulez exécuter votre résolution, je suis prêt à vous y seconder, & le plutôt n'est sans doute que le meilleur, on ne sauroit trop tôt tirer parti d'une injure, sur tout quand elle est de la nature de celles dont on se doit vanger nécessairement. Bentivoglio embrassa alors Don Juan, je ne vous propose, lui dit-il, en le serrant entre ses bras avec la dernière tendresse, je ne vous propose d'autre récompense que l'honneur que vous aquerrez dans cette action, dont je vous donne par avance toute la gloire. Cependant, si dans les occasions je puis vous rendre quelque service, je suis entièrement à vous; & je vous offre absolument tout ce qui peut dépendre de moi. Je suis au reste de votre sentiment, on ne sauroit trop se hâter de tirer satisfaction d'un affront, lors qu'il est aussi sanglant que celui que le Duc a fait à notre famille; je souhaite donc que nous partions dès demain, & j'employerai tout le jour à nous pourvoir de ce qui nous sera nécessaire. Je le veux, Seigneur, répondit Don Juan, mais je croi, ajouta-t-il,

que vous ne désapprouverez pas que je communique notre voyage, & notre dessein à Don Antoine Isunça; c'est mon compagnon d'études & de voyage, un Chevalier qui a de la prudence & de la valeur, & sur la fidélité duquel vous pouvez compter comme sur la mienne. J'y consens de bon cœur, dit Bentivoglio, vous pourrez faire là-dessus tout ce que vous jugerez à propos, je me confie aveuglement en vous. Sur cela ils s'embrassèrent encore, & se séparèrent, étant convenus, qu'ils monteroient à cheval le lendemain dès le matin, après s'être travestis.

Don Juan retourna chez lui, il fit le récit à Cornélie, & à Don Antoine de tout ce qui s'étoit passé dans la conversation qu'il avoit eue avec Bentivoglio; & du dessein qu'ils avoient formé. Cornélie parut toute émue. J'admire, Seigneur, votre générosité & votre confiance, lui dit-elle, & n'avez-vous point prévu les périls où vous allez vous engager? savez-vous bien si mon frère n'a point d'autres vûes que celle de vous mener à Ferrare; ne craignez-vous pas que ce ne soit un piège? Je crains tout, continuait-elle. Ah! Madame, repartit l'Espagnol, en l'interrompant, ne vous alarmez point.

Et

Et pourquoi ne voulez-vous pas que je sois allarinée, dit Cornélie ? Je tremble pour vous, à qui j'ai déjà des obligations infinies ; car qui sait si mon frère, qui peut avoir découvert que je suis ici, ne veut point se vanger de ce que vous m'avez recueillie ? & suppose qu'il agisse avec vous de bonne foi, que n'ai-je point à craindre pour moi-même ; puis que ma vie & ma mort dépendent de la réponse du Duc ? Qui me peut assurer, Don Juan, ajouta Cornélie en poussant un profond soupir, qui me peut assurer que le Duc réponde à mon frère d'une manière qui le satisfasse, & que mon frère puisse se modérer dans cette occasion ? Le Duc & mon frère me sont également chers, ainsi la situation où je me trouve est sans doute des plus tristes, où une personne de mon sexe se puisse trouver. Je crains également pour tous deux, & vous demeurerez d'accord que jamais crainte n'a été mieux fondée. J'en conviens, Madame, répondit Don Juan ; mais il ne faut pas toujours prendre les choses par leur mauvais côté. Dans une affaire où il y a à espérer & à craindre, il faut prendre le parti le moins désagréable, & ne se tourmenter pas sur l'avenir. En un mot, Madame, le voyage de Ferrare est

d'une nécessité indispensable ; & pour ce qui me regarde, je ne saurois me défendre d'y accompagner votre frère. Nous ignorons jusqu'à présent quelle est l'intention du Duc ; & il n'y a personne qui puisse mieux que moi le faire expliquer là dessus. : Soyez persuadée, continua-t-il, que la vie de ce Prince & celle de votre frère me sont également chères ; & que je n'oublierai rien pour prévenir ce qui pourroit être funeste à l'un ou à l'autre. J'ose même me promettre que notre voyage aura un succès heureux ; car enfin lors qu'on y réfléchit tant soit peu , on entrevoit bien que le Duc vous ayant aimée, il ne sauroit cesser de vous aimer , & qu'il consentira sans peine à exécuter les promesses qu'il vous a jurées. Je voi bien , dit Cornélie , que vous mettez tout en usage pour me consoler , & je vous en remercie ; vous ne me guérillez pas néanmoins de mes justes inquiétudes : partez cependant, ajouta-t-elle , puis qu'il le faut , & que le Ciel seconde nos vœux. Don Antoine approuva la résolution de Don Juan , & pour lui témoigner qu'il l'approuvoit ; il lui dit qu'il vouloit bien l'accompagner dans son voyage. Vous n'en ferez rien, Don Antoine , repartit Don Juan , car outre que nous ne devons pas laisser Cornélie

nelie seule ; Laurent Bentivoglio pourroit s'imaginer que je me défie de mes forces. J'admire votre délicatesse, dit Don Antoine, mais remettez-vous, je ne veux vous suivre que de loin comme un inconnu ; & pour ce qui regarde Cornélie, nous lui laissons notre femme de service, qui en aura tous les soins imaginables ; elle n'a pas besoin d'autre compagnie. Cornélie en convint elle-même, & dans le moment ayant tiré de son sein une croix de Diamans, & un autre riche Bijou, elle les pria de les prendre. On a besoin de tout, dit-elle, quand on s'engage dans une entreprise aussi périlleuse que celle où vous vous allez engager ; j'espère que vous ne les refuserez pas. Les Espagnols prirent les deux Joyaux, mais ce ne fut que pour les examiner. Ils demeurèrent d'accord qu'ils n'avoient jamais rien vu de mieux travaillé, & de plus riche ; en effet la seule croix valoit beaucoup plus que le Cordon de Diamans que Don Juan avoit eu du Duc de Ferrare. Ils remirent d'abord ces riches Bijoux à Cornélie, en lui protestant qu'ils n'en avoient point besoin, & qu'ils admiroient sa générosité.

Bentivoglio fut le lendemain dès le bon matin chez les Espagnols. Don Juan ne le fit pas long-tems attendre, il ne fit

que prendre congé de Cornélie, & un moment après ils sortirent tous deux de la Ville, où ils trouvèrent deux bons chevaux, que deux valets leur tenoient dans un lieu un peu écarté du chemin. Don Juan avoit pris son riche chapeau, & avoit couvert le cordon d'un ruban noir, & d'un bouquet de plumes jaunes & noires. Ils prirent des chemins détournés afin de mieux cacher leur entreprise, & comme ils étoient très-bien montés; ils perdirent bien-tôt la Ville de vue. Don Antoine qui étoit aussi bien monté qu'eux, les suivoit de loin, & prenoit la même route qu'eux; mais s'étant appercû que pour tâcher de lui faire prendre le change, ils marchaient quelquefois à travers champs; il prit le grand chemin qui conduisoit à Ferrare, étant bien assuré qu'il les trouveroit-là.

A peine Bentivoglio & les deux Espagnols étoient-ils sortis de la Ville, que Cornélie découvrit toutes ses aventures à la femme qu'on lui avoit laissé pour la servir. Elle lui en fit un récit exact : & lors qu'en le finissant elle dit, que les Espagnols accompagnoient son frère pour aller faire un défi au Duc de Ferrare; la femme s'écria toute épouvantée, en l'interrompant : Quoi, Madame, est il possible

ble que tout ce que vous venez de me dire vous soit arrivé, & que vous osiez demeurer ici; vous avez un terrible courage. Etes-vous assez crédule pour vous imaginer que votre frère aille à Ferrare? N'en croyez rien, Madame, ajouta-t-elle, c'est une feinte, c'est une supercherie, votre frère qui fait fort bien que vous êtes ici, en a voulu faire sortir mes Maîtres, pour y revenir, & vous égorger; & il faut que vous sentiez que la chose ne peut être autrement, à moins que vous ne foyez tout à fait insensible. Faites-y tant soit peu réflexion; quelle apparence y a-t-il, que votre frère qui a tant d'amis, ait eu recours à des étrangers, pour tirer raison de l'injure qu'il a reçue du Duc de Ferrare; qu'un Seigneur Italien se fie à de jeunes Espagnols? Le croira qui voudra; mais permettez-moi, Madame, de n'en rien croire, & de me tirer d'ici, car je ne veux pas risquer d'être enveloppée dans votre malheur, ou d'être le témoin & la spectatrice des maux inévitables qui vous attendent. Prenez vite votre parti, continua-t-elle, & si vous voulez suivre mes conseils, je puis vous en donner de très-salutaires. On peut se figurer aisément l'état où se trouva Cornélie, après le discours de cette femme,

elle ne fût où elle en étoit , la crainte s'empara de Ton cœur ; & n'étant pas moins épouvantée que l'étoit la femme , elle lui dit d'une voix tremblante : Quels font les confeils que vous avez à me donner , je les prendrai , ma chère amie ? car je comprends bien que vous n'avez pas tout à fait tort d'être auffi alarmée que vous l'êtes. Les confeils que j'ai à vous donner , reprit la femme , font que nous fortions inceffamment de cette maifon fans rien dire aux Valets de mes Maîtres ; c'eft par là qu'il faut commencer , pour prévenir tout d'un coup les périls où vous êtes ici expofée. Je fai un azile où vous ferez en fûreté , & où votre frère ne vous déterrera jamais , quand il vous chercheroit mille ans , & que pour venir à fes fins il auroit recours à la Magie noire. J'ai fervi autrefois un Prêtre , qui poffède à préfent un gros Bénéfice à deux lieux de Ferrare : c'eft un Ecclefiaftique , qui non feulement eft fur l'âge , mais qui d'ailleurs eft homme de bien , il paffe du moins pour tel ; c'eft un témoignage que tous ceux qui le connoiffent lui rendent. Alons nous-en chez lui , Madame , dit la femme , il nous recevra je vous affûre ; & il nous donnera même des avis dont nous n'aurons pas fujet de nous repentir.

Nous

Nous trouverons un Carosse dans un moment , nous sommes en Ville pourvue ; & pour la Nourrice de votre enfant , c'est une femme qui dépend de moi , nous la prendrons avec nous , elle n'en fera nulle difficulté , elle nous suivroit même jusqu'au bout du monde. Je suppose , Madame , que par hazard , ou par le plus grand de tous les miracles , vous foyez découverte ; il sera bien plus honorable pour vous sans doute , d'être trouvée chez un Ecclesiastique vieux , sage , & qui vit comme un Saint , qu'entre les mains de deux jeunes Ecoliers Espagnols , qui sont gens de bon appetit , je pourrois vous en dire bien des nouvelles. A présent que vous êtes malade , ils font les honnêtes , ils vous portent du respect ; mais croyez-moi , ce ne sera pas toujours la même chose , lors que vous commencerez à vous porter bien. J'ai éprouvé ce qu'ils savent faire , & bien m'en a pris d'être sage , & d'avoir su résister à leurs cajoleries & à leurs promesses ; je ne serois plus fille il y a long-tems. Tout ce qui reluit n'est pas or , ce sont deux bons petits hypocrites , ils disent une chose , & ils en pensent une autre ; mais ils ont trouvé avec moi à qui parler. J'avoue qu'ils sont bons , qu'ils sont généreux , qu'ils sont libéraux ; mais une

Q 5 . . . femme

femme; qui ne seroit point résolüe , auroit à courir avec eux de terribles risques : quant à moi, Madame, je ne voudrois pas être en leur puissance, jeune & belle comme vous êtes : vous êtes bonne & sage, poursuivit-elle, vous y aviserez. Que pourroit faire Cornélie après un discours de cette nature ? Elle résolut sans balancer de suivre les avis de cette femme ; & la résolution ne fut pas plutôt prise, qu'on se mit en devoir de l'exécuter. Tout fut prêt quelques heures après, elles montèrent en Carosse avec la nourrice & l'enfant, sans que les Valets des Espagnols s'en apperçussent, & prirent le chemin du Village où elle devoit aller se réfugier. La femme qui venoit de toucher une année de ses gages, voulut faire les fraix du voyage, & par là Cornélie se vit dispensée d'engager ses riches Bijoux ; laissons-la pour un moment, & voyons ce qui arriva à Bentivoglio & à Don Juan de Gamboa. Ils étoient déjà près de Ferrare, lors qu'ils apperçurent de loin une troupe de gens à cheval qui les suivoient. Ce sera le Duc qui sera parti après nous, dit Don Juan à Bentivoglio, séparons-nous pour un moment ; car si c'est lui-même comme il y a apparence, il faut que je l'en-

tre-

tretienne seul. Bentivoglio approuva l'avis, il se retira, & alors Don Juan ôta le ruban dont il avoit envelopé son cordon. La troupe arriva, elle étoit leste & nombreuse; il y avoit même une femme fort propre, montée sur une Pie baye. Don Juan qui s'étoit arrêté au milieu du chemin, s'attira d'abord les regards du Duc; qui l'ayant reconnu à son chapeau, s'avança vers lui dans le moment. On je me trompe fort, Chevalier, lui dit-il en l'abordant, ou vous êtes Don Juan de Gambos. C'est moi-même, répondit Don Juan, je ne veux point vous cacher mon nom; mais Seigneur, oserai-je bien vous demander le vôtre, afin que je vous rende ce que je vous dois. Vous ne me devez rien, repliqua le Duc, & je vous dois tout; je suis le Duc de Ferrare, qui vous est redevable de la vie. Le Duc n'eut pas plutôt achevé de parler que Don Juan descendit de Cheval, le Duc en fit de même de son côté; & ils s'embrassèrent avec toute la tendresse possible. Bentivoglio qui voyoit de loin ces choses, & qui ne comprenoit rien à ces embrassements, crut que le Duc de Ferrare & Don Juan en étoient déjà venus au mains: il poussa son Cheval droit à eux, mais s'étant apperçu qu'ils s'embrassoient effec-

tivement, il s'arrêta, & comme il étoit assez après, le Duc n'eut pas de peine à le reconnoître. N'est-ce pas Laurent Bentivoglio que j'apperçois, dit le Duc à Don Juan, en le tenant encore embrassé. C'est lui-même, répondit l'Espagnol, nous avons fait ensemble une petite partie dont je dois vous entretenir ; mais je le dois faire sans témoins. Ecartons-nous donc un peu, lui dit le Duc, il me tarde de savoir ce que vous avez à me dire : ils se séparèrent alors de la troupe, en se disant mille honnêtetés ; & lors qu'ils furent hors de portée d'être entendus, Don Juan lui parla ainsi.

Laurent Bentivoglio que vous voyez, a de grandes plaintes à vous faire. Il prétend qu'il y a quelques nuits que vous enlevâtes Cornélie sa sœur dans la maison d'une de ses parentes, que vous l'avez deshonorée, que vous l'avez trompée ; & il desiré de savoir de vous quelle satisfaction vous lui voulez donner, car il y va de son honneur d'en exiger une de vous dans cette rencontre. Il m'a prié de l'accompagner à Ferrare, & de vous parler de sa part. Je n'ai pu me dispenser de faire ce qu'il exigeoit de moi, & je l'ai fait d'autant plus volontiers, que j'ai cru qu'il me seroit permis de vous parler

parler avec liberté ; car enfin , par toutes les circonstances de votre querelle , dont il m'a fait tout le détail , j'ai bien compris que vous étiez le maître du riche cha peau que je porte , & que vous ne feriez point difficulté de m'écouter. Je ne me suis point trompé , Seigneur , vous m'écoutez favorablement , & ce prélude m'a fait espérer que vous m'apprendrez si les plaintes de Bentivoglio sont justes ; voilà , ajouta-t-il , de quoi il s'agit.

Les plaintes de Bentivoglio , dit alors le Duc , sont très-bien fondées , quoi que je n'aie point enlevé sa Sœur , & je regarde comme une grande injure , continua le Duc tout ému , que Bentivoglio prétende que j'aie trompé Cornélie. Non , Don Juan , je ne l'ai point trompée , je l'aime , je l'estime ; & pour vous dire tout en un mot , je suis lié avec elle par des noeuds qui ne se peuvent rompre. L'adorable Cornélie est mon épouse. J'avoue que nous ne sommes pas mariés publiquement ; mais elle n'en ignore pas les raisons. J'ai à ménager une mère qui est fort âgée ; & qui s'est mis en tête que je dois épouser une fille du Duc de Mantoue. Cornélie comme je l'ai dit , ne l'ignore pas , & nous étions convenus elle & moi , que nous attendrions la mort de la Princesse

ma

ma mere, avant que de rendre notre mariage public. Si je ne lui ai pas donné ma main, je lui ai donné mon cœur & ma foi, & je suis prêt à faire aveuglément tout ce qu'elle exigera de moi; il n'y a aucun obstacle que je ne franchisse. Je ne dois pas vous céder pourtant, quel est le sujet de plainte de Bentivoglio. Je vous dirai donc, mon cher Don Juan, que la nuit que vous me secourûtes, je devois enlever Cornélie, & l'amener à Ferrare, parce qu'elle étoit dans un état qu'elle ne pouvoit plus rester auprès de son frère, qui devoit la venir prendre chez sa parente, & la ramener chez lui. Je me rendis à la maison de cette parente, mais je ne trouvai point ma chère Cornélie; je ne trouvai que la Demoiselle, qui me dit en versant des larmes, que sa Maîtresse étoit sortie, & que cette même nuit elle avoit accouché d'un fils, qui étoit d'une beauté extraordinaire. Elle ajoûta, qu'elle avoit donné elle-même cet enfant à un de mes Domestiques appelé Fabio; la Demoiselle, continua-t-il, est celle que vous voyez montée sur cette Pie, & Fabio est aussi dans la troupe; ils peuvent confirmer ce que je vous dis. Je cherchai Cornélie toute la nuit, poursuivit le Duc,

mais

mais ce fut inutilement , elle avoit entièrement disparu , & l'enfant même ne se trouva point. J'ai demeuré deux jours à Bologne pour tâcher de découvrir la mere, ou l'enfant ; je me suis donné mille mouvemens en vain ; & il ne m'est resté que la douleur de me voir privé de ce que j'ai de plus cher au monde. Cela veut dire donc , Seigneur , repartit Don Juan en interrompant le Duc , que si Cornélie & son fils paroissent, vous en auriez une joye sensible. La joye que j'en aurois , repliqua le Duc , feroit si grande , que je n'ai pas de termes assez forts pour vous représenter la satisfaction que je recevrais dans cette rencontre. Si vous connoissiez Cornélie , mon cher Don Juan , vous la jugeriez digne d'un Empire : ah ! plût à Dieu , continua-t-il , en soupirant , que la divine Cornélie parût , elle éprouveroit que je l'aime , elle éprouveroit que je l'adore , & quoi que la Princesse ma Mere soit encore en vie , je lui donnerois la main publiquement , je ne garderois plus de mesures ; il en arriveroit ce qui pourroit. Ce que je vous déclare à vous , Don Juan , ajouta le Duc , je suis prêt à le déclarer à Bentivoglio , & je suis fâché qu'il doute de ma fidélité , & de la tendresse que j'ai pour sa sœur , qui n'est pas

pas moins illustre par sa beauté que par ses grands biens & par sa noblesse. Don Juan transporté de joye fit signe de la main à Bentivoglio de descendre de Cheval, & de venir à eux. Bentivoglio s'approcha sans savoir quelle étoit la vûe de l'Espagnol : le Duc qui le vit venir, s'avança d'abord pour le recevoir, & la première parole qu'il proféra fut de l'appeller son frère; il lui dit ensuite mille choses obligantes. Bentivoglio qui ne s'étoit pas attendu à un accueil si favorable, fut si surpris & si interdit, qu'il ne pût dire au Duc aucune parole. Ce ne fut que par des marques extérieures, qu'il répondit aux discours obligans qu'il lui avoit tenus. Don Juan, qui vit d'abord le desordre où la joye avoit jetté Bentivoglio, crut qu'il devoit prendre la parole. Le Duc de Ferrare, dit-il en s'adressant à Bentivoglio, confesse qu'il a eu des conversations secretes avec Cornélie; votre illustre sœur; il confesse qu'il en a reçu des faveurs, mais que ce sont des faveurs légitimes; puis que ce n'a été qu'après lui avoir donné en secret une main qu'il ne pouvoit lui donner encore en public, par des raisons qui sont très-fortes, & que vous gouteriez sans doute. En un mot, le Duc veut faire éclater son hymen :
mais

mais il faut que Cornélie paroisse, car il ne l'a point enlevée, comme vous vous l'êtes imaginé; & il fait aussi peu que vous ce qu'elle est devenue elle & son enfant. Le Duc avoué à la vérité qu'il y a quatre nuits, qu'il avoit fait dessein de la tirer de la maison de votre parente pour la mener à Ferrare, & attendre là l'occasion de célébrer ses nocces, qu'il avoit été contraint de différer, pour ne faire pas du chagrin à la Princesse sa mère; mais il ne trouva point Cornélie, il ne trouva que Sulpicie sa Demoiselle, qui est dans la troupe. C'est un mystère, ajouta Don Juan, qui n'est point encore développé. Sulpicie donna, ou crut donner l'enfant dont votre sœur venoit d'accoucher à un Domestique du Duc. Cornélie courut dans ce moment à la porte, & dans la crainte où elle fut, sur quelque bruit qu'elle entendit dans la rue; que vous ne la surprissiez, elle disparut. Cornélie se trouvera, & le Duc de Ferrare vous promet, qu'il a pris son parti pour ce qui regarde la Princesse sa mère; & qu'il est prêt à lui déclarer que Cornélie est sa légitime Epouse. Bentivoglio parla après ce discours, & fit mille protestations au Duc, auxquelles le Duc répondit de la manière du monde la plus tendre.

Tandis

Tandis que ces choses se passaient, Don Juan découvrit de loin Don Antoine l'unça, il lui fit signe de s'approcher, & dans le moment, il aprit au Duc & à Bentivoglio, que ce jeune Cavalier qui les venoit joindre, étoit son Compagnon de voyage, il leur en fit en deux mots un portrait fort avantageux. Don Antoine mit pied à terre, & Don Juan lui ayant fait connoître le Duc de Ferrare, le jeune Espagnol le salua, & le Duc, de même que Bentivoglio qu'il salua ensuite, le reçurent avec beaucoup de marques de distinction. Don Juan fit d'abord un recit succinct de ce qui venoit de se passer entre le Duc & Bentivoglio. Je me réjouis de ce bon succès, dit alors Don Antoine, mais je suis surpris, ajouta-t-il, que vous ne leur ayez pas dit, que nous avons à leur donner de bonnes nouvelles de Cornélie & de son enfant. Si vous ne fussiez arrivé, répondit Don Juan, je l'aurois fait. Mais puisque vous êtes ici, vous m'en dispenserez s'il vous plaît, & vous en prendrez la charge vous-même. Que voulez-vous dire, Seigneurs, s'écrièrent tout à la fois le Duc & Bentivoglio? Je veux vous apprendre, répondit Don Antoine, que Cornélie n'est point

point fortie de Bologne, & qu'il ne tiendra qu'à vous de la voir quand il vous plaira, elle & son enfant. Après cela, il leur raconta au long par quelle aventure elle étoit réfugiée chez eux. Don Juan confirma le recit, & l'on peut dire que le Duc de Ferrare & Bentivoglio ne ressentirent de leur vie une semblable joye. Ils appellèrent Sulpicie, qui fut dans un terrible embarras, lors qu'elle s'apperçût que Laurent Bentivoglio étoit dans la troupe: On lui fit voir le faux Fabio, à qui elle avoit donné l'enfant de Cornélie, & elle convint de tout ce qui s'étoit passé dans cette occasion entre elle & Don Juan, lequel elle avoit pris véritablement pour Fabio. Soit que ce fût de joye, ou de crainte, Sulpicie versoit en parlant des torrens de larmes. Ce n'est pas le tems de pleurer, dit le Duc, essuyez vos pleurs, Sulpicie, nous avons de trop grands sujets de nous réjouir pour nous abandonner aujourd'hui à la tristesse: allons joindre Cornélie, dit-il en s'adressant à Laurent Bentivoglio & aux deux Espagnols, allons la tirer des inquiétudes où elle est plongée, allons nous convaincre par nous-mêmes que nous sommes véritablement heureux, & que notre joye n'est point chimérique.

Il n'en fallut pas davantage , toute la troupe donna les mains au dessein qu'avoit le Duc de Ferrare , d'aller tirer Cornélie de peine le plutôt qu'il seroit possible ; & ils remontèrent à cheval à l'instant pour s'en retourner à Bologne. Don Antoine voyant que la résolution s'exécutoit , crut qu'il étoit nécessaire qu'il s'avancât pour avertir Cornélie de ce qui se passoit , & il y avoit de la sagesse en cela ; il y a des surprises qui font funestes quelques agréables qu'elles puissent être. Il s'avança après avoir pris congé du Duc & des autres , qui approuvèrent sa précaution , mais la précaution fut inutile , Cornélie n'étoit plus à Bologne. Don Antoine fut extrêmement surpris , il eut beau questionner ses Valets , ils n'eurent rien à répondre là-dessus ; la seule chose qu'il en apprit , fut , que la Gouvernante avoit disparu dès le même jour qu'il étoit parti : en effet , la femme s'étoit si bien cachée d'eux , qu'ils n'en pouvoient pas savoir davantage. Chacun peut s'imaginer quelle dût être la consternation de l'Espagnol : outre qu'on pouvoit accuser Don Juan & lui d'être des imposteurs , le Duc de Ferrare & Bentivoglio pouvoient concevoir de certains soupçons qui ne leur faisoient pas honneur , & qui en
faif-

faisoient moins encore à Cornélie. Ils s'exposoient d'ailleurs au ressentiment d'un Amant & d'un frere, qui étoient puissans, & comme les Italiens sont vindicatifs, ces deux étrangers avoient à craindre, que le Duc & Bentivoglio ne les fissent assassiner, si Cornélie ne se trouvoit pas, quoi qu'ils avoient eux-mêmes qu'elle avoit été en leur puissance. Confus & interdit si jamais homme le fut, Don Antoine s'étoit jetté sur un fauteuil où il lui passoit dans l'esprit mille imaginations funestes, lors que le Duc de Ferrare, Bentivoglio & Don Juan arrivèrent. Ils étoient entrez dans la Ville tout seuls, & pour n'être pas reconnus ils avoient passé par des rues détournées. Don Juan ne fut pas plutôt dans la chambre où étoit Don Antoine, qu'il lui demanda ce qui lui étoit arrivé, & en quel endroit étoit Cornélie. Je suis au desespoir, lui dit-il d'une voix languissante & entrecoupée, Cornélie n'est point ici, la femme que nous lui avions donnée pour la servir a disparu aussi bien qu'elle, elles sortirent le même jour que nous partîmes pour Ferrare, & elles s'éclipserent si secrettement, que nos Valets n'en eurent aucune connoissance. Don Juan pâlit à ces paroles, le Duc & Bentivoglio

glio se regardèrent sans rien dire, ils furent, en un mot, si consternés les uns & les autres, qu'il seroit bien difficile de représenter leur abattement & leur douleur.

Dans ces entretaites un des Valets des Espagnols s'approcha de Don Antoine, & il lui dit à l'oreille que Santestevan avoit dans sa chambre une femme qui étoit fort bien faite, & je pense, ajouta-t-il, qu'elle s'appelle Cornélie, au moins en a-t-il parlé quelquefois sous ce nom. Ces paroles furent un coup de foudre qui achevèrent de déconcerter Don Antoine. Il dissimula pourtant ce qu'il sentoît, & sans perdre un moment de tems, il sortit de la chambre où ils étoient tous, & monta à celle de Santestevan, mais cette chambre étoit fermée. Comme il lui tardoit de s'éclaircir, il heurta doucement à la porte & il appella Cornélie. Venez Cornélie, lui dit-il, venez recevoir votre frere, & le Duc qui vous cherchent. Don Antoine n'eut pas plutôt parlé qu'on lui répondit: Vous vous pensez moquer, qui que vous soyez, mais croyez-moi, je ne suis pas si laide, ni si déchirée que les Ducs & les Comtes ne me puissent bien chercher. Don Antoine reconnut à cette voix que ce n'étoit point Cornélie.

Il alloit descendre pour faire enfoncer la porte, lorsque Santestevan arriva : il fut bien surpris de trouver Don Antoine qui lui demanda la clef de sa chambre. La voici, lui dit-il, en se jettant à genoux, pardonnez-moi ce coup de jeunesse, j'ai été tenté par une malheureuse, & il y a déjà trois nuits que je la tiens enfermée, je mérite votre châtiment, je le fais très-bien, mais je vous demande grace, je ne m'oublierai plus de ma vie de la sorte ; puissiez-vous, Seigneur, en récompense de votre pardon, recevoir bientôt de bonnes nouvelles d'Espagne. Nous verrons, répondit Don Antoine fort irrité, nous verrons ce que nous aurons à faire là dessus, cependant comment s'appelle cette femme : Santestevan, lui dit qu'elle s'appelloit Cornélie. Ce ne fut pas tout, dans le tems que Don Antoine étoit monté à la chambre de Santestevan, le Valet qui avoit découvert le mystère & qui s'étoit contenté d'en parler à l'oreille à son Maître, lui dit tout haut, soit par malice, ou par simplicité : Ma foi, Santestevan, vous en tenez, & on vous fera bien payer le plaisir que vous avez pris pendant quelques nuits avec Madame Cornélie : il la tenoit enfermée ; le galant, continua-t-il, & il eût bien souhaité

haité que la campagne de nos Maîtres eût été un peu plus longue qu'elle n'a été, qu'il prenne une autrefois mieux les mesures. Bentivoglio, qui ne comprit pas bien ce que disoit ce Valet, ou qui faisoit semblant de ne le point comprendre, le fit expliquer. Que dis-tu de Cornélie, lui dit-il, & en quel endroit est-elle? Elle est en haut enfermée dans une chambre, répondit le Valet. Le Duc de Ferrare, qui n'avoit ouï que ces dernières paroles, croyant que Cornélie étoit trouvée, & que la crainte d'être découverte l'avoit fait cacher au plus haut de la maison, courut à la Chambre de Santestevan, où Don Antoine étoit déjà entré, & tout transporté de joye il demanda d'abord où étoit Cornélie. Cornélie est ici, répondit en même tems une femme qui étoit envelopée dans un drap de lit, & qui avoit le visage couvert: & Dame, s'écria-t-elle d'un air assuré, est-ce une chose si nouvelle & si extraordinaire qu'une femme couche avec un Page, pour en faire un si grand miracle? Bentivoglio, qui avoit suivi le Duc, & qui étoit fort chagrin, tira tout d'un coup un bout de ce drap, & découvrit une jeune femme assez belle, qui se couvrant de honte le visage avec les mains, accourut

rut à ses habits , & ce fut alors qu'on reconnut que c'étoit une Courtisane. On lui demanda s'il étoit vrai qu'elle s'appellât Cornélie , elle répondit que c'étoit son nom , qu'elle étoit de bonne famille , & qu'il n'y avoit que très-peu de tems qu'elle menoit une vie si déréglée. Le Duc de Ferrare fut fort honteux , il crut d'abord que les Espagnols avoient fait dessein de le jouer , mais y ayant fait réflexion , il leur rendit justice. Cependant , ne sachant quelle contenance tenir , il sortit de la chambre , Bentivoglio le suivit , ils montèrent à cheval tous deux & se retirèrent sans rien dire. La mortification des deux Espagnols fut grande , il n'y avoit qu'un seul parti à prendre , qui étoit de mettre tout en œuvre pour déterrer l'endroit où Cornélie Bentivoglio s'étoit retirée : ils résolurent de ne rien oublier pour y réussir. Cependant , Santestevan fut congédié , & chassé honteusement avec la créature qui se trouva enfermée dans la chambre. La consternation & la confusion où D. Juan & D. Antoine s'étoient trouvez , les avoient entièrement étourdis , ils n'avoient su où ils en étoient , & ils n'avoient pas eu la précaution de parler au Duc de Ferrare de la Croix de Diamans , & de l'autre

Tome II. R Bijou ,

Bijou , que Cornélie leur avoit offerts. C'eût été un moyen , se dirent-ils l'un à l'autre , pour le convaincre du moins que Cornélie a été en notre puissance , car peut-être s'imagine-t-il qu'on ne lui a conté que des chimères ; une description de ces riches bijoux l'eût persuadé , la preuve eût été démonstrative , mais ce qui ne s'est point fait se peut faire encore. Ils sortirent un moment après , ils se rendirent chez Bentivoglio , où ils crurent trouver le Duc , mais il étoit déjà parti pour se rendre à Ferrare. Ils parlèrent de ces Bijoux à Bentivoglio , & après lui avoir témoigné le chagrin où ils étoient , que sa sœur ne se fût point trouvée chez eux , où ils l'avoient laissée , ils le prièrent d'écrire au Duc en leur faveur. Le Duc , répondit Bentivoglio , est si convaincu que tout ce que vous lui avez dit est véritable , il est même si satisfait & si content de toutes vos manières , que ma lettre seroit inutile ; vous êtes pleinement justifiés dans son esprit , & il est demeuré d'accord avec moi , que Cornélie n'ayant pas cru d'être en sûreté chez des étrangers & des inconnus , elle devoit profiter de votre absence , pour se retirer dans un endroit , où elle fût exposée à moins de périls , ou à moins de soupçons.

Cor.

Cornelie se trouvera , ajouta Bentivoglio , en embrassant les deux Espagnols , elle se fera jettée apparemment dans quelque maison Religieuse , d'où elle nous donnera bien-tôt de ses nouvelles ; soyons tranquilles là-dessus les uns & les autres , le plus difficile est fait , puis que le Duc de Ferrare est traitable ; ma sœur se trouvera encore un coup , notre joye sera bien-tôt parfaite.

Le Duc de Ferrare avoit l'ame beaucoup plus agitée que Bentivoglio. Il avoit quitté Bologne machinalement & sans réflexion , il ne savoit à proprement parler , ce qu'il alloit faire à Ferrare , car il voyoit bien que ce n'étoit pas là qu'il rencontreroit ce qu'il alloit chercher , il en convenoit en soi-même. Cependant , il continua son voyage sans savoir pourquoi il le continuoit , & sa bonne fortune , qui lui servoit de guide , fit qu'il arriva fortuitement au Village où la femme qui servoit les deux Espagnols avoit conduit Cornelie. L'Ecclesiastique qui l'avoit recueillie étoit riche ; s'étoit un Curieux qui ramassoit toutes sortes de raretés , un homme d'esprit & de conversation : & comme d'ailleurs il étoit dans un País de chasse , il étoit connu du Duc de Ferrare , qui le visitoit fréquemment. Le Duc

ne se fut pas plutôt apperçû qu'il étoit dans ce Village, qu'il s'en alla tout droit chez Ferdinand, c'étoit le nom de l'Ecclesiastique. Ferdinand ne fut pas surpris de voir le Duc, mais il le fut extrêmement de le voir triste & mélancolique, ce qui n'étoit pas sa coutume, & il ne lui fut pas difficile de conclure qu'il devoit être agité de quelque passion véhémente, le voyant si métamorphosé. Cornélie sût bien-tôt que le Duc de Ferrare étoit-là. Cette nouvelle, quelque agréable qu'elle dût être, la troubla pourtant. Par quelle aventure, disoit elle, le Duc se trouve-t-il ici, & quelles peuvent être ses vûes? Inquiète de ce qui lui devoit faire du plaisir, parce qu'elle ne savoit si elle avoit à espérer, ou à craindre, Cornélie souhaitoit avec ardeur de s'entretenir avec Ferdinand, mais le bon Ecclesiastique étoit obligé d'entretenir le Duc, qui lui avoit dit d'abord qu'il avoit quelque chose qui le chagrinoit, qu'il souhaitoit de passer la journée avec lui, & qu'il le prioit de faire avertir ceux qui l'avoient accompagné de s'en aller tous à Ferrare, à la réserve de Fabio. Ferdinand le quitta en lui disant qu'il seroit obéi, & comme il étoit dans l'impatience de faire savoir à Cornélie qu'il

avoit

avoit chez lui le Duc de Ferrare , il profita de l'occasion , & entra un moment dans sa chambre. Ah ! mon Pere , que veut le Duc , s'écria Cornélie toute éplorée , dès qu'elle le vit , me venez-vous annoncer la mort , ou la vie ? Je ne viens vous annoncer ni l'un ni l'autre , lui dit le sage Ecclesiastique , mais modérez-vous , Cornélie , vous saurez votre destinée dans quelques momens , je mettrai tout en œuvre pour découvrir ce qui se passe dans son cœur à votre égard : mais soyez-en persuadée , Cornélie , vous n'avez été ici conduite que par un effet de la Providence ; & comme le Ciel ne fait rien à demi , ce jour couronnera mes vœux & vos espérances. Le Duc a quelque chose qui l'inquiète sans doute , il n'a plus sa gayeté naturelle , il est sombre , rêveur , distrait , à peine lui peut-on attracher une parole , je ne doute point , ajouta-t-il , que vous ne soyez la cause de cette grande mélancolie qui le possède , & qui le rend entièrement méconnoissable. En attendant que nous soyons éclaircis de ce que je viens de dire , continua l'Ecclesiastique , je vous conseille de parer votre enfant de tous vos plus riches Bijoux , & particulièrement de ceux que vous avez eus du Duc ; j'ai un des-

sein qui peut-être nous réussira , & tout ce dont je vous puis assurer , Cornélie , c'est qu'il ne tiendra pas à mes soins , que vous ne soyez contente & heureuse.

Ferdinand se retira , & Cornélie après l'avoir remercié mille fois , commença à parer son fils : elle pénétra à peu près la vûe de ce sage & vertueux Conseiller. Dès que l'Ecclesiastique fut auprès du Duc de Ferrare , il prit occasion de lui demander d'où procédoit cette grande tristesse qu'il voyoit peinte dans ses yeux & sur son visage. J'ai fait tout ce que j'ai pû , lui dit le Duc , pour cacher cette tristesse ; mais mes yeux & mon visage m'ont trahi. Je ne veux point le désavouer , Ferdinand ; mon ame n'est plus dans son assiette naturelle , chacun a ses déplaisirs dans ce monde , j'ai les miens , & ce qui me rend mille fois plus malheureux que les autres personnes de mon rang , qui ont des traverses dans leur vie , c'est que ces chagrins sont d'une nature , qu'il ne m'est pas permis de les découvrir : Je n'exige plus donc que vous me les découvriez , dit Ferdinand , & je suis persuadé que vous avez de bonnes raisons pour en faire mystère à toute la terre : permettez seulement , ajouta-t-il , que je travaille à les calmer pendant le sé-

séjour que vous ferez ici, & que j'expose à vos yeux quelque chose qui vous fera plaisir, je m'assure. C'est sans doute quelque nouvelle rareté dont vous avez enrichi votre Cabinet dit le Duc, vous me ferez plaisir de m'en régaler, je l'admire même par avance, parce que je sai que vous avez du goût pour tout ce qui concerne les Sciences & les beaux Arts; toute l'Italie vous rend là-dessus justice. Ferdinand le remercia de son compliment en peu de paroles, & ayant fait une profonde révérence, il s'en alla tout droit à l'appartement de Cornélie, qui avoit déjà chargé son enfant de tous ses bijoux, dont la plupart avoient été des présens du Duc. Donnez-moi cet enfant, lui dit l'Ecclesiastique, & laissez-moi faire le reste. Il le prit alors entre ses bras, & étant rentré un moment après dans la chambre où il avoit laissé le Duc de Ferrare, il lui dit en souriant, voici la curiosité que j'avois promis de vous faire voir, vous vous attendez sans doute à voir une Antique; mais les Curieux s'accommodent de tout, & vous conviendrez aujourd'hui, que les ouvrages des Anciens ne sont pas toujours préférables à ceux des Modernes. Le Duc fut surpris, il voyoit des Bijoux qui lui

avoient appartenu, & ce qui redoubloit sa surprise, il voyoit un enfant qui lui ressembloit; il ne savoit que s'imaginer. Quel enchantement est ceci, dit-il tout d'un coup, & quel spectacle présentez-vous à mes yeux? Eclaircissez-moi, Ferdinand, je vous en supplie, ne me laissez plus en suspens, tirez-moi de l'embaras nouveau où je me trouve, apprenez-moi à qui appartient cet enfant. Je ne vous en dirai rien, répondit l'Ecclesiastique, tout ce que je puis vous en apprendre, c'est qu'il me fut apporté il y a deux ou trois nuits, par un Gentilhomme de Bologne, qui me pria d'en avoir soin, parce qu'il appartenoit à des personnes distinguées, voilà ce qu'il m'a dit en général. Ce Chevalier, continua Ferdinand, étoit accompagné d'une femme, qui est la nourrisse de l'enfant, & si la mere est aussi belle que la nourrisse, elle doit être d'une beauté extraordinaire. Ne la pourrions-nous pas voir, dit le Duc, avec beaucoup d'empressement. Il ne tiendra qu'à vous, dit l'Ecclesiastique, prenez la peine de me suivre; c'est une nouvelle rareté, qui ne vous ravira pas moins que celle qui vous occupe: le Duc avoit l'enfant entre ses bras, qu'il ne pouvoit cesser d'admirer.

Ferdi-

Ferdinand prit les devants pour avertir Cornélie de s'avancer au devant du Duc. Jamais cette aimable personne n'avoit été si belle qu'elle le fut dans ce moment-là, une petite rougeur qui lui monta d'abord au visage, redoubla sa beauté : & toute négligée qu'elle affecta de paroître, il sembloit qu'elle avoit emprunté de nouveaux charmes, elle n'avoit jamais été si brillante. Le Duc ne se fut pas plutôt apperçû que c'étoit Cornélie, qu'il fut frappé de cette vue, il ne sût plus où il en étoit, il ne prononça pas une seule parole, & s'étant déchargé de l'enfant sur l'Ecclesiastique, il se retira dans le moment que Cornélie se disposoit à se jeter à ses pieds. Est-il possible, s'écria Cornélie, en s'adressant à Ferdinand, qui n'étoit pas moins surpris qu'elle de l'action du Duc de Ferrare, est-il possible que le Duc me traite avec tant d'indifférence, ou plutôt avec tant de mépris, & avec tant d'ingratitude ! Si je n'étois pas capable de l'attendrir, son fils qu'il tenoit entre ses bras, ne devoit-il pas lui inspirer quelque pitié. Ah ! Ferdinand, les Destins se déclarent contre moi, le Duc ne m'a jamais aimée, il n'a feint de m'aimer que pour me tromper, & je ne puis me regarder que com-

me la plus infortunée personne qu'il y ait au monde. Ferdinand ne savoit que répondre, la fuite du Duc de Ferrare lui faisoit de la peine, il ne savoit quelle couleur y donner, pour moderer l'affliction de Cornélie. Cependant le Duc, qui n'avoit pû se posséder, tant la joye qu'il avoit ressentie en voyant Cornélie avoit été violente, ne s'étoit retiré que pour aller dire à Fabio, qu'il n'avoit qu'à partir sur le champ pour Bologne. Il faut, lui dit-il, aller chez Laurent Bentivoglio, & le prier lui & les deux Espagnols, de se rendre incessamment auprès de moi, leur présence est ici nécessaire, elle est de la dernière importance; il faut voler ajouta-t-il, & ne revenir point sans eux, il y va de ma vie que je les voye. Fabio partit, & le Duc de Ferrare se rendit dans le moment dans l'endroit où il avoit laissé Cornélie, qui gémissoit & fondoit en larmes. Je vous demande pardon, adorable Cornélie, lui dit le Duc en l'embrassant, & en mêlant ses larmes aux siennes; j'étois si peu maître de moi-même, & si peu capable de faire des réflexions, que je ne vous ai témoigné en vous revoyant aucune marque de ma tendresse. Ebloui d'un bonheur où je n'osois aspirer aujourd'hui, vous,

vous m'avez vû disparoître dans un tems où vous aviez lieu de vous attendre à toute autre chose : mais divine Cornélie, je m'apperçois que c'est l'amour qui m'a conduit lui-même dans cette rencontre, j'ai disparu pour un moment, pour être avec vous sans interruption dans la fuite, & pour vous posséder entièrement. J'ai été donner ordre à un de mes Domestiques, de se rendre incessamment à Bologne, pour prier votre Frère de me venir joindre ici, avec les deux Seigneurs Espagnols chez qui vous vous êtes réfugiée, je les attens & je les attens avec impatience, parce, que dès le même jour qu'ils arriveront, je souhaite que notre hymen soit public, quelques obstacles qui se rencontrent. Ils se racontèrent avec des tendresses inexprimables, tout ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient point vûs, & ils se virent enfin au comble de leur joye par l'arrivée de Bentivoglio, & des deux Espagnols, qui ne savoient point encore ce qui se passoit; car Fabio ne le savoit pas lui même. Le Duc n'eut pas plutôt appris qu'ils étoient arrivés, qu'il les fut recevoir à la porte, & les conduisit dans une Salle qui étoit vis-à-vis de la Chambre de Cornélie, dont il ne leur dit pas

un seul mot. Il les fit asseoir, & ayant pris place ensuite lui-même, il adressa la parole à Bentivoglio. Vous savez, Seigneur, lui dit-il, que je n'ai jamais trompé votre sœur, le Ciel & ma conscience m'en seront éternellement garants ; vous n'ignorez pas d'un autre côté avec quelle diligence je l'ai cherchée, & le désir que j'ai eu de découvrir le lieu où elle étoit, pour l'épouser solennellement, comme je m'y étois engagé, par mon amour & par mes promesses. Cornélie cependant ne se trouve point, & je doute que mes promesses me doivent engager toute ma vie. Je suis jeune, continua-t-il, je suis homme, je ne suis pas né pour le célibat, & pour vous dire les choses comme elles sont, avant que de m'engager avec Cornélie, je m'étois engagé, avec une jeune fille de ce Village, qui est maintenant dans la maison de l'Ecclesiastique où nous sommes, & qui me somme de ma promesse. J'avoue que je préférerois Cornélie à toutes les Princesses du monde ; mais puisque Cornélie ne se trouve point, & que je dois même présumer qu'elle me fuit, je me sens pressé par ma conscience, d'épouser cette Villageoise. Voyez, Seigneur Laurent, quelle satisfaction vous desirez que
je

je vous fasse, pour une injure que je ne vous ai point faite, je ne saurois épouser votre sœur, puisque votre sœur ne paroît point; ne vous opposez pas donc à la juste résolution que j'ai prise, donnez-y généreusement les mains. Bentivoglio, qui ne s'étoit pas attendu à un tel discours, changea de couleur; le dépit & la colére parurent dans ses yeux, il ne savoit quelle contenance tenir: les deux Espagnols n'étoient pas moins surpris, ni moins irrités. Appaisez-vous, mon cher Bentivoglio, poursuivit le Duc, qui voyoit bien ce qui se passoit dans son ame, je souhaite, avant que vous répondiez, que vous ayiez vu la personne dont je vous parle, & je suis persuadé que vous demeurerez d'accord, que je ne puis me dispenser de l'épouser, vous m'y solliciterez vous-même, vous n'avez qu'à m'attendre un moment. Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles qu'il se leva, & entra dans la chambre de Cornélie, qui s'étoit ce jour-là extrêmement parée. Dès que le Duc fut sorti de la Salle, Don Juan se leva, & s'étant appuyé des deux mains sur les bras du fauteuil où étoit assis Bentivoglio, il lui dit à l'oreille tout ému, qu'il n'avoit rien à craindre, & que Don Antoine & lui étoient là pour faire rendre

dre raison au Duc , de la nouvelle injure qu'il venoit de faire à Cornélie , ou plutôt de l'insulte outrageante qu'il venoit de leur faire à tous. Le Duc épousera sa nouvelle Maîtresse , dit-il , en haussant un peu plus la voix , comme je me ferai Maure , ce ne sera du moins , qu'après qu'il m'aura arraché la vie , que je lui arracherai si je puis , moi - même ; à moins que nous ne sachions auparavant ou que Cornélie ne vit plus , ou qu'elle a pris le parti de se renfermer dans un Couvent , pour toute sa vie. Je vous suis obligé , dit Bentivoglio , je suis résolu de périr dans cette occasion , le Duc ne se jouera plus de moi. Don Antoine l'interrompit , pour lui témoigner qu'il ne périroit pas seul , & ils commençoient à s'entretenir sur les mesures qu'ils devoient prendre , pour se tirer glorieusement de cette affaire , lorsque Cornélie entra dans la Salle. Elle marchoit entre Ferdinand & le Duc qui la menoit par la main , & ensuite venoient Sulpicie , que le Duc avoit envoyé querir à Ferrare , la Nourrice de l'enfant , & la femme qui servoit les Espagnols : on peut juger qu'elle fut la surprise. Voici la Villageoise que j'ai dessein d'épouser , s'écria le Duc , je vous avois bien dit , mon cher Bentivoglio ,
que

que vous ne vous opposeriez pas à mon himenée. Bentivoglio & les Espagnols rirent de la supercherie, & les noces furent célébrées le même jour, Ferdinand en fit lui-même les cérémonies. La Duchesse de Ferrare étoit malade, on crut qu'on lui devoit cacher ce mariage, qu'elle avoit toujours désapprouvé. Cornélie retourna à Bologne avec son frere, & ce ne fut qu'après la mort de la Duchesse, qui arriva bien-tôt, qu'elle alla joindre le Duc son Epoux à Ferrare, où elle fit une entrée magnifique. Sulpicie fut mariée avec Fabio, & il ne tint qu'aux deux Espagnols, d'épouser deux parentes du Duc qui étoient très-riches : mais ayant fait connoître que les Chevaliers de Biscaye, ne se marioient pour l'ordinaire que dans leur País, ils retournèrent en Espagne chargés de présens, qui leur furent faits de si bonne grace, qu'ils n'osèrent les refuser.



LE
MARIAGE
TROMPEUR.

NOUVELLE XII.



I l y a, comme chacun sait, à Valladolid un Hôpital hors de la Porte du Champ, appelé l'Hôpital de la Résurrection. Un jour on vit sortir de cette Maison un Soldat, qui par la pâleur de son visage, & par la foiblesse de ses jambes, qui l'obligeoit de s'appuyer sur son épée, apprenoit clairement à tous ceux qui jetterent les yeux sur lui, que quoi que le tems ne fût pas fort chaud, il devoit avoir sué plus d'une fois pendant la saison. Il chancelloit dès qu'il vouloit faire un pas, comme un homme qui sort d'une grande maladie: il ne pouvoit en un mot, se tenir sur ses pieds, tant il étoit exténué & défait.

A peine étoit-il à l'entrée de la porte de la Ville, qu'il vit venir à lui un Licencié de ses amis, appelé Peralte, qu'il n'avoit point vû depuis plus de six mois. Cet ami, qui avoit de la peine à le reconnoître, s'approchant de lui, lui dit, en faisant une exclamation, comme s'il eût vû un fantôme: Qu'est-ce que ceci, mon cher Campuçano; est-il possible que vous soyez en ce Pais, je vous croyois en Flandres en bonne santé, & je vous vois ici pâle & défiguré comme un mort? Oui j'y suis, dit Campuçano à Peralte, & j'y suis pour mes péchez. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je fors de cet Hôpital, où j'ai été assez long-tems, pour me guérir d'une maladie, qu'une femme que j'ai épousée depuis quelques mois, a pris la peine de me communiquer. Vous êtes donc marié, dit Peralte. Je ne le suis que trop, dit Campuçano, c'est de là que procède tous les maux que j'ai soufferts & que je souffre encore. Je ne saurois vous représenter, ajouta-t-il, d'un air lugubre, les tourmens par où il a fallu que j'aye passé, & la mélancolie affreuse, où m'a jetté jusqu'ici ma triste & cruelle destinée. Mais pardonnez-moi, mon cher Peralte, si je ne puis vous entretenir da-

van-

avantage sur la rue, un autre jour je pourrai avec plus de commodité vous raconter mes aventures, qui sont les plus singulières & les plus étranges, dont vous ayez oui parler de votre vie. Il n'en ira pas ainsi, dit le Licencié, je veux, s'il vous plaît, que nous allions chez nous, nous mangerons un morceau ensemble. Je vous avertis par avance, que je ne vous ferai pas fort bonne chère; mais vous êtes accoutumé à faire pénitence; nous renforcerons pourtant le dîner; un Pâté en fera la raison, & quelque autre petite chose. Le meilleur plat que nous aurons, c'est que ce que je vous donnerai, je vous le donnerai de bon cœur, ne me refusez pas je vous en prie. Campuqano le remercia, & accepta l'offre. Ils furent à S. Laurent faire leurs dévotions, & de là au logis de Peralte, qui le traita comme il lui avoit promis, il lui fit mille & mille amitez, lui offrit sa bourse, & le pria après le dîner, de lui faire son histoire, Campuqano sans se faire prier, commença en ces termes.

Vous vous souvenez sans doute, Peralte, que j'étois intime ami en cette Ville, du Capitaine Pedro de Harrera, qui sert maintenant en Flandres. Je m'en sou-

souviens, répondit Peralte. Un jour, poursuivit Campuçano, que nous achevions de dîner, dans une maison où nous étions logés, nous vîmes entrer deux femmes de fort bonne mine, avec deux servantes qui les accompagnoient. L'une de ces femmes se mit à parler avec le Capitaine, appuyez tous deux sur une fenêtre, & l'autre s'assit sur une chaise près de moi; mais elle avoit le visage si couvert, qu'il me fut impossible de le voir. Je la priai instamment de se découvrir, je ne pûs jamais obtenir cette faveur; j'avoué que cela enflamma mon desir, car nous ne desirons jamais rien si fort que ce qui nous est défendu, c'est un défaut qui est de tous les Pays & de tous les siècles, & qui est aussi ancien que le monde. Ce qui augmenta ma curiosité, c'est que par hazard, ou par un dessein prémédité, elle fit voir une main très-blanche, où reluisoient de fort belles bagues. Dans ce tems-là j'étois fort propre, j'avois un habit qui étoit magnifique, un très-beau plumet, & cette grande chaîne que vous pouvez m'avoir vûe; je me croyois beau & bien fait, & je m'imaginois que je devois faire mourir d'amour, toutes les femmes. Rempli d'une très-bonne opinion de moi-même,

400 LE MARIAGE TROMPÉUR.
me, je la pressai de se faire voir. Mes instances furent inutiles. Ne me pressez point là-dessus, me dit-elle, d'un ton fort honnête, j'ai une maison, faites-moi suivre par un de vos gens, rendez-moi ensuite visite, je me ferai honneur de vous recevoir, & lors que nous nous connoîtrons un peu mieux que nous ne faisons à présent, vous verrez de votre côté si vous pouvez vous acommoder de moi, & je verrai du mien, si vos qualités & votre vertu répondent à votre bonne mine. Je la remerciai d'une grace à laquelle je n'eusse osé m'attendre, & je lui fis mille protestations, auxquelles elle répondit en très-beaux termes, & de la manière du monde la plus obligeante. Ces femmes se retirèrent enfin, je les fis suivre par un Valet. Pedro de Herrera me dit, du moment qu'elles furent parties, que la Dame avec laquelle il s'étoit entretenu, l'étoit venu prier de lui faire tenir une lettre en Flandres, à un Officier de ses parens; mais que pour l'autre il ne la connoissoit pas. J'entrevis bien qu'il y avoit là-dedans quelque mystère. Quoi qu'il en soit, je demeurai amoureux de cette inconnue, qui venoit de me donner rendez-vous chez elle. Son ton de
voix,

voix, ses expressions, ses manières, sa
 taille, sa main, tout m'enchantait, & je
 soupirai après l'heureux moment qu'il de-
 voit m'être permis de la voir, & de m'en-
 tretenir seul avec elle. Ce moment ne
 tarda pas à venir. Dès le lendemain
 je me fis conduire à sa maison, par
 l'homme qui l'avoit suivie. Je fus reçu
 avec mille témoignages d'affection, & de
 la manière que je pouvois souhaiter. Je
 trouvai une maison très-bien meublée,
 & une femme d'environ trente ans, que
 je reconnus, non-seulement à la voix &
 à la main, mais à ses habits, car elle
 étoit ajustée de la même manière que le
 jour précédent. Elle n'étoit pas extrê-
 mement belle, mais elle l'étoit assez pour
 donner de l'amour, elle parloit bien, &
 de bonne grace, jamais on n'a vû tant
 d'agrémens, jamais un extérieur plus
 beau. J'eus un long entretien avec el-
 le. Elle me fit adroitement mille ques-
 tions, & n'oublia rien pour savoir de
 moi, quoi que d'une manière indirecte,
 en quoi pouvoient consister mes biens.
 J'en déclarai beaucoup plus que je n'en
 avois, je lui promis des montagnes d'or,
 je m'épuisai en protestations & en pro-
 messes; car je ne voulois pas laisser écha-
 per l'occasion de me rendre heureux pour
 toute

402 LE MARIAGE TROMPEUR.
toute ma vie. Comme elle en savoit plus long que je ne croyois, elle me fit connoître d'un air modeste, que le langage que je lui tenois ne l'émouvoit en aucune manière, & qu'elle me conseil-
loit de m'adresser à une personne qui eût moins d'expérience qu'elle. Tout cela n'étoit que pure hipocrisie. Cependant, j'enrageois dans mon ame, parce que je croyois qu'elle agissoit fort sincèrement, & qu'elle s'imaginait que j'étois un trop grand Seigneur, pour qu'elle osât aspirer à moi. J'en fus avec elle en ces termes pendant quatre jours, sa maison m'étoit toujours ouverte, je la trouvai toujours seule avec ses servantes, occupée à de petis ouvrages très-honnêtes, & je ne vis dans aucune de mes visites aucun visage, qui me pût faire entrer dans le moindre soupçon à l'égard de sa conduite. Je n'apperçûs en elle rien qui ne marquât une éducation heureuse. Plus je la voyois, en un mot, & plus j'étois enchanté de sa personne, & de la manière dont elle parloit & agissoit avec moi. L'affaire pourtant sur ce pied-là, n'accommodoit pas mon impatience. Il faut que je me retire, lui dis-je, au bout de ces quatre jours, il faut que je me retire, & que je suive votre conseil, charmante Esté-
sanie;

fanie , car c'est ainsi qu'elle s'appelloit ,
 ou que sache aujourd'hui si j'ai quelque
 place dans votre cœur , & si je dois me
 flater de vous posséder un jour. Je vous
 parle un peu cavalièrement , ajoutai-je ,
 en lui demandant pardon ; mais c'est
 qu'il me tarde de savoir , si je dois être
 le plus heureux ou le plus malheureux
 de tous les hommes.

L'adroite Estefanie , qui étoit bien ai-
 se , je m'assure , de se voir pressée , feig-
 nit néanmoins d'être surprise de ce que
 je venois de lui dire ; elle rougit , &
 parut interdite pendant un moment ,
 comme si elle ne savoit ce qu'elle avoit
 à me répondre. Elle parla pourtant tout
 d'un coup. Puis que vous voulez que
 je m'explique , me dit-elle , je veux bien
 le faire , & je vous parlerai naturelle-
 ment. Comme je reconnois que vous
 n'avez pas dessein de me tromper , je ne
 veux pas vous tromper aussi , vous en
 jugerez par ma naïveté & ma franchise.
 Si je vous disois que je suis une Sain-
 te , je mentirois , continuait-elle en baif-
 sant les yeux , j'ai eu des galanteries , j'en
 ai encore ; mais ce sont des galanteries
 qui ne m'ont fait jusqu'ici aucun tort ,
 tellement que je puis aller par tout la
 tête levée. Il n'y a dans ce monde ,
 que

que la manière de faire les choses, qui mette en mauvaise réputation ; car pour le reste , les personnes de notre sexe sont toutes semblables , mais les unes sont bien plus prudentes que les autres , voilà la différence qu'il y a.

Après cet aveu que j'ai bien voulu faire , pour que vous n'ayez rien à vous reprocher , ni à me reprocher dans la suite , je vous dirai que je n'ai hérité aucun bien de pere ni de mere , ni d'aucun parent , & toutefois ce que j'ai dans ma maison , vaut bien trois ou quatre mille écus. Vous le voyez , ce sont tous ameublemens propres & bien assortis , dont on pourroit avoir de l'argent du soir au lendemain , on n'auroit qu'à les exposer en vente. Avec ce peu de bien , ajouta Estefanie , je cherche un mari , auquel je veux obéir & complaire , je veux renoncer entièrement à tous les plaisirs , pour faire d'un Epoux mon plaisir unique , je veux être à lui toute entière , l'aimer par devoir & par vertu , & n'oublier rien pour le rendre aussi heureux que j'espère d'être heureuse ; car je me flate , que le Ciel qui connoît mes bonnes intentions , me partagera d'un homme vertueux & raisonnable. Telle que vous me voyez je sai mettre la main

à l'œuvre, & je le fais toutes les fois qu'il est nécessaire. Ce ne sont pas toujours mes servantes qui font la cuisine, je la fais le plus souvent moi-même, & je puis dire que je m'y entens. Ce linge, dit-elle, en me montrant un tas de chemises, de mouchoirs, de tabliers, de cornettes & autres telles choses, ce sont mes propres doigts qui l'ont filé, il y a peu d'ouvrages que j'ignore, & auxquels même je ne me plaise; mais ma meilleure qualité, c'est que je ne suis, ni bizarre, ni contredisante, que je ne gronde jamais mes Domestiques, & que j'aime tendrement, lorsque j'aime: je sens bien, poursuivit-elle, d'un air agréable, que j'aimerais peut-être un peu trop un mari. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-elle d'abord, j'en cherche un; car enfin il est bien juste que j'aie un appui, on ne peut pas être fille toute sa vie, vous savez les petites railleries auxquelles nous sommes exposées, lorsque nous avons atteint un certain âge. Pour des Amans j'en suis lasse, je veux un Epoux: & si après ce que je viens de dire, vous voulez bien l'être, il ne tiendra qu'à vous, mais je ne veux point d'entremetteur. Vous me trouvez à votre gré, vous me l'avez dit déjà plusieurs fois; de mon côté, je ne

trouve rien en vous qui ne me plaise ,
soyons nous - mêmes nos entremetteurs.

J'avoué, Peralte , dit alors Campu-
no en soupirant , j'avoué que je me lais-
sai éblouir aux discours de cette Enchan-
teresse. Aussi imprudent que je croyois
être sage , je donnai dans les pièges qu'elle
m'avoit tendus. Charmé de toutes les
paroles qu'elle avoit prononcées , &
croyant déjà tenir en argent , ces riches
& magnifiques meubles que je voyois , &
qui valoient bien plus qu'elle ne disoit ,
je me jettai à ses genoux sans faire la
moindre réflexion , & prenant ses mains
entre les miennes , que je baisai mille
& mille fois , je lui dis , transporté de
joye , cet Epoux que vous cherchez vous
l'avez trouvé , belle Estefanie , & je be-
nis ma destinée , qui jusqu'à présent ne
m'avoit pas fait entrevoir que je dusse
avoir un si grand bonheur , que d'être
aimé de vous & de vous plaire. Je lui
dis ensuite , qu'outre la chaîne que jé
portoais , & quelques autres Bijoux , j'a-
vois bien trois mille Ducats , que cet
argent joint à celui qu'elle avoit , feroit
une somme plus que suffisante pour nous
retirer dans un petit Bourg , d'où j'étois
natif , & où j'avois encore quelque pe-
tit héritage ; que là elle se delasseroit du
grand

grand monde, & moi du métier de la guerre, dont je commençois à me dégoûter, parce qu'on n'y reconnoissoit pas toujours le mérite; qu'enfin nous ne pouvions faire elle & moi, une plus douce & plus honorable retraite, que nous n'avions qu'à nous bien aimer, que pour moi j'avois résolu de l'aimer & de l'adorer jusqu'au tombeau.

Estefanie aquiesça à tout, & nous ne pensâmes dès ce moment-là, qu'à conclure notre mariage. Ce fut une affaire bien-tôt expédiée, les parties étant d'accord, comme vous venez de l'entendre. Nous fîmes publier nos bans, personne n'eut garde de les arrêter, & ces cérémonies finies, nous nous mariâmes. Deux de mes amis se trouvèrent à mes noces, & du côté de ma nouvelle Epouse, un de ses parens, ou se disant tel. Je puis dire que je n'ai jamais goûté de si grands plaisirs, que ceux que je goûtai d'abord; mais je n'avois pas prévu qu'il n'en est point de purs dans le monde, & que cette femme, sous un faux dehors qui m'avoit fasciné l'esprit, me préparoit des amertumes, qui m'ont réduit dans le triste état où vous me voyez aujourd'hui. Mon Valet eut ordre de faire transporter chez Estefanie tout ce que j'avois, cela

408 LE MARIAGE TROMPEUR.
fut bien-tôt exécuté. J'enfermai en sa présence, dans un coffre ma magnifique chaîne, je lui en fis voir trois ou quatre autres, qui ne paroissent pas à la vérité si riches, mais qui étoient d'un travail exquis. Je lui fis passer en revue, trois ou quatre beaux cordons de différentes sortes, mes plumets, mes habits, toutes mes nipes, & je lui remis entre les mains, sept ou huit cens Réales, qui étoient franchement tout ce que j'avois. Je mangeai sept ou huit jours du pain de la noce, sans éprouver le moindre désagrément. Je marchois sur les tapis de Turquie, je couchois dans des draps de toile de Hollande, je n'étois éclairé qu'avec des flambeaux d'argent, je déjûnois au lit, je me levois à onze heures, je dînois à douze, & dormois toutes les après-dînées. Le tems qu'Estefanie n'étoit pas à mon côté, elle étoit à la cuisine, occupée à faire des sauces & des ragoûts, & toutes sortes de pâtisseries, je n'ai jamais fait meilleure chère. Mes chemises, mes rabats & mes mouchoirs éblouissoient la vue, je ne sentoient que l'Iris & l'eau d'Orange. C'étoient de beaux jours, comme vous voyez; mais ces jours passèrent en voant, de même que passent les années qui

qui sont sous la juridiction du tems, & ma destinée fut bien différente de celle sur laquelle j'avois compté.

Un jour, environ vers les neuf heures du matin, que nous étions encore au lit, car comme je vous l'ai déjà raconté, nous dormions la grasse matinée, nous entendîmes fraper à grands coups à la porte. Une des servantes descendit, & étant entrée un moment après dans notre chambre, elle dit : Elle vient nous surprendre agréablement, & plutôt qu'elle n'avoit marqué dans la dernière lettre qu'elle avoit écrite ; mais qu'elle soit la bien venue. De qui parlez-vous dis-je alors, à la servante ? Je parle, me répondit-elle, de Donna Clemence Bueso, ma maîtresse qui vient d'arriver, & qui vient en bonne compagnie ; car elle a avec elle Don Lope Mendez d'Almédarez, Hortigosa, & trois ou quatre Valets de pied. Levons-nous, mon ami, dit alors Estefanie, & que cette grosse visite ne vous effraye pas. J'ai, mon cher, une grace à vous demander, c'est que vous ne soyez surpris de rien, quelque chose que vous voyez faire, & que vous ne repliquiez pas un seul mot, quelque chose qu'on puisse me dire. Et que vous pourroit-on dire qui vous offensât,

410 LE MARIAGE TROMPEUR.

ou qui vous pût chagriner , repartis-je , viendrait-on vous insulter chez vous , c'est ce que je n'ai garde de croire ? Mais dites-moi , Estefanie , quelle sorte de gens font ceci , vous me paroissez troublée & toute interdite ? Je n'ai pas le tems de répondre à votre demande , me dit-elle , tout ce que je vous dirai pour le présent , c'est que tout ce que vous verrez faire , n'est qu'une feinte. Nous allons jouer un rôle qui vous divertira , je ne puis pas vous en dire davantage , attendez le denouement.

Dans le tems que j'allois repliquer , Donna Clemence entra dans la chambre , parée comme une véritable Reine. Son habit étoit d'un satin vert à fleurs , relevé d'un galon d'argent , & de quelques agraffes argent & foye. Elle avoit à la manière du Pais , une grande écharpe de la même étoffe , & un chapeau garni de plumes incarnates & blanches , où l'on voyoit briller une riche Croix de Diamans. Son visage étoit couvert d'un voile de gaze ; mais on voyoit bien néanmoins que c'étoit une personne très-bien faite , & qui avoit une grande majesté. Elle étoit menée par Don Lope Mendez , qui étoit un Cavalier de très-bonne mine , & dont l'habit étoit de la dernière magni-

magnificence. Hortigoza entra ensuite, & ce fut cette Hortigoza qui parla la première ; c'étoit une Suivante, comme il n'étoit pas difficile de le concevoir. Qu'est-ce que je vois, s'écria-t-elle, en faisant une grande exclamation, je vois le lit de Madame occupé, & je le vois même occupé par un homme. Je ne sais si je dors, ou si je veille, j'ai peine à ajouter foi à ce que j'apperçois de mes propres yeux ; jamais peut-être rien de plus singulier. Vrayement, ajouta la Suivante d'un air fâché, Estefanie s'est terriblement émancipée, j'en suis toute épouvantée, continua-t-elle, sur le même ton, elle a su se donner au cœur joye, au dépens du lit de Madame, elle a su profiter de son absence, pour passer les nuits entre les bras d'un ami, ceci passe un peu la raillerie. Tu as raison, Hortigoza, dit la Dame, je ne suis pas moins surprise que toi du manège d'Estefanie. C'est une aventure si plaisante, que j'aye trouvé un homme couché dans mon lit, que toute irritée que je suis, je ne saurois m'empêcher d'en rire. Mais je n'ai pas moins de tort qu'Estefanie, ajouta-t-elle, en tâchant de prendre son sérieux, de l'avoir laissée maîtresse chez moi, je tâcherai une autrefois

de me connoître mieux en gens. Elle alloit dire quelque'autre chose ; mais Estefanie l'interrompit. Ne vous fâchez point, Madame, lui dit elle, je vous en supplie très-humblement. Ce que vous voyez est un mystère, où il n'y a rien de criminel, je veux bien vous le développer du moment que vous voudrez m'entendre, & je suis persuadée que bien loin de blâmer ma conduite, vous y donnerez votre approbation.

Tandis que cette scene se passoit, j'achevois de prendre mes habits, & quoi que m'eût pû dire ma femme, que ce n'étoit qu'une Comédie, j'étois un Spectateur, comme vous pouvez fort bien le comprendre, qui faisoit-là une très-méchante figure. Je ne savois que m'imaginer d'une aventure si singulière. Dans le tems que j'étois occupé de mille imaginations toutes différentes, Estefanie me vint prendre. Elle me conduisit par la main dans une autre chambre, où elle me dit, que cette Dame étoit de ses bonnes amies, que son dessein étoit de tromper Don Lope, avec lequel elle souhaitoit de se marier, & que la supercherie dont elle prétendoit se servir, étoit de lui faire accroire, que notre Maison
&

& tous nos ameublemens lui appartenoient.

Vous me direz ajouta Estefanie, que Donna Clemence joue un méchant jeu, & qu'elle s'expose terriblement. Vous vous trompez, mon cher Epoux continua-t-elle, Donna Clemence, a tant de beauté, & Don Lope l'aime si éperduement, qu'il ne fera que rire de cette petite tromperie, lors qu'elle sera découverte. Peut-être fait-il bien ce qui en est, & qu'il veut bien fermer les yeux. Quoi qu'il en soit, du moment qu'ils auront épousé elle me remettra ma maison, & je crois d'être obligée en amie de lui rendre ce petit service. Ce que nous faisons elle & moi n'est pas régulier, je le confesse; mais pour attraper un si gros parti qu'est Don Lope, je crois que nous ne ferons point blâmées d'avoir employé cette ruse. Les hommes savent bien nous tromper quelquefois, nous en avons tous les jours des exemples, pour-quoi ne les tromperions-nous pas aussi, lorsque l'occasion s'en présente? Cependant, dormez en repos, tout le mal qui nous arrivera de ceci, c'est que nous aurons un présent, qui nous dédommagera de la complaisance que nous aurons eue, d'avoir cédé pour quelques jours.

S. S. notre :

414 LE MARIAGE TROMPEUR.

notre maison à une personne pour laquelle vous aurez autant d'amitié que moi-même, du premier moment que vous l'aurez connue. Je croirai tout ce qu'il vous plaira, lui répondis-je ; mais ce que j'ai à vous dire, c'est que c'est pousser la complaisance bien loin, que d'en user de la manière que vous faites, Dieu veuille qu'il ne vous en arrive aucun mal : Ha ! du mal, vous n'y pensez pas, me dit Estefanie, en m'embrassant. Dans huit jours d'ici le mariage sera conclu & consommé, & je déclarerai l'artifice à Don Lope, il en rira, il mènera dans une de ses Terres son Epouse, & nous retournerons chez nous très-contens d'avoir rendu un si bon service à une amie, pour laquelle je sacrifierois tout ce que j'ai au monde, & qui en feroit de même pour moi, s'il s'agissoit de me faire le moindre plaisir. Le parti que nous avons à prendre pendant sept ou huit jours, c'est d'aller loger chez une autre de mes amies, je crois que vous ne le trouverez pas mauvais. Non Estefanie, lui dis-je, j'irai par tout où vous souhaiterez, cependant, oserai-je bien vous dire ma pensée ? Ha, mon cher, ne vous défiez de rien, répondit-elle, en m'interrompant. Croyez vous que je fusse si imprudente, ou

plûtôt que je fusse si insensée, de faire ce que je fais aujourd'hui, s'il y avoit à courir le moindre risque? Serois-je si ennemie de moi-même? Il y a ici plus à gagner qu'à perdre: sept ou huit jours vous en convaincront.

Après ces propos & quelques autres de cette nature, dont il seroit inutile de vous entretenir, Estefanie prit congé de Donna Clemence & de Don Lope. Je dis alors à mon Valet de prendre le coffre où j'avois mes hardes & mes nipes, & de la suivre. Je la suivis moi-même sans prendre congé de personne; car à vous dire les choses comme elles sont, je ne savois guères ce que je faisois; vous eussiez été je m'assure aussi embarrassé que moi dans une pareille rencontre. Estefanie s'arrêta à la maison d'une de ses amies, avec laquelle elle parla fort longtemps. Je commençois à m'impatienter, lorsque je vis sortir une manière de servante, qui nous fit entrer mon Valet & moi. Nous fûmes conduits dans une chambre extrêmement étroite, dans laquelle il y avoit deux lits si près l'un de l'autre, qu'il sembloit qu'il n'y en eût qu'un, parce qu'en effet, il n'y avoit point d'espace qui les séparât, en sorte que les draps s'entrebaisoient. Nous de-

416 LE MARIAGE TROMPEUR.

meurâmes là six jours ; pendant tous lesquels je fus d'un chagrin épouvantable. Cette tendresse que nous nous étions jurée, & que nous devions conserver jusqu'au cercueil, commença à se refroidir. Nous nous querellions sur le moindre sujet du monde, & tout cela parce que je lui reprochai fort vivement, d'abord que je me vis logé si à l'étroit, ou qu'elle m'avoit voulu jouer, ou qu'elle n'avoit ni esprit ni intelligence, d'avoir livré sa maison & tout son bien à des étrangers, qui peut-être ne feroient jamais d'humeur de s'en défaisir. Ce reproche que je lui fis d'une manière fort sèche, la choqua, du moins en parut elle choquée, & dès-lors, sur un pied de mouche, nous nous disions mille choses piquantes. Pour dissiper ma mauvaise humeur, laquelle je ne pouvois surmonter, lorsque je jettois les yeux sur mon appartement, je sortois, je m'allois promener par la Ville. Mais dès que je rentrois dans mon Bouge, la mauvaise humeur me reprenoit, & je la passois sur Estefanie, mon refrain étant toujours qu'elle avoit fait une sottise, dont elle se repentiroit à coup sûr, je ne conjecturois pas mal, par rapport à moi.

Estefanie gardoit le logis. Mais un jour,

jour qu'elle eut envie de sortir pour aller voir, à ce qu'elle me dit, ce qui se passoit chez cette Dame Clemence, qui nous devoit faire un si gros présent, j'appris des choses bien mortifiantes. La femme qui nous logeoit, voulut savoir de moi, quelle étoit la raison qui m'obligeoit à me chagriner si souvent contre Estefanie, & qu'est-ce qu'elle pouvoit avoir fait pour lui reprocher aussi souvent que je faisois, qu'elle avoit fait une folie des plus insignes. Je lui racontai le fait de point en point, & lorsque j'eus achevé de parler, elle ne fit que hauffer les épaules, & faire des exclamations, qui me donnerent bien à penser. Elle ne s'expliquoit pas d'avantage. Je la priai de me dire d'où venoit qu'elle paroissoit si surprise, de ce que je venois de lui raconter. Je n'oserois vous le dire, me répondit-elle, en hauffant encore les épaules, & disant entre les dents quelque chose que je n'entendis pas. Parlez, lui dis-je, je vous en prie, ne me laissez point en suspens. Je le veux, ajouta-t-elle, un moment après, & je la dois pour décharger ma conscience, il en arrivera ce qu'il pourra. Il est de la charité, me dit-elle, de ne vous laisser pas plus long-tems, dans une ignorance qui

vous,

vous est funeste. Vous avez été trompé, & jamais homme peut-être, ne l'a été autant que vous l'êtes. Vous avez cru épouser une femme riche, vous êtes bien éloigné de votre compte. Donna Clemence Buefo est la véritable maîtresse de la maison, où vous avez épousé Estefanie, & tout ce que vous a dit cette méchante femme, est une pure fausseté, elle n'a ni maison ni bien, elle n'a même d'autre habit que celui qu'elle a sur le dos. Donna Clemence a certainement quelque amitié pour Estefanie. Cette Dame fut obligée, il y a quelque tems, d'aller faire un petit voyage, elle la laissa avec une de ses servantes dans sa maison, pour en avoir soin pendant son absence. Estefanie a profité de l'occasion; elle vous a fait accroire que les riches meubles que vous avez vus lui appartenoient, vous l'avez cru, vous l'avez épousée, vous voila payé de votre imprudence. J'avoue pourtant, tout considéré, pour suivre la femme, qu'Estefanie est excusable en quelque manière, d'avoir employé un tel stratagème pour acquérir un Epoux de votre distinction & de votre mérite, & vous lui devez pardonner: les hommes se tiennent si fiers aujourd'hui, qu'ils leur font tendre des filets

filets pour les prendre. Puis que vous voilà pris , prenez votre mal en patience , les mariages sont faits dans le Ciel , avant que d'être faits sur la terre , ce devoit être votre Epouse , ne l'accusez pas de votre malheur , n'en accusez que les Destins.

Cette morale toute bonne que je la crois , ne m'accommoda pas néanmoins. J'entrai dans une espèce de fureur contre moi-même. Je fus au desespoir de voir que j'avois été dupé d'une manière si cruelle. Je proférai mille paroles indiscrettes. Je me condamnai mille fois à ne plus vivre , & je me fusse donné peut-être la mort de mes propres mains , si un peu de raison , & la Religion ne fussent venues à mon secours. Transporté pourtant de colère , je pris mon épée & mon manteau , & je sortis bien résolu de me vanger d'Estefanie , si je venois à la rencontrer. Je la cherchai longtemps. Heureusement pour elle , & peut-être pour moi je ne la trouvai point. Je fus à S. Laurent , je me recommandai à tous les Saints , je n'en fus pas moins inquiet. Je me rendis à la maison de Donna Clemence , que je trouvai fort tranquille , & à qui je n'osai rien dire de mes infortunes , tant j'étois trouble & hors

hors de moi-même. Je retournai dans mon appartement. La femme chez qui je logeois , & de qui j'avois appris mon malheur , me dit mille bonnes choses pour tâcher de me remettre un peu ; mais mon esprit étoit si dérangé , que je n'entendis raison sur rien. Elle me dit enfin , qu'Estefanie savoit que sa trahison étoit découverte , qu'elle l'avoit avertie charitablement , que j'étois sorti tout furieux , pour tâcher de la rencontrer , & lui faire un méchant parti ; & qu'Estefanie toute épouvantée étoit sortie avec quelques hardes. Je courus là-dessus à mon coffre , & je trouvai qu'on avoit enlevé tout , à un seul habit de campagne près.

Voilà de terribles malheurs coup sur coup , dit alors Peralte. Quoi , Campucano , ajouta-t-il , vous avez donc perdu toutes vos chaînes , & vos cordons d'or. Oui , je les ai perdus , répondit Campucano , mais cette perte me fait peu de peine , c'est là le moindre de mes chagrins ; car je puis dire , ce que disoit cet homme qu'on avoit marié avec une femme qui avoit les épaules un peu grosses : Mon Beau-Pere prétend m'avoir trompé en me donnant sa fille qui est bossuë , & c'est moi qui l'ai trompé , je suis aussi bossu moi-même. Je ne fais à quel pro-
pos

pos vous dites cela ; dit le Licentié. C'est, répondit Campuçano, que tout cet étalage de chaînes & de cordons ; & les autres babioles ne valaient pas assurément dix écus. Vous vous moquez, repartit Peralte, la chaîne seule que vous portiez au cou, pesoit je m'assure plus de deux cens Ducats. Elle eût dû peser autant, je l'avouë, répondit Campuçano, si la vérité eût répondu aux apparences, mais comme tout ce qui reluit n'est pas or ; ces chaînes, ces cordons, & ces autres bijoux n'étoient qu'Alchimie & cuivre doré ; mais c'étoit un alliage, & une dorure travaillez avec tant d'art, que les meilleurs connoisseurs s'y trompoient ; en effet ils étoient à l'épreuve de tout, si on en excepte le feu. De cette manière, ajouta Peralte, vous vous êtes trompez l'un l'autre, & vous êtes maintenant à recommencer. Nous le sommes si bien, répondit Campuçano, que nous n'avons qu'à rebattre les cartes. Mais ce qu'il y a de chagrinant pour moi, c'est qu'Estefanie se pourra bien défaire de mes faux bijoux, au lieu que je ne pourrai point me défaire d'elle ; car enfin, elle est ma femme, & on ne se démarie point. Rendez graces à Dieu, dit le Licentié, de ce qu'elle vous fuit ; vous n'êtes pas obligé de courir après elle. J'en demeure d'ac-

422 LE MARIAGE TROMPEUR.
cord, dit Campuçano, cependant, je la trouve toujours dans mon imagination, quoi que je ne la cherche pas, & ma honte est toujours présente. Que feriez-vous à cela, repartit Peralte, votre mal est un mal sans remède, & je n'ai rien à vous dire là-dessus. Souvenez-vous seulement de ces deux Vers de Petrarque, où il dit d'une manière si naïve, & si véritable, que celui qui prend plaisir à tromper, ne doit pas se plaindre quand on le trompe.

*Che qui prende diletto di far frode
Non si de lamentar si altri l'ingana.*

Je vous entens Peralte, dit Campuçano, vous voulez dire que j'ai été battu de mes propres armes, j'en conviens, & en même tems que j'ai tort; la meilleure finisse ce seroit sans doute de n'en avoir point, & de marcher toujours droit; mais vous sçavez que ce n'est pas ainsi que va le monde.

Je finis, Peralte, ajouta Campuçano, car je m'imagine que mon histoire doit vous ennuyer. Je sùs que ce parent d'Estefanie, qui avoit été à nos nœces l'avoit retirée chez lui. C'étoit son parent comme il est le vôtre, j'ai sù depuis que c'étoit un de ses amans. Quoi qu'il en soit, je ne me mis pas en peine de l'aller chercher, car outre que lors que je fus un peu revenu, je fis réflexion qu'el-

le étoit indigne de ma vangeance , je ne voulus pas me faire des affaires , & m'exposer à faire un éclat qui m'eût attiré les railleries du public. Je quittai la maison où elle s'étoit allée retirer avec moi , à l'arrivée de Donna Clemence , de peur qu'elle ne m'y vint trouver. Mais je fus bien surpris quelques jours après , que je m'apperçûs que mes cheveux tomboient , & que j'étois dans l'impuissance de me peigner. J'étois désolé de perdre peu à peu ma chevelure qui étoit assez belle. Ce ne fut pas tout. Je me vis tout d'un coup sans paupières & sans sourcils , & en même tems sans un cheveu sur ma pauvre tête. Vous savez le nom de la maladie qui cause de si terribles ravages ; je ne m'expliquerai pas davantage. Je fus véritablement ce qu'on appelle un pauvre pelé , car je me vis sans barbe à tondre , & sans argent à dépenser. Ma maladie augmenta considérablement , parce que je me vis hors d'état de faire d'abord des remèdes , & comme j'empirois de jour en jour , & que ces sortes de maux lors qu'ils sont invétérés , sont incurables , je pris le parti d'entrer dans l'Hôpital de la Résurrection , où les Médecins & les Chirurgiens me dirent , que si je voulois guérir , il falloit me résoudre à suer. C'est ce que je fis. C'est à dire , mon cher Pe-

424 LE MARIAGE TROMPEUR.
ralte , que pendant quarante jours j'ai souffert le martire. On m'a assuré que je n'avois plus rien à craindre , & que je me porterai très-bien si je me conserve ; je le veux croire. J'ai mon épée , & puis c'est tout ; mais la Providence qui est une bonne mere , aura pitié de moi.

Peralte lui offrit encore sa bourse , en lui disant , que tout étoit surprenant dans son histoire. Vous êtes surpris de peu de chose , repartit Campuçano , ce que j'ai à vous raconter encore vous va surprendre bien davantage. Ce qui m'est arrivé est peut-être arrivé mille fois , mais ce qui me reste à vous dire n'est jamais arrivé ; c'est un véritable miracle , une chose surnaturelle , & qui surpasse l'imagination. J'ai souffert des tourmens horribles , car , soyez-en persuadé , Peralte , on ne peut guères plus souffrir , que le font ceux qui passent par ce remède , par lequel j'ai été obligé de passer ; mais je compte mes souffrances pour rien , puis qu'elles m'ont procuré la vûe d'un prodige , qui n'a point eu jusqu'ici de semblable , & qui peut-être n'en aura jamais. J'entrevois déjà que vous le traiterez de vision ; mais mes yeux , ni mes oreilles ne m'ont point trompé. Cependant , je ne serai point surpris quand je vous trouverai incrédule. Tant de préambules sont inutiles , dit le Licentié ,

qui s'impatientoit, faites-nous donc part de ce prodige; mais qu'on ne dise pas de vous, ce qui se dit de la montagne qui étoit en travail d'enfant, qu'elle n'enfanta qu'une souris. Ne craignez rien là-dessus repliqua Campuçano, vous n'avez jamais rien oui dire de plus surprenant en votre vie. Vous avez bien vû deux chiens, lui dit-il, qui suivent les Religieux de l'Hôpital, lors qu'ils vont faire la quête par la Ville. Ces chiens portent chacun une lanterne, lors que les Quêteurs sont obligez de marcher de nuit. Si l'on jette quelquefois les aumônes par les fenêtres, ce sont ces chiens qui les vont ramasser; & ils savent fort bien s'arrêter dans tous les endroits où l'on a accoûtumé de donner quelque chose. Vous les voyez doux comme des agneaux quand ils sont par les rues, ils sont néanmoins dans l'Hôpital comme des lions, lors qu'ils entendent pendant la nuit le moindre bruit du monde; on n'a jamais vû gardiens ni plus vigilans, ni plus fidelles. Je sai tout cela, dit le Licentié, qui s'attendoit à toute autre chose; mais ce n'est pas là une grande merveille. Ce n'est pas aussi ce que j'ai à vous dire repartit Campuçano, vous allez vous récrier dans un moment, & vous aurez raison; je ne vous

racon-

raconterai pourtant rien que de véritable. Une nuit, que je m'imaginois que toute la maison étoit ensévelie dans le sommeil, & qu'il n'y avoit que moi qui ne dormit point ; j'entendis qu'on parloit sur de méchantes nates qui étoient derrière mon lit. Je ne fis pas d'abord beaucoup de réflexion là-dessus, car comme je ne me portois pas trop bien, je crus que les oreilles me cornioient. Cependant, m'étant bien convaincu que j'entendois deux voix différentes, je me levai un peu sur mon lit ; & j'apperçûs que c'étoit ces deux chiens qui parloient ensemble. Ah ! pour le coup vous nous en contez, Seigneur, Campuçano, dit le Licentié, en se levant de son siège, & jettant un grand éclat de rire. Jusques ici, j'avois cru de bonne foi, que vous aviez parlé sérieusement, en faisant l'histoire de votre mariage ; mais je vois bien que vous avez voulu rire : à d'autres, mon cher ami Campuçano, ce n'est pas aux Pelerins de S. Jaques qu'il faut parler de coquilles, vous en dites un peu trop pour être cru, je vous remercie toutefois de votre Roman ; mais remerciez-moi aussi à votre tour, de ce que je vous ai plaint, lors que vous m'avez raconté vos feintes aventures.

Je l'avois bien dit, Peralte, répondit
avec

avec un grand sérieux Campuçano, je l'avois bien dit, que je vous ferois réciter, foyez-en pourtant convaincu. Scipion & Bergance, c'est ainsi que s'appellent ces chiens, eurent de très-longes entretiens ensemble. Je sai bien que naturellement les animaux ne peuvent pas discourir ; mais ils le peuvent par miracle. Les Pies & les Perroquets parlent, mais ils ne font qu'articuler certaines paroles qu'on leur a apprises, & qu'ils prononcent machinalement fans les entendre ; mais ces deux chiens ne parloient pas seulement ; mais ils entendoient fort bien ce qu'ils disoient, ils faisoient des réponses fort justes. J'avoué que je crus d'abord, que c'étoit un songe, mais m'étant bien examiné, & pendant long tems, je vis bien que je ne dormois point. Ce qui acheva de me convaincre que je veillois, ajouta-t-il, & que certainement j'entendois parler Scipion & Bergance, c'est que les choses qu'ils dirent étoient si belles & si profondes, que je n'étois pas capable de les avoir imaginées. Car il n'est pas permis à tous d'aller à Corinthe. Vertu de ma vie, repliqua Peralte, nous voici revenus au tems que les Citroüilles parloient. Vous en croirez ce que vous jugerez à propos interrompit Campuçano ; mais soit que
je

je me sois trompé, ou que ce soit une fiction ; ne seriez-vous pas bien aise que je vous fisse voir par écrit la conversation de ces deux chiens. Pourvû , reparti le Licentié , que vous ne vous mettiez pas en tête de vouloir me persuader que des animaux destituez de raison peuvent raisonner , j'écouterai très-volontiers leurs prétendus raisonnemens , que je tiens par avance pour bons & solides ; parce que je les crois de votre façon. Je vous laisserai croire tout ce qu'il vous plaira , dit Campuçano , mais avant toutes choses , je vous dirai , que Scipion & Bergance s'entretinrent pendant deux nuits consécutives. La première nuit Bergance fit son histoire , Scipion fit la sienne la nuit suivante. Je n'ai écrit que la vie de Bergance , & je pourrai bien mettre sur le papier celle de son Compagnon , si vous en avez la moindre envie ; car ce sont des choses qui ont fait tant d'impression sur mon esprit , que je ne les oublierai jamais. Lisez , lui dit-il , en lui présentant un Cahier , qu'il portoit roulé dans ses poches , je me reposerai un peu pendant le tems que vous serez occupé à cette lecture. Peralte prit l'écrit en souriant , & y ayant jetté d'abord les yeux , il vit que c'étoit un Dialogue , sous ce titre.



ENTRETIENS

DE SCIPION

ET DE BERGANCE.

*Chiens de l'Hôpital de la Résurrection de
Valladolid, appelez communément les
Chiens de Mabudez.*

NOUVELLE XIII.

SCIPION.



Bergance, mon ami, nous avons
laissé cette nuit la garde de cet-
te maison, nous voici dans
une solitude, où nous pour-
rons parler sans témoins; puis que nous
avons l'usage de la parole, profitons de
cette faveur que le Ciel nous a départie.

BERGANCE.

Je t'entens parler, Scipion, & je suis
Tome II. T con-

430 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG,
convaincu que je parle aussi moi-même ,
cependant , j'ai toutes les peines du mon-
de à le croire, tant la chose me paroît
extraordinaire.

Sci. Elle est extraordinaire sans doute,
& elle l'est d'autant plus, que non seu-
lement nous parlons , mais que nous rai-
sonnons en même tems ; il n'y a néan-
moins que l'homme , qui soit un animal
raisonnable.

Ber. J'entens , mon cher Scipion , tout
ce que tu dis , & lors que je fais réflexion
que je t'entens , je ne puis assez m'é-
merveiller de ta métamorphose , & de la
mienne. J'avoue que nous avons un ins-
tinct admirable , mais l'instinct n'est pas
la raison.

Sci. Oui , Bergance , notre instinct est
quelque chose qui surprend , & qui don-
ne de l'occupation aux plus sages d'en-
tre les hommes. Nous avons de la mé-
moire, les hommes n'en sauroient dis-
convenir, nous avons de la reconnois-
sance , & une amitié si tendre, une fi-
délité si à l'épreuve, qu'on a accoutumé
de nous peindre pour symboles de l'ami-
tié & de la fidélité. N'es-tu jamais en-
tré dans aucune Eglise ? N'as-tu jamais
jetté les yeux sur ces superbes mau-
solées de Porfire , & de Marbre où les
hom-

hommes se font enſévelir ? Tu auras pû t'appercevoir que lors que le mari & la femme ſont enfermez dans le même tombeau , il y a toûjours la figure d'un chien à leurs pieds , pour marquer que ce mari & cette femme , dont on voit auffi les représentations , ſe ſont gardez pendant leur vie , une amitié fidelle & inviolable.

Ber. Je m'en ſuis apperçû très-fouvent. Je ſai d'ailleurs qu'il y a eu des chiens ſi fidelles , qu'ils ſe ſont jettez dans le même tombeau , où leurs Maîtres étoient enterrez. Je ſai qu'il ſ'en eſt trouvé d'autres , qui ſe ſont laiſſez mourir de triſteſſe ſur les mêmes tombeaux , ſans qu'il ait été poſſible de les en tirer , ni de les obliger à prendre la moindre nourriture. Je ſai enfin qu'après les Eléphants , nous ſommes les animaux qui ont le plus de connoiſſance : mais cette connoiſſance n'eſt rien en comparaifon de celle des hommes.

Sci. J'en conviens. Mais quoi qu'il en ſoit , nous raifonnons aujourd'hui comme tu vois , & puis que nous ne pouvons que demeurer d'accord , que ce n'eſt pas une choſe naturelle , convenons que c'eſt un prodige. Or ſi c'eſt un prodige , le monde eſt menacé de quelque ca-

432 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
lamité extraordinaire , car jamais prodige n'a été plus grand.

Ber. Je sai ce qu'on dit des prodiges, qu'on ne les voit jamais impunément ; & ce qui me confirme que celui-ci ne présage rien de bon aux hommes , c'est une parole que j'ouis dire , il y a quelques jours , à un Ecolier en passant par Alcala de Henarez.

Sci. Et quelle parole est-ce ?

Ber. La voici. C'est que de cinq mille Ecoliers qui font leur cours cette année dans cette Université , il y en a trois mille qui étudient en Médecine.

Sci. Que veux-tu dire par là ?

Ber. Je veux dire , qu'il faut qu'il arrive nécessairement l'une de ces deux choses , ou que ces trois mille Médecins aient des malades à proportion ; ce qui sera un grand malheur pour le genre humain , où qu'ils meurent de faim eux-mêmes. Mais il semble que nous sommes trop ingénieux à nous tourmenter d'un avenir que nous ne saurions détourner , ce qui doit arriver , arrivera ; car ce que les Destins ont résolu , est irrévocable.

Sci. Tu as raison , Bergance , si ce qui nous arrive aujourd'hui , présage quelques grands malheurs aux hommes , ce sont des malheurs , que nous ne saurions prévenir.

Il vaut donc mieux, que laissant les événemens entre les mains de celui qui en est le maître, & sans vouloir pénétrer par quelles vûes secrètes de la Providence nous avons l'usage de la parole, nous profitons pendant cette nuit de ce doux privilège, car nous ne savons pas si nous en jouirons long-tems.

Ber. Je le veux, mon cher Scipion, & je m'en fais un plaisir inexprimable. Depuis que j'ai la force de ronger un os, j'ai toujours eu envie de parler, pour me décharger d'une infinité de choses que j'ai vûes & ouïes, & qui méritent d'être racontées. Je crois aussi bien que toi, que ce privilège que nous avons dans ce moment, de pouvoir nous communiquer ce que nous savons, n'est qu'un privilège passager, autrement ce ne seroit plus un prodige; n'attendons pas que celui qui nous a fait un si riche présent, nous l'ait ôté; parlons Scipion, puis que nous en avons la faculté à cette heure.

Sci. Je suis ravi, Bergance, de te voir dans le sentiment où je suis. Et bien, puis que tu as tant de choses à me dire, parle, je t'écouterai. Raconte-moi tes aventures, & si demain au soir il nous est permis de parler encore, je te raconterai les miennes.

434 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.

Ber. J'en suis d'accord , mais premièrement voyons s'il n'y a point quelcun qui nous puisse entendre.

Sci. Il n'y a personne , tout dort. Il est bien vrai qu'il y a un Soldat dans ce lit , qui sue depuis quelque tems , mais je le tiens si fatigué de ses sueurs , que je ne doute pas qu'il ne repose , certainement il le fait , je l'entens ronfler.

Ber. Puis que je puis parler en assurance , écoute , & si ce que j'ai à dire t'ennuye , tu n'as qu'à m'imposer silence.

Sci. Parle , mon cher ami , je serai tout oreilles , quand tu parlerois jusqu'à demain.

Ber. Pour commencer par mon origine , je te dirai , que la première fois que je vis le Soleil , ce fut à Seville , dans la Boucherie qui est hors la porte ; ce qui me fait croire que je puis bien être descendu de ces gros Mâtins , que nourrissent les valets des Bouchers ; quoi que j'aye une autre pensée , que je te dirai dans une autre occasion. Le premier Maître que j'eus , fut un Boucher appelé Maître Nicolas. C'étoit un jeune homme fort & robuste , mal fait de visage , fort sujet à se mettre en colère & vindicatif comme le sont ordinairement ceux de ce métier. La première chose que Maître
Nicolas

Nicolas m'enseigna, & à d'autres petits chiens qu'il avoit, ce fut d'aboyer contre les passans; particulièrement contre les pauvres, & de les poursuivre impitoyablement. Lors qu'il y avoit quelque combat de Taureaux, il nous jetoit au milieu des Dogues, afin que nous fissions à peu près comme eux: il nous excitoit de la voix, & de la main qu'il avoit garnie d'un bâton, & j'avoué que quoi que bien souvent je n'aye pas trouvé mon compte dans ces escarmouches, je devins en peu de tems si agile, que le plus gros Taureau ne me faisoit point de peur; & pour ce qui regarde les passans & les pauvres, je puis dire qu'ils me craignoient: il est surprenant combien je devins hardi & hargneux, dans un si petit espace de tems.

Sci. Tu trouves cela surprenant, Bergance, pour moi cela ne me surprend point. Rien n'étoit plus mal fait sans doute, que ce que ton Maître t'apprit alors. Mais sache que rien ne s'apprend plus facilement que le mal; nous y sommes enclins de notre nature, nous naissons avec ce malheureux panchant.

Ber. J'avoué que ce que tu me dis là est très-véritable, mais quel bien m'eussent pû apprendre, les plus méchans de

tous les hommes ; je veux parler de ceux qui étoient dans la Boucherie , où je viens de te dire que je crois d'avoir pris naissance. Ce sont des gens sans éducation, sans religion & sans conscience ; depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; des gens adonnez aux plus sales débauches , & de véritables brigands , qui pour assouvir leurs plaisirs sensuels , volent de toutes mains sans miséricorde. Tous les matins , lors que ce sont des jours gras , on voit arriver avant que le Soleil se lève , plusieurs femmes avec des corbeilles qu'elles portent vuides , mais qu'elles emportent bien remplies , je t'en assure. Il n'y a point de bête qui se tue dans cette Boucherie , dont ces gens-là n'ayant les prémices , avant qu'elle soit exposée en vente. Leurs Maîtres les caressent néanmoins , non pour éviter d'être volez , car ils savent bien que la chose est inévitable ; mais afin qu'ils n'enlèvent pas tout ce qu'il y a de meilleur. Ils mettent la main devant les yeux , c'est le meilleur parti qu'ils ayent à prendre. Ce n'est pas là pourtant , mon cher Scipion , ce que je trouve de plus odieux en ces gens-là. Ils sont cruels & impitoyables. Ils égorgent aussi facilement un homme qu'ils affomment un bœuf. Un coup de couteau ne leur coûte

te

te rien , & il ne se passe presque aucun jour , qu'ils ne répandent le sang humain , avec la même in humanité , qu'ils répandent celui des bêtes , lequel ils croient pouvoir répandre sans crime. Cependant , quoi que ce ne soit qu'une troupe de misérables vendus & abandonnez aux vices les plus infames , il n'y en a pas un qui ne se recommande à tous momens à son Ange Gardien , ou à quelque Saint ; & qui ne consacre , à des offrandes , en certains jours de dévotion , une partie de ce qu'il vole. C'est ainsi qu'ils abusent de ce que leur Religion a de plus sacré , & en quoi ils s'imaginent qu'elle consiste.

Sci. Ma foi , Bergance , si tu t'arrêtes à faire les portraits de tous les Maîtres que tu as servis , autant que tu t'es arrêté à faire ceux des Valets de la Boucherie de Seville , nous n'avons qu'à prier le Ciel qu'il nous conserve la parole pendant un an pour le moins , encore apprehendai-je fort que tu ne demeures à la moitié de ton histoire. Vois-tu , Bergance , il n'est rien de tel pour un Orateur que d'être court. Les longs discours ennuyent à la fin. Tel dort au Sermon qui n'y dormiroit point , si le Prédicateur alloit d'abord au fait , & ne

438 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
s'amusoit pas à dire des choses hors d'œuvre ; c'est ce qui le rend long , & qui endort. Voila un avertissement dont je te conseille de profiter.

Ber. J'en profiterai , si je puis ; mais à te dire la vérité , depuis que j'ai l'usage de la parole , j'ai une grande démanaison de parler.

Pour continuer mon histoire , mon Maître m'aprit dans la suite à porter un panier , & à me défendre contre ceux qui entreprendroient de me l'ôter. Il m'enseigna la maison d'une femme fort jolie qu'il entretenoit , & par ce moyen il épargna à la servante de cette femme , la peine d'aller à la Boucherie , car je lui portois de bon matin ce qu'il avoit réservé pour elle pendant la nuit. J'étois assez filé à ce manège , cependant , je me laissai enfin surprendre. Comme on n'est pas toujours prudent , & que je ne me défiois de rien , passant un matin dans une rue par où j'avois passé plusieurs fois , j'entendis qu'on m'appelloit d'une fenêtre par mon propre nom. Je levai la tête autant que je pûs , car j'étois ce matin assez honnêtement chargé , & j'aperçûs une jeune femme tout à fait belle , qui me fit signe de m'arrêter. Je fus assez bon pour lui obéir ; elle descendit à la

la porte , & m'appella encore , je courus à elle pour voir ce qu'elle desiroit , & tout d'un coup elle m'enleva ce que je portois , & mit un vieux patin dans mon panier. Après cela , elle me dit , retournez vous en , & dites à maître Nicolas , votre Maître , qu'il ne se fie plus aux bêtes. J'eusse bien pû reprendre ce que cette femme venoit de m'ôter , je la pouvois déchirer à belles dents , si j'eusse voulu , & l'obliger par là à lâcher prise ; mais je trouvai qu'elle étoit si belle , que ces mains qui m'avoient volé étoient si blanches , qu'elle avoit fait son vol de si bonne grace , que je n'eus pas le courage de lui faire la moindre violence.

Sci. Tu fis très-bien , Bergance , & j'en loue , la beauté doit être toujours respectée.

Ber. Je la respectai aussi , comme tu viens de l'entendre , mais mal m'en prit , ce fut ça qui causa ma disgrâce. Je m'en retournai avec le patin dans mon panier. Mon Maître qui me vit revenir , trouva que j'avois été bien diligent , je reconnus cela sur son visage ; mais s'étant aperçu qu'on m'avoit enlevé ce que je portois chez sa Maîtresse , & qu'en même tems on se moquoit de lui , cet homme sanguinaire & féroce , fit d'abord des

juremens horribles , & ayant tiré un de ses couteaux , il me le darda avec tant de force & avec tant de fureur , que si je ne me fusse détourné , nous ne discourerions point aujourd'hui ensemble. Comme je vis le danger que j'avois couru , je n'attendis pas qu'il revint à la charge , ce que sans doute il n'eût pas manqué de faire , dans la rage où la vue de ce patin l'avoit mis. Je m'enfuis plus vite que le pas , & prenant mon chemin derrière S. Bernard , je courus à travers champs , sans savoir où je voulois aller. La peur donne des ailes , comme on dit , je fis bien du chemin je t'affure en fort peu tems. La nuit me surprit enfin , je me vis logé à la belle étoile , & le lendemain je rencontrai par hazard un troupeau de moutons , où je crus avoir trouvé ce que je cherchois ; car enfin c'est le propre des animaux de notre espèce , de défendre ceux qui naissent foibles & sans armes. Ce troupeau étoit gardé par trois Bergers , qui ne m'eurent pas plutôt apperçû , qu'ils m'appellèrent. Je marchai d'abord à eux en baissant la tête & remuant la queue. L'un de ces Bergers me mit en même tems la main sur le dos , regarda mes dents , & me fit mille caresses. Il reconnut à certaines

mar-

marques l'âge que j'avois , & il dit aux autres , qu'il étoit certain que j'étois un chien de bonne race.

Tandis que ces choses se passoient , le maître du troupeau arriva , il étoit monté sur une jument grise , portant les jambes à la genette , tellement qu'il ressembloit plutôt à un des Gardes de la Côte , qu'au maître d'un si gros troupeau. Il demanda incontinent quel chien j'étois , ajoutant que j'avois la mine d'être bon. Vous ne vous trompez pas , lui dit le Berger , je l'ai examiné exactement , & je puis vous garantir qu'il est tel que nous le pouvons désirer , il deviendra grand & beau , j'en suis convaincu. Nous venons de le rencontrer , il n'y a pas un demi quart d'heure , je ne fais à qui il peut appartenir , mais je fais bien qu'il n'appartient à aucun des troupeaux du voisinage. Puis que cela est ainsi , répondit le Maître , mettez-lui le collier de Leoncille , c'étoit un chien qui étoit mort depuis quelques jours , & donnez-lui la même portion qu'aux autres , sur tout caressez-le , afin qu'il ne vous quitte point. En achevant de donner cet ordre , il s'en alla , & un moment après on me mit au cou un carquan plein de pointes d'acier , on me donna très-bien à manger , & je fus appelé

442 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
pellé Barfin. Je me trouvai assez content de ce second Maître, & de ce nouvel office, je fus diligent & soigneux, & je ne m'éloignois du troupeau que très-rarement, dans des tems où je savois bien que ma présence n'étoit pas nécessaire. Je m'allois reposer tantôt sous l'ombre de quelque arbre, tantôt au pied d'un rocher, quelquefois dans un sombre val-
lon, ou sur le bord de quelque ruisseau : & dans les instans que je ne dormois point, je repassois dans ma mémoire une partie de ce que j'avois vû, lors que j'étois auprès de mon premier Maître. Que de choses j'aurois à te dire, & de cet homme, & de cette femme qu'il voyoit, mais je ne veux pas être long, & d'ailleurs il n'est pas bon toujours d'étaler les défauts des autres. Je reprends donc le fil de mon discours. Une des réflexions que je fis dans ces momens où j'étois seul fut, mon cher Scipion, que ce qu'on disoit des Bergers ne devoit pas être véritable. J'avois oui dire qu'ils passaient tous les jours à chanter, & à jouer du flageolet, ou de leurs musettes. La Maîtresse que j'écoutois quelquefois lire, lisoit de certains livres où je voyois des caractères de Berger bien différens de ceux que je servois. Je me souviens du
Ber-

Berger Anfrise , qui aimoit la nompareille Belifarde , & qui chantoit depuis que le soleil sortoit d'entre les bras de l'Aurore , jusqu'à ce qu'il se fût jetté entre ceux de Thetis , jusqu'à ce même que l'obscurcure nuit eût étendu ses ailes noires sur la face de toute la terre : il n'y avoit aucun arbre sur les montagnes de l'Arcadie , sur le tronc duquel il ne se fût assis pour chanter la beauté de sa Bergère , & pour se plaindre de son insensibilité & de sa rigueur. Je me souviens du Berger Elicio , qui étoit plus amoureux que hardi , du grand Pasteur Filique , unique Peintre d'un seul portrait , qui étoit plus fidelle qu'heureux , des pâmoufons de Sirene , du repentir de Diane , & de la sage Felicie , qui avec son eau enchantée surmonta tant de difficultés. Je me souviens de plusieurs autres histoires de Bergers & de Bergères , dont la vie étoit bien différente de celle que menoient mes Maîtres , & les autres Bergers d'alentour. Ils chantoient quelquefois à la vérité , mais ce n'étoient que des chansons triviales , où l'on ne voyoit ni délicatesse , ni esprit : ils les chantoient d'une voix rude & enrouée , sur des airs grossiers & sans art , au son de quelques osselets , de quelques bâtons , ou de deux petites pierres mises

entre

444 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
entre leurs doigts, voilà quels étoient leurs Instrumens. Le reste du jour ils l'employoient à des exercices fort bas. Il n'y avoit aucune Bergère parmi eux qui s'appellât Philis, ou Amarille, Diane, ou Galatée; & pour ce qui les regardoit, ils s'appelloient tous Jean, ou Pierrot, ou de quelque autre nom semblable: point d'Amintes, parmi ces Bergers, point de Tirsis, ni de Coridons, point de Jacintes, ni de Rifalets: ce qui me fit connoître que tous ces livres où l'on nous donne une si haute idée des Bergers & des Bergères, ne font que d'agréables contes, que des mensonges bien écrits, pour divertir ceux qui vivent dans l'oisiveté, car si la chose étoit autrement, il seroit resté sans doute parmi les Bergers que je servois quelques traces de cette vie heureuse que menoient ceux des tems passez. Ce n'étoit dans ce bon vieux tems que vastes Prairies émaillées de mille & mille sortes de fleurs, dont ils faisoient des guirlandes à leurs Bergères: ce n'étoit que forêts sacrées, que montagnes de pins & de chênes sur l'écorce desquels croissoient les noms de ces mêmes Bergères qu'ils avoient pris soin d'y écrire: ce n'étoit que jardins enchantez, que ruisseaux dont le doux murmure se mêloit

à la voix agréable des hôtes des bois , ce n'étoit que fontaines de cristal. On n'entendoit parmi ces anciens Bergers , que des discours qui ravissoient en admiration ceux qui les écoutoient , & qui eussent attendri les arbres & les rochers mêmes , auxquels ils contoient quelquefois la cruauté de leurs Maîtresses , ou quelque aventure tragique. Là étoit un Berger pâmé , là une Bergère couchée nonchalamment sur le gazon , qui n'osant déclarer sa tendresse , soupiroit , ou versoit des larmes : les Echos n'étoient occupez qu'à redire les airs amoureux qui étoient chantez sur divers Instrumens champêtres.

Sci. C'est assez , Bergance , poursuis ton discours. Regarde à tes pieds , & tu ne feras plus la rouë , tu ne te mireras plus dans ta queue , je veux dire , qu'il te souvienne de ce que tu es , que tu n'es qu'un animal destitué de raison , & que tu ne dois pas affecter comme tu fais de vouloir briller.

Ber. Je sai , Scipion , ce que je suis. Peut-être suis-je même beaucoup plus que je ne pense être. Je te ferai là-dessus l'histoire d'une Sorcière qui avoit appris ses maléfices sous la Camache de Montilla.

Sci.

446 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.

Sci. Je te prie de me faire cette histoire avant toutes choses.

Ber. Je ne la ferai point encore. Aye un peu de patience, écoute mes avantures par ordre, elles te donneront beaucoup plus de plaisir ainsi racontées, que si je les racontois autrement, tu en conviendras.

Sci. Je le veux, mais fois court, je t'en conjure.

Ber. J'étois assez content de ma condition, comme je te l'ai dit, parce que l'emploi que j'avois me convenoit, & que je faisois mon devoir. Je mangeois mon pain à la sueur de mon corps, & c'est ce qui me donnoit de la satisfaction, car après tout, on ne doit pas vivre aux dépens d'un Maître, lors qu'on ne veut pas le servir bien & fidèlement. Si je reposois quelquefois le jour, je ne dormois guères la nuit, parce que dès que le Soleil alloit porter ses rayons dans un autre Hémisphère, les loups nous donnoient de l'occupation, il n'y avoit pas moyen alors de fermer les yeux. Les Bergers n'avoient pas plutôt crié, au Loup, que je courois par monts & par vaux; mais mes courses étoient toujours inutiles. Je revenois le lendemain au troupeau sans avoir trouvé ni trace, ni
piste,

pisté , las , harassé , tout en fureur , les
 pieds fendus par les pierres & par les épi-
 nes , le corps déchiré en mille endroits ,
 & à mon retour je trouvois , ou une
 brebis morte , ou un mouton étranglé ,
 & à demi mangé par le Loup. J'étois
 au désespoir de voir combien peu me ser-
 voient ma bonne volonté & mes fati-
 gues. Le Maître du troupeau survenoit
 là-dessus , on lui faisoit voir la peau de
 la bête morte , il les accusoit de négli-
 gence , & leur commandoit de bien châ-
 tier les chiens ; ainsi les coups pleuvoient
 sur nous , & les Bergers en étoient quit-
 tes pour des réprimandes. Un jour que
 j'avois été châtié fort injustement , voy-
 ant que mes soins , que mon agilité , que
 mon courage , que tous mes efforts , en
 un mot , étoient inutiles , je crus qu'il
 falloit changer de batterie. Je résolus
 donc de ne m'éloigner plus du troupeau
 comme j'avois accoutumé , mais de de-
 meurer aux avenues de la Bergerie. Nous
 avions l'allarme toutes les semaines , &
 une nuit fort obscure me fit voir ce à
 quoi je ne m'attendois point. Je laissai
 courir les autres chiens , & je me cachai
 derrière un buisson , & de là je vis deux
 Bergers , qui ayant pris le plus gras & le
 plus gros de tous les moutons , l'égorgé-
 rent

448 ENTRETENS DE SCIP. ET DE BERG.
rent & le déchirèrent ensuite de telle ma-
nière , qu'on eût dit que c'étoit un Loup
qui l'avoit fait. Je fus épouvanté , je te
l'avoue. Dès que le jour parut, ils en-
voyèrent à leur Maître la peau du mou-
ton , & une partie de la chair , mais ce
ne fut pas la plus grande ni la meilleu-
re. Le Maître se fâcha derechef , nous
fûmes derechef châtiés. J'étois désolé de
me voir dans l'impuissance de découvrir
cette méchanceté horrible. Helas ! disois-
je en moi même , en quel siècle vivent
les hommes , & à qui se peut-on fier , si
ce sont les Pasteurs qui sont les Loups.

Sci. Ta réflexion étoit bonne , Bergan-
ce , mais ce mal est un mal sans remé-
de. Le meilleur Berger qu'un Maître pût
avoir ce seroit de garder lui-même son
troupeau. Demeurons-en là , mon cher
Bergance , & sans nous amuser comme
nous faisons à moraliser à tout bout de
champ, continue ton histoire j'écouterai.

Ber. J'y consens. Je te dirai donc , que
me voyant maltraité à tous momens sans
l'avoir mérité , je fis dessein de quitter
mes Bergers , & d'aller chercher condition
ailleurs. Je m'en retournai à Seville , &
entrai au service d'un riche Marchand.

Sci. De quelle manière t'y prenois-tu
pour

pour trouver Maître , car c'est quelque-fois une chose assez difficile.

Rer. Tu fais , Scipion , que l'humilité , qui est la base & le fondement de toutes les autres vertus , surmonte les difficultés les plus grandes. Je pratiquois cette vertu , lors que je voulois entrer en service dans quelque maison , ayant premièrement considéré si c'étoit une maison qui pût entretenir un gros chien. Je me mettois d'abord sur la porte , lors que quelcun qui paroïssoit étranger y entroit , j'aboyois après lui , mais quand le Maître arrivoit je baïssois la tête , je lui lechois les souliers avec la langue , je faisois mille petites postures , qui marquoient que je me voulois donner à lui. S'il me donnoit quelques coups , je les souffrois , je le caressois même après cela , ainsi en très-peu de tems j'étois accepté. Je servois fidèlement , je n'ai point eu de Maître qui pour cette raison ne m'ait aimé , & je puis dire qu'aucun ne m'a chassé encore c'est toujours moi qui les ai quittez.

Pour revenir à mon histoire , je m'en retournai à Seville , comme je t'ai dit , je m'allai mettre sur la porte d'une grande maison de Marchand , je fis mes diligences accoustumées , & dans deux jours j'y fus introduit. On m'y reçut pour être

être derrière la porte, & pour être delié la nuit. Je servis sur ce pied-là avec beaucoup de soin, & d'une manière qui fit tant de plaisir à mon Maître, qu'il ordonna à la fin qu'on me détachât, & que je fusse libre le jour, de même que je l'étois la nuit.

Comme je connoissois bien que mon Maître m'aimoit, je ne me vis pas plutôt en liberté, que je courus à lui, dans l'intention de lui faire bien des caresses, je fus sur le point de lui porter le pied amoureusement au menton, mais je me retins, me ressouvenant de l'âne de la Fable, qui voulant faire la même chose, à l'exemple d'un petit chien qui caressoit son Maître de la même manière, s'attira une grêle de coups de bâton. Cet Apologue nous apprend sans doute, qu'il y a des graces qui ne sient pas à tout le monde, mais outre cela, que chacun doit vivre & agir selon sa profession & sa qualité. Qu'un Bouffon dise de bons mots, qu'un Egyptien fasse des tours de passe-passe, qu'un Baladin saute & gambade, qu'un Laquais imite le chant des oiseaux, à la bonne heure, cela leur convient. Mais qu'un homme de qualité se pique de savoir ces choses, on ne peut concevoir rien de plus absurde

Sci.

Sci. En voilà assez , Bergance , reviens à tes aventures.

Ber. Je souhaiterois de toute mon ame que ceux dont je veux parler , m'entendissent tout de même que tu m'entens , peut-être se corrigeroient ils. Quoi qu'il en soit , il n'y a rien de plus ridicule , que de voir un Chevalier faire le Charlatan , que de le voir se faire un mérite de savoir jouer des Gobelets , ou de danser la Chaconne aussi bien que le meilleur Maître de danse. J'en connois un qui se vantoit d'avoir découpé à la prière d'un Sacristain , trente-deux fleurons de papier , pour être appliquez sur du drap noir le jour des obsèques d'un Bourgeois , & il étoit si content de cet ouvrage , qu'il le faisoit voir à ses amis avec autant de chaleur que s'il leur avoit fait voir les étendarts & les dépouilles qui étoient peintes sur les tombeaux de ses Ancêtres. Je reviens à mon Marchand. Ce Marchand avoit deux fils , l'un de douze ans , & l'autre de quatorze , qui étudioient tous deux aux Jesuites. Ils alloient en pompe au Collège. C'étoit à cheval , lors qu'il faisoit beau , c'étoit en carosse lors qu'il pleuvoit ; un Gouverneur marchoit toujours avec eux , & deux ou trois petits Laquais suivoient ,
qui

452 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BÉRG.
qui portoient leurs livres. Ce que j'admirois le plus , c'est que le pere ne se donnoit pas les mêmes airs , que ceux qu'il faisoit prendre à ses enfans : lors qu'il sortoit pour les affaires de son négoce , il étoit monté sur un petit méchant mulet , & il ne se faisoit suivre que par un More.

Sci. Tu ne dois pas être surpris de cela , c'est la coûtume des Marchands de Seville , & même de toutes les Villes d'Espagne , d'étaler leurs richesses dans la magnificence de leurs enfans. Il veulent demeurer tels qu'ils sont , quelque riches qu'ils puissent être , pour devenir plus riches encore , & il seroit absurde , si voulant exercer le Commerce , ils se piquoient d'avoir des trains , & d'aller aux Places de change avec des équipages de grands Seigneurs. Mais pour ce qui regarde leurs enfans , comme ils veulent qu'ils volent plus haut qu'eux , & qu'ils leur achètent pour l'ordinaire des Terres & des titres , ils affectent de les élever comme les Grands élèvent les leurs , & même le plus souvent avec plus d'éclat.

Ber. Je ne trouve pas cela si mal fait , car enfin il est naturel à un pere de voir ses enfans hausser de condition , lors qu'on ne porte préjudice à personne.

Sci.

Sci. C'est bien dit , mais sois convaincu , Bergance , que c'est une chose très-rare , qu'un Marchand n'ait jamais trompé ceux qui trafiquent avec lui , lors qu'il est parvenu jusques là que de pouvoir faire ses enfans Chevaliers , ou leur acheter des Dignitez qui les annoblissent.

Ber. C'est ce qui s'appelle pure médifance.

Sci. Pas tant médifance que tu pourrois bien croire , mais laissons cette matière que je connois bien qui ne te plaît pas , & parle.

Ber. Un jour que les fils du Marchand étoient allez au Collége , j'apperçûs dans un endroit par où ils avoient passé , un de leurs livres , qu'on avoit laissé tomber par mégarde. Comme j'avois été appris à porter , je pris aussi-tôt le livre & je suivis mes gens. Le Laquais , qui l'avoit laissé tomber ne m'eut pas plutôt vû , qu'il voulut me l'ôter de peur que je ne le déchirasse. Je ne fus pas d'humeur de quitter la proie , je courus vers la Classe , j'y entrai , & l'allai présenter fort honnêtement à ceux à qui il appartenoit , ce qui fit faire de grands éclats de rire aux Ecoliers ; le Régent même , qui li-

454 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
cette rencontre de perdre un peu de sa gravité.

Cela plut si fort à mes jeunes Maîtres, qu'ils voulurent le lendemain que je portasse le même livre , lors qu'ils monterent en carrosse pour retourner aux Jesuites: ils me firent faire le même manège dans la suite , & je ne m'en trouvais pas mal. Les Ecoliers qui n'aiment qu'à s'amuser , & qui virent bien que j'étois fait au badinage, commencèrent à jouer avec moi , ils jettoient leurs chapeaux & leurs bounets, je les allois chercher & les leur portois incontinent, ils me faisoient sauter , me tenir sur mes pieds de derrière, les plus petits montoient sur mon dos, je faisois enfin, bien, ou mal , mille petites singeries qui les divertissoient , & je m'apprivoisai si bien avec eux, qu'ils me donnoient à manger de tout ce qu'ils avoient : je passois mon tems moi-même, & je faisois bonne chère , mais cette vie ne dura pas. Les Régens s'appercurent que leurs Ecoliers perdoient un peu trop de tems avec moi; en effet, ils étoient bien plus diligens à me voir folatrer qu'à apprendre leurs leçons , tellement que mes jeunes Maîtres furent priés de ne me mener plus avec eux. Ce fut exécuté ponctuellement.

ment , je fus condamné à garder la maison , & qui plus est à demeurer attaché de jour derrière la porte , comme la première fois que j'y entrai. Ah ! Scipion , mon ami , qu'il est dur de passer d'un état heureux à un état misérable ; je n'ai jamais été plus mortifié que je le fus alors. Ce n'est rien d'être malheureux quand on l'a été toute sa vie. Ceux qui sont nez pauvres , ou esclaves souffrent leur pauvreté sans se plaindre , portent leurs fers sans murmurer : ils n'ont jamais su ce que sont les richesses & la liberté , on se fait une habitude de tout , la coutume est une seconde nature : de là vient que ceux qui mandient , & que tant de Mores que tu vois sont gras & contents. Mais lors que l'adversité & la mauvaise fortune succèdent à la prospérité , c'est de toutes les calamités auxquelles on puisse être exposé , la plus triste & la plus insupportable. Ce fut par une pareille épreuve , comme tu vois , que je fus obligé de passer. Je retournai à ma première condition. Au lieu de ces délicatesses dont j'étois nourri , il falut me contenter de quelques os que me jettoit une Morelle qui servoit dans la maison , encore m'étoient-ils enlevés en partie par deux gros chats , qui outre qu'ils étoient agiles ,

456 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
n'étoient point attachez comme moi, qui ne pouvois courir qu'autant que s'étendoit ma chaîne. Ne te fâche point, Scipion, & permets que je philosophe un peu sur cette matière.

Sci. Philosophe tant qu'il te plaira, mais prends garde que tu ne tombes dans le même défaut que tu viens de me reprocher il n'y a qu'un moment, prends garde que ce desir de philosopher ne soit quelque tentation du malin Esprit; car il est certain que les Philosophes sous prétexte de décrier le vice, 'médifent d'une terrible manière.

Ber. J'avouë qu'on a un très-grand penchant à dire du mal des autres, soit qu'on soit Philosophe, ou non, c'est une inclination mauvaise qui naît avec nous. Cependant, je veux bien faire effort pour m'en abstenir; & si malheureusement il m'échape dans mes recits de mordre quelqu'un, je veux moi même me mordre si fort la langue, que je m'en souviendrai pour une autre fois.

Sci. Je t'admire, Bergance, avec ta plaisante résolution, mais crois-moi, continue ton recit.

Ber. Je le veux bien, mon cher Scipion. Comme j'étois oisif pendant tout le jour, & que tout ce que je savois me
reve-

revenoit dans la pensée, je me ressouvins de quelques Sentences Latines que j'avois ouï prononcer, lors que j'accompagnois les fils de mon Marchand au Collège. Il me sembloit, lors que je les ruminois à part moi, que cela me consolait un peu de ma disgrâce; il me sembloit même que je m'en servois dans certaines occasions, tout de même que si j'eusse parlé, & que je m'en servois avec connoissance, non comme certaines gens qui crachent à tous momens du Latin pour paroître habiles, & qui néanmoins ne sauroient décliner un nom.

Sci. Il y a certainement des gens de ce caractère, mais je trouve qu'ils font encore moins mal que quelques autres, qui à la vérité entendent très-bien la Langue Latine, mais qui la profanent, si fort, pour ainsi dire, qu'ils ne sauroient s'empêcher de la mêler dans leurs discours, & dans les entretiens familiers qu'ils ont avec les plus vils Artisans, quelquefois même avec leurs Domestiques.

Ber. De ce que tu dis, on peut donc conclure, que ceux-là ne sont pas moins ridicules, qui parlent Latin sans l'entendre, que ceux qui le parlent devant des personnes qui ne l'entendent pas.

Sci. Ils sont ridicules également, sans doute.

458 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
doute. Mais j'ai à t'avertir d'une autre chose, c'est qu'il y a des gens qui sont grands Latins, qui ne laissent pas d'être de grands ânes.

Ber. Tu n'as que faire de m'en avertir, j'en suis aussi persuadé que toi-même. Ce n'est pas la Langue Latine qui rend les gens habiles, autrement il faudroit dire que tous les anciens Romains l'auroient été, puis que cette Langue étoit leur Langue maternelle. Cependant, il y avoit des fots parmi eux, sois-en convaincu.

Sci. Je trouve, Bergance, que nous battons bien du Pais, commence donc à philosopher, puis que tu en as si grande envie.

Ber. Que je commence à Philosopher, je l'ai déjà fait.

Sci. Et en quoi ?

Ber. En donnant un coup de dent aux Pédans, qui de tous les animaux à deux pieds, sont les plus ennuyeux, & les plus méprisables.

Sci. Tu appelles donc, médire, philosopher. Ma foi, donne à la médifance tous les plus beaux noms qu'il te plaira, si nous continuons sur ce ton, nous ferons de véritables Cyniques, ce n'est pas nous conviendra en tout sens. Tai toi,

Ber.

Bergance, je te le conseille, & poursuis ton histoire.

Ber. Comment veux-tu que je la poursuive & que je me taise ?

Sci. Je veux dire que tu la poursuivres, sans t'amuser à faire des digressions inutiles.

Ber. Tu seras content. La Morelle dont je t'ai parlé, acheva de me rendre aussi malheureux qu'il se puisse, quoi que déjà je le fusse assez de me voir attaché derrière une porte. Cette femme s'avisa de se rendre amoureuse d'un More, qui de même qu'elle, étoit Esclave chez mon gros Marchand. Le More couchoit dans une petite chambre entre la porte de la rue & celle derrière laquelle j'étois attaché. Comme ils ne pouvoient se joindre de jour, ils le faisoient de nuit. La Morelle descendoit tous les soirs, elle me donnoit en passant de grosses pièces de viande, afin que je n'aboyasse pas, & elle alloit ensuite trouver son Nègre, avec lequel elle se donnoit au cœur joye. Ce commerce dura assez long-tems. Je ne remuois point, parce que je trouvois mon compte dans cette affaire. Mais enfin, faisant réflexion que je mangeois le pain d'un Maître que je trahissois par mon silence,

460 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.

lence, je crus que je devois préférer ses intérêts aux miens, en interrompant ce patellinage, & qu'en agissant de cette manière, je ferois le devoir d'un bon Domestique.

Sci. C'est ceci, mon cher Bergance, qui peut passer pour Philosophie, & qui l'est véritablement.

Ber. J'en suis ravi. Mais au reste, je voudrois bien apprendre de toi, si tu le fais, où que signifie le terme de Philosophie, car à te dire le vrai, quoi que je m'en serve, je t'avoue que je ne fais ce que c'est: il me semble seulement que ce doit être quelque chose de bon.

Sci. Je te l'apprendrai. C'est un terme composé de deux mots Grecs, qui joints ensemble, signifient l'amour de la sagesse.

Ber. Tu en fais plus long que je ne croyois, Scip on, qui t'a enseigné ces mots Grecs?

Sci. Que tu es simple, Bergance, de me croire habile, parce que je fais la signification de deux mots Grecs, il n'y a point de petit Ecolier qui les ignore, on apprend cela dans les basses Classes, & de là vient qu'il y a des ignorans qui se croyent grands Grecs, parce qu'ils savent
l'Eti-

l'Etimologie de quelques termes Grecs qui sont en usage dans les Écoles.

Ber. Je le crois, Scipion, & je fais là-dessus ce qui se dit des Portugais, qui trafiquent sur les Côtes de la Guinée. Quoi qu'ils entendent aussi peu la Langue Gréque, que celle du Japon, ils lâchent à tous propos des mots Grecs qui étourdissent si fort les Nègres, qu'ils font tout ce que les Marchands Portugais veulent, c'est à dire, qu'ils se laissent tromper.

Sci. C'est à cette heure, Bergance, que tu dois te mordre la langue, car ta médifance est terrible, tu ne la faurois excuser.

Ber. Je ne le ferai pas néanmoins. Je me souviens à ce propos de ce que fit un ancien Législateur. Il avoit défendu sur peine de la vie d'entrer dans aucune Assemblée avec des armes. Il entra pourtant un jour sans y penser l'épée au côté dans le Sénat. On l'en fit appercevoir, & sur l'heure même, ayant pris son épée il se la passa au travers du corps, en disant : Je suis le premier qui a violé la Loi que j'avois faite, il est juste que je subisse la peine que j'y avois attachée. Cela est grand, sans doute, & digne des siècles passés, mais il n'en

464 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
le pourrois-je faire, si le Ciel permet que
je puisse faire l'histoire de ma vie.

Ber. J'espère que tu le pourras. Ecou-
te cependant la suite de la mienne.

Un soir que la Morelle descendoit à
son ordinaire, je me jettai tout d'un coup
sur elle sans aboyer, pour n'allarmer pas
la maison, & non seulement je lui déchirai
toute la chemise; mais je la mordis
si fort, qu'elle fut obligée de tenir le lit
plus de huit jours, sans qu'elle osât pour-
tant se vanter de son aventure nocturne.
Elle guérit enfin, & revint une autre
nuit. Je la traitai à peu près de la même
manière. Nos combats se faisoient
à la fourdine, & j'en sortis toujours avec
avantage. A la fin pourtant, je fus en
souffrance, pour cette affaire. La Mo-
relle qui étoit celle qui avoit ordre de
me donner à manger, me retrancha
tout d'un coup toute ma portion, bien
résolue pour se vanger, de me laisser
mourir de faim. J'étois déjà si maigre
& défait, que je faisois pitié à tout le
monde; en me privant de toute nour-
riture, elle me faisoit mourir à petit feu.
Je ne mourrois pas pourtant assez tôt,
au gré de mon implacable ennemie, elle
fit dessein d'avancer ma mort; & pour
cet effet, elle m'apporta une éponge, qu'elle

le avoit fricassée dans du beurre. Comme je vis bien le piège qui m'étoit tendu , je suçai l'éponge , mais je n'eus garde de l'avaler. J'étois dans de terribles perplexités ; car enfin , on a tout à craindre quand on a outragé une femme. J'étois bien embarrassé de ma destinée , lors qu'un jour , par le plus grand bonheur du monde , je me trouvai détaché. Je ne laissai pas échaper l'occasion , je gagnai la porte , & je n'eus pas fait cent pas , que je trouvai Maître. C'étoit un Sergent , qui étoit grand ami de Maître Nicolas. Il me reconnut , quoi que je n'eusse que la peau & les os , & que je fusse sec comme un squelette. Il m'appella par mon nom , je courus à lui avec mes caresses ordinaires , & je le suivis avec une extrême plaisir. Considère , Scipion , la bizarrerie de ma fortune , j'étois au service d'un riche Marchand , je me suis vu pendant tout un tems Ecclésiastique , dans la suite je devins Recors.

Sci. Ainsi va le monde , mon cher Bergance ; mais tu ne dois pas t'imaginer , que ce soit un grand malheur de servir plutôt un Maître qu'un autre. A l'égard de celui qui est obligé d'entrer en service , cela est assez égal , il y a à faire par tout , & je ne puis supporter certaines
 nes ,

466 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
nes gens , qui n'ont jamais aspiré à une plus
grande fortune qu'à celle d'être Ecuyer ,
qui se plaignent pourtant de leur sort.

Ber. Je t'entens Scipion , tout cela
n'est que Comédie , laissons ces gens-là ,
je continuerai mon recit.

Le Sergent dont je viens de te par-
ler , étoit grand ami d'un Procureur , &
ce Procureur & lui entretenoient deux
petites femmes , qui étoient bien faites ,
mais rusées , & d'une effronterie qui ne
se sauroit concevoir. Ces deux femmes
leur servoient d'hameçon pour pêcher en
terre , comme on parle. On connoissoit
à leur air , à leur coëffure , à tout leur
habilement , ce qu'elles étoient. On les
voyoit tous les jours à la chasse des étran-
gers ; & du moment que quelcun étoit
tombé entre leurs mains , elles faisoient
avertir , ou le Procureur ou le Sergent ,
qui ne manquoient point de les aller sur-
prendre , & de plumer l'oiseau qui étoit
en cage. Colindre , c'étoit le nom de la
Maîtresse du Sergent , attira un jour un
Breton , chez une femme dont la maison
étoit une espèce d'Hôtellerie. Mon Mai-
tre en eut bien-tôt connoissance , & Co-
lindre & le Breton étoient déjà deshabil-
lés pour se mettre au lit , lorsque le Ser-
gent , le Procureur , deux Recrs & moi
en-

entrâmes dans la maison. Le Breton fut fort troublé, Colindre affecta de le paroître. Le Sergent, après avoir extrêmement exagéré le crime dans lequel ils avoient été surpris; leur dit, qu'ils n'avoient qu'à s'habiller promptement, s'ils ne vouloient être menés tout nus en prison. Le Breton étoit fort confus & fort triste, le Procureur feignit de se laisser attendrir; il intercêda pour lui, & joua si bien son personnage, qu'à sa sollicitation le Sergent, tout inflexible qu'il avoit paru, consentit que le Breton en fût quitte pour cent Reales. Le Breton, ravi de n'aller pas en prison, & de se tirer d'affaire à si bon marché, demanda sa culote qu'il avoit mis sur un siège au pied du lit, & où il avoit son argent, la culote ne se trouva point, & voici par quel accident. Dès que je fus entré dans la chambre, je sentis une odeur qui me recréa, & qui venoit de ce haut de chaufses. C'étoit une bonne pièce de jambon, que le Breton avoit laissé dans l'une de ses poches. Comme je ne la pouvois tirer sans être apperçu, je pris la culote, je la portai à la rue, & je fis là en liberté de ma proye tout ce qu'il me plut, c'est-à-dire, que je fis un assez bon repas. Lorsque je retournai dans la chambre,

468 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
bre , je trouvai le Breton , qui en son jargon crioit qu'on lui rendît sa culote , où il avoit cinquante écus d'or. Le Procureur s'imagina que Colindre , ou les Recors s'en étoient saisis , le Sergent eut la même pensée , il les tira à part , il les somma de dire la vérité ; ils jurèrent tous mille fois qu'ils n'en avoient rien fait , ils le pouvoient bien faire. Je retournai d'abord à la rue pour aller chercher la culote , dont je n'avois plus affaire , mais la culote avoit été enlevée. Le Sergent voyant que le Breton n'avoit plus d'argent , fut au desespoir , & croyant tirer de la Maîtresse du logis quelque chose pour se dédommager de ses peines , il la fit appeller. Elle vint un moment après demi-nuë , fort mécontente de voir des visages qu'elle se fût bien passée de voir à ces heures-là , & qui commençoient déjà à s'accommoder de ce qu'il y avoit de meilleur dans sa chambre. Le Sergent , sans autre compliment , lui dit d'aller mettre ses habits , & de le suivre en prison , puis qu'elle faisoit de sa maison un mauvais lieu , & qu'elle consentoit à la mauvaise vie qui se faisoit chez elle. L'hôtesse le regarda sur le nez , en lui disant d'un ton assuré , qu'elle le trouvoit bien imprudent de lui tenir un
pa-

pareil langage. Allez lui dit-elle, mon ami, & vous retirez sans mot dire, si vous ne voulez que je découvre, ce qui est de votre intérêt que je n'aïlle point révéler. Je vous connois, je connois Colindre, je fais fort bien que vous êtes fort bons amis ensemble, ne me faites pas parler davantage, & rendez à cet honnête homme, l'argent que vous lui avez dérobé d'une manière fort malhon- nête, quant à moi je veux bien que vous sachiez que je suis femme d'honneur, & que j'ai un mari qui a ses Lettres de bonne Noblesse, avec leurs pendans de plomb, Dieu merci. Je gagne ma vie comme je puis; mais je la gagne en femme de bien, & je ne me crois pas obligée de voir ce que font mes hôtes dans leur chambre. Mon Maître & le Procureur, furent fort étonnés de voir que cette Hôtesse savoit si bien leur vie. Cependant, comme ce n'étoit que d'elle qu'ils pouvoient tirer quelque chose, ils tâchèrent de l'intimider, & firent sem- blant de la vouloir traîner en prison; il faut voir quels furent les juremens de mon Maître. Cette femme cria alors comme une enragée. Le Breton crioit de son côté, qu'on lui rendit son haut de chausses. Le Procureur, qui s'étoit échauf-

470 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
échauffé, soutenoit avec de grosses paroles à Colindre, que les personnes de sa sorte ayant accoutumé de fouiller dans les poches de ceux à qui elles vendoient leurs faveurs, elle avoit pris les cinquante écus. Colindre se récrioit là-dessus, & protestoît en pleurant, qu'elle étoit innocente. Les Recors juroient que si cet argent ne se trouvoit pas, ils alloient mettre le feu à la maison. J'aboyois pour n'être pas le seul qui ne disoit mot. Jamais on n'a entendu un tel sabat. En effet, le bruit fut si grand, que le Commissaire du Quartier, qui faisoit sa ronde, entendant ce vacarme, voulut savoir ce que c'étoit. Du moment qu'il fut entré, l'Hôtesse lui fit un détail de tout. Elle lui découvrit les manéges de Colindre avec le Sergent, & les pièges qu'ils tendoient tous les jours aux étrangers pour les voler. Elle protesta en même tems de son innocence dans cette reneontre, & étalant la qualité de son mari, elle commanda à une servante qui l'avoit suivie, d'aller chercher les Lettres de sa Noblesse. Vous jugerez par là, lui dit-elle, si une femme qui a un tel mari, peut être capable de faire de sa maison une maison de débauche. Si je fais le métier de loger chez moi des étran-

étrangers , c'est que je ne fais faire autre chose , chacun est assez embarrassé dans ce monde pour vivre. Après tout , vous le savez , toutes les professions sont honnêtes , quand on les exerce honorablement. Le Commissaire ennuyé des discours de cette femme , & sur tout de la Gentilhommerie de son mari , lui dit , je veux bien croire que votre mari est Gentilhomme ; mais vous devez demeurer d'accord , que ce n'est qu'un Gentilhomme Tavernier. J'en demeure d'accord , répondit-elle ; mais que voulez-vous inférer de cela , il n'y a point de Noblesse au monde ; où il n'y ait quelque petite chose à redire. Je ne sais si le Commissaire , qui se piquoit d'être Noble , eût été en état de faire toutes ses preuves , quoi qu'il en soit , ce trait le mit de mauvaise humeur. C'est assez discouru , lui dit-il , d'un air sévère & chagrin , je vous ordonne d'aller prendre vos habits incessamment , il vous faut aller discourir entre quatre murailles. L'Hôtesse à ces paroles redoubla ses cris & ses larmes , elle se jeta aux pieds du Commissaire ; mais comme c'étoit un homme d'une dureté extraordinaire , il n'y eut point de quartier. Colindre , le Breton & elle furent conduits en prison sans miséricorde.

Jef.

Je fus quelque tems après que le Breton n'avoit point trouvé ses cinquante écus, qu'il lui en coûta dix autres pour sortir de cage, qu'il en coûta autant à l'Hôteſſe; mais que pour Colindre, comme elle avoit des amis en Cour, il ne lui en coûta pas un ſol. Elle attrapa même le jour qu'elle fut élargie, un homme de Marine, qui la dédommagea de la perte qu'elle avoit faite avec le Breton. Avouë, Scipion, pour parler maintenant de moi, que ma gourmandiſe cauſa bien des maux.

Sci. Dis plutôt la friponnerie de ton Maître.

Ber. Puis que tu parles de friponnerie, je te dirai que ce Sergent en faiſoit bien d'autres. Je ſuis fâché de parler mal des Sergens & des Procureurs, mais cela fait à mon hiſtoire.

Sci. Tu peux le faire ſans crainte. En diſant du mal d'un Sergent, ou d'un Procureur, on ne dit pas mal de tous, il y en a qu'on peut excepter de la règle générale.

Ber. Il y en a bien peu. Mais pour ne parler que de mon Maître, c'étoit un Sergent d'un caractère aſſez ſingulier, il ſe piquoit de bravoure.

Sci.

Sci. Ce n'est guères le défaut de ces gens-là.

Ber. Il vouloit qu'on crût que c'étoit le sien , & il avoit trouvé le secret d'en imposer a tout le monde.

Un jour je vis de mes propres yeux qu'il attaqua six fameux Bandits , je n'ai jamais vû tant d'intrépidité & de courage , je n'ai jamais vû affronter les hazards avec tant de résolution & de hardiesse , il passoit au travers de six épées nuës , avec aussi peu d'émotion , que si c'eussent été des houx-fines. Tu eusses été surpris de voir la légèreté avec laquelle il allongeoit & pouffoit ses coups , avec quelle adresse il paroit ceux qui lui étoient portez , avec quel jugement il s'empêcha d'être envelopé & pris par derrière. Ce fut un nouveau Rodomont , qui sans se déconcerter jamais , fit reculer plus de cent pas ces six Champions , qui se virent enfin contraints de lui céder le champ de bataille , & de lui laisser pour trophée trois fourreaux de leurs épées , qu'il alla porter d'abord en triomphe chez l'Assesseur , qui ne pouvoit cesser de l'admirer. L'action fit du bruit , parce qu'elle s'étoit passée près d'une des Portes de la Ville , où tout le peuple étoit accouru. Ce jour-là , lors que nous passions par
les

474 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
les ruës, ce n'étoit qu'acclamations & louanges, & le moindre éloge qu'on donnoit à l'Alguazil, c'étoit de dire, qu'il avoit battu lui tout seul la fleur des braves d'Andalousie. Il passa toute la journée à se promener par la Ville, moi à ses côtés, dans le dessein de se faire voir; & lors que la nuit fut venue, il se rendit par une ruë écartée dans une maison, où étoient les six Bandits, contre lesquels il s'étoit battu. Nous les trouvâmes tous débraillés, & sans épées, qui se divertissoient à merveilles. Un grand & gros homme qui étoit l'Hôte de la maison, tenoit une grande bouteille, d'une main, & un verre de l'autre, & les excitoit à bien boire. Ils n'eurent pas plutôt apperçû mon Maître, qu'ils l'allèrent embrasser, avec des transports & des cris de joye, que je ne saurois exprimer. Il fallut boire d'abord six ou sept fantés tout de suite, ce que mon Maître fit fort joyeusement. Si je voulois te raconter tous les entretiens qu'il eurent pendant leur soupé, qui fut magnifique, les bonnes fortunes dont ils se vantèrent, les tours d'adresse que chacun étala, si je voulois te faire une liste de leurs Camarades absens, qu'ils nommèrent tous par leur nom, & te reciter toutes les-histoires

res qu'ils firent d'une infinité de bonnes gens qu'ils avoient volés, ou dupés, ce seroit me jeter dans un labyrinthe, d'où j'aurois de la peine à sortir. Il ne me fut pas difficile de reconnoître, que le Maître du logis, qui se faisoit appeller Monipodio, étoit un Receleur de Larrons, & que le combat que je t'ai décrit, étoit une affaire concertée: en effet, le Sergent paya non-seulement les fourreaux qu'il avoit gagnés, mais tout ce qu'on venoit de dépenser. Le souper dura presque jusqu'au jour. Lorsque mon Maître se retira, on n'a jamais vû tant d'embrassades; & pour le récompenser de ce qu'il les avoit si bien traités, ils lui dirent qu'il y avoit une capture à faire dans un endroit, qu'ils lui marquèrent en même tems. C'étoit un autre Bandit arrivé depuis peu de Flandres, qu'ils découvrirent par envie, parce qu'il étoit plus vaillant qu'eux, ou pour mieux dire, plus déterminé. Mon Alguazil le prit tout nud dans son lit, la nuit suivante, & il fit bien de prendre son tems; car s'il eût été debout & armé, je vis bien à sa mine, qu'il ne se fût pas laissé prendre à lui. Cette nouvelle action augmenta la réputation où il étoit d'être brave, quoi qu'à dire le vrai, il fût extrême-

me-

476 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
mement poltron ; mais il soutenoit sa renommée à force de donner des repas & des collations , en quoi il dépensoit tout ce qu'il pouvoit gagner dans l'exercice de son Office , ou par les voyes illicites , dont je t'ai parlé. Je suis un peu long ; mais prends patience , j'ai à te raconter encore une chose qui lui arriva.

Deux voleurs avoient dérobé à Antequera , un fort beau cheval qu'ils menèrent à Seville. Ils voulurent le vendre sans péril ; & pour venir à leurs fins , ils s'avisèrent d'un plaisant stratagème. Ils allèrent loger en deux Hôtelleries différentes , & dès le même jour , un de ces voleurs présenta une Requête à la Justice , par laquelle il exposoit , que Pierre de Lohada , lui devoit quatre cens Réales qu'il lui avoit prêtées , comme il paroissoit par une promesse signée de sa propre main , qu'il fit voir. Les Juges ordonnèrent qu'on examineroit si la promesse étoit véritable , & supposé qu'elle le fût , que le débiteur , qui étoit le larron qui avoit avec soi son cheval , seroit exécuté en ses biens , ou en sa personne. Mon Maître & le Procureur , son ami , furent employez à cette affaire , & ils firent fort bien leurs diligences. Ils furent conduits chez le prétendu Lohada , qui avoua d'abord qu'il devoit

devoit la somme qui étoit portée par l'écrit qu'il avoit signé; & comme il représenta qu'il n'étoit pas en état de satisfaire encore, on fit saisir du cheval quelques jours après, certaines formalitez étant finies, le cheval exposé en vente, & mon Maître, qui s'en étoit rendu amoureux dès qu'il l'avoit vû, & qui par ses artifices fut le seul offrant, l'eut pour cinq cens Réales; il en valoit bien quinze cens. Les voleurs ne dirent rien ni l'un ni l'autre, parce qu'il leur importoit beaucoup que le cheval fût promptement vendu, à quelque prix qu'il fût délivré; ainsi l'un d'eux reçut un argent qui ne lui étoit point dû, l'autre une quittance dont il ne se soucioit guères, & mon Alguazil eut le cheval, qui lui fut aussi funeste, que le cheval Sejan le fut à ses Maîtres.

Sci. Qu'est-ce que ce cheval Sejan dont tu parles-là.

Ber. Je t'en apprendrai en deux mots l'histoire que je vois bien que tu ignores. C'étoit un cheval qui appartenoit à un Capitaine Romain appelé Sejus. Il étoit, à ce qu'on dit, de la race de ces chevaux qu'Hercule mena à Argos, après qu'il eut tué Diomède, Roi de Thrace. Par une certaine fatalité, qu'on ne pouvoit attribuer qu'à ce cheval, tous ceux qui le possédèrent firent une mort mal-

478 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
heureuse. Sejus fut condamné au dernier supplice , & le Consul Dolabella , qui l'avoit acheté deux mille trois cens trente écus , étant assiégé à Laodicée , se tua lui-même. Cassius , qui avoit fait le siège de cette Ville , & après lui Antoine en furent les maîtres , & tous deux se firent mourir eux-mêmes. Pour reprendre le fil de mon discours , les Larrons vuidèrent bien-tôt la Ville , & peu de jours après , mon Maître s'étant allé promener sur son cheval , qu'il avoit enharnaché tout de neuf , & s'étant arrêté à la Place de S. François , il lui fit faire mille caracoles , en présence d'une infinité de peuple , qui s'étoit assemblé autour de lui. Jamais homme n'a été plus content. Mais dans le tems que chacun lui applaudissoit , & qu'il s'applaudissoit lui-même , dans le tems qu'on lui disoit que son cheval valoit aussi bien cent cinquante Ducats qu'un œuf un Maravedi , on vit paroître deux Gentilshommes , dont l'un dit en s'approchant : Ma foi , voici Pied de Fer , mon cheval. Quatre Valets qui le suivoient dirent la même chose , en jettant mille cris de joye. Notre Cavalier fut fort déconcerté à ces cris. Il voulut raisonner , on raisonna plus haut que lui. En un mot , le Gentilhomme prouva si bien que le cheval lui appartenait , qu'il

eut une Sentence dans les formes, & son Pied de Fer lui fut rendu. La fourberie fut alors découverte, & tout le monde fut ravi de la mortification du Sergent. Sa disgrâce ne s'arrêta pas là. Le même Assesseur à qui il avoit porté les fourreaux d'épée, étant sorti cette nuit avec le Guet, sur l'avis qu'il eut qu'il y avoit des Voleurs dans un des Fauxbourgs, apperçût en traversant un carfour, un homme qui fuioit. On alla à lui; c'étoit mon Maître. L'Assesseur qui me vit, & qui me connoissoit, m'ayant pris d'abord par le colier, me dit de courir au voleur. Comme j'étois irrité des méchancetés de mon Maître, je ne me le fis pas dire deux fois, je sautai sur lui avec tant de force, que je le renversai par terre; & si on ne me l'eût ôté, je l'eusse déchiré sans miséricorde. Les Recors me firent lâcher prise, & ils m'eussent assommé à coups de bâton, si l'Assesseur ne l'eût empêché, en s'écriant que personne n'eût à me toucher, que je n'avois fait que lui obéir. Je ne sai ce qui arriva de cette affaire, car je sortis par un trou des murailles de la Ville dès la même nuit, crainte de quelque fâcheux accident, & avant qu'il fût jour, j'étois arrivé à Mayrenez, qui est un lieu éloigné de Seville de quatre lieuës. Ma bonne fortune voulut que je trouvasse là une

Compagnie de Soldats , où étoient quatre Bandits amis de mon Maître , dont le Tambour en étoit un. Ils me reconnurent tous quatre , & me firent beaucoup de caresses ; mais celui qui me caressa le plus fut le Tambour , qui avoit été Recors , & qui me connoissoit par cette raison un peu plus familièrement que les autres. Ce fut aussi à lui que je m'attachai le plus , & ne sachant où donner de la tête , je résolus de le suivre , dût-il aller en Italie , ou en Flandre ; car après tout , quoi que le Proverbe dise , que qui va fou à Rome , fou en retourne , je comprends fort bien , qu'il n'est rien tel que de voyager : on se dégourdit , on devient hardi , & l'on apprend une infinité de choses , qu'on eût ignorées toute sa vie , si toute sa vie on eût gardé le coin du feu.

Sci. Ce que tu dis est si véritable , que je me souviens d'avoir oui dire à un Maître que j'ai eu , & qui étoit homme d'esprit , & fort habile , qu'on a donné le nom de prudent au fameux Ulysse , parce qu'il avoit couru plusieurs terres , & pratiqué plusieurs Nations différentes ; ainsi je louë la résolution que tu pris de suivre ce Tambour , t'eût-il mené au bout du monde.

Ber. Ce Tambour étoit grand Charlatan , & comme il savoit un peu ce que

je tenois , il crut qu'il pourroit faire de moi , quelque chose pour duper les gens dans la route que nous avions à faire. Il me montra à danser , & à faire mille petites singerie , qu'un autre n'eût pas peut-être apprises. Nous faisions de fort petites journées , il n'y avoit point de Commissaire qui nous pressât , les Officiers étoient de jeunes gens , les Sergens étoient des gaillards ; & comme la Compagnie étoit pleine de vagabonds , ils faisoient mille insolences dans tous les Villages par où nous passions. Ce fut alors que je reconnus que la guerre est un véritable fléau , & que je déplorai le malheur des bons Princes , qui sont obligés d'avoir des troupes sur pied , pour défendre leurs Etats contre les invasions d'un voisin puissant ou ambitieux ; car ces troupes pour la plupart du tems font bien plus de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Pour revenir à mon sujet , je fus en moins de quinze jours faire mille petits sauts , qui surprenoient , tant je les faisois bien & à propos. Je m'élançois en l'air avec tant d'agilité , qu'on m'eût pris pour un Courrier de Naples , je faisois le manège comme un genet d'Espagne , je faisois en un mot , tout ce qu'on me montroit. Mon Maître , qui m'appella le Chien Sage , n'étoit pas plutôt arrivé dans l'en-

droit où nous devions passer la nuit , qu'il s'alloit promener en battant la caisse , par toutes les ruës , pour avertir qu'à une certaine heure , dans une telle maison , & à tant de Maravedis , selon la grandeur ou la petitesse du lieu , on pourroit voir les gentilleses que je savois faire , dont il faisoit un long étalage. Tout le monde accouroit en foule , & chacun s'en retournoit content & émerveillé. Mon Maître triomphoit par là , & nourrissoit du gain qu'il faisoit , six de ses Camarades , comme des Rois.

Comme il est facile d'ajouter aux choses qu'on a inventées , mon Maître voyant combien parfaitement j'imitois le Courrier de Naples , me fit faire une petite selle , & une petite bride , il fit faire en même tems une petite figure d'homme , qui tenoit une lance à la main ; il monta le petit Cavalier sur moi , comme si j'eusse été un petit cheval , & m'ayant exercé à courir droit à un anneau , qu'il mettoit entre deux bâtons , il arriva qu'en très-peu de tems , je pouvois courre joliment la bague. J'étois fait à ce nouveau manège , lors que nous arrivâmes à Montilla , Ville qui appartenoit au fameux Marquis de Priego , Chef de la Maison d'Aguilar. On logea mon Maître dans l'Hôpital , parce qu'il le voulut bien ain-

si, & ayant fait son ban ordinaire, comme on avoit déjà entendu parler de moi dans cette Ville, toute la cour de l'Hôpital fut remplie de gens en moins d'une heure. Mon Maître ne fut jamais plus content, & il avoit raison de l'être, le profit de ce soir-là ne pouvoit qu'être très-considérable. L'ouverture du jeu se faisoit ordinairement par quelques sauts tous différens, qu'il me faisoit faire dans un cercle. Il avoit une baguette de coignier à la main. Quand il baïssoit la baguette, je sautois, c'étoit notre signal, quand il la tenoit haut, je ne branlois point. Les premières paroles qu'il me dit ce jour-là, jour mémorable pour moi s'il en fut jamais, furent celles-ci : ça mon ami Gavillan, saute pour ce Vieillard que tu connois bien, qui se noircit tous les matins la moustache, pour paroître jeune, ou si tu l'aimès mieux, saute pour cette Marquise nouvellement mariée, qui ne parle que de sa qualité, & qui avoit été femme de chambre toute sa vie lors que son mari l'épousa. Je demurerai immobile comme une pierre. Je voi bien, ajouta-t-il, que ces personnes-là ne te plaisent point, saute donc pour le Bachelier Passillas, qui assure qu'il est Licencié, sans avoir pris aucun degré ; je demeuerois encore plus immobile. Qu'est-

ce donc , continua-t-il , d'où vient que tu ne fautes point ? Je t'entens , fautes donc pour le vin d'Esquivias aussi fameux que celui de S. Martin & de Rivadavia : alors il baissa la baguette , & je sautai. Et bien , dit-il d'abord , en se tournant vers l'assemblée , est-ce moquerie à votre avis , que ce que vient de faire ce chien ? Je lui ai appris une infinité de pièces , dont la moindre mériteroit qu'on fît trente lieues pour la voir. Il fait danser la Sarabande & la Chaconne , mieux que ceux qui les ont inventées ; il fait voltiger , courre la bague , & entonner une note comme un Sacrificateur. Il fait faire mille autres choses non moins surprenantes , que vous verrez pendant le séjour que fera ici notre Compagnie ; & vous en verrez même dès à présent. Après ce discours , il me dit en me caressant , Gavillan , mon fils , refais les mêmes fautes que tu as déjà faites , & qui ont été admirées par cette vénérable troupe ; mais à condition que ce sera pour l'amour d'une vieille Sorcière qu'on dit qu'il y a dans cet Hôpital. A peine mon Maître eut-il achevé de prononcer ces paroles , que l'Hôpitalière , qui étoit une Vieille de plus de soixante-quinze ans , haussa la voix contre lui , en disant : malheureux Charlatan , & Enchanteur ,

il n'y a point de Sorcière dans cette maison : si tu le dis pour la Camache, elle a déjà expié son péché; elle est là où Dieu veut qu'elle soit. Si tu le dis pour moi, je ne le suis, ni je ne le fus de ma vie; & si j'ai eu le malheur d'en être soupçonnée, j'en ai l'obligation à de faux témoins, & à des Juges trop crédules. Tout le monde fait aujourd'hui la vie que je mène, & la pénitence que je fais, non de mes sortilèges, car je n'en ai jamais fait aucun; mais de plusieurs autres péchez que j'ai commis, car je veux bien le confesser hautement, je suis une pauvre pécheresse. Ainsi, misérable Charlatan, continua-t-elle, fors de cet Hôpital, où tu n'es point digne d'être entré. En même tems elle commença à jeter tant de cris, & à dire tant d'injures à mon Maître, le vacarme, en un mot, fut si grand, qu'il ne lui fut point permis d'achever le jeu. Mon Maître n'en fut pas autrement marri, parce qu'il avoit déjà reçu l'argent. Il remit la partie au lendemain, ayant assigné le lieu dans un autre Hôpital, le peuple s'en retourna fort chagrin contre la Vieille; mais il n'y avoit point d'autre remède. Nous couchâmes pourtant cette nuit-là dans la maison, & la Vieille, qui n'en fût pas fâchée, comme tu le verras par la suite,

m'ayant rencontré seul dans une allée , me dit en souriant : Es-tu Montiel, mon fils ? Es-tu par aventure Montiel ? Je haussai la tête à ces paroles , & la regardai fixement , ce qu'elle n'eut pas plutôt aperçu , qu'elle vint à moi les larmes aux yeux , me sauta au cou , & m'embrassa de la manière du monde la plus tendre ; je ne comprenois rien à cela.

Ce que j'ai à te dire maintenant , mon cher Scipion , je devois te l'avoir raconté d'abord , tu ne serois pas tant surpris que tu l'es de voir que nous avons l'usage de la parole. Ecoute Montiel , mon enfant , me dit la Vieille , sui-moi , afin que je t'apprenne ma chambre , & tâche de me voir cette nuit tout seul ; je te laisserai la porte ouverte , & je t'apprendrai bien des choses qu'il est de ton intérêt que tu saches. Je baissai la tête en signe d'obéissance , ce qui la confirma que j'étois ce Montiel qu'elle cherchoit , comme elle me le dit dans la suite. J'attendis la nuit fort impatiemment , pour savoir ce qu'elle avoit à me dire ; & comme je commençois à la soupçonner d'être Sorcière , je m'attendois à de grandes choses. La nuit arriva , & je me trouvai enfin seul avec elle dans sa chambre , qui étoit fort étroite , & fort basse , & éclairée d'une petite lampe. La Vieille

l'atifa dès que je parus, & s'affit sur un petit coffre. Après cela me prenant auprès d'elle, elle recommença à m'embrasser sans dire une seule parole. J'espérois bien cette grace du Ciel, dit-elle, qu'avant que le dernier sommeil eût fermé mes yeux, je te verrois encore, mon fils; & puis que j'ai eu cette joye, que la mort vienne lors qu'elle voudra, je n'aurai point regret à la vie. Tu dois savoir, mon fils, ajouta-t-elle, tu dois savoir, mon fils, qu'en cette Ville vivoit, il n'y a pas long-tems, la plus fameuse Sorcière qu'il y eût au monde; on l'appelloit la Camache de Montilla. Elle fut si habile en son Art, que les Circés & les Médées, dont les Histoires parlent tant, ne l'avoient jamais égalée. Elle congeloit les nuées, quand elle vouloit, elle obscurcissoit le Soleil, & quand il lui venoit dans la fantaisie, elle rendoit serein le Ciel, lors qu'il étoit le plus obscur, & couvert des plus sombres nuages. Elle transportoit les hommes en un instant, dans les terres les plus éloignées, elle avoit mille petits bons remèdes pour les filles, & les jeunes veuves qui avoient des galanteries. Faire voir dans un bassin plein d'eau, ou dans un miroir, les personnes qu'on desiroit de voir, soit qu'elles fussent mortes, ou vivantes; c'é-

488 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
toit une des moindres choses qu'elle fa-
voit faire. Elle eut le bruit de conver-
tir les hommes en bêtes, & de s'être ser-
vie pendant six ans d'un Sacristain en
forme d'âne. J'avoue que cela est diffi-
cile à comprendre, & c'est pour cette rai-
son que bien des gens croient, que ce
qui se dit des anciennes Magiciennes, qui
faisoient de semblables métamorphoses,
ne doit pas être pris à la lettre. Ils di-
sent que comme ces fameuses Magicien-
nes étoient fort belles & peu chastes, el-
les avoient la force de faire perdre l'es-
prit aux hommes, de les abrutir en quel-
que manière, en les rendant esclaves de
la volupté. Tout cela est beau & bon,
j'en conviens, mais l'expérience fait voir
en toi le contraire, car il est certain que
tu es homme, quoi que tu sois mainte-
nant sous la forme d'un chien. Tout ce
que l'on pourroit dire, c'est que peut-
être ces transformations ne sont qu'appa-
rentes. Quoi qu'il en soit, comme elles
ne peuvent être que l'effet de la plus sub-
tile Magie, je te dirai à mon grand re-
gret, que c'est un Art que nous avons
toujours ignoré ta mere & moi, quoi que
la célèbre Camache nous ait élevées, non
faute d'esprit je t'affure, car nous n'en
manquions p.s ; mais parce qu'elle ne
voulut jamais que nous en fussions aussi
long

long qu'elle , pour avoir toujours quelque avantage , & quelque supériorité sur nous. Ta mere , mon fils , s'appelloit la Montielle , & elle fut des plus fameuses , après la Camache. J'ose même avancer , que par rapport au courage qu'elle avoit de faire entrer une legion d'Esprits dans un cercle , & de s'y enfermer avec eux , elle l'emportoit peut-être sur sa Maîtresse. Pour moi je m'appelle la Cagnicarez , je fus toujours moins hardie qu'elle ; je me contentois de conjurer la moyenne région de l'air. La seule chose où je puis dire que je surpassai , & ta mere & la Camache , ce fut dans la préparation des onguens , dont nous nous oignons ; mais ce sont des choses qu'il t'importe peu de savoir. Je te dirai donc , mon enfant , pour venir peu à peu à ce qu'il faut que tu saches , je te dirai , que comme je vois depuis long-tems que ma vie s'envole , j'ai entièrement abandonné le métier de Magicienne ; mais je n'ai pu abandonner celui de Sorcière , qui a des charmes bien plus puissans. Ta mere en fit de même , elle se retira de plusieurs vices , elle fit plusieurs bonnes œuvres ; cependant elle mourut Sorcière. La pauvre femme mourut de douleur , & en t'apprenant son aventure ; je t'apprendrai en même tems une histoire , qui te fera voir

voir combien peu il y a à compter sur les amitez de ce monde. Ta mere devint enceinte, elle nomma la Camache pour sa Commere, la Camache lui servit même de Sage-femme. Ta mere enfin accoucha heureusement de deux fils, & cette malheureuse femme qui les reçut, lui fit voir en les lui montrant, qu'elle n'avoit accouché que de deux petits chiens; je fus présente à ce malheureux & triste spectacle. C'est un malheur, & un malheur des plus grands qui puissent arriver à une femme, dit la Camache; mais, ma sœur Montielle, ajouta-t-elle en même tems, je suis ton amie, nous cachérons cet enfantement. Je ne fus pas moins surprise que ta mere, je tâchai de la consoler du mieux qu'il me fut possible; ne sachant ni l'une ni l'autre, si nous devions ajouter foi à ce que nous avions vû de nos propres yeux. La Camache se retira, & emporta les petits chiens, sans nous informer de leur destinée; car qui eût pû s'imaginer qu'on eût dû y prendre intérêt? La Camache mourut enfin, mais avant que de mourir, elle fit appeler ta mere, & alors elle lui avoua qu'elle avoit métamorphosé ses enfans en chiens, pour certain chagrin qu'elle avoit conçu contr'elle. Je ne te fais pas cet aveu, ajouta la Camache, pour redoubler

ta douleur , c'est ma chère Montielle pour
 t'apprendre que l'enchantement ne dure-
 ra pas toujours ; *Tes deux fils reprendront*
enfin leur première forme , mais ce ne sera
que lors que par une puissante main les su-
perbes seront abattus , & que les humbles
seront élevez. Ta mère écrivit cette Pro-
 phétie , & pour moi je la gravai dans ma
 mémoire , pour vous en faire part si l'oc-
 casion s'en présentoit. La chose étoit bien
 difficile , mais je reconnois aujourd'hui que
 tout vient à tems à qui peut attendre.
 La seule chose que je pouvois faire , c'é-
 toit d'appeller par le nom de ta mère
 tous les chiens que je voyois ; cet ex-
 pédient m'a réussi , & je compris bien du
 moment que je vis que tu haussais la tête
 pour me regarder , que tu étois cer-
 tainement un des malheureux enfans de
 la Montielle. Je me fais un très-grand
 plaisir , mon cher enfant , de t'apprendre
 l'histoire de ta naissance ; puis que je t'ap-
 prens en même tems l'espérance que tu
 as de reprendre ta véritable forme. Je
 souhaiterois qu'il te fût aussi facile de la
 reprendre , qu'il l'étoit à l'âne d'or d'A-
 pulée , qui n'avoit qu'à manger des ro-
 ses ; mais tu auras plus de difficulté à sur-
 monter , si tu fais attention à la Prophé-
 tie , car enfin , cela dépend des actions
 d'un autre , & nullement de ta diligen-

492 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG-
ce. Ce que tu as à faire dans cette ren-
contre, c'est de te recommander à Dieu
en ton cœur, & espérer que cette pré-
diction fera accomplie. Oui elle le fera,
j'en suis certaine, & ce qui modère la joye
que j'en ai, c'est que je suis trop près
de ma fin pour le voir. J'ai voulu, au-
reste, ajouta-t-elle, j'ai voulu demander
plus d'une fois à notre Maître, en quel
tems précisément je dois être en proie à
la mort; car peut-être ne mourrai-je pas
si tôt que je me l'imagine. Mais lors
que j'y ai fait un peu d'attention, j'ai cru
que ce seroit une chose fort inutile. Ses
réponses sont toujours ambiguës, & s'il
dit une vérité, il l'enveloppe de mille men-
songes. Pour te dire ce que j'en crois,
le Démon tout habile qu'on le fait, ne
fait rien de l'avenir que par conjecture;
cependant, il enchante si fort ceux qui
se sont donnez à lui, que quelques trom-
peries qu'il fasse, on ne sauroit l'abandon-
ner. Nous l'allons même chercher quel-
quefois fort loin; nous nous assemblons
en très-grand nombre autour de lui en
plate campagne; & là il nous fait faire
des choses si horribles, que j'aurois honte
de les raconter. Quelques-uns croient
que ce n'est qu'en songe, que nous nous
trouvons dans ces assemblées nocturnes,
qu'on appelle ordinairement le Sabat;
d'au-

d'autres soutiennent que nous nous y
 trouvons réellement & en personne , &
 je crois que ces deux opinions sont certai-
 nes , le Démon nous y transporte quel-
 que fois ; & bien souvent il ne fait que
 remplir notre imagination de mille fantô-
 mes que nous prenons pour des réali-
 tés. Les Inquisiteurs , qui ont souvent
 entre leurs mains des Sorciers & des Sor-
 cières , & qui peuvent avoir là-dessus des
 expériences , sont presque tous dans cette
 pensée ; mais c'est ce que je n'ai su ja-
 mais discerner , tant la chose est en soi
 difficile. - Quoi qu'il en soit , je te con-
 fesse que nous commettons des péchés é-
 pouvantables , car je sai fort bien qu'on
 offense Dieu aussi bien par les mauvaises
 pensées , que par les mauvaises actions.
 J'ai horreur de l'état où je suis , & je
 voudrois bien m'en tirer , c'est pour cela
 que je suis dans cet Hôpital , où je sers
 les pauvres , & les malades ; mais mes
 efforts ont été jusqu'ici impuissans. Je
 prie Dieu , à la vérité , mais ce n'est ja-
 mais qu'en public , & pour être vûe , je
 ne le prie jamais en secret , & par des mou-
 vemens qui partent du cœur. Encore
 vaut-il mieux que je sois hypocrite , que
 pécheresse déclarée , je ne fais du mal qu'à
 moi-même. Pour parler maintenant de
 ta mere , trois jours avant qu'elle mou-

rût , nous fûmes ensemble dans un Val-
lon des Monts Pyrenées , elle me déclara :
qu'elle ne pardonneroit jamais à la Ca-
mache , & elle mourut dans cet état ,
quoi que je lui représentasse là-dessus.

Tu peux bien comprendre , mon pau-
vre Scipion , que je fus épouvanté d'en-
tendre toutes ces choses. Autant de pa-
roles que prononça cette malheureuse fem-
me , en parlant de cette Montielle ,
qu'elle voulut me persuader être ma me-
re ; autant de mots qu'elle fit sortir de
sa bouche , furent autant de coups san-
glans , qui me transpercèrent le cœur. Peu-
s'en falut que je ne la déchirasse , & que
je ne la misse en pièces , & si je ne le
fis point , c'est que je m'apperçûs qu'ef-
fectivement elle avoit de la tendresse pour
moi , & que je fis réflexion , que Dieu
pourroit avec le tems lui faire la grace
de se repentir. Ce ne devoit pas être
à ce moment-là , que Dieu devoit faire
ce grand miracle , elle me dit qu'elle a-
voit résolu d'aller cette même nuit au
Sabat , qu'elle s'informerait de son Mai-
tre , quelle devoit être ma destinée , &
qu'elle alloit s'oindre pour cet effet. Si
j'eusse pû parler , je lui eusse demandé ,
je t'assure , quels étoient ces oignemens
dont elle se servoit , car j'avois grande
envie de le savoir. Il semble qu'elle eût

quelque pressentiment de ce que je desirois. Ces oignemens, dit-elle, sont composés du suc de plusieurs plantes extrêmement froides ; ce n'est pas le sang des enfans que nous étouffons, comme le vulgaire le croit. Peut-être voudras-tu savoir quel plaisir, ou quel profit peut avoir le Démon de nous obliger à donner la mort à des innocens, qui étant baptisés, & n'ayant fait encore ni bien, ni mal, vont droit au Ciel ; car enfin c'est un supplice pour lui, lors qu'il est convaincu qu'une ame va en Paradis. Je n'ai à te répondre autre chose, si ce n'est qu'il le fait dans deux vûes, la première, pour faire du mal à ceux qui leur ont donné la naissance, & les faire murmurer contre Dieu ; la seconde, pour nous accoutumer à la cruauté & à la barbarie. Je te dirai cependant, Montiel, que Dieu permet que nous commettions ces horribles meurtres pour les péchez des hommes ; car sans sa permission, le Diable n'a pas le pouvoir d'écraser un ver, ou une fourmi. Ceci est si véritable, que le priant un jour moi-même de détruire une vigne d'un de mes ennemis, il me dit fort bien qu'il n'en pouvoit pas toucher une seule feuille, parce que Dieu ne le vouloit pas : par où tu pourras connoître quand tu seras homme, que tous les malheurs qui

496 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
arrivent aux hommes , les morts subites ,
les naufrages , les maux contagieux , les
décadences des Empires , ont pour cause
la permission du Dieu Tout puissant : la
seule chose qui vient de l'homme c'est le
péché ; car loin que Dieu en soit l'auteur ,
il le déteste souverainement. Tu seras
surpris , continua la Vieille , que sachant
toutes ces choses je ne me repente point.
J'avouë que tu le dois être , & ce qui re-
doublera ta surprise , c'est que je suis per-
suadée de plus , que Dieu est plus prompt
à pardonner les péchés qu'à les permet-
tre. Mais fache , mon cher Montiel ,
qu'il est bien difficile de se repentir lors
qu'on est dans l'habitude du mal , sur-
tout lors que le mal dont on est devenu
esclave , consiste dans les plaisirs sensuels
& charnels. L'ame n'est plus la maîtresse
du corps , dès que cette habitude est for-
mée , la chair l'entraîne comme il lui plaît ,
& c'est pour cette raison , que de tous les
péchés , celui de la volupté est le plus
funeste ; c'est pour cette raison , que le
Démon le choisit pour nous attirer à soi ,
& qu'il nous y entretient , afin que nous
ne lui échapions pas.

Après ces paroles , & bien d'autres que
je passerai sous silence , la Cagnigarez se
leva , prit sa lampe , & entra dans un
autre chambre encore plus petite que cel-

le où nous étions. Je la suivis combat-
 tu de mille pensées différentes, & tout
 rempli de ce que j'avois ente du, & que
 j'espérois voir. Elle pendit la lampe con-
 tre la muraille, jetta sa coëffe, se dé-
 pouilla jusqu'à la chemise, & prenant un
 pot de verre qui étoit dans un coin, el-
 le mit la main dedans, & s'oignit depuis
 les pieds jusqu'à la tête, en murmuran-
 entre les dents certains mots que je n'en-
 tendis pas; mais qui me paroissoient hor-
 ribles. Dans le tems qu'elle s'oignoit,
 elle me dit, que soit que son corps de-
 meurât dans la chambre sans sentiment,
 soit qu'elle disparût, je ne craignisse rien,
 & que je l'attendisse jusqu'au matin, par-
 ce que j'apprendrois des nouvelles de ce
 qui devoit m'arriver avant que de de-
 venir homme. Je lui promis de le fai-
 re en baissant la tête, elle acheva de s'oin-
 dre, & s'étant étendue en même tems
 par terre, elle fut immobile & comme
 morte.

Je veux bien te l'avouer, Scipion,
 j'eus une grande peur de me voir renfermé
 dans cette petite chambre avec cette figure,
 qui étoit quelque chose d'épouvantable;
 c'étoit une femme longue de plus de sept
 pieds, tout son corps n'étoit qu'un sque-
 lette couvert d'une peau noire & velue,
 les yeux lui sortoient de la tête, elle a-

voit les dents ferrées, je n'ai vû de ma vie rien de plus difforme, ni de plus hideux. Je la voulus mordre d'abord, pour savoir si elle avoit du sentiment, mais je ne vis partie sur son corps qui ne me fît horreur, tellement que je ne l'osois toucher. M'étant néanmoins enhardi, je la pris d'un côté, & je la traînai peu à peu jusqu'à la cour; elle étoit entièrement insensible. Là me voyant au large, & regardant au Ciel, j'eus moins de frayeur que je n'avois eu, j'eus en un mot le courage d'attendre le jour, pour voir à quoi se termineroit cette horrible scène. Je fis cependant mille réflexions, & sur le déplorable état de cette misérable femme, & sur tant de choses bonnes & mauvaises, qu'elle avoit dites. Le jour parut enfin, qui nous trouva tous deux au milieu de la cour, elle étendue par terre, & sans mouvement, & moi auprès qui la regardois sans la perdre un moment de vûe. Les gens de l'Hôpital accoururent à ce spectacle. Quelques-uns dirent d'abord; Hélas! la bienheureuse Cagnicarez est donc morte, voyez combien la pénitence l'avoit défigurée. D'autres lui tâtèrent le pouls, & voyant qu'elle respiroit, ils crurent qu'elle étoit ravie en extase. Il y en eut qui allèrent au fait, & qui s'écrièrent qu'elle étoit

Sorcière, qu'elle s'étoit ointe pour aller au Sabat; car certainement ajoutèrent-ils, les Saints ne font jamais transportez dans de semblables ravissemens. Dieu permettroit-il qu'ils fussent vû dans une posture si indécente, & qui choque si fort la pudeur? Il s'en trouva qui lui plantèrent des épingles dans la chair; mais tout cela ne fut pas capable de l'éveiller, & elle ne commença à se remuer que vers les sept heures du matin, & à sentir les piqueures des épingles, & mes morsures. Elle fut bien surprise & confuse, comme tu peux croire; & comme elle ne douta point que ce ne fût moi qui l'avoit traînée dans cet endroit: elle sauta sur moi comme une Furie, & me prenant avec ses mains par la gorge, elle faillit à m'étrangler, en me disant que j'étois un lâche & un ingrat, & qu'elle se vangeroit de ma lâcheté, & de mon horrible ingratitude. Moi qui me vis en péril de périr entre les griffes de cette Mégère, je fis un effort pour me dégager, & l'ayant prise en même tems par les longues peaux, qui lui pendoient de son ventre, je lui fis pour le moins autant de peur qu'elle m'en avoit fait. La Cagnicarez qui se vit mal-menée, cria au secours en disant, qu'on la délivrât d'entre les dents du malin Esprit. La plupart crurent qu'effec-

tivement , j'étois un de ces Démons qui se plaisent à tourmenter les Saints , les uns coururent à l'eau benite , les autres firent mille signes de croix sans oser m'aborder , quelques-uns crièrent qu'on m'exorcisât , jamais on n'a vû ni tant de terreur , ni tant de desordre , la femme pouffoit toujours les hauts cris , & grinçoit les dents : mon Maître qui étoit accouru au bruit étoit au desespoir , lors qu'il venoit à s'imaginer que j'étois un Esprit sorti des enfers , d'autres qui se moquoient des exorcismes , eurent recours à trois ou quatre bâtons avec lesquels ils m'exorcifèrent d'une manière fort désagréable. Le jeu me déplût , car ces gens-là frapportoient comme des foudres , si bien que je quittai la partie. Je fus en deux sauts à la rue , & gagnai Pais , suivi d'une infinité d'enfans qui crioient que j'étois devenu enragé , ou que j'étois un Démon en forme de chien. Ce qui confirma la plupart des habitans de cette Ville dans cette dernière pensée , c'est que je me tirai avec tant de vitesse des mains de ceux qui me poursuivoient , qu'ils crurent que j'avois disparu , & qu'il falloit nécessairement que je fusse un Esprit. Ils n'avoient pas tout à fait tort , je fis plus de douze lieues en moins de six heures , & j'arrivai sur les frontières de Grenade où je trouvai

N O U V E L L E XIII. 501

une Compagnie d'Egyptiens, Là je me remis un peu , parce qu'il y eut quelques-uns de ces Egyptiens , qui me reconnurent , qui me reçurent avec joye , & qui me cachèrent dans une caverne de peur que je ne leur échappasse , & pour me dérober à la vûe de ceux qui auroient pû me chercher. Je demeurai vingt jours avec eux , & pendant ce tems-là j'appris une bonne partie de leurs coûumes , qui sont assez singulières pour que tu les saches.

Sci. Je veux bien les savoir , mais avant que tu parles , je te dirai que l'histoire de la Montielle me mortifie.

Ber. Elle me mortifie aussi ; & je te déclare que je renonce cette femme pour mere , si tant est qu'elle nous ait donné la naissance.

Sci. N'en parlons donc plus je t'en prie , j'écouterai bien plus volontiers ce que tu as à me dire des Egyptiens , que toutes les réflexions que tu pourrois faire pour me consoler , & pour te consoler toi-même d'une si indigne origine.

Ber. Tu fais le grand nombre d'Egyptiens qu'il y a en Espagne , le nombre en est incroyable , ils sont répandus par tout le Royaume. Cependant ils se connoissent tous , ils trafiquent ensemble , & leur commerce consiste dans le troc qu'ils font des choses qu'ils ont volées , en sorte que

ceux à qui elles appartiennent sont dans l'impuissance de les réclamer , parce qu'elles sont transportées , & vendues dans des lieux extrêmement éloignés de ceux où le larcin a été fait. Ils ont un Chef auquel ils rendent plus d'obéissance qu'au Roi : ils le traitent de Comte , & lui donnent le nom d'une Maison illustre ; non qu'il descende de cette Maison , qui est des plus anciennes de l'Estremadoure ; mais parce que le Page d'un Chevalier qui portoit ce nom a été le premier de ces prétendus Comtes. Ce Page se rendit amoureux d'une Egyptienne , qui étoit d'une beauté admirable : l'Egyptienne ne voulut jamais répondre à sa tendresse qu'à condition qu'il l'épouserait , & qu'il se ferait Egyptien , le Page le fit , & se rendit si agréable aux autres Egyptiens , qu'ils l'élurent pour les gouverner , & lui jurèrent obéissance. Ceux qui ont succédé à ce premier Chef, sont appelés du même nom , & portent le même titre, on lui prête les mêmes sermens , & les Egyptiens , en quelque endroit qu'ils se trouvent , lui envoient en signe d'hommage ce qu'il y a de plus riche , & de plus magnifique parmi les larcins qu'ils ont faits. Pour les Egyptiennes , elles sont toutes Sages-femmes , car elles accouchent toutes seules pour l'ordinaire , & lavent leurs enfans en naissant avec de l'eau froide. Elles les accou-

tument ensuite à souffrir les rigueurs, & les injures de l'air, aussi vois-tu que tous les Egyptiens sont robustes, coureurs & sauteurs, capables de supporter toutes sortes d'incommoditez. Toute leur habileté ne s'étend qu'à savoir dérober, & à savoir dérober adroitement; c'est pour cela que du moment qu'ils se trouvent quelques-uns ensemble, ils ne s'entretiennent que des tours qu'ils ont faits, afin que les autres profitent de leurs ruses. Je te ferai part d'un de leurs entretiens, qui roule sur une tromperie fort plaisante, qu'un d'eux fit un jour à un Laboureur. L'Egyptien avoit un âne qui n'avoit point de queue; mais il avoit trouvé le moyen de lui en ajuster une qui paroïssoit être naturelle. Il mena cet âne à un marché, & il le vendit à ce Laboureur. L'Egyptien n'eut pas plutôt reçu son argent, qu'il dit au Laboureur qu'il avoit encore un âne à peu près semblable à celui qu'il venoit de lui vendre, & même plus jeune & plus vigoureux; & qu'il lui donneroit à meilleur marché que l'autre de deux Ducats. Le Laboureur lui répondit qu'il n'avoit qu'à l'aller chercher, qu'il s'en accommoderoit, & que cependant il alloit mener dans sa maison celui qu'il venoit d'acheter. Il s'en alla, l'Egyptien le suivit de loin à loin, & trouva le moyen de lui dérober l'âne qu'il venoit de lui vendre. La première chose qu'il fit, fut

504 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
de lui ôter la queue postiche, & de lui chan-
ger de bât, après quoi sans perdre tems il
s'en alla chercher le Laboureur. Il le trouva
avant qu'il se fût apperçû du vol, & le bon
homme acheta deux fois le même âne. Dès
que le marché eut été fait, il s'en retourna
chez lui avec l'Egyptien pour lui compter
son argent, & il fut bien surpris comme tu
peux t'imaginer, de voir qu'on lui avoit
dérobé son âne. Il soupçonna bien d'abord
que c'étoit l'Egyptien, qui lui avoit joué ce
tour, & il lui dit tout net qu'il ne le payeroit
point, puis qu'il lui avoit vendu le même
âne qu'il lui avoit dérobé. Mais l'Egyptien
ayant prouvé par de bons témoins, & un
Sergent aposté, que le premier âne qu'il lui
avoit vendu avoit une queue, & que ce ne
pouvoit pas être le même, puis que le der-
nier n'en avoit point; le pauvre Laboureur
fut condamné. Je te pourrois faire mille
autres contes de cette nature; mais celui-là
suffit pour te faire voir quel est le caractère
de ces gens-là.

Je fus avec eux pendant vingt jours,
comme je l'ai dit; mais comme je ne
m'accommodois pas pas de leur vie, je
les quittrai à Grenade sans rien dire, &
j'entrai le même jour dans le Jardin
d'un More, qui parut se faire un plaisir
de me retirer. Je demeurai un peu plus
d'un mois avec lui, & je puis dire que
je

N O U V E L L E XIII. 409

ja n'ai jamais fait plus méchante chère. Ce More, de même que tous les autres, étoit d'une avarice, qui ne se fauroit exprimer. Il étoit riche; car la plupart des Mores le sont, mais il n'avoit garde de se servir de son argent, il l'enfermoit, & ne se nourrissoit que de bagatelles; juge si je pouvois être bien nourri moi-même. J'étois néanmoins assez content, parce que la vie que je menois étoit tranquille, & que je n'avois pas dessein de vieillir en sa compagnie. Son Jardin étoit un endroit agréable, où toutes sortes de gens avoient la liberté de se promener, quelques-uns même s'y promenoient à toute heure, & je pris garde qu'il y en avoit un qui s'y rendoit régulièrement tous les matins avant le lever du Soleil, & qui s'alloit poster sous un Grenadier fort touffu, où l'on avoit pratiqué quelques sièges. C'étoit un jeune homme, que je pris pour un Écolier; car son habit étoit d'une frise qui avoit été autrefois noire, & qui montrait si fort la corde, qu'il eût fait fuir les larçons. Jamais je n'ai vu des mouvemens semblables aux siens, il se donnoit de tems en tems de grands coups de main sur le front, frappoit des pieds, se grattoit la tête, se mordoit les ongles, baissoit la tête contre la terre, & l'élevoit.

506 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
tout d'un coup vers le Ciel. Quelque-
fois il tomboit dans une distraction si
profonde, qu'il ne remuoit, ni pieds, ni
mains, non pas même les paupières: on
eût dit qu'il étoit ravi en extase. Je
m'approchai une fois de lui sans qu'il
m'appercût, j'entendis qu'il murmuroit
quelques paroles entre les dents, & un
moment après il jeta un grand cri en
disant; ha pour le coup je puis dire,
que je n'ai fait de ma vie une meilleure
Stance. D'abord ayant pris un livre
qu'il avoit posé sur un des sièges avec
un écritoire, il y écrivit quelques lignes.
Je reconnus alors deux choses, la pré-
mière qu'il étoit Poëte, & la seconde,
qu'il étoit très-content des Vers qu'il ve-
noit d'enfanter.

Dans ces entrefaites, je vis entrer un
autre jeune homme, bien fait & bien mis,
qui se donnoit des airs, & qui lisoit dans
un papier, de tems en tems, ruminant
ce qu'il avoit lû, comme quand on ap-
prend quelque chose par cœur. Il alla
tout droit au Grenadier, & s'étant adressé
au Poëte, hé bien, dit-il, avez vous achevé
votre premier Acte. Je viens de l'achever,
répondit le Poëte, & de la manière du monde
la plus heureuse. Puis-je savoir comment,
lui dit le jeune homme qui venoit d'en-
trer? Le voici, dit en souriant le Poë-
te

té. Le Pape dans la bouche duquel je mets des Vers admirables, paroîtra habillé Pontificalment, accompagné de douze Cardinaux, en habits violets. Vous êtes surpris, ajouta-t-il, de la couleur des habits de ces Eminences; mais c'est que lors que l'action que je représente se passa, ce fut dans une circonstance où les Cardinaux ne sont jamais vêtus de rouge. Cet endroit me fera plus d'honneur que vous ne croyez; car les connoisseurs verront que non-seulement je sai faire des Vers, mais que j'ai lu le Cérémonial Romain. Cela n'est pas mal, répartit le jeune homme; mais où voulez-vous, continua-t-il, que les Comédiens qui joueront votre Pièce, prennent douze habits violets, pour douze Cardinaux? Ils les prendront là où il leur plaira, répondit le Poète, ce n'est pas là mon affaire; mais je sai bien qu'il en faut autant, dût-on les aller chercher à Rome. Faudroit-il pour satisfaire l'avarice des Comédiens, qu'on fût privé du spectacle le plus pompeux & le plus brillant qui fut jamais; car enfin peut-on imaginer rien de plus grand, rien de plus digne du Poème Dramatique, que de faire paroître sur la Scene, un Souverain Pontife & douze Cardinaux, avec tous leurs Ministres & leurs Estafiers? Je vis alors

que le jeune homme étoit Comédien ; mais comme il ne s'accommodoit pas de tant d'Eminences , il lui conseilla d'en retrancher quelques-unes , pour ne rendre pas impraticable la représentation de la Comédie. Le Poëte n'y voulut jamais consentir , & il lui dit qu'il étoit bien heureux , qu'il n'y eût pas mis tout le Conclave , qu'il avoit été sur le point de le faire , pour suivre pied à pied l'histoire , & que s'il n'avoit pas suivi son premier mouvement , c'étoit par une licence Poétique , que les gens du métier lui pardonneroient. Le Comédien se mit à rire , & se retira.

Tu t'imagines sans doute , que le Poëte fut fort chagrin , point du tout , il composa quelques Vers encore , comme si de rien n'eût été , après quoi il tira de sa poche quelques bribes de pain , & quelque vingtaine de grains de raisin sec qu'il mangea. Ce dont je profitai de ce repas , furent quelques bribes qu'il n'avoit pû avaler tant elles étoient dures. Le repas fini , nous allâmes lui & moi desaltérer notre soif à une fontaine.

Tu vois par-là , mon cher Scipion , que le métier de Poëte n'est pas le meilleur du monde , par rapport à l'aïse & aux commodités de la vie. Leur misère est grande , à parler généralement , mais la mien-

mienne l'étoit bien davantage , puis que j'étois obligé de vivre de ce que le plus pauvre de tous les Poètes jettoit. Quelle source de réflexions , s'il nous étoit permis d'en faire , on n'est jamais si malheureux qu'on n'en trouve de plus malheureux que soi.

Le Poète acheva enfin de composer sa Comédie , après ce tems-là , il ne parut plus dans le Jardin , & moi je rentrai dans la Ville , pour tâcher de changer de Maître , las de faire si long-tems pénitence. Je n'eus pas fait quatre pas dans la première rue que j'enfilai , que j'aperçus mon Poète , qui sortoit du Monastère de S. Jérôme. Du moment qu'il me vit , il vint à moi , je courus de mon côté droit à lui , jamais il ne m'avoit fait tant de caresses. Il tira à l'instant deux ou trois pièces de pain de sa poche qu'il me donna , & que je mangeai de grand appétit. Je le suivis , & après avoir marché assez long-tems , nous arrivâmes chez le Directeur d'une Troupe de Comédiens , auxquels le Poète avoit mis en main une de ses Pièces. C'étoit le jour qu'on en devoit faire la première répétition. Nous nous rendîmes chez un des Comédiens , qui avoit assemblé une grosse compagnie. Les Acteurs commencèrent ; mais à peine le premier Acte étoit il fini , que tout le

410 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
monde disparut; la Pièce fut généralement
sifflée, tous les Spectateurs fortoient les
uns après les autres, & nous nous trou-
vâmes seuls, le Directeur, le Poète &
moi. J'avouë que je ne me connois
point en Vers, mais je fus de l'avis des
Assistans, je trouvai la Pièce épouvanta-
ble; les Comédiens étoient enragés, ils
s'approchèrent du Poète avec fureur, &
si le Directeur n'eût mis le hola, ils
l'eussent pris & l'eussent berné. J'admi-
rai le sang froid de ce pauvre Auteur.
Puis que ma Comédie ne vous agréé pas,
dit-il, rendez-là moi, des gens de meil-
leur goût s'en accommoderont, il la re-
prit, & se retira. Je n'osai le suivre;
car à te dire la vérité, j'avois autant de
honte que lui. Je demurai avec les
Comédiens, qui n'oublièrent rien pour
me retenir auprès d'eux, voyant bien
que je leur serois nécessaire. En effet,
je leur servois de quelque chose dans les
intermèdes; car non-seulement j'amusois
les ignorans dans ces intervalles; mais je
mettois à la raison ceux qui vouloient
monter sur le Théâtre, ou qui insultoient
les Acteurs. Il est vrai que j'y attrapois
de tems en tems de bons coups, & ce
fut ce qui me dégoûta de cet exercice.
Le plus terrible que je reçûs, fut en
cette Ville, où j'avois suivi la Troupe.

J'eûs.

N O U V E L L E XIII. 511

J'eus à faire à un brutal qui me frappa à tour de bras, & qui faillit à me laisser mort sur la place. Je ne l'avois pourtant déchiré ni mordu, car on m'avoit mis ce jour-là une petite bride, j'avois seulement fait semblant de le mordre, pour le faire descendre du Théâtre, où il étoit monté malgré moi, & contre l'intention de mes Maîtres; mais il n'entendit pas raillerie. Je dis adieu quelques jours après aux Comédiens, qui d'ailleurs n'étoient pas les gens qu'il me falloit, car c'est une terrible vie que celle qu'ils mènent. Je fus assez en peine pourtant après que je les eus quittés. Il se passa trois ou quatre jours, que je ne savois où donner de la tête. Je te vis une nuit avec le bon homme Mahudez, portant la lanterne; & je t'avoué que te voyant dans une si sainte occupation, j'enviai d'abord ton bonheur. Je m'approchai de toi s'il t'en souvient, je me mis à marcher gravement à tes côtés, je plûs au saint Homme, qui ne balança pas un moment à me choisir pour ton Compagnon, & il m'amena avec toi dans cet Hôpital. Ce qui m'est arrivé dans cette maison n'est pas si peu de chose, qu'il ne me fallut bien du tems pour le raconter; mais je me bornerai à l'entretien qu'eurent un jour quatre Malades,

512 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.

qui étoient dans quatre lits différents, placés les uns près des autres. Pardonne-moi je t'en prie, mon pauvre Scipion, tu feras content de ce que j'ai à te dire encore , & je serai court.

Sci. Je te pardonne, mais fais donc court, comme tu le promets ; car je sens que le jour s'approche.

Ber. Dans l'un de ces quatre lits, qui sont au bout de l'Infirmierie, il y avoit un Chimiste, dans le second un Poète, dans celui qui suivoit, un Mathématicien, & dans le dernier un Donneur d'avis.

Sci. Je me souviens de les avoir vus.

Ber. Le premier de ces Malades qui parla fut le Poète. J'étois sous un de leurs lits à prendre l'air ; car il commençoit à faire chaud, & j'entendis tout le Dialogue. Je n'ai jamais ouï des plaintes si vives, ni accompagnées de tant de soupirs & de tant d'exclamations. D'où vient, lui dit le Mathématicien, que vous vous plaignez si amèrement ; je me plains de la fortune, répondit le Poète : c'est à bon droit qu'on dit qu'elle est aveugle, elle l'est certainement à mon égard, ceux qui ont dit, que ceux qui ont du mérite en sont les maîtres, se sont trompés, la fortune domine en tout, & si quelquefois elle rend éclatantes les choses

ses les plus obscures, elle rend aussi bien
 souvent obscures les choses les plus écla-
 tantes; j'en fais une triste expérience.
 Qui ne se plaindrait, qui ne gemiroit
 d'une destinée semblable à la mienne,
 vous en jugerez. J'ai observé avec la
 dernière exactitude, tout ce que prescrit
 Horace dans son Art Poétique. Cet ha-
 bile Maître donne pour precepte à tous
 les Enfans du Parnasse, à tous les Nour-
 rissans de Phoebus, de ne mettre en lu-
 mière un Ouvrage, que six ans après
 qu'on l'a fini. J'ai fait davantage. J'en
 ai composé un, auquel j'ai travaillé pen-
 dant vingt ans, le sujet en est grand, l'in-
 vention en est nouvelle, les Episodes en
 sont admirables, tous les Vers incompa-
 rables & merveilleux. C'est un Poème
 Heroïque qui surpasse tous ceux qu'on a
 vus jusqu'ici, c'est un chef-d'œuvre qui
 obscurcit les Iliades & les Eneides; &
 cependant, ô tems, ô mœurs, je n'ai
 pu trouver jusqu'à présent un Prince à
 qui le dédier; je dis, un Prince ami des
 Muses, habile & libéral tout ensemble,
 car c'est de cela qu'il s'agit. Je vous
 entens, dit alors le Chimiste; mais dites-
 moi, je vous prie, quel est le sujet de
 ce beau Poème. C'est répondit le Poète,
 un long & ample supplément à la vie du
 Roi Artus, composée par l'Archevêque
 Tur-

514 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
Turpin: ce sont des Additions Anecdotes, qui illustrent la vie de ce grand Prince qui régna dans la Grande Bretagne; & toutes les aventures qu'il eut avec la Fée de l'Ile d'Avalon, où il fut porté après la bataille qu'il avoit donnée aux fils de Lothus Roi des Pictes, dans laquelle il fut blessé dangereusement. Vous comprenez bien, qu'outre l'utile qui se rencontre dans cette Pièce, on ne peut manquer d'y rencontrer le délectable, qui est la double fin qu'un Ecrivain se doit proposer. J'eusse pu continuer l'histoire en Prose, mais j'ai mieux aimé la faire dans le langage des Dieux. La Prose est froide & insipide, peu propre en un mot à raconter les événemens merveilleux: au lieu que la Poésie est sublime, qu'elle peut prendre des licences qui seroient ridicules dans un Orateur. Tranchons le mot, il n'appartient qu'à la Poésie de dire les choses noblement. Je ne m'entens nullement en ce genre d'écrire, répondit le Chimiste, ainsi je ne puis guères juger de la disgrâce dont vous vous plaignez. Je veux pourtant croire qu'elle est grande; car je n'ai garde d'ajouter foi à ce qu'on dit de vous autres Poètes, que vous êtes la plupart visionnaires; mais ce que j'ai à vous dire, continua-t-il, en poussant un grand sou-

soupir, c'est que si quelcun a droit de
 se plaindre de la fortune, que si quel-
 cun a sujet de dire qu'il n'y a point de
 Prince libéral au monde, & qui enten-
 de ses véritables intérêts, c'est moi seul.
 Je pourrois être plus riche que Cresus,
 & rendre l'or & l'argent aussi commun
 que les pierres, comme fit autrefois Sa-
 lomon, qui n'avoit que le secret que j'ai,
 & néanmoins je suis aussi pauvre, je ne
 dirai pas que vous, qui êtes un Poète
 au gros colier, mais que le plus miséra-
 ble faiseur de Chançons. De rien, il ne
 se fait rien, c'est un des premiers prin-
 cipes Chimiques. Pour faire de l'or il
 faut de l'or. Et quand on n'auroit besoin
 que de Fourneaux & d'Instrumens, qui ne
 voit que celui qui travaille au grand Oeu-
 vre, est obligé à faire de la dépense? Or
 jusqu'à cette heure je n'ai trouvé, ni Po-
 tentat ni particulier, qui ait voulu risquer
 une somme extrêmement modique pour
 amasser des millions. Avez-vous fait quel-
 que expérience, lui dit alors le Mathéma-
 ticien, pour changer en or les autres mé-
 taux? Je n'en ai point fait encore, mais je
 sai que cela se peut, que ce n'est pas une chi-
 mère, quoi qu'en disent les ignorans. Je
 sai qu'il y a une poudre de projection,
 qui, jetée sur quelque quantité de métal
 imparfait, comme le plomb, ou la cuivre,

le change en même tems en un plus parfait, comme l'or, ou l'argent. Je fais en un mot, que je pourrois en moins de deux mois, trouver la pierre Philosophale, avec laquelle on peut faire l'or & l'argent des pierres mêmes. Vous avez bien exagéré vos disgraces, interrompit le Mathématicien, l'un a un Livre à dédier, il ne trouve point de Mécène : l'autre pourroit parvenir à la plus haute transmutation où puisse aspirer la Chimie, il ne trouve qui que ce soit qui ait assez de foi, pour en hazarder les fraix de l'opération. Voilà vos disgraces, mais que direz-vous de la mienne ? Il y a ving-deux ans, que je suis après à chercher la Quadrature du Cercle, c'est-à-dire, la description d'un quarré, dont la superficie seroit précisément égale à la superficie d'un cercle, je ne sais si vous m'entendez. Il m'a semblé mille fois que j'y étois parvenu; mais dans le tems que je commençois à me féliciter & à m'applaudir, je m'en suis trouvé aussi éloigné, que le premier jour que je commençai mes Elémens de Géométrie. Cela me fait ressouvenir de ces Isles inaccessibles que les Voyageurs croient de toucher, & où ils n'abordent jamais. Ainsi mon tourment est semblable à celui de Tantale, qui meurt de faim parmi les fruits, & de soif au milieu des eaux. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que j'ai

cou-

couru après un phantôme, que j'ai consumé les plus beaux de mes jours, à penser & à méditer, & qu'après avoir usé mon esprit & mon cerveau, à une recherche dont je vois bien que je n'étois pas capable, je me vois réduit à la dernière indigence. Je reconnois à présent, mais trop tard, qu'un Art n'est rien lors qu'il ne peut pas faire vivre celui qui l'exerce, & que cette découverte, qui certainement n'est pas impossible, ne doit occuper que des Savans, à qui la fortune a prodigué ses biens, ou qui sont entretenus par les Grands.

Le quatrième Malade, qui avoit gardé jusqu'alors le silence, le rompit enfin. Je suis de votre avis, dit-il en s'adressant au Mathématicien, un métier qui ne donne pas du pain est le plus misérable de tous les métiers, & je benis le Ciel de ce qu'il ne m'a fait ni Poète, ni Géomètre, ni Souffleur, car ne vous en déplaise, continua-t-il, en les regardant les uns après les autres, ce sont-là trois Professions qui semblent n'avoir été inventées que pour faire mourir de faim ceux qui s'y appliquent. On consume la fleur de sa jeunesse à composer des Sonnets ou des Romances, à chercher des points fixes, ou des longitudes; on convertit son or en charbon, c'est à dire, qu'on néglige l'essentiel, qui est de s'attacher à
un

518 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.

un Art qui puisse entretenir celui qui le professe, & à la fin on se voit vieux & pauvre tout ensemble, & sans avoir de quoi gruger, comme la Cigale de l'Apologue. Quant à moi, ajouta-t-il, j'ai un meilleur métier que les vôtres, j'avouerai néanmoins que je n'en suis pas plus heureux. Je puis dire que je me suis appauvri là où les autres font fortune, mais c'est qu'il y a bonheur & malheur en toutes choses, & qu'un chacun n'est pas né coëffé. Ce n'est ni la faute de l'Art, ni celle de l'Ouvrier, qui fait que je suis dans la pauvreté & dans la misère, c'est la bizarrerie de mon étoile, & le caprice de la fortune, dont vous vous êtes plaints tout à tour, & dont personne au monde ne se peut plaindre avec plus de justice que je le fais. Et quel est votre Art, dit le Chimiste? Je suis Donneur d'Avis, répondit ce dernier Malade. Vous connoissez tous le métier, il n'y en a guères de plus lucratif, témoin tant de gens de néant qui se voyent aujourd'hui au plus haut de la rouë pour avoir ruiné le peuple. Oui, je suis Donneur d'Avis, & je veux bien le répéter, j'en ai donné à la Cour en différens tems, tous au profit du Roi, & nullement au dommage du Royaume; cependant j'ai eu le malheur qu'ils n'ont jamais été écou-

tez,

tez, graces aux Courtifans & aux Ministres à qui je n'ai pas eu le bonheur de plaire, non que mes avis ne fussent bons, mais parce qu'ils l'étoient trop, & que ces fortes de gens à qui tout fait ombra-
ge, ont pour politique d'éloigner de la Cour ceux qui ont plus de pénétration qu'eux. J'ai aujourd'hui dequoi me van-
ger, poursuivit-il en souriant. Je ne m'ad-
dresserai plus aux Ministres, j'irai à la
source, & j'ai déjà préparé un Placet
que je présenterai moi-même au Roi,
pour lui découvrir un moyen qui seul,
peut être capable d'aquitter généralement
toutes les dettes de la Couronne. Je
veux bien vous découvrir ce que c'est,
persuadé que je suis que vous ne l'irez
pas divulguer, & que vous admirerez
mon génie, & la profondeur de mon es-
prit. Je veux proposer au Roi, qu'il ait
à ordonner à tous ses Sujets, depuis l'â-
ge de quatorze ans jusqu'à soixante, de
quelque qualité qu'ils puissent être, qu'ils
ayent à jeûner une fois le mois au pain
& à l'eau, à tel jour que bon lui sem-
blera, & que toute la dépense qui se fe-
roit ce jour-là en alimens, se réduise en
argent, qui soit compté à Sa Majesté.
Par ce moyen je soutiens qu'en moins
de vingt ans elle ne devra pas un Mara-
vedis. Je l'ai calculé, & le cacul n'est

520 ENTRETIENTS DE SCIÏ. ET DE BÈRG.
pas difficile. Il y a en Espagne plus de
trois millions de personnes de l'âge que
j'ai marqué : chacune de ces personnes ne
dépense pas moins d'une Réale & demie
par jour, je veux que ce ne soit qu'une
Réale, on ne peut pas mettre la dépense
à moins quand on ne mangeroit que du
pain sec : & ne trouvez-vous pas que ce
ne feroit pas une petite somme, que d'a-
voir trois millions de Réales tous les mois ?
Et ceci, continua-t-il, feroit beaucoup
plus avantageux aux Sujets de Sa Majesté
que vous ne croyez, parce qu'en même
tems qu'ils serviroient leur Roi, ils se
rendroient agréables à Dieu, & travail-
leroient à leur salut. L'expédient est ad-
mirable, comme vous voyez, le profit
est clair pour le Roi, le peuple n'est nul-
lement foulé, & la somme peut être le-
vée par Paroisses, sans qu'il soit besoin de
Receveurs, ni de Collecteurs, qui sont
les pestes d'un Etat, & de véritables sang-
sues. Tous se prirent à rire de cet avis,
& de celui qui le donnoit ; lui même,
ce qu'il y eut d'assez singulier, ne pût
s'empêcher de rire de cette pensée bizar-
re. Quant à moi je fus surpris de leur
entretien, mais je ne le fus point de voir
que la fin des gens de ce caractère, c'est
d'aller mourir dans un Hôpital.

Sc.

Sci. Tu as raison, Bergance ; as-tu encore quelque chose à dire ?

Ber. Je n'ai que deux mots , après quoi je finirai , car il me semble que je vois paroître le jour. J'accompagnois un jour Mahudez chez le Gouverneur de cette Ville , qui est un bon Chevalier , & homme de bien. Nous le trouvâmes seul. Après nous avoir fait une charité fort considérable , selon sa coutume , la conversation roula sur les desordres de la plupart des femmes , & sur tout de ces malheureuses prostituées , qui peuplent tous les Printems cette maison d'une infinité de misérables qui y souffrent des tourmens horribles , & dont quelques uns même succombent sous la violence des remèdes qu'ils y viennent chercher. Les peines qu'ils souffrent , dit le Gouverneur , ne sont que les préludes de plus grandes qui les attendent après cette vie , car Dieu punira très-sévèrement l'impureté. Cependant , il seroit bon de remédier à un dérèglement si épouvantable. J'ai donné souvent la gêne à mon esprit , pour trouver un remède efficace à un si grand mal , mais , ajouta-t-il douloureusement , je crois le mal incurable , vu l'horrible corruption du siècle. Il n'y avoit que deux ou trois jours que j'avois entendu raisonner sur le même sujet un
vieux

vieux malade , qui n'étoit pas si embarrassé que le Gouverneur , sur les moyens d'arrêter ce débordement , il en trouvoit un merveilleux. J'enrageois de ne pouvoir me mêler dans la conversation , & comme le zèle m'emporta , sans faire réflexion que je n'avois pas l'usage de la parole , je me mis en devoir de parler , mais au lieu d'articuler des mots , & de prononcer ce que je pensois , je me mis à aboyer si haut , & d'une si grande force , que le Gouverneur effrayé cria à ses Domestiques qu'ils me fissent sortir de la Sale à coups de bâton , il crut apparemment que j'étois devenu enragé. Un valet , qui malheureusement pour moi ne fut point sourd , s'avance , & ayant trouvé sous sa main un gros morceau de bois , il me frappa si rudement , que je me ressens encore du coup.

Sci. T'en plains-tu Bergance ?

Ber. Je jettai des cris fort pitoyables , mais j'eus beau faire , le misérable valet ne fit que rire de mes cris.

Sci. Vois-tu , Bergance , quoi que ton intention fût bonne , tu ne laissois pas d'avoir tort. On ne doit jamais donner des conseils à ceux qui ne nous en demandent pas. D'ailleurs , Mahudez & toi , vous étiez allez chez le Gouverneur pour quêter , vous étiez chez lui tous deux

sur

sur le pied de pauvres, & tu dois être persuadé que les conseils des pauvres, quelque bons qu'ils soient, ne sont jamais reçus. Il y a plus, les pauvres ne doivent jamais s'ingérer de conseiller les Grands, parce que les Grands croient tout savoir, & comment ne le croiroient-ils point, puis que les flatteurs ont l'impudence de le leur soutenir en face?

Ber. Tu as raison. J'entrai un autre soir chez une Dame de grande qualité, qui tenoit entre ses bras une petite chienne, mais si petite qu'elle eût pû la cacher dans son manchon. Aussi-tôt que cette Guenuchon me vit, elle sauta des bras de sa Maîtresse, courut droit à moi en aboyant, & elle ne s'arrêta jamais qu'elle ne m'eût mordu à la jambe. Je me tournai vers elle d'une manière assez dédaigneuse. Je n'osai pourtant la toucher, me contentant de dire en moi-même, si je vous tenois dans la rue, petit vilain animal, ou je ne ferois nul cas de vous, ou je vous mettrois en pièces d'un seul coup de dent. Cela me fit ressouvenir alors, que ceux qui sont dans la faveur sont ordinairement insolens, quoi que le plus souvent ils n'ayent d'autre mérite que celui d'avoir plû à quelque Prince, ou à quelque Grand, c'est à dire, à des gens qui pour l'ordinaire n'élèvent pas
 tou-

§ 24 ENTRETIENS DE SCIP. ET DE BERG.
toujours aux grands Emplois & aux premières Dignitez ceux qui en seroient les plus dignes. Tout se fait dans les Cours par caprice, la vertu n'y a guères la préférence, & de là vient, sans doute, qu'un Favori n'est guères plaint lors qu'il vient à tomber en disgrâce. Je pousserois cette réflexion plus loin, la matière est belle & fertile, mais il est tems de finir, car enfin tu le vois, il est grand jour.

Sci. Il est vrai. Rompons donc notre entretien jusqu'à la nuit prochaine; je t'apprendrai mes aventures.

Dès que le Licentié eut achevé de lire ces Entretiens, il éveilla Campuçano, qui dormoit encore. Bien que ce Dialogue soit feint, lui dit-il, j'ay pris un plaisir extrême à le lire. J'en admire l'invention & l'artifice, & suis persuadé que Scipion n'a pas moins d'esprit que Bergance; & qu'il ne nous dira pas des choses moins utiles & moins agréables. Je veux bien vous satisfaire, répondit Campuçano: pour cet effet, je tâcherai de me remettre dans la mémoire le second Entretien des Chiens de Mahudez, & je vous le donnerai par écrit.

F I N.

73793828

2 vols
J. Thornton

9. 6. 79

£18.00

